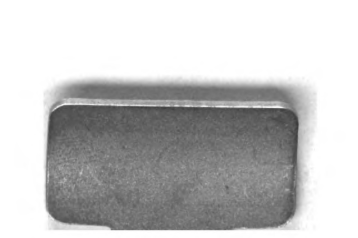
image
not
available



EXPÉDITION

DANS LES PARTIES CENTRALES

DE L'AMÉRIQUE DU SUD.

Au dépôt des publications de la librairie P. Bertrand,

CHEZ MM. TREUTTEL ET WÜRTZ, A STRASBOURG.

PARIS. - IMPRIMERIE DE L. MARTINET, RUE MIGNON, 2.

EXPÉDITION

DANS LES PARTIES CENTRALES

DE L'AMÉRIQUE DU SUD,

DE RIO DE JANEIRO A LIMA, ET DE LIMA AU PARA;

EXÉCUTÉE

PAR ORDRE DU GOUVERNEMENT FRANÇAIS

PENDANT LES ANNÉES 1843 A 1847,

SOUS LA DIRECTION DE

FRANCIS DE CASTELNAU.

HISTOIRE DU VOYAGE.

TOME QUATRIÈME.



A PARIS,

CHEZ P. BERTRAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARCS, 53 (ANCIEN 65).

1851.

EXPÉDITION

DANS LES PARTIES CENTRALES

DE L'AMÉRIQUE DU SUD.

CHAPITRE XLI.

MOEURS DE LIMA ; LES SAYAS. COMBATS DE TAUREAUX.

Notre séjour à Lima fut d'une assez longue durée pour nous permettre d'apprécier l'hospitalité de ses habitants. Parmi eux, il m'est impossible de ne pas citer M. Codecido, possesseur de riches mines d'argent à Copiapo, qui reçoit les étrangers avec la plus magnifique bienveillance. Je vis aussi très souvent M. Lemoyne, consul général et chargé d'affaires de France au Pérou, dont l'aimable famille nous fit souvent oublier que nous étions à deux mille lieues de notre pays ; M. Adams, le chargé d'affaires d'Angleterre, etc., etc. La plus grande curiosité que nous présentait la ville de Lima dans les premiers jours de notre arrivée était surtout le costume des femmes, la *saya* et le *manto*. Le premier de ces vêtements était autrefois une jupe rendue élastique au moyen d'une infinité de petits plis réunis par des fils transversaux, et qui serrait le corps en en dessi-

assis silencieusement dans une des boutiques de la grande place de Lima, à voir entrer des *tapadas* fantastiques et capricieuses. Il leur arrive maintes fois de se faire montrer presque toutes les marchandises d'un magasin, puis de se retirer sans rien acheter et en se riant du marchand; d'autres fois elles jettent sur le comptoir une poignée d'onces d'or, et prennent presque au hasard les objets qui leur conviennent sans s'informer des prix, jusqu'à ce qu'on leur annonce qu'elles ont atteint le montant de la somme payée. En résumé, la présence seule des femmes anime la ville de Lima, et contribue singulièrement au prestige qui entoure cette grande cité.

La promenade favorite des habitants de Lima est le joli pont construit sur le Rimac. Au-dessous de vous cette rivière forme une cascade bruyante; d'un côté votre vue se porte sur un beau portail derrière lequel s'étend le palais des vice-rois, et de l'autre côté, sur la rive opposée qui est bordée par la belle alameda, aboutissant à la place des Taureaux. Le point de vue est réellement enchanteur; et la fraîcheur dont on y jouit explique parfaitement la présence de la foule qui s'y presse chaque soir. Assis sur un des vastes bancs de pierre qui garnissent le pont, je ne pouvais me lasser de contempler la scène animée qui m'entourait. Au milieu des habits européens se distinguaient les muletiers de la côte, revêtus de leur costume original, et conduisant leurs animaux couverts de plumes et de grelots; puis

venait l'Indien de la Cordillère, monté sur son âne et guidant ses lamas. Quelquefois aussi une troupe de brillants lanciers s'ouvrait passage au milieu de cette cohue. Les prêtres séculiers aux immenses chapeaux, les moines aux vêtements blancs, bleus et noirs, la masse des hommes appartenant à toutes les nuances de la race humaine, tout cela formait une réunion assez singulière; les tapadas venaient ajouter à cet ensemble les agréments de leur présence. Se faufilant entre les hommes et les chevaux, elles se promènent sur les larges trottoirs du pont avec ce port souple et majestueux qui les distingue à un si haut degré; la tête haute, le corps fortement cambré, et dont les deux parties semblent à peine réunies par une ceinture de guépa, tout en elles montre qu'elles connaissent leur puissance. Mais, tout à coup l'angelus sonne et produit sur cette masse mobile l'effet le plus singulier: chacun se lève le chapeau à la main, prend une posture recueillie; les mules et les ânes, habitués à ce son, s'arrêtent d'eux-mêmes; le silence le plus complet succède au bruit qui régnait un instant auparavant: tout paraît immobile, si ce n'est les tapadas qui s'enfuient au plus vite. Mais bientôt vous les voyez revenir, vêtues cette fois du gracieux costume espagnol, la basquine et la mantille. Il paraît qu'à l'abri du déguisement de ces femmes, des malfaiteurs ont commis autrefois des crimes nombreux; aujourd'hui il est défendu par les règlements de police de le porter de nuit.

Tout à Lima porte au sommeil ou au repos : ce climat ravissant est également éloigné de l'excès de la chaleur et des atteintes du froid; la pluie n'y est connue que par les récits des voyageurs, et si, dans le lointain, on entend quelquefois gronder la foudre, on sait que l'orage est exilé dans la Cordillère, et que le ciel bleu de Lima ne perdra rien de sa pureté. Du temps des longues guerres civiles qui ont ensanglanté le Pérou, on a vu des régiments entiers devenus incapables de continuer le rude métier de la guerre pour avoir fait un séjour trop prolongé dans cette moderne Capoue. Pendant la saison la plus chaude de l'année, les riches habitants sont dans l'usage d'aller prendre les bains de mer dans un endroit appelé Chorillos, situé à quelques lieues de la ville. Le choix qui a été fait de ce point est d'autant plus singulier, que le thermomètre y indique toujours une chaleur plus haute de quelques degrés que celle de Lima. Construit dans un désert de sables profonds et entièrement privé de végétation, ce petit village est cependant, chaque année, durant quelques semaines, un lieu de réunion fort agréable. Presque toutes les familles de Lima y ont un rancho qui est tantôt une humble cabane, et tantôt une ravissante maison de campagne dans laquelle on trouve toutes les recherches du luxe; mais la végétation y manque complétement : pas un arbre, pas une fleur. Pendant ce temps, la population féminine de Lima, si remarquable par sa grâce et sa beauté, se trouve réunie

sur ce point; les hommes, retenus par leurs affaires, n'y vont généralement que le samedi pour en revenir le lundi matin. Ces jours-là, je suis fâché de le dire, le vice du jeu règne sans contrôle à Chorillos. On y voit très souvent des gens rester quarante-huit heures autour d'une table, et ne la quitter que complétement ruinés. Chaque saison des sommes fabuleuses changent ainsi de mains, et l'on assure que dans ce jeu effréné les lois de l'honneur ne sont pas toujours scrupuleusement suivies. On raconte qu'un Péruvien y gagna dans une seule nuit une mine d'argent rapportant en moyenne cent mille piastres par an (environ cinq cent mille francs). Il est, sans doute, inutile de dire que la route de Chorillos à Lima est fort peu sûre le soir, et que plus d'une fois le perdant a su regagner par un coup de pistolet la fortune que le sort venait de lui enlever. Avant d'arriver à Chorillos, on trouve un petit village appelé Miraflores où plusieurs familles de Lima vont passer l'été : on y trouve quelque végétation, et cet établissement est, sous tous les rapports, préférable à Chorillos ; mais la mode a irrévocablement décidé en faveur de ce dernier.

Les combats de taureaux forment la principale récréation des habitants de Lima, et je crois que dans peu de pays ils sont aussi somptueusement organisés. Située au milieu d'une belle alameda, la place des Taureaux rappelle cependant de tristes souvenirs. Plus d'une fois elle fut témoin des horribles sacri-



fices que l'inquisition osait offrir au Dieu des chrétiens. Aujourd'hui ce ne sont plus que des taureaux que l'on y voue à la mort, au grand amusement des Liméniens. Longtemps à l'avance toutes les loges sont retenues, et vers midi de nombreuses voitures forment une longue file qui ne parvient que lentement, et avec peine jusqu'à la porte du cirque. Ces véhicules appartiennent à deux classes : quelques uns sont de forme européenne, et sont attelés de deux ou de quatre chevaux; mais la plupart sont des calezas ou voitures du pays, qui sont formées d'une sorte de boîte carrée perchée sur de très hautes roues. On y attelle d'ordinaire une seule mule dont les harnais sont couverts d'argent, et qui porte de plus un petit nègre en grande livrée. Mais les femmes seules parcourent l'alameda en voiture; les hommes le font généralement à pied, au milieu de deux longues files de tapadas qui souvent les accablent de quolibets, et leur racontent, au milieu d'éclats de rire, tout ce qu'ils ont dit et fait dans la semaine. Une fois entré dans le cirque, on jouit d'un spectacle magnifique. Partout flottent des banderoles aux plus vives couleurs : l'arène est garantie des rayons du soleil par des pièces de soierie tendue dans diverses directions; dans toutes les loges on voit des femmes habillées à l'espagnole, et couvertes de leurs plus beaux ornements; cinq à six mille spectateurs se pressent dans cette enceinte, et bientôt une musique militaire annonce l'entrée dans l'arène d'une troupe de

brillants cavaliers qui se rangent en ligne en face de la porte des taureaux. Alors celle-ci est ouverte, et un animal furieux, couvert d'écume, et labourant le sol de ses redoutables cornes, se précipite sur les chevaux les plus rapprochés : ceux-ci se retirent au galop, et l'attention du taureau est détournée par de légers toreadores. Cette partie de la représentation est très belle; ensuite commencent mille tours d'agilité. Un homme habillé en singe se livre à des exercices qui demandent autant de souplesse que de courage; sautant quelquefois sur le dos de son redoutable adversaire, puis le saisissant par les cornes, il n'échappe à un danger imminent qu'en se jetant dans des trous pratiqués d'avance, et au fond desquels il s'accroupit. L'animal étonné cherche partout son agresseur, jusqu'à ce que des banderoles et des fusées lancées de toutes parts viennent attirer sa colère d'un autre côté. Des chevaux sont souvent les victimes de ces jeux cruels. Il est impossible de voir sans éprouver une pitié profonde ces pauvres animaux se traînant dans l'arène avec leurs entrailles pendantes autour d'eux. Les accidents sont du reste extrêmement rares, les hommes parvenant presque toujours à s'échapper, soit en sautant par-dessus la balustrade, soit en se retirant derrière un abri situé au milieu du cirque, et qui est formé de poteaux rapprochés les uns des autres. Enfin, paraît le matador, revêtu de l'ancien costume espagnol, dont le velours est recouvert d'ornements étincelants; ses cheveux

sont repliés dans une résille écarlate, et d'une main il dirige avec adresse un cheval vigoureux, tandis que de l'autre il tient avec grâce son épée nue. Accueilli d'ordinaire par des félicitations bruyantes, il fait le tour de l'arène en saluant les spectateurs de l'épée, et sans paraître s'occuper des mouvements du taureau; puis commence une lutte à mort, car lui ne peut, par la fuite, préserver sa vie comme les toreadores ordinaires. Il arrive rarement à Lima qu'ils parviennent à tuer le taureau du premier coup d'épée, et le pauvre animal ne succombe le plus souvent qu'après avoir reçu plusieurs blessures. Cet épisode du spectacle remplit de dégoût ceux qui n'y sont pas habitués dès leur enfance. J'ai vu un brave officier de marine perdre presque entièrement connaissance à la vue de cette boucherie. Il est curieux de voir les femmes se cacher le visage, mais en tenant toujours leur mouchoir de manière à jouir des dernières convulsions de la victime. Les éclats de la musique annoncent la fin du combat, et quatre chevaux magnifiquement harnachés viennent enlever le taureau dont le corps est donné au peuple. Un autre se présente immédiatement dans l'arène. Lorsque l'animal fait une résistance prolongée, il est salué des acclamations de la foule et des cris de : *Viva Toro!* Lorsqu'au contraire sa conduite n'est pas jugée convenable, il est ignominieusement chassé de l'arène et livré au boucher. Les incidents que nous venons de décrire varient à chaque combat: tantôt des pièces

d'artifice sont attachées au cou de l'animal qui atteint alors les derniers paroxysmes de la fureur; tantôt il est revêtu d'un manteau de velours auquel on a cousu un certain nombre de piastres et d'onces, et tous ceux qui veulent chercher à les lui arracher sont admis dans l'arène; d'autres fois, enfin, un épieu est placé transversalement devant la porte d'entrée, et les cavaliers placés en avant évitent avec adresse la charge du taureau qui, dans sa course rapide, s'enfonce lui-même dans le corps cette arme redoutable. Je ne veux pas m'arrêter davantage sur ces jeux barbares qui, malgré la magnificence dont on les entoure, ne peuvent que corrompre le peuple pour lequel ils sont un spectacle habituel.



CHAPITRE XLII.

ZOOLOGIE ET GÉOLOGIE DES ENVIRONS DE LIMA.

On sait que la côte du Pérou est très sujette aux tremblements de terre. Jsuqu'à ce jour on semble s'être contenté de cette donnée générale, sans chercher à étudier avec soin ce phénomène dans lequel on a voulu voir des accidents, dans le monde physique, comparables aux monstres de la vie animale; mais ces derniers se soumettent aujourd'hui, grâce aux travaux de Geoffroy-Saint-Hilaire, à une classification régulière, et l'on sait qu'eux aussi sont soumis à des lois de la nature. J'avais toujours pensé qu'il devait en être de même des tremblements de terre, et je fis tout ce qui put dépendre de moi pour réunir des renseignements sur ce sujet pendant mon séjour au Pérou. A Aréquipa j'eus la bonne fortune de rencontrer un homme peu versé dans les sciences physiques, mais doué d'un esprit d'observation extraordinaire. Depuis trente-cinq ans il avait noté avec le plus grand soin les tremblements de terre qu'il avait ressentis, leur durée, etc. Je fis des recherches dans les archives du gouvernement, dans les journaux quotidiens, et je parvins à réunir un catalogue de neuf cent trente et un tremblements qui ont eu lieu dans le sud du Pérou depuis le 14 no-

vembre 1810 jusqu'au 21 décembre 1845. Ce n'est que depuis mon retour au Brésil (Bahia) que j'ai pu étudier et discuter les éléments de ce travail : je me trouve ainsi dans l'impossibilité de comparer mes résultats avec ceux qui ont dû être obtenus dans d'autres pays. Je recherchai d'abord de quelle manière les tremblements de terre se classaient dans les mois de l'année, pour m'assurer de l'influence que les saisons pouvaient exercer sur eux, mais il me parut qu'aucune loi particulière ne les régissait sous ce rapport. Voici, du reste, le tableau que j'obtins :

MOIS.	ANNÉES.										TOTAL.	ANNÉES.										TOTAL.	ANNÉES.										TOTAL.	ANNÉES.					TOTAL.	TOTAL GÉNÉRAL.	MOYENNE.
	1811	1812	1813	1814	1815	1816	1817	1818	1819	1820		1821	1822	1823	1824	1825	1826	1827	1828	1829	1830		1831	1832	1833	1834	1835	1836	1837	1838	1839	1840		1841	1842	1843	1844	1845			
Janvier . .	4	2	3	1	0	6	4	3	1	0	24	4	2	4	1	7	2	0	9	4	2	35	3	3	2	1	2	0	1	2	2	2	18	0	0	6	1	2	9	86	2,45
Février. . .	1	4	3	2	2	3	1	0	1	2	19	1	5	3	1	0	1	2	4	3	0	20	2	2	3	1	2	0	1	5	4	4	24	0	2	1	1	0	4	67	1,91
Mars	2	1	6	1	4	3	1	2	3	4	27	3	5	7	2	4	2	3	2	3	1	32	4	1	1	2	1	2	0	2	3	0	16	1	3	1	2	2	9	85	2,42
Avril	3	3	1	1	2	3	4	1	4	0	22	0	6	0	0	0	2	1	3	3	1	16	2	2	4	5	3	3	1	2	0	3	25	2	0	0	2	0	4	67	1,91
Mai	2	5	8	5	1	5	0	2	3	3	34	3	5	3	3	3	1	1	5	1	2	27	3	1	2	2	1	2	4	0	0	1	16	2	2	3	2	2	11	88	2,51
Juin	3	0	3	3	0	0	0	4	2	3	18	2	1	0	5	2	0	0	0	1	2	16	3	1	2	1	5	0	2	1	3	1	19	1	3	0	0	11	15	68	1,63
Juillet . . .	8	4	3	2	0	1	3	1	3	3	28	10	0	0	0	4	2	1	4	2	0	23	0	1	1	2	3	8	1	2	1	2	21	5	2	2	1	3	13	85	2,42
Août	9	3	7	4	1	1	1	2	1	2	31	4	2	1	9	0	4	3	2	3	0	29	1	0	1	2	2	3	2	1	0	3	15	1	0	3	1	5	10	85	2,42
Septembre .	4	5	8	1	1	2	1	0	4	7	33	3	1	1	2	2	3	1	2	0	6	21	2	2	1	1	2	5	2	0	1	4	20	0	9	1	0	4	14	88	2,51
Octobre. . .	2	4	5	0	0	2	0	0	1	5	19	1	2	0	2	1	1	1	6	2	2	18	2	2	1	2	2	5	3	0	3	5	25	1	4	2	0	2	9	74	2,02
Novembre .	1	2	0	2	0	4	1	1	1	1	13	4	1	1	1	1	3	1	2	1	4	19	3	3	0	0	1	0	0	3	4	2	16	1	2	0	0	2	5	53	1,54
Décembre .	7	3	2	2	2	2	1	2	0	0	21	1	2	2	4	2	6	2	0	1	3	23	0	3	2	2	2	5	2	0	0	2	18	2	5	2	1	2	12	74	2,11

Je classai ensuite ces phénomènes par heures en les réunissant par décades d'années.

Années	Heures 1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	Nombre total.
1811	1	0	1	4	1	0	1	1	2	3	3	1	1	2	2	1	3	1	1	1	1	4	2	1	38
1812	1	0	2	1	2	3	2	6	2	3	2	1	0	0	0	0	2	0	1	1	2	1	3	1	36
1813	2	0	1	1	2	3	3	5	2	5	1	5	1	1	1	3	1	3	1	0	1	1	0	1	44
1814	1	1	2	0	1	0	0	1	1	2	0	3	0	2	0	0	0	0	1	1	3	1	0	2	22
1815	0	0	0	0	0	0	1	1	3	3	2	1	1	0	0	1	0	0	0	0	1	1	0	0	13
1816	1	1	1	0	0	0	3	1	0	1	4	1	0	1	1	2	5	1	1	1	2	0	1	1	29
1817	0	2	0	1	1	1	0	0	1	0	1	1	1	0	1	0	0	1	1	0	0	0	0	1	13
1818	0	0	0	0	0	0	0	1	1	1	2	2	0	2	0	0	1	0	2	0	3	1	0	0	17
1819	1	1	1	1	0	1	3	0	4	4	0	0	1	0	0	1	1	2	0	2	1	0	0	0	23
1820	0	0	1	0	3	2	2	1	1	3	1	0	1	0	3	2	2	1	0	1	1	1	0	1	27
	7	5	9	8	10	10	15	17	17	23	16	15	6	8	8	10	15	9	8	7	15	10	6	8	262
1821	0	1	0	1	1	1	3	3	2	3	2	2	4	3	1	1	2	0	2	1	1	1	1	0	36
1822	0	0	0	0	0	0	3	0	3	0	2	2	2	1	5	3	1	1	1	1	1	0	0	1	25
1823	0	0	1	0	0	0	0	1	2	1	3	1	2	1	1	0	1	1	1	0	0	1	1	1	19
1824	0	0	1	1	0	4	0	2	1	1	2	1	1	3	3	0	1	0	1	2	1	0	1	0	26
1825	0	0	1	0	0	1	0	0	2	4	1	0	1	6	0	2	0	0	0	2	0	0	0	1	21
1826	0	0	0	1	0	2	0	0	0	1	5	6	2	2	0	1	2	1	0	0	1	1	0	0	23
1827	0	1	1	0	0	0	0	0	0	2	1	0	1	3	0	0	0	0	0	2	1	0	0	1	13
1828	0	0	0	0	3	1	1	3	4	1	4	1	4	1	1	0	3	1	1	2	0	0	1	1	33
1829	0	1	1	0	1	2	1	3	2	4	2	1	1	0	1	0	0	1	0	0	1	1	2	0	25
1830	0	0	0	0	2	0	3	0	2	2	3	0	3	1	1	0	0	1	0	1	0	0	1	0	20
	0	3	5	3	7	11	11	12	18	19	25	14	21	21	11	7	10	6	6	11	6	4	7	5	243
1831	2	0	0	0	0	0	3	0	1	3	1	3	2	0	1	1	1	3	0	0	0	0	0	1	22
1832	0	0	0	0	0	2	0	1	1	1	1	0	1	2	0	0	3	1	0	0	2	1	0	2	18
1833	0	0	0	3	0	0	2	0	1	3	2	1	0	1	0	0	3	0	0	0	0	0	1	0	17
1834	1	0	0	1	2	0	3	3	1	2	0	1	0	1	0	0	2	0	0	0	1	0	0	1	19
1835	0	0	0	1	1	1	2	3	4	3	1	1	1	0	0	0	2	1	0	0	0	1	1	1	24
1836	0	0	1	0	0	1	3	2	2	1	0	0	0	1	2	3	5	2	0	2	0	1	1	2	29
1837	1	0	2	1	0	3	1	1	1	3	3	3	1	0	0	0	0	2	0	0	0	0	1	0	23
1838	0	0	0	1	4	2	0	3	4	1	2	2	0	1	1	2	0	0	1	1	0	1	0	1	27
1839	1	1	0	1	1	2	0	1	1	0	0	1	1	1	1	0	0	0	2	0	1	1	1	1	18
1840	1	0	0	0	0	0	1	1	1	1	4	0	0	0	0	0	0	1	2	0	1	1	2	0	16
	6	1	3	8	8	11	15	15	17	18	14	12	6	7	5	6	16	10	5	3	5	6	7	9	213
1841	1	0	0	0	1	0	1	0	1	0	1	2	1	0	1	0	0	3	1	0	0	0	0	3	16
1842	0	0	1	1	2	1	0	1	3	4	6	3	0	0	2	0	0	0	0	1	1	1	2	1	30
1843	1	0	0	0	1	0	1	3	1	1	3	1	1	1	1	0	2	0	0	0	0	0	0	0	18
1844	0	0	1	1	0	0	0	1	0	2	1	0	2	0	0	0	1	1	0	0	0	0	0	0	9
1845	0	0	1	0	1	0	4	1	1	7	2	1	1	7	0	1	1	1	3	0	0	1	0	2	33
	2	0	3	2	5	1	6	6	6	14	13	7	3	8	4	1	4	5	4	1	1	2	2	6	108

Ainsi, dans la première décade de 1811 à 1820, nous avons deux cent soixante-deux tremblements,



dont cent cinquante-neuf ont eu lieu de six heures du soir (inclusivement) à six heures du matin (exclusivement), et cent deux de six heures du matin (inclusivement) à six heures du soir (exclusivement). Dans la deuxième décade de 1821 à 1830, nous trouvons deux cent quarante-trois de ces phénomènes, dont cent soixante-dix de six heures du soir (inclusivement) à six heures du matin (exclusivement), et soixante-trois de six heures du matin (inclusivement) à six heures du soir (exclusivement). La troisième décade, de 1831 à 1840, nous présente deux cent treize tremblements, dont cent quarante-deux de six heures du soir (inclusivement) à six heures du matin (exclusivement), et soixante et onze de six heures du matin (inclusivement) à six heures du soir (exclusivement). Dans la demi-décade de 1841 à 1845, nous avons cent huit phénomènes, dont soixante-quinze de six heures du soir (inclusivement) à six heures du matin (exclusivement), et trente-trois de six heures du matin (inclusivement) à six heures du soir (exclusivement). Ainsi, sur huit cent quinze phénomènes dont nous connaissions les données nécessaires, cinq cent quarante-six ont eu lieu la nuit, et deux cent soixante-neuf le jour.

Cherchant actuellement les heures de maximum et de minimum de fréquence, nous trouvons que dans la première décade (1811 à 1820) le maximum a eu lieu entre dix et onze heures du soir, et le minimum entre deux et trois heures de l'après-midi. Dans la

seconde décade, de 1821 à 1830, le maximum a été entre onze heures du soir et minuit, et le minimum entre une heure et deux de l'après-midi. Dans la troisième période, de 1831 à 1840, le maximum est entre dix et onze heures du soir, et le minimum entre deux et trois heures du jour. Dans la demi-décade, de 1841 à 1845, le maximum est de dix à onze heures du soir, et le minimum entre deux et trois heures du matin. Ainsi, le maximum général est entre dix et onze heures du soir, et le minimum entre deux et trois heures de l'après-midi.

En résumé, nous obtenons pour les trente-cinq ans :

	Tremblements.
De midi à une heure.	28
De une heure à deux.	15
De deux à trois.	7
De trois à quatre.	20
De quatre à cinq	21
De cinq à six	30
De six à sept	33
De sept à huit	47
De huit à neuf.	50
De neuf à dix	58
De dix à onze	75
De onze à minuit	68
De minuit à une heure du matin. . .	48
De une heure à deux heures du matin. .	38
De deux à trois.	43
De trois à quatre.	28

De quatre à cinq	23
De cinq à six	45
De six à sept	30
De sept à huit	23
De huit à neuf.	22
De neuf à dix	27
De dix à onze	22
De onze à midi.	22

Je ne pus voir ces résultats sans être frappé de la correspondance qui existe entre le temps d'arrêt du minimum de la période de jour du baromètre (de deux à quatre heures de l'après-midi, et le minimum de fréquence de deux à trois heures de l'après-midi), et entre le maximum de la période nocturne des marées barométriques (onze heures du soir), et le maximum de fréquence qui a lieu à la même heure ; mais les maximum et minimum de jour du baromètre (dix heures du matin et quatre heures du soir) ne paraissent pas être indiqués par des mouvements correspondants. La période de jour de la variation barométrique a une plus grande amplitude que celle de nuit ; le contraire arrive pour les tremblements de terre. Le maximum de la température est également entre deux et trois heures de l'après-midi, et correspondrait avec le minimum de fréquence des phénomènes que nous étudions ; mais le minimum de six heures du matin n'a plus rien de commun avec celui de fréquence. Il ne paraît pas davantage

y avoir de liaison entre ce phénomène et celui de la force magnétique, car la boussole de déclinaison est immobile pendant la nuit, temps du maximum de fréquence des tremblements, et les six périodes diurnes que nous avons observées sur bien des points du continent semblent obéir à une tout autre influence; d'ailleurs, je me suis souvent assuré que l'aiguille ne semble éprouver aucune déviation par suite de ce phénomène. Une nuit, à Lima, nous étions, M. d'Osery et moi, occupés à étudier la variation horaire de la déclinaison, ou plutôt à constater l'immobilité de l'aiguille, lorsque plusieurs très légères secousses se firent sentir; notre instrument n'en éprouva aucune altération, ou, s'il y en eut, ce qui est douteux, elle était tellement légère, qu'on ne pouvait l'attribuer qu'à l'agitation mécanique du sol.

Sur ces neuf cent trente et un tremblements de terre on a observé la durée de cinq cent quarante-six, sur lesquels cent quarante-quatre se sont prolongés moins de quinze secondes, deux cent quatre-vingt-un plus de quinze, mais pas un au-dessus de trente; cent quatre au-dessus de ce nombre, mais pas au-dessus de soixante; et dix-sept de plus d'une minute, mais généralement de moins de deux; quatre seulement parmi ces derniers ont dépassé ce temps : trois d'entre eux ont duré quatre minutes, et un cinq (12 juillet 1842).

Trente-neuf tremblements sur neuf cent trente et un ont eu deux mouvements différents, ou plutôt à

l'agitation de bas en haut est venu se joindre un mouvement oscillatoire ou de rotation : ce dernier est en général le plus dangereux ; plusieurs monuments de Lima en portent des traces, et particulièrement une jolie fontaine dont le petit obélisque, situé près de bains célèbres pour avoir appartenu à la maîtresse d'un des plus illustres vice-rois, a eu ainsi toute sa partie supérieure déplacée, et les arêtes angulaires des pierres du sommet se trouvent opposées aux plans de celles qui forment la base.

Cent trente de ces tremblements de terre ont été accompagnés de bruit (environ un septième) ; parmi ces derniers, quatre ont fait entendre des détonations semblables à des coups de canon (3 janvier 1821, 21 juin 1835, 29 septembre 1837, 30 août 1845) : le bruit n'a, du reste, rien de commun avec l'intensité du mouvement ni avec sa durée.

Une seule fois, le 7 juin 1812, on a senti, à la suite d'un tremblement de terre, une forte odeur de soufre.

Il est bien constaté pour moi que dans plusieurs occasions on a ressenti des tremblements de terre sur des points situés à cent cinquante lieues l'un de l'autre dans un intervalle de soixante à soixante-dix minutes, c'est-à-dire que le phénomène aurait parcouru de 9 à 10,000 mètres par minute, ou près de quatre fois (trois septièmes) la vitesse d'un ouragan qui renverse les édifices (162,000 mètres par heure), ou bien encore presque la moitié de la vitesse du

son (20,232 mètres par minute). Dans d'autres cas, au contraire, le mouvement paraît assez lent : car pendant mon séjour à Lima, un peu avant six heures du matin, je fus réveillé par le bruit que causait une agitation générale des objets placés dans la chambre attenante à la mienne ; je pensai qu'il provenait de l'entrée de mon domestique, et je l'appelai ; ce fut alors seulement que je sentis tout remuer autour de moi. Je ne cite ce fait que pour prouver que quelquefois la marche de ces phénomènes est d'une grande lenteur. Il arrive très fréquemment que lorsque la terre a été agitée par un tremblement de terre, d'autres secousses se font sentir le même jour ou les jours suivants, et, dans beaucoup de cas, elles ont lieu aux mêmes heures ou à une ou deux heures plus tard. Il y a très souvent plusieurs secousses successives.

Les tremblements sont assez fréquents dans la Cordillère, mais bien moins que sur la côte occidentale du continent. Sur le versant oriental des Andes, ils sont extrêmement rares et à peu près inconnus dans les grandes plaines de l'intérieur. Les habitants disent qu'en général les secousses paraissent se diriger en rayonnant de l'équateur aux tropiques.

Rien n'est plus variable que l'étendue du sol agité par les tremblements de terre : quelquefois le phénomène se fait sentir sur tout un continent ; mais le plus souvent il est très restreint, et quelquefois même il ne s'étend que sur un champ de quelques lieues.



Il est du reste bien certain, ainsi que le pense M. de Labèche, que la composition géologique du sol influe sur l'intensité de la force des vibrations. N'y aurait-il pas une liaison entre la cause qui engendre les vents généraux si constants sur la côte occidentale de l'Amérique du Sud, et la fréquence des tremblements de terre dans cette partie (moyenne : deux par mois)?

Les habitants croient, en général, que le nombre des tremblements de terre va en diminuant : les moyennes de mes trois premières décades d'années seraient favorables à cette opinion populaire; et bien que la demi-décade semble s'en écarter légèrement, on ne peut savoir quel eût été le résultat d'une observation suivie pendant le même temps que les autres. On trouvera dans les appendices de cet ouvrage le catalogue détaillé des phénomènes de ce genre qui ont été observés pendant trente-cinq ans. Je crois avoir démontré : 1° que les tremblements de terre sont, sur la côte occidentale de l'Amérique du Sud, plus fréquents la nuit que le jour; 2° que leur cause est liée avec celle de la marche des marées barométriques.

En général, dans l'Amérique du Sud ces phénomènes répandent peu d'effroi parmi les habitants. A Aréquipa, où ils sont plus fréquents que partout ailleurs, deux d'entre eux seulement ont causé des dommages réels à la ville : l'un en 1784, et l'autre en mai 1845.

Pendant notre séjour à Lima, un accident assez singulier arriva à M. Deville : la cloche du déjeu-

ner venait de sonner, et ne le voyant pas paraître, j'allai le chercher dans sa chambre; je le trouvai habillé, mais pâle et étendu sur son lit. Ce ne fut qu'avec peine qu'il me raconta qu'en passant son habit il avait ressenti tout à coup au bras une affreuse douleur; cette partie offrait effectivement l'apparence d'une tumeur entourée d'un cercle noir. Je courus immédiatement chercher un médecin. Ce dernier attribua cet accident à la piqûre d'une araignée, et me dit que le fait n'était pas rare dans le pays. Cependant plusieurs jours se passèrent, et l'état du malade devenait inquiétant; les médecins n'étaient pas d'accord sur la cause du mal, mais on prévoyait déjà la possibilité d'une amputation. Ce fut sur ces entrefaites que je rencontrai un jour M. le général Daste, ancien ministre de la guerre du général Flores, et qui était alors réfugié à Lima; il avait été dans sa jeunesse chirurgien à bord d'un bâtiment de guerre français. Apprenant l'accident qui était arrivé à mon jeune compagnon, il voulut bien venir le voir, puis se chargea de sa guérison. Grâce à ses soins habiles, M. Deville fut, en effet, en quelques jours, complétement rétabli. Nous ne sûmes jamais exactement la cause du mal, mais j'ai toujours supposé qu'il provenait de la piqûre d'un scorpion, cet animal étant assez commun dans les maisons. Je dois cependant dire que je n'ai pas vu d'autre accident aussi grave provenant d'une semblable cause.

Bien que la faune des environs de Lima soit peu



variée en espèces, nous nous y procurâmes cependant quelques oiseaux intéressants. L'un des plus jolis est, sans doute, l'oiseau-mouche cora, qui est assez commun dans les endroits humides, se perche sur les arbrisseaux en fleurs, et semble faire la guerre aux autres espèces ; il vole avec rapidité en faisant entendre un petit cri aigu, et s'élève quelquefois perpendiculairement à une assez grande hauteur ; il est très matinal, et on ne le rencontre plus vers le milieu du jour. Un joli petit colibri à gorge verte, et qui, lorsqu'il vole, élargit sa queue en éventail, semble être l'ennemi habituel de cet oiseau-mouche. Ainsi qu'on aurait pu le prévoir, presque tous les animaux de la côte du Pérou sont différents, non seulement de ceux de la Cordillère, mais encore des espèces de la région correspondante qui s'étend à l'est des montagnes. Le soulèvement des Andes, en interrompant tout rapport entre les individus qui se sont trouvés isolés le long de la côte, et ceux des vallées chaudes, a dû, par la succession des siècles, amener de notables changements dans les races qui auront fini par constituer de véritables différences spécifiques. Des faits semblables ont déjà été observés à l'égard des grandes rivières qui ont souvent dispersé la même espèce en groupes séparés, et nous en indiquerons bientôt d'autres bien nettement tranchées en décrivant l'Amazone. Je ne connais guère qu'un oiseau qui soit également répandu des deux côtés des Andes : c'est le vautour ordinaire, Urubu.

Mais cet oiseau se rencontre communément, non seulement dans toute l'Amérique méridionale, mais encore dans toutes les parties chaudes ou tempérées de l'Amérique du Nord ; il peut donc, en suivant les vallées qui interrompent en tant d'endroits la chaîne des montagnes Rocheuses, renouveler constamment les rapports entre les individus des diverses régions, et empêcher ainsi les changements qui pourraient s'opérer dans les formes de l'espèce.

La ville de Lima est bâtie dans la vallée du Rimac, au pied de collines granitiques qui s'élèvent en cordons sur plusieurs points de sa surface. Le granit a probablement fait éruption à travers une formation phylladique qui apparaît en couches noires bien stratifiées sur la tranche de la quebrada du rio de Lurin ; ce phyllas est recouvert de sable sur toute l'étendue de la pampa, entre la vallée du rio de Lurin et celle du Rimac, puis il reparaît légèrement dénudé à la Piedra-Lisa.



CHAPITRE XLIII.

HISTOIRE DE LA VILLE DE LIMA. SON ADMINISTRATION; SES MONUMENTS.

Nous allons passer à l'histoire de la ville de Lima et à la description de ses monuments.

Don Francisco Pizarro, conquérant et premier gouverneur du Pérou, voulant fonder à peu de distance de la côte une ville qui fût la capitale de la contrée nouvellement soumise, envoya reconnaître le pays pour s'assurer du point qui conviendrait le mieux à ses projets. Ses émissaires découvrirent l'emplacement d'où s'élève aujourd'hui Lima, le 6 janvier 1535, et, le 18 du même mois, Pizarro lui-même jeta les fondements de la nouvelle ville à laquelle il donna le nom de Ciudad de los Reges, en souvenir de ce que c'était le jour de la fête des Rois que l'on avait choisi cette localité.

L'empereur Charles V confirma cette fondation par lettre royale du 7 décembre 1537, et décerna à la ville les titres de *nobilisima y mui leal*. Il lui assigna en même temps pour armoiries : un écu avec trois couronnes d'or sur un champ d'azur; et au-dessus une étoile avec les mots : *Hoc signum vere regum est*, pour devise ; et pour supports, deux aigles à couronnes avec un J et un K, initiales de dona

Juana et don Karlos. Lima fut depuis lors la capitale du Pérou et la résidence des vice-rois. En 1718, on sépara de sa juridiction les provinces du royaume de Quito, pour ériger en vice-royauté la présidence de Santa-Fé; et, en 1778, on démembra toutes les provinces intérieures de la Sierra pour former la vice-royauté de Buénos-Ayres. Depuis l'indépendance, Lima est restée la capitale de la république du Pérou; mais après l'acte de pronunciamiento du 28 juillet 1821, le protecteur don José San-Martin eut la plaisante idée de remplacer, le 12 octobre de la même année, les titres que lui avait accordés Charles-Quint, par ceux de Heroïca y Estorzada Ciudad de los Libres.

Le premier plan de la ville avait vingt-deux quadras de l'est à l'ouest, et quatorze du sud au nord; aujourd'hui ses bâtiments occupent une aire de trois lieues et demie de circonférence, y compris l'ancien faubourg de San-Lazaro, et le pueblo del Cercado. Le terrain sur lequel la ville est construite présente un plan incliné de l'est à l'ouest. Les rues sont régulières; leur largeur est de douze varas et demi, et leur longueur de cent quarante, de sorte que l'amas carré des bâtiments compris entre quatre rues a un périmètre de cinq cent soixante varas. Les rues sont pavées et munies d'un trottoir dallé qui date de 1787; il est construit en pierres que l'on tire d'une montagne voisine de la Portada de Guia. Les rues droites ont des ruisseaux profonds d'eau courante



avec des ponts correspondants aux carrefours des rues transversales. Des agents de police veillent à la propreté générale et à l'entretien du pavé. Les maisons particulières, dont un grand nombre sont construites en pierre de taille, ont, pour la plupart, deux étages; quelques unes en ont trois; elles sont en général commodes et élégamment ornées. La grande place a la forme d'un carré de cent quatre-vingt-six varas et demi de côté. Au nord et à l'ouest, il y a deux portails formés chacun de quatre-vingt-cinq arcades, et dont la longueur totale est de trois cent quatre-vingt-seize pieds; ils furent construits en 1696, par ordre du vice-roi comte de la Mendova, et coûtèrent vingt-cinq mille cinq cents piastres (environ cent trente mille francs.) Au centre de la place est une fontaine jaillissante. La hauteur du jet d'eau est de quinze varas et demi; il y a trois bassins : le principal est placé sur une table à chaque angle de laquelle est un pilier surmonté d'une pyramide ornée de fleurs. Ce bassin est surmonté de huit lions et d'autant de griffons qui jettent l'eau par la bouche. L'eau descend dans le récipient inférieur par trois conduits. Cette fontaine, qui est de bronze, fut achevée en 1650, sous le vice-roi comte de Salvatierra, et a coûté quatre-vingt-cinq mille piastres (près de quatre cent cinquante mille francs); elle est entourée de vingt pièces d'artillerie et de huit chaînes de fer. Outre cette fontaine, il y en a encore d'autres dans les maisons particulières et dans

les édifices publics; elles sont toutes alimentées par quatre-vingts branches de canaux souterrains qui répartissent dans toute la ville les eaux réunies dans un réservoir général placé en face du couvent de San-Tomas, et qui se remplit par le moyen de vingt canaux qui lui amènent les eaux du dehors de la ville. Quant aux ruisseaux des rues, ils sont alimentés abondamment par un bras de la rivière qui traverse la ville du nord au sud. A une quadra de la grande place coule le rio Rimac, sur lequel fut jeté un pont de bois dès l'année 1554, parce que cette rivière, bien qu'ordinairement très basse, devient un torrent furieux dans la saison des pluies. Le roi d'Espagne accorda dix-sept mille piastres pour cet ouvrage; le surplus devait être fourni par les populations riveraines; mais, en 1608, le vice-roi marquis de Monte-Claro, voyant que ce pont tombait en ruine, fit construire celui qui existe aujourd'hui, et qu'on termina en 1610. Il a cinq cents pieds géométriques de longueur, et est formé de cinq arches de trente-sept pieds d'élévation. A la tête du pont on éleva une sorte d'arc de triomphe sous lequel on passe nécessairement pour traverser la rivière. Ce monument fut renversé par le tremblement de terre de 1746, et entraîna dans sa chute la statue équestre de Philippe V qu'on avait placée au-dessus huit ans auparavant; il a été rebâti en 1752 et en 1771, et l'on plaça au centre du fronton l'ancienne horloge du couvent de San-Pedro.

La basse ville, qui est de l'autre côté du pont du Rimac, est entourée de collines qui ne laissent que deux passages pour en sortir ou y arriver. Ces passages s'appellent les Portadas de Guia et de Piedra-Lisa. La haute ville est ceinte de murailles de briques, défendues par trente-quatre bastions : ces tours ont été construites par ordre du vice-roi duc de la Palata, et furent terminées en 1685. Le vice-roi Abascal les fit réparer en 1807, et y dépensa cent cinquante mille piastres (sept cent quatre-vingt-dix mille francs.) Cette enceinte est percée de neuf portes appelées : Martinete, Maravillas, Borbones, Cocharcas, Santa-Catalina, Guadalupa, Juan-Simon, Montserrate et del Callao. Cette dernière est la plus jolie : elle se compose de trois guichets qui correspondent à un même nombre de divisions de la route que fit construire le vice-roi O'Higgins. Cette route, qui a treize mille quatre cent quatre-vingts varas de long, a coûté, avec la porte elle-même, trois cent quarante mille neuf cent soixante piastres (1,780,000 fr.). La ville est entourée d'une double ceinture de jardins, et les collines environnantes se couvrent pendant l'hiver d'une herbe épaisse qui sert de pâturage aux animaux. On va, dans les mois de juin et de juillet, faire des promenades sur ces collines : l'une d'elles, qui porte le nom de Amancaes, à cause d'une fleur jaune qui y pousse en abondance, est la plus à la mode.

Lima possède trois belles promenades dites Ala-

medas : l'une, qui porte le nom d'Alameda Viejà, fut établie en 1611 ; celle de Acho, située sur le bord du Rimac, fut plantée en 1773 ; la troisième est celle de la Portada del Callao.

La place des Taureaux se trouve sur l'Alameda de Acho ; elle a été établie en 1768 par Agustin-Hippolito Landabara, qui avait le privilége exclusif de donner huit courses par an, à la charge de payer mille piastres à un hospice de pauvres des deux sexes, à qui devait revenir cette propriété, lorsqu'il aurait été lui-même payé de ses avances.

L'amphithéâtre pour les combats de coqs fut élevé par don Juan Garrial, sur la petite place de Santa-Catalina, en 1762 ; on l'a transporté depuis dans le voisinage de San-Marcelo.

Le théâtre, établi en 1612 dans la rue San-Agustin, fut postérieurement transporté à son emplacement actuel ; il est petit, mal distribué et tout à fait indigne d'une ville comme Lima. On n'y joue que par saison, et les acteurs en sont très mauvais.

Le Paseo de las Aguas, commencé en 1772, et le Paseo militar, formé en 1773, sont deux promenades abandonnées. La ville est divisée en cinq districts, qui comprennent quarante-six quartiers : le premier district en contient onze, le second treize, le troisième cinq, le quatrième neuf et le cinquième huit. On comptait à Lima, en 1786, trois cent cinquante rues, et huit mille cent vingt-deux portes de maisons, ateliers ou boutiques.



La population de Lima est évaluée aujourd'hui à quatre-vingt-cinq mille âmes environ, y compris les étrangers, dont le nombre des arrivages avait été, pour l'année qui précéda notre séjour, de sept mille trois cent quarante-huit ; il en était sorti dans le même laps de temps deux mille neuf cent vingt-huit. Sur ces nombres, trois mille cent quarante-quatre étaient venus par mer, et quatre mille deux cent quatre par terre ; mille quarante-huit étaient partis par la première voie, et mille huit cent quatre-vingts par la seconde.

Nous donnerons ici un tableau des variations subies par la population de Lima depuis l'année 1600, époque où fut fait le premier recensement, jusqu'en 1836.

ANNÉES.	POPULATION	OBSERVATIONS.
1600	14,263	Premier recensement fait par ordre du vice-roi marquis de Salinas.
1700	37,284	
1753	54,000	
1780	50,000	
1782	63,331	Population réunie des six paroisses de Lima. Celle de tout l'archevêché montait cette année à 383,713.
1790 à 1792	52,666	
1820	64,000	
	54,000	Évaluation de la population de Lima, d'après le dernier recensement fait pour les élections avant 1836. Sur les registres des paroisses sont donnés les détails suivants : Cathédrale, 19,400 ; Santa-Ana, 8,200 ; S.-Lourenzo, 10,200 ; S. Sebastien, 4,400 ; S.-Marcelo, 4,400 ; Arcado, 4,400. — Total, égal, 51,000.
1836	54,6	

Les différences énormes qui existent entre ces évaluations sont dues, en grande partie, surtout celles

qui se trouvent entre 1820 et l'époque de notre voyage, aux révolutions et aux guerres civiles qui ont bouleversé le Pérou.

L'impôt des patentes rend annuellement, à Lima, une somme de 1,420,240 piastres (7,555,000 francs environ), ce qui, calculé à deux pour cent du principal, représente un capital égal à 71,000,000 de piastres (372,000,000 de francs.)

Le marché de Lima est abondamment pourvu de viandes, fruits et légumes ; il est alimenté par quatre ou cinq cents étalages. On a calculé que la consommation des habitants de la capitale du Pérou s'élevait aux chiffres suivants :

Moyenne générale de la dépense au marché, deux réaux par jour et par individu, ou par jour pour toute la population, 13,657 piastres, et par an. 4,985,804

Pour le pain, la dépense individuelle est d'un demi-réal, ou 3,414 piastres par jour pour toute la ville, et par an.	1,246,201
Un huitième de la population achète de la glace pour une somme annuelle	155,775
Chaque individu dépense douze réaux de chaussure par mois, total pour l'année.	983,304
Pour le vêtement, y compris le blanchissage, vingt réaux par mois ou par an.	1,638,840
A reporter.	9,009,924

Report.	9,009,924
Le public achète chaque semaine quarante mille billets de loterie, ce qui fait par an une dépense de.	217,881
Le renouvellement des meubles est estimé à la somme de.	541,100
L'éclairage, qui ne porte que sur un quart de la population, se monte à. .	153,600
Il entre pour la nourriture des chevaux 8,392 charges d'alfalfa par jour à un réal la charge.	382,885
Réparations et achat de voitures par an.	191,442
Impôt payé à l'État par les propriétaires de Fincas.	884,462
Consommation de papier timbré dans toutes les transactions judiciaires. .	28,028
Paiement des avocats, procureurs, etc., pour les procès.	265,820
Paiement des médecins et autres objets relatifs au traitement des malades.	84,605
Consommation de légumes de tout genre, calculée d'après les registres de la douane.	764,010
Tabac en poudre et en feuilles, d'après les mêmes registres. . . .	623,730
Total.	13,147,487

La consommation en blé, de Lima, varie, pour l'année, entre cent et cent cinquante mille fanegas: la fanega pèse cinq arrobes espagnoles.

Lima est la résidence du président de la République et des ministres qui habitent le palais du gouvernement; c'est l'ancienne maison de Pizarro que l'on a agrandie; ce bâtiment est vaste mais mal meublé et mal distribué. Le préfet du département, qui est en même temps intendant de la Hacienda Publica, le sous-préfet de la province et les gouverneurs de district résident également dans cette ville.

La plus haute institution judiciaire du Pérou est l'Excelentisima Corte Suprema de Justicia établie le 19 décembre 1824, par le libertador Bolivar. Cette cour se compose de sept juges, d'un fiscal, de deux relatores, de quatre procureurs et d'une secrétairerie; elle remplace le suprême Conseil des Indes de Madrid, et, de même que notre cour de Cassation à laquelle elle correspond, elle est unique pour tout le Pérou. Cette institution paraît devoir son origine à la Real Audiencia, fondée en 1543. A la suite des orages suscités par ce dernier corps, le vice-roi don Blasco-Nunez Vela, son premier président, fut embarqué prisonnier, et les quatre oidores (conseillers) qui lui servaient d'assesseurs, périrent de mort violente. En 1549, le vice-roi don Pédro de la Gasca rétablit ce tribunal et porta le nombre des oidores à huit.

En 1568, fut érigée la chambre del Crimen, qui servait de tribunal criminel de première instance pour les hauts fonctionnaires. Les appels de cette



chambre étaient portés devant la cour de la Real Audiencia entière. En 1626, on créa deux places de fiscales, une pour chaque chambre; en 1776 on établit un régent (président); enfin, en 1721 on changea le nom de Real Audiencia en celui de Alta Camara; puis on supprima complétement cette juridiction lors de l'établissement de la cour suprême.

Le 22 décembre 1834, Bolivar installa la Ilustrisima Corte superior, qui correspond à nos cours d'appel. Dix conseillers, distribués en trois chambres, un fiscal, trois relatores, et deux écrivains composent le personnel de cette cour.

Lima possède en outre quatre juges de première instance pour les provinces de Lima, Canta, et Huarochiri, qui composent le district judiciaire, plus deux agents fiscaux, un défenseur de mineurs, un défenseur d'absents, sept procureurs, douze écrivains publics, et quatorze écrivains de l'État.

Le tribunal del Consulado fut créé pour protéger le commerce en 1592 sous le nom de Universidad de la Caridad; il entra en fonctions en 1623 et fut suspendu en 1826, puis rétabli en 1829; on lui rendit les jugements de seconde et de troisième instance; le Prior et les consuls connaissent de ceux de première instance. Le tribunal s'occupe de la branche d'Arbitrio établie par le président Orbegoso, le 20 mars 1834; pour le service de cette branche il y a un contador, un trésorier et les employés subalternes nécessaires. Le tribunal del Consulado décide

seulement des questions commerciales. Dans certains cas où les sommes en contestation sont très considérables, la cour supérieure juge en s'adjoignant deux négociants.

Le tribunal de Protomedicato del Péru fut fondé en 1570; il se compose de trois examinateurs, d'un fiscal, d'un asesor et d'un écrivain, et délivre les diplômes de médecin. Le tribunal du corps des Mineros, fondé en 1786, fut supprimé en 1836. Les juges de première instance (anciens alcades) décident toutes les questions civiles ou criminelles en premier ressort; les appels de leurs jugements vont à la cour supérieure et de celle-ci à la cour suprême.

En 1607 fut établi le tribunal Mayor de Cuentas del Peru, avec les droits et priviléges de la Contadoria mayor de Castilla; il examinait les comptes que lui fournissait, sur l'emploi des fonds du trésor, la Real Audiencia à qui le maniement en était réservé. A sa création il se composait de trois contadores mayores; en 1694 on en ajouta deux et un alguazil mayor; plus tard on ajouta divers contadores et ordenadores jusqu'à l'institution d'un régent. Lors de la formation de la vice-royauté de Buenos-Ayres, en 1789, on supprima toutes les places créées en dernier lieu et le tribunal revint à sa composition primitive. Après l'Indépendance en 1822, on ne laissa subsister qu'un seul contador mayor; en 1826 on donna à cette institution le nom de Contadoria general de Valores, et en 1833 on lui réunit la Contadoria



générale des contributions. La première est une véritable cour des comptes et la seconde est une cour particulière qui examine les états des percepteurs de l'impôt.

Le Trésor public, qui date de la fondation de la ville, fut composé, jusqu'en 1780, d'un factor, un vedor et un alguazil mayor, en sus du ministre de Real Hacienda qui surveillait les employés ; en 1822 cette institution a été reformée, et, depuis, le nombre des employés a augmenté ou diminué selon le bon vouloir des gouvernants.

A des jours déterminés de chaque mois, des courriers partent de Lima pour l'intérieur ; ils sont sous les ordres d'un administrateur général. Nous donnerons plus loin des renseignements sur ce sujet.

En 1714, on avait concédé l'exploitation des courriers des Indes découvertes et à découvrir, au docteur Lorenzo Galidez de Carvajal ; mais, en 1796, on réunit cette administration aux rentes publiques.

En 1726, le général Santa-Cruz établit l'administration de consolidation pour arriver à amortir la dette extérieure et intérieure du Pérou ; on lui appliqua les rentes du Juzgado de Censos, tribunal qui décidait des questions de cens, payés tant au gouvernement qu'aux communautés religieuses, églises, etc., et qui était rétribué sur ces cens mêmes; les rentes du tribunal de l'Inquisition, celles de Temporalidades, l'impôt particulier que le roi d'Espagne exigeait des acquéreurs des biens des Jésuites, celles

de l'Escurial et de Jérusalem, fonds que l'on envoyait autrefois à l'Escurial pour y entretenir les chefs des ordres religieux qui y résidaient, et à Jérusalem pour le gardien du Saint-Sépulcre; les rentes des captifs et les revenus des couvents supprimés.

L'origine de la municipalité de la ville remonte à l'année même de la fondation; il y avait alors deux alcades.

En 1786, on établit un juzgado de policia pour veiller à l'entretien et à l'embellissement de la ville; mais, en 1821, ses attributions furent données à la municipalité; en 1825, on nomma un intendant dont les fonctions furent peu après réunies à celles du sous-préfet; mais, en 1836, on rétablit l'intendance. Les rentes municipales sont administrées par la tesoreria de propios; elle se compose d'un trésorier et des subalternes nécessaires pour le service. Les rentes de la ville consistent en:

	piastres.
Le *El ramo de sisa* (taxe imposée sur le bétail tué pour la consommation de la ville).	30,000
Octroi des eaux-de-vie et liqueurs, dont les perceptions sont destinées particulièrement aux couvents.	9,000
Chicha y guarapo.	2,400
Impôt sur les étalagères du marché. . .	28,750
Location des arcs du portail.	1,410
Fincas municipales.	10,233
A reporter.	81,793

Report.	81,793
Impôts de certaines fincas.	2,524
Impôt de deux piastres par mois sur chaque maison de billard ou jeu de quilles.	250
Amendes donnant un minimum de. .	500
Total.	85,067

Avant 1836 ces revenus n'étaient que de 55,844 piastres, et les dépenses de 45,976; ces dernières furent réduites dans cette année (1836) à 25,320. Les sommes que nous venons de détailler, à l'exception de celles qui proviennent de l'impôt sur les chichas et garapas, sont destinées à la police et à l'ornement de la ville; mais il faut remarquer qu'elles sont grevées d'une dette d'un million de piastres. Les fonds provenant de l'impôt des chichas et garapas sont employés à l'entretien des prisonniers qui sont aujourd'hui renfermés dans les anciens cachots de l'Inquisition, où ils sont enchaînés et gardés à vue, mais bien nourris; leur dépense journalière monte à un réal et demi (un demi-réal de pain et un réal pour la viande, les légumes, etc.). Les cachots sont bien aérés et tenus proprement. Il y avait, lors de notre visite aux prisons, de soixante-quinze à quatre-vingts détenus.

La cour martiale supérieure a été créée en 1826; elle se compose des conseillers de la cour suprême, et de deux des généraux de l'armée. Le congrès constituant de 1822 a établi des tribunaux militaires de

première, seconde et troisième instance, qui varient dans leur composition suivant les circonstances.

La garde nationale n'est pas définitivement organisée, et n'existe que sur les rôles.

Le corps de police était, dans le principe, formé d'une compagnie d'infanterie appelée los Encapados, parce que les soldats portaient toujours un manteau. Ce corps s'occupait spécialement de poursuivre les malfaiteurs et les esclaves fugitifs.

En 1803, on plaça, dans chaque quartier de la ville, des Serenos, chargés de veiller pendant la nuit à la sûreté publique; en 1806, on les assujettit à un règlement qui bientôt tomba en désuétude; mais en 1834, le préfet organisa en corps ces gardes de nuit, et leur donna des chefs; ils sont payés et entretenus par une contribution annuelle fournie par les habitants.

Lima possède la plus ancienne université du nouveau monde; elle a été fondée le 12 mars 1551, et confirmée par le pape Pie V en 1571; elle était sous la protection de l'ordre de Saint-Dominique, dont le provincial avait puissamment contribué à son établissement. Une ordonnance royale enleva aux religieux de Santo-Domingo la possession exclusive du rectorat qui leur était attribuée, et ordonna que l'université choisît entre ses docteurs séculiers celui qui devait la diriger. Le premier recteur fut le docteur en médecine et maître ès arts, don Gaspar Menezes. En 1594, on transporta l'université sur l'emplacement

où est aujourd'hui la paroisse de San-Marcelo, et elle reçut le nom de royale et pontificale université de San-Marcos. Les docteurs, désirant donner à l'université un local plus convenable, obtinrent, moyennant une indemnité de deux mille piastres, celui qui, sous le nom de San-Juan de la Penitencia, était occupé par le Gymnasio, asile fondé pour les métisses filles des Conquérants; ce marché fut conclu avec dona Constanza de la Vega, qui administrait alors cet établissement; l'université y fut transportée en 1576. Ses revenus, qui s'étaient élevés à quinze mille huit cent soixante-quinze piastres, ont été réduits à neuf cent quarante-quatre, parce qu'en très grande partie, ils consistaient en pensions payées par divers évêchés suffragants de la métropole de Lima. Aujourd'hui, on compte dans cette université cent quarante docteurs; ses bâtiments renferment trois belles salles, dont la plus grande, qui était autrefois la chapelle, sert aujourd'hui aux assemblées du congrès; les deux autres, qui sont ornées de nombreux portraits, sont consacrées aux séances littéraires. L'université possède encore une clochette d'argent, qui lui fut donnée par Charles V, et deux urnes de même métal, qui servent pour les examens, et qui lui furent envoyées d'Espagne, en 1613.

Le protecteur, don Jose San-Martin, établit en 1821 une Bibliothèque Nationale, ouverte au public, et qui contient aujourd'hui treize mille neuf cent quarante et un volumes, écrits dans toutes les langues; elle en

possède en outre cinq à six mille autres qui sont dans les salles de dépôts, ainsi que des manuscrits et cahiers séparés, des cartes de tous les pays et quelques instruments scientifiques. Il y a un bibliothécaire et ses subordonnés qui sont payés par l'État. Un prélèvement de quatre cent quarante piastres annuelles sur le droit d'entrée des livres est affecté à l'augmentation de cet établissement. Le musée d'histoire naturelle est dans le même bâtiment que la bibliothèque; il a été fondé en 1836, par le président Orbegoso, et contient une belle collection d'antiquités indiennes (momies, vases de terre, d'or et d'argent), une assez misérable réunion d'insectes, de coquilles et d'oiseaux, et une série intéressante d'échantillons des principales roches et minerais du Pérou. Dans les mêmes salles on a réuni la suite de tous les portraits des vice-rois qui ont gouverné le pays, depuis Pizarro jusqu'à Lacerna; on y voit aussi les portraits du premier président, don Jose Lamar, du libertador Bolivar et du protecteur San-Martin.

Le collége des avocats fut fondé en 1804, avec les mêmes priviléges et immunités que celui de Madrid; aujourd'hui, plus de deux cents personnes en font partie.

Par une loi du congrès constituant de 1831, la direccion de farmacia a été séparée de la juridiction du protomedicato, et on en a fait le collége de pharmacie, auquel est annexé un jardin botanique. Une junte directrice, présidée par un protofarmaceutico,



fait les fonctions d'un véritable jury pour les examens de pharmacie.

En 1770, le vice-roi, don Manuel Amat, érigea le convictorio Carolino; il y réunit le collége San-Martin, fondé en 1582, celui de San-Felipe, créé en 1592, et assigna au nouvel établissement des rentes sur certaines parties des revenus des jésuites expulsés. En 1822, on y joignit le collége del Principe, qui avait été fondé en 1629 par le vice-roi prince de Esquilache, pour l'éducation des caciques, et qui était plus connu sous ce dernier nom. Les caciques étaient les chefs des bourgades indiennes, aujourd'hui remplacés par les governadores indios.

Le seminario conciliar fut fondé en 1591, par l'archevêque Santo-Torribio; en 1813, on le rebâtit et on l'augmenta.

En 1810, le vice-roi Abascal établit le colegio de Medicina, auquel une dotation de douze mille piastres fut faite par des particuliers; on y réunit alors l'amphithéâtre d'anatomie, qui avait été ouvert en 1753, à l'hôpital de San-Andrès.

Le colegio de Marina, établi à Lima en 1794, par don Gil de Lemos, porte aujourd'hui le nom d'école centrale. Le colegio Militar, fondé en 1831 par le président Gamarra, pour l'instruction des différentes armes, est fermé aujourd'hui.

En 1827, la academia de Dibujo s'établit dans une des salles de la bibliothèque par ordre du président du conseil du gouvernement. Don Luis Gedo el Peca-

dor, laissa en 1597 tous ses biens pour la fondation de la casa de Huerfanos; en 1834, le président Orbegoso l'éleva au rang de collége pour l'instruction primaire.

En 1562, dona Ana Rodriguez de Solerzano fonda le colegio de Santa-Maria del Socorro, pour l'éducation des jeunes filles pauvres; il a été transféré depuis au Beatorio de Amparadas.

Le colegio de Santa-Cruz, établi en 1659 pour les jeunes filles orphelines, occupe aujourd'hui le couvent supprimé de Santa-Theresa.

Le général Santa-Cruz fonda en 1826 le colegio de Ostetricia, ou de la Maternidad. Il a été transféré à l'hôpital de la Caridad.

Le colegio de las Educandas, réinstallé en 1836, a pour but l'instruction des filles de ceux qui ont bien servi l'État; il y a douze bourses.

Lima possède trois écoles gratuites de latin et huit écoles primaires des deux sexes; il y en a en outre une de latin et trente primaires qui sont payées par les pères des élèves.

La Academia de Pilotos est payée par le trésor public.

Il y a, en outre, plusieurs établissements pour l'éducation secondaire où l'on admet des élèves moyennant une rétribution; tels sont les colléges de l'Indépendance et de San-Carlos; ce dernier était le plus en vogue pendant notre séjour à Lima; il est installé dans l'ancien Noviciado des Jésuites et est

bien organisé; les revenus en dotation s'élèvent au moins à trente mille piastres.

Voici, du reste, un tableau des propriétés et des revenus de quelques uns des établissements dont nous venons de parler.

ÉTABLISSEMENTS.	PROPRIÉTÉS évaluées d'après les IMPOSITIONS.	RENTE annuelle SUSPENDUE	RENTE annuelle COURANTE
Convictorio Carolino .	294,198	16,504	20,569
Semin. de Sto-Toribio.	»	»	5,768
Colegio de la Independ.	258,222	6,098	5,900
Id. de San-José. . . .	94,466	3,787	6,613
Id. de la Caridad . . .	34,810	605	1,040
Id. de Santa-Cruz . .	482,383	5,456	7,611
Id. de las Educandas .	17,500	435	»
Instruction primaire .	128,667	3,000	5,977
TOTAUX. . . .	1,310,246 P	36,035 P.	53,478 P.

Les rentes de la Casa de Maternidad sont comprises dans celles de l'hôpital de la Caridad auquel elle est réunie. L'hôpital de San-Andres fut établi, sous le vice-roi D. Andres Hurtade de Mendoza, avec l'aide du licencié Francisco de Molina qui, dès 1552, avait commencé à traiter chez lui des Espagnols pauvres. Cet hôpital contient neuf salles et trois cent soixante-quatre lits. Une division, séparée, est consacrée aux aliénés. Dans une des cours extérieures, sont enterrés les corps des Incas, Viracocha, Tupac-Yupanqui, Inca-Yupanqui, Huarina, Capac et de deux de leurs femmes; les momies ont été apportées de Cuzco.

L'hôpital Santa-Cruz, destiné aux militaires, fut fondé, en 1549, par le premier archevêque de Lima, D. Geronimo Loaiza, qui lui fit une rente de 16,000 piastres et s'y construisit un petit logement où il mourut.

L'archevêque Mogrobejo établit, en 1594, un hôpital pour les prêtres, sous le nom de San-Pedro ; les frères de la congrégation de San-Felipe Neri s'en chargèrent en 1674 ; ils avaient en outre un hôpital de convalescents (San-Pedro de Alcantara), dû au licencié Avila. Cet établissement n'existe plus aujourd'hui. L'hôpital de la Charité, fondé en 1552, s'établit dix ans plus tard, sous le nom de Nuestra Senora de la Caridad, dans des maisons qui lui furent laissées par dona Ana Rodriguez Solerzano ; c'est un hôpital pour les femmes ; il y a onze salles et cent quatre-vingt-seize lits.

En 1661, on fonda celui de San-Bartolomeo, pour traiter les gens de couleur des deux sexes ; il y a onze salles et deux cent dix-sept lits. Lors de notre passage à Lima, il était fermé.

Sous le nom de Huerfanos, on établit, en 1603, un hospice pour les enfants exposés. On calcule qu'il entre en moyenne cent soixante orphelins par an dans cet établissement, mais la mortalité y est très grande.

D. Domingo Cueto fonda, en 1669, l'hôpital de Santo-Torribio de los Incurables. En 1702, les frères Beletmos en prirent la direction, et en 1812, on lui



adjugea les revenus de l'hospice de San-Lazaro, établi, en 1563, pour les lépreux. Tout près de l'hôpital de Santo-Torribio, qui reçoit les hommes atteints de maladies incurables, le vice-roi Avila fit établir, en 1804, une maison pour les femmes réduites au même état.

En 1586, l'hospice de San-Diego fut fondé par D. Maria Esquivel, qui le céda aux religieux de San-Juan de Dios, pour y soigner les convalescents qui sortent de Santo-Andres.

L'Hospicio de los Sobres, fondé en 1757, ne s'ouvrit que six ans après ; on y dépensa vingt mille piastres ; plus tard, on voulut le transporter à la Portada de Callao.

Un établissement, portant le nom de Hospicio de Muyeres, peut recevoir et soigner quarante-trois femmes pauvres.

Il y a dans la Quadra del Milagro une finca qui sert au même objet.

On a créé, en 1776, le Ramo de Suertes, qui rend plus de cent mille piastres annuelles pour secourir les pauvres de la ville et les voyageurs ; ces fonds servent aussi à aider les infirmes et le Beatorio de Amparadas. Le tableau ci-dessous indique les ressources de quelques uns des établissements de charité publique dont nous venons de donner la liste :

ÉTABLISSEMENTS.	CAPITAUX.		RENTE annuelle SUSPENDUE		RENTE annuelle COURANTE	
	P.	R.	P.	R.	P.	R.
Santo-Andrés.	251,902	5	14,660	1	17,507	7
Santa-Ana.	146,908		12,686		13,606	7 ½
San-Bartolomé	78,420		3,010	1	31,551	
Incurables	47,833		1,106		1,929	
Sta-Maria de la Caridad	277,477	5 ½	8,779	½	18,018	4 ½
Hospicio de Pobres. .	1,000		470		6,550	
TOTAUX. . . .	803,541	2 ½	40,731	2 ½	89,163	3

Les rentes de l'hôpital de San-Pedro sont comprises dans celles du couvent de ce nom. Il en est de même des rentes et propriétés de l'hôpital d'allaitement des jeunes orphelines, qui sont comprises dans celles du collége San-Jose qui y est annexé. Les revenus distribués aux Incurables appartiennent à l'hôpital de San-Lazaro.

En 1836, le général Santa-Cruz établit une junte de bienfaisance, composée de soixante-deux membres, distribués en commissions de trois à six individus, chargées de veiller sur ces établissements. On créa, la même année, l'administration départementale des rentes de bienfaisance et d'instruction publique, composée de deux chefs avec les subalternes nécessaires.

Le premier évêque de Lima fut D. Fray Geronimo Loaiza, qui publia, le 17 septembre 1543, la bulle d'érection de son siége épiscopal, datée du 14 mai 1541. Le chapitre compte dix chanoines. Il

y a, en outre, la Curia ecclesiastica, fondée par le premier évêque ; ce tribunal se compose d'un provisor, d'un promotor fiscal, d'un gran notario et de six notarios cursores.

Lima est aussi la résidence de quatre juges de paix ecclésiastiques ; enfin, pour les questions relatives aux dîmes, il y a une junte et des juges particuliers.

Outre la cathédrale, qui est desservie par trois curés et qui a une vice-paroisse appelée Huerfanos, il y a cinq autres paroisses, qui sont : Santa-Ana, érigée en 1550, desservie par deux curés ; San-Sebastian, établie en 1561, deux curés ; San-Marcelo, qui date de l'année 1585, un curé ; San-Lazaro, qui était autrefois la vice-paroisse de la cathédrale et qui fut élevée au rang de paroisse en 1736, un curé ; enfin Santiago del Cercado, fondée en 1572 par les Jésuites, puis réunie à la ville. Ces six paroisses produisent en moyenne :

Pour les mariages.	3,232 p.
— les baptêmes	4,207 p. 2 r.
— les enterrements. . . .	12,682 p. 5 r.
— le synode.	1,800 p.
Total.	21,921 p. 7 r.

Lima contient, de plus, douze églises appartenant à des couvents, treize à des monastères, quatre à des beatorios, dix autres églises fermées, quatre cha-

pelles tenant à des hôpitaux, et dix-huit chapelles ordinaires; en tout soixante-huit bâtiments consacrés au culte.

Il a été dépensé, à diverses reprises, pour l'entretien ou le rétablissement de ces édifices et de leurs dépendances, plus de trois cent quarante millions de piastres (environ un milliard huit cent millions de francs). Au commencement de ce siècle les maisons et haciendas appartenant à des établissements religieux, et payant un impôt, étaient évaluées à trois millions trois cent quatre-vingt-onze mille six cent quatre-vingt-quinze piastres (dix-sept millions de francs); leurs revenus étaient de cent vingt mille neuf cent cinquante-deux piastres, et le produit annuel des confréries ou *hermandades* s'élevait à quarante-cinq mille sept cent quarante-neuf piastres. Autrefois les églises dont nous venons de parler étaient très richement décorées; de toutes parts on n'y voyait que des ornements d'or et d'argent de grand prix, et quelques autels étaient même entièrement revêtus de ce dernier métal ; aujourd'hui ce luxe a beaucoup diminué; cependant les murailles intérieures des églises sont toujours recouvertes de tentures de velours ornées de frange d'or, et l'on y voit un grand nombre de tableaux, faits pour la plupart dans le pays, et dont la naïveté fait le principal mérite.

Ce fut le 18 janvier 1535, que le marquis D. Francisco Pizarro posa la première pierre de la cathédrale. Sa construction dura quatre-vingt-dix ans,

entravée qu'elle fut par des tremblements de terre. L'église fut consacrée le 19 octobre 1625, sous le vice-roi D. Diego Fernandez de Cordova.

Le tremblement de terre de 1746 renversa ce bel édifice, et la cathédrale actuelle fut finie le 8 décembre 1758, sous le vice-roi D. Jose Manso de Velasco comte de Superundo. La façade présente un front de soixante-dix varas de long sur vingt-deux de hauteur, d'un gros mur de briques.

A chaque extrémité, s'élève une tour haute de quarante varas, et faite de bois incorruptible ; ces deux tours furent finies en 1797. Dans celle du nord est la cloche Cantabria, de trois cents quintaux; dans l'autre, la cloche dite Purisima, de cent cinquante-cinq quintaux ; la vieille cloche, de cinquante-cinq quintaux, et une belle horloge de bronze. Le vaisseau est partagé en cinq nefs; dans la principale est le grand autel, de deux varas et demi de hauteur; en face se trouve le chœur, où l'on descend par dix marches de marbre blanc venu de la province de Huailas. — Là sont enterrés les archevêques, les chanoines et le corps de Pizarro. Entre le chœur et l'autel est un espace réservé de trente varas, où se place le gouvernement pendant les cérémonies; les deux galeries latérales servent de passage et entourent le grand autel et le chœur ; les deux autres sont occupées par seize belles chapelles, dont la construction a coûté plus d'un million de piastres.

La province de Santo-Domingo de Lima fut établie en 1540, avec le titre de San-Juan Bautista; elle contenait vingt-sept couvents et soixante doctrines.

Six religieux fondèrent, en 1535, le Convento grande del Rosario; il ne fut fini que quatre ans après.

Le grand couvent de Santo-Domingo est magnifique, et ses cloîtres surtout sont remarquables. L'église de ce couvent possède la plus haute tour de Lima.

La Recoleta Dominica fut fondée en 1806, avec le titre de la Bendita Magdalena, dans le jardin de San-Jacinto, et depuis, elle fut transportée au lieu actuel.

Le Sanctuario de Santa-Rosa, fondé en 1678, est aujourd'hui confié aux soins de la religion Sanctuarista.

La province de San-Francisco fut établie, en l'année 1553, avec le titre des douze apôtres; elle avait quarante-trois couvents et trente-six doctrines. Le couvent de San-Francisco fut fondé en 1536, par des pères de la Observancia, sous le nom de Convento grande de Jesus; on l'agrandit du temps du marquis de Cañete (1552). Aujourd'hui, le couvent de San-Francisco, quoique mal entretenu, est le plus beau de Lima; il renferme trois cloîtres intérieurs magnifiques, avec des plafonds en bois sculpté de toute beauté. La vie de saint François est retracée dans une nombreuse série de tableaux curieux, malgré leur

médiocrité. On fonda, en 1592, au pied des cerros qui sont au nord-est de la ville, un couvent de Récollets déchaussés sous l'invocation de Nuestra Señora de los Angelos.

La province de los Mercedarios, fondée sous le nom de Natividad de Nuestra Señora, se sépara de celle de Cuzco, en 1556, et de celle de Quito, en 1606. Celle de Lima s'établit en 1534, mais ce fut seulement trente-sept ans après que le pape Pie IV approuva définitivement les couvents établis; la province se composait alors de quatorze couvents et vingt-sept doctrines.

Deux religieux de ce dernier ordre fondèrent un hermitage dans la ville, et le placèrent, ainsi que son église, sous l'invocation de l'archange Saint-Michel. La province de San-Agustin de Lima, se sépara de celle de Castille en 1551; elle se composait alors de dix-huit couvents et de dix doctrines.

Des religieux de la Santisima Trinidad vinrent, en 1551, fonder un couvent sous le nom de Casa-Grande, au lieu qui est aujourd'hui paroisse de San-Marcelo; en 1573, ils transportèrent leur établissement sur son emplacement actuel.

Trois prêtres et quatre coadjuteurs de la Compaña de Jesus arrivèrent en 1568 à Lima, et commencèrent immédiatement l'érection du couvent de San-Pedro et de San-Pablo. Ils furent chassés en 1767, et leur ordre proscrit par bulle de Clément XIV, du

21 juin 1773. L'église et le couvent furent adjugés à la congrégation de San-Felipe.

Les hospitaliers de l'ordre de San-Juan-de-Dios arrivèrent en 1591, prirent à leur charge la chapelle de San-Diégo, et fondèrent leur couvent sous le nom de San-Juan-de-Dios. Les religieux Beletmos vinrent de Guatemala en 1671, et en 1687 ils commencèrent la construction du couvent de Borbonas.

La Congregacion del Oratorio fut établie en 1674, suivant la règle de San-Felipe Neri; elle prit, dix ans après, l'hôpital du clergé à sa charge; et, lors de l'expulsion des Jésuites, elle se transporta au couvent de San-Pedro.

En 1712, on construisit une petite chapelle, et vingt-quatre ans plus tard on fonda un couvent sous le nom d'Agonisantes. Un petit Beatorio, fondé en 1557, devint, en 1561, le monastère actuel de Encarnacion, qui doit contenir neuf religieuses.

Celui dit de Concepcion fut fondé en 1573; on y observe la règle des Frères de l'Observancia de Castille, confirmée par le pape Jules II en 1511.

Le monastère de la Trinidad, bâti en 1579 sur le terrain des premiers Pères Augustins, fut transporté, en 1606, sur l'emplacement actuel; on y observe la règle mixte del Lister et de San-Bernardo. Celui des Descalzas de San-Jose, commencé en 1598, fut consacré en 1603.

Le couvent de Santa-Clara fut établi en 1605 par Santo-Torribio; mais les premières religieuses n'y

entrèrent que trois ans après; elles suivent la règle mitigée par le pape Urbain IV.

Santa-Catalina fut terminée en 1624, après avoir coûté trois cent douze mille sept cent quarante-trois piastres. Des sœurs du couvent de Santa-Catalina d'Aréquipa vinrent pour instruire les nouvelles religieuses.

En 1640, l'archevêque Villaganez fonda, sous le nom de Prado, une réunion de femmes hermites déchaussées de Saint-Augustin; cet établissement lui coûta cent vingt mille piastres. L'ancienne maison, connue sous le nom de Colegio de Doncellas, devint, en 1643, un monastère appelé de Carmelitas Descalzas ou de Carmen Alto.

En 1673, on fonda le Beatorio Nazareno, dont on désignait les religieuses sous le nom de Hermanas Neiras, ou de Nuestro Sñeor Jesu Cristo. L'archevêque Almoguera en fit un monastère où l'on suivait la règle de San-Juan de Mata. Les sœurs prirent, en 1682, le nom et l'habit des Trinitarias, qu'elles portent encore aujourd'hui.

En 1678, on établit un Beatorio de Terceras Dominicas. En 1708, elles se cloîtrèrent, et le couvent prit le nom de Santa-Rosa. Plus tard, il devint le monastère des Amparadas.

En 1718, on fonda le couvent dit de Capuchinas, sous la direction des religieuses de cet ordre, venues de Madrid.

En 1684, une chapelle et un petit couvent s'éle-

vèrent sur l'emplacement d'une confrérie de nègres Angoles, détruite par le tremblement de terre de 1655. Des Nazarenas, non autorisées, s'y réfugièrent en 1698. En 1730, ce monastère fut régulièrement établi.

Vers 1680, on établit un Beatorio de Mercedarias, qui fut changé en un monastère en 1734.

Le Beatorio des Amparadas fut fondé en 1670 au lieu où se trouve le monastère de Santa-Rosa. Vingt ans après, on y réunit la réclusion des femmes de mauvaise vie. Postérieurement les Beatas furent dispersées, et privées de leur église et de leur maison; mais en 1735 on leur donna un refuge à Saint-Sébastien; et, en 1770, le vice-roi Amat leur accorda le terrain actuel.

Le couvent de Santa-Rosa de Viterbo fut établi en 1680, et suit la règle des Franciscains.

On fonda, en 1678, un Beatorio pour les indigènes, sous le nom de Copacabana, mais il ne s'ouvrit qu'en 1692.

Le Patrocinio est une maison de Beatas Dominicaines fondée en 1688.

Nous donnons ici un état approximatif des revenus et des biens de ces couvents:

COUVENTS RÉGULIERS.	RENTE ANNUELLE. P.	R.	MONASTÈRES.	RENTE ANNUELLE. P	R.
Santo Domingo.	41,001	4	Encarnacion	19,624	7
Recoleta Dominica	8,088	6	Concepcion.	29,141	5
Sanctuario de Santa Rosa .	2 248	3	Santa-Clara.	23,178	2
San Francisco.	13,788	7	Santa-Catalina.	11,122	4
Descalzos	434		Descalzas	7,689	6
Merced.	13,217	2	Bernadas	5,632	
Santo-Agustin.	32,012	5	Carmen Alto.	6,735	1
Buena-Morte	137,370	4	Capuchinas.	2.694	
Congrégation de l'Oratorio.	54,709		Nazarenas.	7,532	1
San-Juan de Dios	7,613	1	Prado.	9.421	
Beletmitas.	4.759		Trinitarias	8,137	6
Refugio	5,924		Santa-Rosa.	6,893	1
			Mercedarias	9,158	
Totaux.	341,177			146,980	1

BEATORIOS.	RENTE ANNUELLE. P.	R.
Capacabana.	3,230	4
Amparadas.	2,647	3
Viterbo.	640	
Patrocinio	1,580	[illegible]
Total. . . .	8,110	6
Total général. . . .	396,275	7

Il faudrait déduire de cette somme les charges, cens et pertes que supportent ces établissements.

Nous dirons maintenant quelques mots des couvents supprimés.

Don Alonzo Ramos Cervantes et don Elvira de la Serna donnèrent en 1611 aux Franciscains un hermitage qui leur appartenait avec toutes les terres adjacentes. Cet établissement prit le nom de Nuestra Señora de Guadalupe; on y établit le collége de Santo-Buenaventura.

Santo-Francisco de Paula. Les religieux de cet ordre avaient établi à la Portada del Callao un hermitage qui exista jusqu'en 1711, époque à laquelle ils prirent l'église et le couvent del Socorro, entretenus par quelques Beatas du Corazon de Jesus; en 1794 ils commencèrent le nouveau couvent, qui fut terminé en 1814, et qui a été supprimé parce qu'il ne contenait pas le nombre voulu de religieux.

En 1619, Fray Juan de Vera fonda la Recolecion de la Guia; mais n'ayant pas obtenu la permission du roi, il reçut en 1625 l'ordre de l'abolir; il partit alors pour l'Espagne, et revint en 1630 avec l'autorisation nécessaire.

Fray Juan Bautista del Sacramento voulut fonder en 1604 une Recolleta de Mercedarios Descalzos, mais il se retira en Espagne sans réaliser ce projet; le terrain qui avait été donné pour cet établissement passa à la communauté de la Merced qui y fonda en 1606 la Recolecion de Belen.

Il faut encore ajouter à cette liste les établissements suivants :

Le couvent de femmes fondé par l'inquisiteur don Juan de la Cantera en 1696;

Le colegio de San-Tomas, fondé en 1645, sous le nom que l'on avait voulu donner à l'hermitage de San Juan de Latran en 1549;

Le colegio de San-Ildefonso, établi en 1606 et autorisé par une bulle de Paul V, en 1608, sous le nom de colegio y universidad pontificia;

Le colegio de San-Pedro Nolasco, fondé en 1626 et autorisé en 1664 par le pape Alexandre VII, sous le titre de colegio y universidad pontificia ;

Santa-Liberata, chapelle fondée par le vice-roi don Diego Ladron de Guevara en 1711 ; les crucifères s'en chargèrent à la mort du premier chapelain arrivée en 1744 ;

L'hospice et le petit couvent de Montserrat, fondés, en 1605, par des Bénédictins venus d'Espagne dès 1599 pour recueillir des aumônes.

Tous ces établissements ont été supprimés. L'état suivant donnera une idée de leurs biens et des variations qu'ils ont subies depuis leur suppression jusqu'à la fin de décembre 1837.

COUVENTS.	CAPITAUX SUPPRIMES.		CAPITAUX AMORTIS.		CAPITAUX ADJUGES ET APPLIQUES.		CAPITAUX EXISTANTS.	
	P.	R.	P.	R.	P.	R.	P.	R.
Guadalupe	31.701	5	400		26,677		24.624	3
Paulinas	428,247	1	200,278	4	63,924	5	73,342	2
Guia	70 674	3	9.700	4	»		60,974	1
Belen	437,497	3	22,341	2	42,100		72.836	1
Santa-Teresa	253,273	2	39.566		106,083	2	87,624	
San-Tomas	309,331	7	39,122	7	162 334		107,475	
Santo-Ildefonso	233,480	4	»		233,480	4	»	
San-Pedro Nolosco	203.430	4	»		203,430	4	»	
Santa-Liberata	48,436	2	20.493	6	11,634	4	8,308	
Montserrat	60,922		18,940		41,982		»	
Totaux.	1,779,013	3	331,043	7	992,768	2	433,204	1

Les premiers conquérants fondèrent en 1540 l'archiconfrérie de la Vera-Cruz, ou des chevaliers (*caballeros*), à l'occasion d'un morceau du bois de la vraie Croix qui leur fut envoyé par le pape Paul III.

Ils bâtirent en même temps la chapelle de ce nom.

En 1597 les Jésuites transportèrent leur Noviciado, sous le titre de Casa de probacion de San Antonio abad, au lieu où est aujourd'hui le colegio San-Carlos.

On fonda en 1581 l'hôpital de Marine sous l'invocation del Espiritu Santo; l'église seule subsiste encore aujourd'hui, l'hôpital ayant été fermé en 1821. La confrérie de la Solidad bâtit, en 1604, la chapelle dédiée à Nuestra Señora de la Solidad.

En 1615 fut fondée une chapelle dédiée à la Vierge de Cabezas; elle fut détruite dix-neuf ans plus tard par une crue du Rimac, puis réédifiée, en 1630, sous la protection des inquisiteurs.

En 1630, le buste de la Purisima, placé sur le portique de la vieille sortie du couvent de San-Francisco, se mut, dit-on, d'une façon particulière, et on lui donna le nom de Nuestra Señora del Milagro. Les biens de cette chapelle valaient cent mille piastres.

En 1835 elle fut brûlée, puis reconstruite avec les aumônes des fidèles; elle a coûté de quarante-cinq à cinquante mille piastres.

En 1630 on fonda la chapelle dite de Desamparados sur les bords du Rimac et on y institua une confrérie pour donner la sépulture aux petits enfants-trouvés et aux suppliciés. La Compagnie de Jésus traita des droits des fondateurs en 1685, et érigea le couvent dit Casa profesa. A l'expulsion des Jésuites en 1773 le couvent et l'église furent donnés à un séminaire de

missionnaires; aujourd'hui il n'existe plus que la chapelle qui est desservie par un prêtre.

En 1681, on fonda une chapelle avec un petit couvent sous le nom de Cocharcas, et, en 1777, elle fut transportée au lieu actuel.

La chapelle de Naranjas fut bâtie en 1750, et plus tard on établit dans son voisinage un hospice pour les femmes pauvres.

La chapelle de Maravillas, aujourd'hui en ruines, avait été réédifiée une première fois par l'archevêque la Riguera.

On a fondé, près de la chapelle de Copa Cabana, une maison d'exercices spirituels pour les hommes. Une tradition superstitieuse raconte que l'image de Nuestra-Señora de Copa Cabana a sué en 1596.

La Capella del Puente, dédiée à Nuestra-Señora del Rosario est remarquable, parce que, dit-on, ce fut dans son enceinte que la messe fut pour la première fois célébrée à Lima.

Le jésuite Francisco del Castillo éleva, en 1835, la chapelle de Santo-Cristo del Baratillo; celle de San-Lorenzo fut achevée en 1834.

La Casa de Ejercicios fut érigée, en 1752, sous la direction des Jésuites, pour les retraites de femmes. La segunda Casa fut fondée, en 1810, pour le même objet, avec les biens laissés par dona Catalina Vasquez de Velasco.

Pour diminuer l'abus de l'enterrement dans les églises, on a construit hors de la ville, du côté de la

porte Maravillas, un beau cimetière qui fut terminé, en 1808, sous le vice-roi Josè Fernando Abascal. Le mur a cent quatre-vingt-dix varas de longueur et douze de hauteur; ce cimetière qui a coûté vingt-neuf mille trois cent soixante-six piastres, contient plus de mille sépultures; on y a enterré, depuis le 1er juin 1808 jusqu'au 31 décembre 1838, 111,321 corps, savoir :

	HOMMES	FEMMES.	ENFANTS	TOTAUX.
En 12 ans 7 mois, depuis le 1er juin 1808, jusqu'au 31 décembre 1820.	17,033	11,961	20,308	49,302
En 12 ans, de décembre 1820 au 31 décembre 1832	17,572	11,280	15,142	43,994
En 6 ans, du 31 décembre 1832 au 31 décembre 1838.	6,569	4,761	6,695	18,025
TOTAUX pour 30 ans 6 mois.	41,174	28,002	42,145	111,321

La moyenne annuelle des décès est évaluée, pour Lima, à 3,900.

En 1846, l'archevêché de Lima se divisait en quinze provinces ecclésiastiques qui sont celles de Lima, d'Hancay, de Santa, de Cauta, de Huarochiri, de Janyos, d'Ica, de Canete, de Jouja, de Tarma, de Huamico, de Huamalas, de Huari, de Conchucos et de Cajatambo; il comprend sept grandes villes

(ciudades), quinze petites (villas), cent quarante-neuf doctrines, trois cent soixante-quatorze annexes, cent quarante-sept cures, soixante-treize mille quatre cent huit synodes, et son casuel est de deux cent cinquante-six mille six cent trois piastres. Les prêtres séculiers sont au nombre de quatre cent soixante-quinze, les moines de quatre cent un, les frères lais de soixante-huit, les nonnes de deux cent quarante-sept, sans compter cent quarante-trois béates. La population de l'archevêché se montait à quarante-deux mille neuf cent trente-deux blancs, deux cent trente-neuf mille huit cent quatre-vingt-dix-huit Indiens, cent vingt-six mille quatre cent soixante-dix personnes de couleur (castas), vingt-un mille trois cent cinquante nègres, formant un total de quatre cent trente-trois mille quarante-sept. En 1801, le prêtres séculiers de la ville de Lima étaient au nombre de trois cent neuf; les moines, de huit cent vingt-sept; les frères lais, de cent soixante-quatre; les religieuses, de cinq cent soixante-dix-neuf; les béates, de quatre-vingt-dix-huit.

La république de l'Équateur qui, en 1841, avait une population d'environ six cent cinquante mille habitants (six cent quarante-deux mille neuf cent soixante-sept, sans y comprendre les îles Gallapagos, distribués de la manière suivante : hommes, deux cent cinquante-deux mille trois cent cinquante-huit ; femmes, deux cent soixante et onze mille deux cent quatre-vingt-douze ; enfants, cent dix-neuf mille trois

cent dix-sept), comptait deux évêques (ceux de Quito et de Guayaquil), vingt-quatre prébendistes, trois cent quatre-vingt-cinq prêtres séculiers, quatre cent cinquante-huit membres du clergé régulier, cent quarante-cinq nonnes, deux cent soixante-neuf domestiques non soumis aux vœux.

La fabrique de poudre du Pérou, fondée en 1800, a été construite près du Panthéon de Lima, à un demi-quart de lieue environ de la Portada de Maravillas. Dans l'origine, elle était exploitée par des particuliers, et les travaux étaient dirigés par un officier d'artillerie; mais, en 1834, l'État acheta ce bel établissement, qui est aujourd'hui assez mal entretenu.

Les salpêtres que l'on emploie à la fabrication de la poudre proviennent des départements du nord du Pérou (Libertad, etc.), et de quelques points du sud; on en trouve également dans les environs de Lima, à Canète et à Bujama. Le salpêtre brut coûte à la fabrique seize piastres le quintal; le soufre se paie six piastres, et vient du Chili, de Tarapaca et de Piura. Quant au charbon, on le fabrique dans les environs de Lima, avec un bois particulier du pays, ou avec du peuplier; il coûte cinq piastres le quintal.

Le salpêtre qui a subi deux cuites dans les salitrerias (établissements où on le prépare), en reçoit une troisième dans la fabrique. Cette usine possède trois chaudières en bronze dans lesquelles on peut raffiner de cinq à six cents quintaux de salpêtre par mois.

Le nitrate obtenu des troisième et quatrième eaux de cuite est mis de côté comme moins pur; on l'emploie à la fabrication de la poudre de mine.

On met le charbon en morceaux en contact avec le mélange de soufre et de salpêtre pour le piler, mais on se propose d'établir une machine qui le pulvériserait avant son mélange avec ces deux ingrédients.

Lorsque les trois éléments sont réunis en proportions convenables, on les place dans des mortiers en bronze où ils sont soumis à l'action de pilons en bois, munis d'une masse de bronze à leur extrémité inférieure; une roue hydraulique fait mouvoir ces pilons que l'on fait agir pendant vingt-quatre heures sur le mélange pour qu'il soit complet, en ayant soin de l'humecter de temps en temps avec de l'eau, de peur des explosions. Il y a dans la fabrique trois roues à eau qui font mouvoir chacune dix pilons, cinq de chaque côté de l'arbre; on doit établir deux autres moulins semblables, ce qui en fera cinq en tout. Lorsque la poudre est suffisamment pilée, elle est en pâte épaisse et assez compacte; il s'agit alors de l'égrener. Les machines employées pour arriver à ce but sont des prismes octogones en bois qui tournent autour de leur axe; dans l'intérieur de ces prismes on place les gâteaux de poudre avec des balles de bois et de bronze, le mouvement brise les gâteaux et transforme la poudre en grains; il y a quatre de ces prismes à égrener.

La poudre égrenée passe aux machines à *dispolvar*,

où on la sépare de la poussière qui la souille. Ces machines sont des troncs de pyramides octogonales dont les faces sont formées de toiles très fines ; elles sont ouvertes à la base et fermées au sommet. En vertu de l'inclinaison des faces, lorsque ces troncs de pyramides tournent sur leur axe, la poudre en grains s'échappe par la base ouverte, et la poussière passe à travers les toiles. Il y a dans la fabrique deux machines à *dispolvar*. Après avoir été ainsi nettoyée, la poudre est exposée pendant quatre heures au soleil sur des tables en bois, puis on fait la séparation des diverses grosseurs; pour cela on se sert de toiles placées sur des faces de pyramides tronquées, tout à fait disposées comme celles des machines à *dispolvar*. Il y a six troncs de pyramides qui servent à cette opération; les deux premiers sont munis de toiles dont le tissu est très lâche : ils servent à séparer la poudre à canon de la poudre dite à fusil ; l'une reste dans l'intérieur de la machine et s'écoule dans un tonneau placé à sa base, tandis que l'autre passe à travers la toile et tombe dans un récipient placé au-dessous. Les deux pyramides suivantes séparent la poudre à fusil de celle qu'on appelle fine ; celle-ci est reçue dans le récipient inférieur, tandis que la première glisse le long de la toile pour tomber dans le tonneau ; enfin, c'est dans les deux dernières pyramides, munies de toiles beaucoup plus serrées que les précédentes, que la poudre fine se sépare de la poussière. La poudre est ensuite lissée dans un petit



tonneau en bois qui tourne sur son axe. Tout le système de l'atelier à égrener est mu par une roue hydraulique qui fait agir en même temps une machine servant à réduire le soufre en poudre; cette machine se compose d'une roue à lanterne qui fait rouler une meule verticale sur un plan horizontal; le soufre, écrasé par cette meule, est ensuite passé dans deux pyramides tronquées et mobiles, semblables à celles de la machine à égrener, et au moyen desquelles la poussière de soufre se sépare des fragments.

Lorsque la poudre est classifiée, on l'expose au soleil trois ou quatre heures par jour, pendant deux ou trois jours. On nettoie la poudre fine en la secouant à la main sur de petits tamis suspendus.

La fabrique de Lima produit des poudres de mine, de canon, de fusil, fine et superfine, qui se vendent aux prix suivants :

Mine,	25	piastres le quintal.	
Canon,	37	piastres	4 réaux.
Fusil,	43	—	6 —
Fine,	50	—	—
Superfine,	50	—	—

Cet établissement dépend du ministre de la guerre; il est tenu sur un pied tout à fait militaire. Du temps des Espagnols, on y faisait annuellement quatre mille quintaux de poudre. Avec la nouvelle méthode européenne, que l'on désire y introduire, on en pourrait facilement fabriquer de huit à neuf mille quintaux. On emploie de dix-huit à vingt ouvriers,

lorsque l'on marche avec deux moulins. Les ouvriers des moulins gagnent une piastre par jour; les *granaderos*, qui égrènent la poudre, reçoivent sept réaux, et les autres six; le travail dure de six heures du matin à six heures du soir; lorsque les ouvriers travaillent de nuit, ils reçoivent une gratification de quatre réaux en sus du prix habituel. Les deux maîtres raffineurs de salpêtre (*maestros salitreros*) gagnent cinquante piastres par mois.

Pour quelques poudres de choix que l'on fait de temps en temps, tout le travail de la classification s'opère au moyen de tamis remués à la main. Dans ce cas, on sort la poudre des mortiers et on brise les gâteaux en les agitant sur des toiles avec des pièces de bois qui écrasent les masses agglutinées. La poudre est ensuite divisée suivant ses différentes grosseurs, sur de petits tamis suspendus au-dessus de récipients et agités à la main.

Les fabriques de poudre de l'Amérique méridionale sont, en y ajoutant celles du Mexique :

1° La fabrique du Pérou, près de Lima;

2° Celle du Brésil, dans la serra d'Estrella;

3° Celle de l'Equateur, à quarante lieues environ de Quito;

4° Celle de Bolivie, auprès de La Paz;

5° Celle du Paraguay;

6° Celle de Mexico;

7° Celle de Sacatecas, au Mexique.



CHAPITRE LXIV.

RÉSUMÉ HISTORIQUE SUR LE PÉROU.

Nous donnerons ici un résumé rapide de l'histoire du Pérou.

Cette contrée fut, comme on le sait, découverte par D. Francisco Pizarro, qui en fit la conquête en 1533, lorsque Charles-Quint était roi d'Espagne. D. Francisco Pizarro administra d'abord ce pays avec le titre de gouverneur, ainsi que le fit, après sa mort violente, le licencié de Castro; quant au second successeur du conquérant, Blasco Nuñez Bela, on lui donna le titre de vice-roi.

En 1718, on sépara de la vice-royauté du Pérou les provinces du royaume de Quito; et, en 1778, on en fit autant de la province intérieure de la Sierra, pour en former la vice-royauté de Buenos-Ayres.

Le Pérou fut gouverné par des vice-rois jusqu'à la fin de 1824; mais la révolution qui devait l'enlever à l'Espagne pour en faire un État indépendant, commença en 1821. Voici une liste chronologique de tous les gouverneurs du Pérou, sous la domination espagnole :

Gouverneurs et capitaines généraux.

D. Francisco Pizarro Marquez de *los Atavillos*. .	de 1533	à 1541
El licenciado Cristoval Baca de Castro.	1541	1544

Vice-roi.

Blaseo Nuñez Bela.	1544	1546

Gouverneur.

El licenciado Pedro de la Gasca.	1546	1550
La Real Audiencia.	1550	1551

Vice-rois.

Don Antonio de Mendoza.	1551	1552
La Real Audiencia.	1552	1555
Don Andres Hurtado de Mendoza, deuxième marquis de *Canete*.	1555	1561
Conde de Nieva.	1561	1562
La Real Audiencia.	1562	1564

Gouverneur.

El licenciado Lope Garcia de Castro.	1564	1569

Vice-rois.

Don Francisco Toledo.	1569	1581
Don Martin Enriquez.	1581	1583
La Real Audiencia	1583	1586
Conde de Villar Don Pardo	1586	1590
Don Garcia Hurtado de Mendoza, quatrième marquis de Canete.	1590	1596
Marquez de Salinas.	1596	1604
Conde de Monterey.	1604	1606
La Real Audiencia.	1606	1607
Marquez de Montes Claros.	1607	1615
Principe de Esquilache.	1615	1621
La Real Audiencia.	1621	1622
Marquez de Guadalquazar.	1622	1629
Conde de Chichon.	1629	1639



Marquez de Mancera. . . . . de	1639 à	1648
Conde de Salvatierra	1648	1655
Conde de Alva Liste.	1655	1661
Conde de Santistevan.	1661	1666
La Real Audiencia.	1666	1667
Conde de Lemos.	1667	1672
La Real Audiencia.	1672	1674
Conde de Castellar.	1674	1678
Don Melchior de Limar y Cisneros Arzobispo.	1678	1681
Duque de Palata.	1681	1689
Conde de Mandora.	1689	1705
La Real Audiencia.	1705	1707
Marquez de Castel de los Rios.	1707	1710
D. Diego Ladron de Guevara, obispo de Quito. . .	1710	1716
Don Fray Diego Marcillo Arzobispo.	1716	1716
Principe de San-Bono.	1717	1820
Don Fray Diego Marcillo.	1720	2724
Marquez de Castelfuerte.	1724	1736
Marquez de Villa-Garcia.	1736	1745
Conde de Superunda.	1745	1761
Don Manuel de Amat.	1761	1776
Don Manuel de Guirier	1776	1780
Don Augustin Jauregui.	1780	1784
Don Theodoro de Croia.	1784	1790
Frey Don Francisco Gil de Tavoada Lemos y Villamaria.	1790	1775
Don Ambrosio O'Higgens, baron de Villenari y marquez de Osorno.	1795	1800
Marquez de Avilas.	1800	1807
Marquez de la Concordia, Abaseal.	1807	1815
Don Joaquim de la Petuela, conde de Uviluma. . .	1815	1820
Lacerna, conde de las Andes.	1820	1824

Le 10 juillet 1821, le général D. Jose San-Martin après avoir libéré le Chili par deux batailles rangées qu'il gagna sur les Espagnols, à la tête de l'armée

argentine qu'il commandait, entra le même mois dans la ville de Lima, où il proclama l'indépendance du Pérou; il organisa en même temps une junte provisoire, dont il fut déclaré protecteur. Le vice-roi Lacerna s'était retiré à Cuzco. Au commencement de l'année 1822, San-Martin régla le gouvernement intérieur, et fit nommer des députés des différentes villes du Pérou, par ceux de leurs habitants qui se trouvaient alors à Lima; ces députés composèrent le premier congrès péruvien, lequel fut formé en général des hommes les plus remarquables du pays. Le protecteur envoya à la même époque une expédition contre Iça, sous les ordres du général D. Domingo Tristan, qui fut battu par Canterac.

Dans le courant de cette même année (1822), San-Martin se retira au Chili, fatigué des clameurs des factions qui s'élevaient autour de lui, et pressentant les malheurs que l'anarchie devait répandre bientôt sur le Pérou. En quittant ce pays, il dit aux habitants : « Péruviens, j'ai assisté à la déclaration de l'indépendance du Chili et du Pérou ; j'emporte l'étendard à l'ombre duquel Pizarro asservit ce pays, et ma carrière politique est terminée. »

Après la retraite de San-Martin, le congrès composa une junte de gouvernement, présidée par le général Laellar, et composée en outre de D. Manuel Salazar Vaquejano et du général Alvarado. A la suite d'un mouvement des troupes que commandait Santa-Cruz, la junte fut déposée, le général Rivaaguero



s'empara de la présidence, et nomma Santa-Cruz chef de l'armée. A la fin de 1822, Rivaaguero donna ordre au général Alvarado de débarquer à Arica, à la tête de cinq mille hommes, et d'attaquer le général espagnol Valdez, qui s'y trouvait avec douze cents soldats seulement; ce dernier se retira habilement devant Alvarado, et donna le temps à Canterac, qui se trouvait à Huancayo, de se transporter avec deux mille hommes sur le théâtre des hostilités. Attaqué à Torata, le 19 janvier 1823, Valdez parvint à garder ses positions, et put se réunir le lendemain aux troupes du général Canterac.

Le 21, ils attaquèrent ensemble Alvarado auprès de Moquegua, et le battirent complétement. Espartero, depuis régent d'Espagne, était à cette bataille et y fut fait colonel. Canterac, après avoir réuni toutes les troupes espagnoles qui se trouvaient sur cette partie de la côte, profita de sa victoire pour s'avancer vers le nord. Cinq mois après la bataille de Moquegua, une armée de six mille hommes, sous les ordres de Santa-Cruz, partit du Callao et débarqua dans le port d'Arica, pour opérer une diversion dans le haut Pérou, et s'avança en effet jusqu'à Oruro. Peu de jours après que cette armée eut quitté Lima, Canterac y entra victorieux à la tête de dix mille soldats; le congrès et le président se retirèrent à Trujillo; Rivaaguero fut alors déposé, puis remplacé par le marquis de Torre-Taglio. Les Espagnols furent bientôt obligés de quitter Lima, en apprenant ce qui se

passait dans le haut Pérou. Santa-Cruz était, en effet, arrivé à Oruro, ainsi que nous l'avons dit, et de plus le général colombien Sucre, qui était arrivé au Callao quelques jours seulement après le départ de Santa-Cruz, s'était rembarqué presque aussitôt avec son armée pour gâgner Quilca, avait pris en passant Aréquipa, et delà devait se diriger sur Puno, pour se joindre à Santa-Cruz; mais ce dernier commit la faute de ne pas s'opposer à la jonction des généraux Canterac et Valdes avec Olañetta, qui commandait pour le roi dans le haut Pérou. A l'apparition de l'armée de Canterac, celle de Santa-Cruz se dispersa sans combattre. Le général Sucre apprit ce désastre le jour même où il devait sortir d'Arequipa; aussitôt il regagna Quilca et s'embarqua pour Callao.

Pendant les derniers événements, Bolivar était débarqué dans ce port et avait été reçu triomphalement à Lima, par le congrès et le président Torre-Taglio. Les troupes royalistes, délivrées des Indépendants du Haut-Pérou, marchèrent avec toutes leurs forces vers Lima. A cette nouvelle, Sucre et Bolivar se retirèrent, par mer et par terre, sur Trujillo. Rivarnero, qui commandait à Trujillo, et se donnait le titre de président, organisa une armée contre Bolivar; mais il fut livré à ce dernier avec ses troupes par le colonel La Fuente. Torre-Taglio, qui était resté à Lima, rendit la ville aux Espagnols, en janvier **1824**, et un mois après, un soulèvement militaire leur livra la forteresse de Callao. Les Espagnols occupaient alors le



haut et le bas Pérou, avec une armée de vingt-deux mille hommes ; malheureusement pour la cause qu'ils défendaient, Olañetta, dont nous avons déjà parlé, se déclara contre Lacerna, qui, d'accord avec Canterac et Valdez, répandait des idées constitutionnelles dans le pays, et cherchait à s'en emparer pour son compte particulier.

Bolivar profita de ces divisions entre les chefs espagnols, pour organiser une armée de dix à onze mille hommes et prendre l'offensive. Il se dirigea par la Sierra sur la vallée de Jauja, et rencontra Canterac à Junin. Dans un combat de cavalerie, où les Indépendants étaient commandés par le général Nicochea, Canterac fut battu complétement, et se retira à Cuzco. Bolivar le poursuivit jusqu'au pont de l'Apurimac, où l'armée indépendante s'arrêta dans sa marche offensive. Valdez, parti de Lima par terre, avait battu Olañetta près de Potosi, et s'était rendu par la route de Puno, à Cuzco, où il arriva justement en même temps que les troupes de Canterac mises en fuite à Junin. Les Espagnols réunirent alors quinze mille hommes pour se porter de nouveau à la rencontre de Bolivar. Ce dernier partit aussitôt pour le nord du Pérou, afin d'y organiser une autre armée. Il alla s'établir à Chancaya, laissant le commandement de l'armée de l'Apurimac au général Sucre ; la division péruvienne était sous les ordres directs de Lamar. Bolivar, en se retirant, recommanda à Sucre d'éviter une action, et de se retirer graduellement

devant l'ennemi. Cette retraite commença le 3 décembre 1824. L'arrière-garde, coupée à Matara, fut battue, une des deux seules pièces de canon de l'armée indépendante fut prise avec le parc d'artillerie, et le reste de l'armée se trouva presque désorganisé. Cependant Lamar la réunit de nouveau le lendemain, et le mouvement de retraite continua jusqu'à Ayacucho. Mais là, le manque complet de vivres et l'impossibilité de reculer davantage en corps d'armée, décidèrent le général Sucre, sur les conseils de Lamar, à livrer bataille malgré les ordres de Bolivar.

Le 8 décembre, les Indépendants passèrent la revue de leur armée, elle comptait cinq mille sept cent quatre-vingts hommes. Les Espagnols, commandés par le vice-roi Lacerna lui-même, étaient au nombre de neuf mille trois cent deux hommes, et avaient quatorze pièces de canon. Le lendemain 9, on en vint aux mains, et dans une charge heureuse, le général colombien Cordova, s'empara de la personne du vice-roi et de toute l'artillerie; la victoire fut dès lors décidée. Sucre accorda aux troupes espagnoles une capitulation honorable, et elles s'engagèrent à évacuer le Pérou, pour retourner en Espagne, et à rendre, en outre, la forteresse du Callao; mais Rodil, qui y commandait, ne voulut pas reconnaître la capitulation. Le vice-roi et les principaux officiers s'embarquèrent à Ocana.

Après la bataille d'Ayacucho, le général Sucre se

porta sur Puno, et passa le Desaguadero, pour aller délivrer le haut Pérou. Il arriva, sans rencontrer d'obstacles sérieux, jusqu'à Chuquisaca. Olañetta ayant été trahi par son neveu, qui passa avec ses troupes du côté des Indépendants, cette expédition ne fut qu'une véritable marche triomphale.

D'un autre côté, Bolivar ayant réuni l'armée qu'il était parvenu à organiser à Chancayo, à un corps nouvellement arrivé de la Colombie, mit le siége devant le Callao; mais ce ne fut que le 26 février 1826, après treize mois de combats et la mort de plus de sept mille personnes, y compris les femmes et les enfants, que Rodil se décida à capituler. A la même époque, les îles de Chiloë se rendirent aux Espagnols.

En janvier 1825, le congrès du Pérou décerna le titre de dictateur à Bolivar, et à la fin de l'année, celui-ci donna une constitution. Le haut Pérou se déclara indépendant à la même époque, prit le nom de Bolivia, en l'honneur de son *libertador*, et nomma le général Sucre son premier président. Bolivar fut nommé président à vie du Pérou en 1826, suivant sa propre constitution, qui reçut pour cela le nom de *Constitucion vitalicia*. A la fin de l'année 1826, il retourna en Colombie pour y rétablir l'ordre menacé et maintenir la forme de gouvernement qu'il y avait fait adopter. Pendant la fin de 1825 et une partie de 1826, le dictateur parcourut le haut et le bas Pérou, laissant au savant Unanue la présidence du conseil

du gouvernement, dans laquelle il fut remplacé, en 1826, par le général Santa-Cruz.

Le 26 janvier 1827, les trois mille hommes de troupes colombiennes qui étaient alors à Leuvi, se prononçant contre Bolivar, se déclarèrent pour la Constitucion vitalicia, et revinrent par terre à Cuença. Santa-Cruz, sous l'influence de ces événements, convoqua un congrès constituant, qui se réunit en avril 1827; ce congrès donna une nouvelle constitution au pays, et nomma pour président le général Lamar, qui était à Guayaquil, en fixant à quatre ans la durée de la présidence. Lamar prit possession du fauteuil en 1828.

Bolivar, qui avait momentanément rétabli l'ordre en Colombie, déclara la guerre au Pérou. Ce pays organisa alors une armée brillante, sous les ordres des généraux Lamar et Gamarra. Dans le moment ou les Colombiens se retiraient de Lima, Gamarra, préfet de Cuzco, forma une armée de trois mille hommes, et marcha sur le Puno pour entrer dans la Bolivie, qui était gouvernée par Sucre, agent de Bolivar. Une révolution éclata contre ce général en 1828, et Gamarra, entrant en Bolivie, s'avança jusqu'auprès de Chuquisaca. Sucre et les Colombiens évacuèrent ce pays et s'embarquèrent à Arica pour retourner chez eux. En passant au Callao, le chef colombien offrit, mais inutilement, d'interposer sa médiation entre le Pérou et la Colombie, qui étaient sur le point de se faire la guerre. Gamarra, parti de

Potosi, s'embarqua à Islay, et fit sa jonction dans la province de Piura avec le général Lamar.

La marine péruvienne s'empara de Guayaquil, pendant que l'armée de terre entrait à Loxa, et que l'avant-garde poussait jusqu'à Cuença. Ce corps, surpris par l'armée colombienne tout entière, sous les ordres de Sucre et de Florès, fut détruit à Tarqui, le 28 février 1829. A la suite de cette défaite, Lamar capitula, évacua la Colombie, et revint à Piura où il fut arrêté par Gamarra, qui l'envoya à Costa-Rica. Il y mourut le 9 juin 1829. La paix fut alors conclue entre le Pérou et la Colombie. Pendant ce temps, le général La Fuente, qui venait du sud avec une armée, débarqua au Callao, et déposa D. Manoel Salazar Vaquejano, président du congrès, qui gouvernait le pays en l'absence de Lamar (7 juin 1829). On convoqua aussitôt une autre assemblée, et les colléges électoraux se réunirent pour nommer un président. Gamarra fut élu et proclamé par le congrès, le 20 décembre 1829. La durée des fonctions de président fut fixée à quatre ans. Gamarra accomplit sa période constitutionnelle, et remit le pouvoir entre les mains de la Convention nationale, qui se trouvait alors réunie pour réformer le pacte fondamental suivant les prescriptions du congrès de 1827-1828.

La retraite de Gamarra eut lieu le 20 décembre 1833. La Convention nationale nomma Orbegoso pour lui succéder. Peu de jours après, les troupes de Lima se soulevèrent, et nommèrent pour chef suprême

Bermudez. Sous le prétexte que la Convention nationale n'avait pas le droit d'accepter la démission de Gamarra, Bermudez renvoya cette assemblée le 4 janvier 1834, et Orbegoso se retira au Callao. Presque tout le pays se prononçait pour ce dernier, pendant que l'armée soutenait Bermudez. Les troupes levées par Orbegoso furent battues en deux batailles rangées, l'une à Cangallo, près Aréquipa, et l'autre à Huailacucho, le 17 avril 1834. Le général San-Ramon commandait à Cangallo, et Bermudez lui-même était à la tête de ses troupes à Huailacucho. Cependant, sous l'influence du vœu général de la nation, l'armée victorieuse, commandée par le colonel Echenique, se soumit volontairement à Orbegoso, qui était alors dans le Pueblo de Maquinhuayo dans la vallée de Jauja. Bermudez et Gamarra émigrèrent; le premier se retira à Costa-Rica, et le second en Bolivie.

La Convention, violemment dissoute par Bermudez, continua ses travaux et donna une nouvelle constitution au pays (1834). Ce code, extrêmement libéral, fixa à quatre ans la durée des fonctions de président. Le Pérou étant pacifié, le général Orbegoso se mit à parcourir le territoire de la république, et laissa le gouvernement de Lima à D. Salazar Vaquejano.

Le 23 février 1835, le général Salaverry, qui commandait la forteresse de Callao, se souleva contre Vaquejano, qui se retira à Jauja. Orbegoso, alors à

Aréquipa, envoya des troupes contre Salaverry, sous les ordres du général Valle-Riestra; ces troupes débarquèrent à Pisco, se prononcèrent contre Orbegoso, s'embarquèrent pour le Callao, et livrèrent leur général à Salaverry, qui le fit fusiller. Ce dernier se trouvait alors maître de presque tout le Pérou. Sur ces entrefaites, Gamarra revint dans la république, et souleva Puno et Cuzco contre Orbegoso, mais sans se déclarer pour Salaverry. Orbegoso, réduit alors à la possession d'Aréquipa, demanda du secours à Santa-Cruz, président de la Bolivie, qui ne cherchait qu'un prétexte pour envahir le Pérou. Avant même qu'Orbegoso eût ratifié les conditions stipulées par ses agents (15 juillet 1835), Santa-Cruz était entré à Puno. L'immixtion de ce général dans les affaires du Pérou rendit nationale la cause de Salaverry. Orbegoso se réunit à Santa-Cruz à Puno, et les deux armées marchèrent ensemble contre Gamarra, qui était à Cuzco. Les deux partis se rencontrèrent à Yanacoche (*Lago negro*); les troupes de Gamarra furent battues ; Santa-Cruz fit fusiller les principaux chefs qu'il avait faits prisonniers, et, devenu maître du sud du Pérou, il convoqua une réunion des députés des départements méridionaux de la république à Ciquani (département de Cuzco), et cette assemblée créa l'Etat Sud-Péruvien.

Gamarra, après sa défaite, s'était retiré à Lima pour se réunir à Salaverry; mais celui-ci le fit arrêter avec ses principaux partisans et les exila ; puis, ayant

formé une belle armée dans le nord du Pérou, il marcha sur Aréquipa pour y chercher Santa-Cruz. Après quelques succès partiels il finit par être battu à Socabaya (faubourg d'Aréquipa), le 7 février 1836, et fut fait prisonnier à Islay, au moment où il allait s'embarquer. Cette catastrophe fut due en grande partie à l'hostilité des habitants d'Aréquipa contre Salaverry, qui l'avait provoquée par de nombreuses vexations. Santa-Cruz créa des tribunaux spéciaux, et les procès des prisonniers furent instruits avec les formes les plus étranges. Salaverry et huit colonels et lieutenants-colonels furent condamnés à mort, et exécutés sur la place publique d'Aréquipa le 18 février 1836, malgré les promesses qui leur avaient été faites à Islay, au nom de Santa-Cruz, par le général anglais Miller. Orbegoso marcha de Cuzco sur Lima, s'empara de cette ville ainsi que du Callao, et y fit aussi quelques exécutions.

Santa-Cruz fit réunir les députés du nord du Pérou dans la ville de Huaura, pour leur faire ériger en pays indépendant, l'Etat Nord-Péruvien, et ce fut alors que s'établit la confédération Pérou-Bolivienne, dont Santa-Cruz fut nommé protecteur par les deux assemblées de Ciquani et de Huaura. Lima devint la capitale du nord, et Cuzco celle du sud ; Orbegoso fut nommé président de Lima, et D. Pio Tristan le fut de Cuzco. Ce dernier avait été nommé vice-roi par les Espagnols, lors de la prise de Lacerna ; suivant leur coutume de choisir le plus



ancien général, il avait des droits à ce poste. A cette époque, les revenus du Pérou se montaient à cinq millions six cent mille piastres, et son armée n'était pas de moins de quatorze mille hommes.

Santa-Cruz se rendit à Lima, et poursuivit tous les vaincus avec acharnement ; mais, du reste, son gouvernement fut sage et modéré, bien qu'il commît la faute de s'entourer exclusivement d'étrangers et d'exiler plusieurs des personnes les plus influentes du pays. Les émigrés péruviens réfugiés au Chili, et parmi lesquels se trouvaient Pardo, Gamarra, etc., parvinrent à intéresser ce pays dans leur querelle contre Santa-Cruz, et à l'engager à déclarer la guerre au protecteur ; ce qui fut d'autant plus facile, que l'extension prise par les ports du Pérou, et surtout par le Callao, déclaré port franc, menaçait singulièrement le commerce de Valparaiso.

En 1837, une première armée chilienne partit pour attaquer Santa-Cruz ; mais elle capitula avec lui et le reconnut sous le titre de Protecteur. Comme, du reste, il ne voulut donner aucune garantie aux Péruviens venus avec les Chiliens, ces émigrés furent obligés de s'en retourner avec leurs alliés, et ils engagèrent le gouvernement du Chili à ne pas reconnaître le traité de Paucartapa. Une nouvelle expédition, commandée par le général Bulnès, vint débarquer à Anjon, auprès de Lima (1838), au moment même où Orbegoso venait de se prononcer contre Santa-Cruz.

Sur le refus des Chiliens de se rembarquer, eut lieu la bataille de la Portada de Guia, à la suite de laquelle ils entrèrent en vainqueurs dans Lima. Orbegoso se retira dans la forteresse du Callao, et Gamarra, venu avec les Chiliens, fut nommé président provisoire de la république, par les colléges électoraux réunis à Lima de la même manière dont on avait procédé en 1822. Santa-Cruz, qui était alors dans la Sierra, descendit de Jauja avec toute son armée; à son approche, les Chiliens se retirèrent dans le nord du Pérou, et Santa-Cruz rentra à Lima le 11 novembre 1838; il poursuivit ses ennemis dans le nord jusqu'à Yungay, où il fut complétement battu par eux le 20 janvier 1839.

Le Protecteur s'enfuit aussitôt, par terre, jusqu'à Aréquipa, pour organiser ses moyens de résistance dans le sud; mais il y apprit en même temps le *pronunciamiento* de la Bolivie contre lui, ainsi que le soulèvement général du Pérou, et il fut obligé de s'embarquer précipitamment à Islay, pour gagner la république de l'Équateur. Après la défaite et la fuite de Santa-Cruz, un congrès général se réunit à Huancayo (vallée de Jauja), et donna au pays une nouvelle constitution qui le régissait encore lors de notre passage. La durée des fonctions de président fut fixée à six ans, et le congrès proclama Gamarra élu par les pueblos. Son gouvernement, qui prit le nom de *restauracion*, fut paisible jusqu'au commencement de 1841, époque à laquelle le général Vivanco se révolta



à Aréquipa, proclama la *regeneracion*, et se nomma lui-même chef suprême. Gamarra envoya contre Vivanco le général Castilla, ministre de la Hacienda, qui le vainquit à Cuevillas. Le président, quittant alors Lima pour appuyer son général, laissa, conformément à la loi, le gouvernement du pays à D. Manoel Menendes, président du conseil d'État. Après son débarquement à Arica et sa jonction avec Castilla, Gamarra alla s'établir à Puno, et Vivanco se retira à La Paz. Dans ces circonstances, une révolution, dirigée par les colonels Agreda et Goitia contre le président Velasco, éclatait en Bolivie, et rappelait Santa-Cruz. Gamarra se porta aussitôt sur la frontière bolivienne pour s'opposer à ce mouvement, ainsi qu'il en avait le droit d'après le texte du traité conclu en 1839 entre le Pérou, la Bolivie et le Chili, par lequel chacun des trois pays était autorisé à intervenir dans les affaires de celui d'entre eux qui appellerait Santa-Cruz. Le général Ballivian, alors au Pérou, poussait Gamarra à cette invasion, en lui promettant le département de La Paz; mais dès que ce chef fut entré en Bolivie, au lieu de tenir ses promesses, Ballivian organisa la résistance contre les Péruviens. Les armées opposées se rencontrèrent le 18 novembre 1841, dans les champs d'Ingavi, près de La Paz. Gamarra fut tué, et Castilla, fait prisonnier et maltraité, fut envoyé en exil, d'abord à Cochabamba, puis à Santa-Cruz de la Sierra.

Après la bataille d'Ingavi, les troupes boliviennes

entrèrent sur le territoire du Pérou, et y restèrent jusqu'au 7 juin 1842, époque à laquelle se conclut, à Acera, un traité de paix entre les deux républiques. Menendez, qui gouvernait le Pérou depuis la mort du président, avait levé contre les Boliviens une armée dont il donna le commandement au général La Fuente ; ce corps se trouvait à Puno au moment de la signature du traité d'Acera, et ne livra pas bataille. Pendant ce temps on avait formé, à Lima et dans le nord, une autre armée sous le commandement du général Torrico, protégé de Menendez. La mésintelligence ne tarda pas à éclater entre les deux généraux. L'armée de La Fuente, bien qu'affaiblie par la défection de San-Riman, qui venait de passer à l'ennemi, se porta aussitôt sur Cuzco, et y opéra, le 22 juillet 1842, une révolution en conséquence de laquelle on proclama, pour président de la république, le général Vidal, préfet de la ville et troisième président du conseil d'État, sous le prétexte que Menendez n'était que l'instrument d'une faction. Torrico, qui était à Lima et ignorait encore les événements de Cuzco, se fit proclamer, le 17 août de la même année, chef suprême du Pérou, et déposa Menendez qui l'appuyait. Le général Vivanco, rentré à Aréquipa après la bataille d'Ingavi, alla rejoindre, à Cuzco, Vidal et La Fuente, et ces trois généraux marchèrent ensuite contre Torrico, le rencontrèrent à Agoa-Santa, et le battirent complétement le 17 octobre 1842. Le vaincu

se retira au Chili, et Vidal resta président de la république.

En mars 1843, tout le Pérou se prononça contre Vidal, en faveur de Vivanco, qui se porta de Cuzco à Lima, et s'empara de l'autorité. Vidal, en apprenant sa marche, avait déposé son pouvoir entre les mains de Figuerola, second président du conseil d'Etat, qui le remit à Vivanco. Ce dernier se donna le titre de suprême directeur du Pérou, et se montra peu généreux à l'égard de ses adversaires (Vidal, La Fuente, Nieto, Bermudez et Castilla); il gouverna despotiquement le pays sans assembler de congrès.

Castilla, exilé au Chili par Vivanco, débarqua à Taparaca avec Nieto, en mai 1843; ils commencèrent aussitôt la guerre contre le directeur, bien que sans troupes et sans argent, et organisèrent immédiatement une junte provisoire de gouvernement. Tous les corps envoyés contre eux furent battus dans deux combats successifs en octobre 1843. Nieto mourut à Cuzco le 17 février suivant, et Castilla, resté seul pour soutenir le poids de la guerre, détruisit, le 22 juillet 1844, l'armée de Vivanco, commandée par lui-même à la bataille de Carmen Alto (faubourg d'Aréquipa). Dès le 17 du mois précédent, D. Domingo Elias, neveu de Vivanco, et qui commandait pour lui à Lima, se prononça contre son oncle et contre Castilla; mais le 10 août suivant, il remit le pouvoir à Figuerola, auquel il revenait de droit, à cause de la maladie du

premier président du conseil d'Etat, Menendez. Ce dernier reconnut, du reste, l'autorité de Figuerola, après son rétablissement, ainsi que le fit également la junte du sud créée pendant la guerre. On convoqua les colléges électoraux, qui élurent un congrès et choisirent pour président le général Castilla. L'assemblée commença sa session le 17 avril 1845.

CHAPITRE XLV.

PÉROU.

POPULATION ; AGRICULTURE ; COMMERCE ; REVENUS ET DÉPENSES ; DETTE PUBLIQUE ; ARMÉE ; POSITION DES EMPLOYÉS ; COURRIERS ET POSTES ; ÉTAT DE L'ESCLAVAGE.

Nous avons consacré ce chapitre aux renseignements généraux que nous avons recueillis sur la république péruvienne, pendant notre séjour dans ce pays.

La population du Pérou, qui du temps des Incas s'élevait, dit-on, à vingt millions d'habitants, n'était déjà plus, quelques années après la conquête, que de huit millions six cent mille âmes, d'après le recensement fait sous la direction du premier archevêque Loaïza, de l'auditeur Siancias et du provincial de Santo-Domingo. En 1796, la population de la vice-royauté se trouvait réduite à un million soixante-seize mille âmes, et aujourd'hui les évaluations les plus favorables n'accordent pas à la république plus de un million sept cent mille habitants, dont environ six cent mille Indiens. Ce n'est que dans ces dernières années que le gouvernement du Pérou a pris quelques mesures pour remédier à une dépopulation aussi extraordinaire, en distribuant dans quelques départements des terres vagues aux familles indiennes.

L'industrie du Pérou est, aujourd'hui, purement agricole, si l'on en excepte les travaux des mines et quelques fabriques d'étoffes grossières ; les manufactures de serge et quelques autres, qui avaient été établies par les Espagnols, ont disparu; aussi, dans le commerce, de ce pays les exportations consistent-elles uniquement en produits bruts du sol, tandis qu'au contraire les importations n'ont pour objet que des produits fabriqués, venant d'Europe ou des Etats-Unis de l'Amérique du nord.

Le Pérou est divisé naturellement en trois parties : la côte, qui s'étend depuis l'océan Pacifique jusqu'au pied des Cerros élevés par lesquels on gravit jusqu'à la Cordillère ; la Sierra, qui est comprise entre les deux rameaux des Andes ; et enfin, les vallées chaudes du versant oriental de la Cordillère.

Les neuf-dixièmes du territoire de la côte sont sablonneux, et par conséquent stériles; le reste est composé de terres cultivables, qui forment des vallées fertiles arrosées par les cours d'eau qui descendent des montagnes. La Sierra est en grande partie improductive, sous le rapport agricole, à cause du froid, et parce que tous les travaux y sont dirigés vers la recherche des métaux précieux. Le versant oriental, qui sera un jour la partie la plus riche de la république, est dans le même cas, parce qu'il manque de voies de communication, et qu'en outre il est couvert de forêts très épaisses et exposé aux attaques des Indiens sauvages. On évalue la surface

totale cultivable du Pérou à quatre mille lieues carrées.

La principale richesse des vallées de la côte consiste en vignobles, dont le gouvernement espagnol fit plus d'une fois arracher les plants; viennent ensuite la fabrication du sucre, la culture du blé et enfin celle du coton. Au Pérou, l'agriculture a beaucoup souffert depuis l'indépendance, non seulement par suite des révolutions continuelles qui ont bouleversé le pays depuis cette époque, et détruit toute sécurité tant à l'égard des propriétés qu'à l'égard des personnes, mais encore parce que la brusque abolition de l'esclavage a supprimé une grande partie des ressources du cultivateur; le gouvernement ne paraît pas, du reste, avoir songé à modifier d'aucune manière cet état de gêne et de décadence. En encourageant, par exemple, l'immigration étrangère, il pourrait fournir à l'agriculteur péruvien les bras et même les connaissances qui lui manquent encore. Du temps de la domination espagnole, la protection réelle accordée au planteur, la certitude qu'avait ce dernier de placer ses produits dans les vastes régions soumises aux mêmes lois que le Pérou, et qui, conformément aux anciennes idées coloniales, étaient fermées aux produits des autres nations; tout cela avait porté l'agriculture péruvienne à un assez haut degré de prospérité; depuis ce temps l'Indépendance, en divisant ces pays en une foule d'Etats rivaux, a entouré chacun d'eux d'un réseau de prohibitions,

dont le colon péruvien a cruellement senti l'étreinte. Aujourd'hui les eaux-de-vie du Pérou ne peuvent entrer dans la république de l'Équateur, et celles qui sont dirigées sur la Bolivie sont surchargées de droits et de frais; les sucres du même pays se trouvent, sur les marchés du Chili, en concurrence avec ceux du Brésil, des Antilles et de Manille; enfin, ses blés et ses farines ne peuvent plus pénétrer dans beaucoup de parties de la côte occidentale de l'Amérique du sud, où ils se plaçaient avec avantage autrefois; aussi les propriétés rurales, qui dans ce temps rendaient de huit à dix pour cent du capital, en donnent à peine deux ou trois aujourd'hui. Les vignobles surtout sont dans ce cas, et ceux qui donnent un intérêt de cinq pour cent sont bien rares; la même propriété qui valait deux cent mille piastres, il y a quelques années, se vend aujourd'hui pour moins de la moitié. Indépendamment, au reste, des causes générales que nous avons assignées à la décadence de l'agriculture au Pérou, il en est une autre encore qui pèse particulièrement sur les propriétaires de vignobles : c'est la concurrence que font à leurs produits les fabricants de sucre par la distillation et la vente des eaux-de-vie de canne; car les vins du Pérou étant mal soignés, ne sont guère propres qu'à être transformés en alcool. D'après les calculs suivants, extraits d'un mémoire de M. Francisco Rivero, sur l'agriculture du Pérou, on voit que le fabricant d'eau-de-vie de canne peut livrer ce produit à la consommation à un

prix tel, que la vente des eaux-de-vie de raisin devient à peu près impossible. En effet, si l'on suppose un vignoble d'une valeur de dix mille piastres, rendant cinq pour cent du capital, c'est-à-dire cinq cents piastres, on trouvera qu'il doit produire un nombre égal de boteyas de vin contenant chacune un poids de cinquante-cinq à soixante livres; ce qui, réduit en alcool à 17 ou 18 degrés, donnera cent quintaux; les dépenses pour la culture de la terre, l'engrais, la distillation, etc., sont évaluées à deux cent cinquante piastres, ce qui, pour avoir cinq pour cent net, oblige le cultivateur propriétaire à vendre son eau-de-vie à sept piastres quatre réaux le quintal; si c'est un fermier, il devra encore obtenir un prix plus élevé, pour qu'il lui reste quelque chose de son travail. (Il faut observer ici que souvent le quintal d'eau-de-vie se vend à des prix inférieurs à celui que l'on a supposé, et qu'il n'est même pas rare de la voir descendre à quatre piastres.) Les fabricants d'eau-de-vie de canne prétendent qu'il faut seize arrobes de mélasse pour faire un quintal d'alcool. Mais supposons qu'il en faille vingt, qui, à un réal et demi par arrobe, donnent trente réaux; si l'on y ajoute dix réaux pour les frais de distillation, intérêts des capitaux représentés par les alambics, etc., le quintal d'eau-de-vie de canne à 28 ou 30 degrés reviendra au prix de cinq piastres; mais, comme ces eaux-de-vie ne se vendent pas à un degré supérieur à 17 ou 18, et qu'un quintal à 30 degrés, ramené à 18, doit

donner deux quintaux et demi pour résultat, il arrive que l'on obtient cette quantité d'eau-de-vie marchande pour cinq piastres; le quintal n'en revient donc qu'à deux piastres, et en le vendant au prix très bas de quatre piastres, il y a un bénéfice considérable pour le fabricant, tandis que le propriétaire cultivateur qui vend son eau-devie de raisin au même prix, ne retire pas de son capital une rente de deux et deux tiers pour cent. Il est donc probable que s'il ne s'introduit pas de grandes améliorations dans le traitement des vins, si l'on ne parvient pas à leur donner, par des soins intelligents, une valeur marchande plus considérable, la culture de la vigne décroîtra progressivement et finira par s'éteindre au Pérou. Hâtons-nous d'ajouter cependant que d'heureuses tentatives ont déjà eu lieu dans cette direction, et que M. Domingos Elias, riche propriétaire et négociant péruvien, est déjà parvenu à livrer au commerce des vins de table qui, s'ils laissent encore à désirer, donnent au moins l'espérance qu'avec le temps et la science pratique qu'amènent les années, on arrivera à des résultats tout à fait satisfaisants.

La production de l'eau-de-vie est évaluée à :

47,000	arrobes	pour la vallée de Nasca,
12,000	—	pour celle d'Yca,
3,600	—	pour Lunaguna et Ghincha.
62,600	arrobes en tout.	

Les sucres, dont la fabrication a encore bien besoin

de perfectionnement, ont cependant été assez demandés en 1840, sur les marchés voisins du Chili, pour qu'il n'y ait pas eu d'exportation de ce produit pour l'Europe ; tandis qu'en 1836, cette exportation avait été de quatorze mille neuf cents quintaux, valant en tout cinquante-deux mille cent cinquante piastres. La fabrication des sucres du Pérou se divise ainsi :

Canete produit,	140,000	arrobes	à 2 piastres,	280,000 piastres
Chincha et Pisco,	40,000	—	à 14 réaux,	70,000
Lima,	20,000	—	à 14 réaux,	35,000
Huchumayo et Huacho,	40,000	—	à 2 piastres,	80,000
Lambayeque,	60,000	—	à 12 réaux,	90,000
Totaux	300,000	arrobes,		555,000 piastres

L'alfalfa (fourrage) et la canne à sucre prennent, dans les vallées de la côte, la place qui paraîtrait le mieux convenir à la culture du blé, et bien qu'il y ait de spacieux et fertiles terrains où elle pourrait aisément réussir, on a vu Lima et d'autres parties du Pérou souffrir de la disette, soit par suite du manque de récoltes du Chili, soit à cause d'interruption de communications avec ce pays, amenées par les guerres civiles ou extérieures. Le blé s'est vendu, à de certaines époques, jusqu'à cinquante piastres la fanega (cinq arrobes et cinq livres) dans toute l'étendue des vastes dépendances de San-Pedro, et dans la contrée entre Trujillo et Lambayeque. Les agriculteurs désirent en général semer du blé, mais ils

n'osent le faire, parce qu'ils craignent la concurrence étrangère ; ils voudraient qu'une prohibition de leur produit vînt à assurer un bon prix de leurs grains et l'écoulement constant de leurs récoltes ; mais il faut espérer qu'une semblable restriction ne viendra pas arrêter l'essor du commerce. En attendant cette funeste protection, les cultivateurs péruviens préfèrent s'en tenir à d'autres cultures moins coûteuses et offrant moins de chances de perte ; aussi ne sème-t-on du blé que dans un petit nombre de localités. Il serait dans tous les cas à désirer que le gouvernement pût supprimer, ou du moins diminuer beaucoup l'*impôt de mouture* qui, dans certains départements, pèse sur cette branche de l'agriculture, et dont le total, pour les seuls environs d'Aréquipa, s'élève à cent mille piastres par an.

Aux diverses améliorations que réclame impérieusement la population agricole du Pérou, il faut en ajouter une qui serait aussi d'une grande utilité au commerce de ce pays : c'est l'établissement de voies de communication, tant sur la côte même que dans l'intérieur de la république.

Le coton, qui pourrait facilement être beaucoup plus répandu qu'il ne l'est, donne cependant déjà des résultats considérables, que la fondation de quelques filatures et de quelques métiers à tisser augmenterait encore. En 1838 on a exporté du Pérou pour l'Europe et les États-Unis trente mille quatre cent douze quintaux de coton d'une valeur totale de

trois cent soixante mille deux cent treize piastres ; et, en 1840, cette exportation s'est élevée à trente-cinq mille trois cent quarante et un quintaux, valant ensemble quatre cent vingt-neuf mille quatre cent quarante-quatre piastres. On obtient par an jusqu'à trois récoltes de coton de belle qualité. Cette culture a, du reste, pour le Pérou, un grand avantage : c'est que, demandant peu d'eau, elle permet d'utiliser des terrains qui ne seraient pas favorables à d'autres plantations. On récolte aussi dans quelques unes des vallées de la côte de grandes quantités de fruits qui donnent lieu à un commerce local considérable. L'olivier y est cultivé tant pour la fabrication de l'huile que pour la vente des fruits salés. Toutefois il faut remarquer que les plantations de cet arbre sont loin d'être en voie de prospérité.

Dans la Sierra, on élève beaucoup de bêtes à laine, lamas, vigognes, alpacas et moutons ; mais on n'y cultive qu'un peu d'orge et une assez grande quantité de racines qui servent exclusivement à l'alimentation des habitants de cette région, soit fraîches, soit surtout salées, et conservées de diverses manières.

Les principales de ces racines sont : la quinua, qui est agréable au goût, saine et nutritive, et peut se conserver pendant plusieurs années ; la pomme de terre (en quichua, papa), qui est originaire de ce pays ; l'ulluco, plus petit que la précédente, rond,

aqueux, d'une douceur agréable et qui, exposé pendant quelques jours au soleil et au froid, se conserve d'une année à l'autre ; la maca, qui a la forme d'une figue, après avoir été séchée comme l'ulluco, afin qu'elle ne puisse fermenter. Cette dernière racine se garde sans altération pendant quelques années, si on la renferme dans un endroit sec ; on en extrait une espèce de jus dont l'odeur est assez désagréable pour ceux qui n'y sont pas accoutumés, et que l'opinion générale considère comme un stimulant très actif. On cultive encore la oca, qui est plus grande que la maca et très douce lorsqu'elle a été séchée à la gelée et au soleil; elle devient même farineuse, mais elle se gâte plus tôt que les autres espèces. Nous indiquerons enfin la masgua, variété de l'oca, qui n'est pas aussi sucrée, et dont la forme est aplatie. Toutes ces racines sont, à l'exception de la quinua, des variétés de la papa ou pomme de terre.

Avec l'oca et la masgua on prépare ce qu'on appelle la caya; les racines sont placées dans un puits jusqu'à ce qu'elles y pourrissent, puis sont ensuite exposées au soleil et à la gelée sur une couverture pour être séchées; elles prennent alors une couleur noirâtre, et répandent, quand on les fait cuire, une odeur fétide très désagréable et semblable à celle du cuir pourri; cette préparation est l'aliment journalier des Indiens.

Le chuno se fait avec quelques unes des variétés de la pomme de terre que nous avons citées plus haut;

le noir est le plus commun. Pour le faire, on expose les pommes de terre au soleil et au froid pendant quelques jours, en ayant soin de les remuer de temps en temps; lorsqu'elles sont en partie desséchées, on les pile pour en extraire tout le jus qui pourrait y être demeuré en les exposant de nouveau à la gelée.

Le chuno blanc se fait d'une espèce de grosses pommes de terre d'un goût amer, qui croît en abondance dans les départements de Junin, de Cuzco et de Puno. Le procédé de fabrication est celui-ci: Les racines sont mises dans un sac que l'on plonge ensuite dans l'eau après le coucher du soleil; on l'y laisse quinze ou vingt jours, puis on l'en retire; mais avant le lever de cet astre on pèle les racines et on les expose à la gelée: on obtient ainsi en peu de jours un beau chuno blanc que les gens du pays appellent moray. Les Indiens croient qu'il est tout à fait nécessaire à la réussite de l'opération que le sac soit introduit dans l'eau après le coucher du soleil, et en soit retiré avant son lever, afin qu'aucun de ses rayons ne frappe la matière, qui, sans cela, deviendrait aussitôt noire.

La pomme de terre sèche (papa seca) se fait avec la pomme de terre ordinaire: on la cuit d'abord, puis on la pèle, et, enfin, on l'expose à la gelée; au bout de quelques jours elle est prête. Cet aliment, que dans certains endroits on nomme *chochoca*, est, comme le chuno sain et nourrissant, et on le donne, même aux malades.

Les Punas de Junin, de la Libertad, d'Ayacucho, d'Arequipa, d'Anecach et de Cuzco, nourrissent de nombreux troupeaux de moutons dont les produits pourraient être rapidement améliorés par l'introduction des races étrangères et des soins intelligents; mais, à l'exception de quelques tentatives faites dans le département de Puno pour croiser les races péruviennes avec les mérinos, rien n'a encore été fait pour augmenter l'importance de cette source de richesses; et les animaux, abandonnés à eux-mêmes sans abri et sans aucun des soins qui pourraient diminuer la mortalité et maintenir la propreté de la laine, ne donnent qu'un produit défectueux qui, sur les grands marchés d'Europe, se vend à bas prix. Mais, outre les laines de moutons, le Pérou en possède encore d'autres qui lui sont particulières, et dont la finesse et la beauté, dues seulement à la nature, ont déjà, depuis quelques années, fait introduire d'importantes modifications dans la fabrication des tissus européens : nous voulons parler des laines d'alpacas et de vigognes : ces dernières surtout sont d'une admirable finesse; et l'on a cherché, en croisant les deux races, à obtenir des métis qui réuniraient à la beauté de la laine de la vigogne la taille beaucoup plus grande de celle de l'alpaca. On a donné au produit de ces croisements le nom de *paco-vicuna*. Cette nouvelle race aurait d'ailleurs l'avantage de vivre à l'état de domesticité, réunie en troupeaux, ce que l'on ne peut obtenir de la vigogne, qu'il faut tou-



jours chasser comme un animal sauvage. Autrefois, des lois réglementaires de cette chasse empêchaient la destruction de ces utiles animaux qu'il était défendu de tuer sous peine de sévères punitions; mais aujourd'hui tous ces règlements sont malheureusement tombés en désuétude.

En 1840 et en 1841 on a transporté des alpacas en Angleterre et en Écosse pour essayer de les y acclimater, et des essais du même genre ont été faits en Hollande. Il faut, du reste, espérer que nous verrons dans quelques années les alpacas se reproduire dans les montagnes de l'Algérie, ainsi que sur les Alpes et les Pyrénées.

La laine des lamas a été aussi introduite en Europe, mais elle ne sert qu'à la fabrication d'étoffes grossières.

En 1838, les exportations du Pérou en laines de moutons, alpacas et vigognes pour l'Europe et les États-Unis se sont élevées à trente et un mille huit quintaux, valant ensemble quatre cent soixante-sept mille quatre cent vingt-sept piastres.

On sait que le genre lama se compose de trois races d'animaux, toutes les trois reléguées dans la Cordillère des Andes. Deux d'entre elles sont bien distinctes l'une de l'autre par leurs caractères physiques et leurs mœurs : ce sont le lama et la vigogne; mais la troisième, l'alpaca, ne se distingue qu'avec peine du lama, et ne doit probablement être regardée que comme une variété zoologique de cette

espèce. Je ne sache pas que le lama, non plus que l'alpaca, se trouve à l'état sauvage sur un point quelconque du Pérou, tandis que la vigogne n'a jamais été jusqu'ici soumise à la domesticité. Dans tout le cours de mon voyage, je n'en ai vu que trois individus plus ou moins apprivoisés. Cette espèce habite généralement par petites troupes sur les plateaux les plus élevés des Andes, et ses allures tiennent tellement de celles des espèces du genre cerf, que les Brésiliens qui m'accompagnaient, et auxquels cet animal était entièrement inconnu, le confondaient avec celles-ci; ses mouvements sont d'une extrême vivacité, et aussitôt que la petite troupe aperçoit un voyageur, elle s'enfuit avec rapidité; mais si l'objet qui cause son inquiétude cesse tout mouvement, on la voit se rapprocher de lui, et l'examiner avec curiosité; l'éclat même du feu l'écarte avec peine.

Le lama vit aussi par troupes nombreuses dispersées dans les plaines et sur les plateaux des Andes; mais depuis longtemps soumis à l'empire de l'homme, il n'éprouve aucune crainte à son approche, et vient, au contraire, au-devant de lui satisfaire sa curiosité naturelle. Dans les parties élevées de la Bolivie et du Pérou, le voyageur est sans cesse entouré de ces innocents animaux. Dans ces régions, le lama fournit par sa laine des vêtements parfaitement appropriés à la rigueur du climat; sa chair, presque semblable à celle du mouton, remplace dans bien des endroits toute autre viande. Ses excréments sont le seul combustible

que la nature ait donné à ces régions dénuées de moyens de chauffage; enfin, il remplace pour l'Indien tout autre animal de somme, et l'on ne peut dire que la Cordillère serait inhabitable sans lui; il est donc indispensable à une population de plusieurs millions d'Indiens qui l'habitent.

Des troupes de ces animaux chargés de marchandises parcourent des distances immenses de douze à seize cents kilomètres, par exemple. J'ai vu au Cerro de Pasco une caravane de ce genre venant d'Aréquipa; mais il faut toute la patience indienne pour pouvoir surmonter le peu d'activité du lama; huit à douze kilomètres forment la moyenne de ce que ces troupes parcourent par jour; une marche de seize kilomètres est regardée comme une forte journée; les mêmes animaux ne peuvent être chargés tous les jours, et l'on en a au moins le double du nombre nécessaire pour porter les charges. Dans chaque troupe, quelques animaux favoris, des alpacas d'ordinaire, sont couverts de rubans et de grelots, et ont le soin, disent les Indiens, de donner le bon exemple à leurs compagnons moins fortunés. Maintenant examinons la possibilité d'importer le lama chez nous, et de le répandre dans les Alpes, et surtout dans la chaîne de l'Atlas.

Destiné à vivre à une hauteur moyenne de 3,000 à 3,500 mètres, le genre lama est habitué à un climat froid, et les Indiens évitent avec soin de conduire leurs troupeaux dans les plaines brûlantes que bai-

gne la mer Pacifique; là, en effet, ils souffrent, dépérissent, et le plus souvent ne tardent pas à mourir; on les conduit seulement, à certaines époques de l'année, dans les vallées moins éloignées des villes, pour leur faire porter eux-mêmes leurs toisons sur des points plus favorables aux chargements, que l'on fait ensuite à dos d'ânes. Il ne faudrait cependant pas conclure de ce qui précède que la tonte de lamas soit universellement pratiquée: une prodigieuse quantité d'entre eux n'y sont, au contraire, jamais soumis; et bien que, par une anomalie singulière, la toison du lama vaille souvent plus que l'animal entier, l'incurie de l'Indien est telle, qu'il perd souvent, par simple paresse, des revenus considérables. Sur le plateau bolivien, le prix moyen du lama est d'environ trois piastres (quinze francs), et l'on estime la valeur annuelle de sa laine au quart en sus. Sur les points les plus rapprochés de Lima, la valeur de l'animal peut être de six à sept piastres (trente à trente-cinq francs).

Je crois avoir assez prouvé l'utilité qu'il y aurait à introduire le lama dans l'ancien monde; les moyens d'y réussir seraient de chercher à le répandre dans les contrées dont le climat et la nature du sol se rapprochent le plus de sa résidence naturelle, et les montagnes de l'Algérie me semblent favorablement situées sous ces rapports; là ses services pourraient être immenses, et, véritable chameau des montagnes, il continuerait dans des terrains accidentés les ser-

vices que celui-ci rend dans les plaines sablonneuses. Pour réussir dans l'entreprise dont il s'agit, il faudrait embarquer une quarantaine de ces animaux, dont la moitié devrait être des alpacas, car leur laine est bien supérieure à celle du lama, qui de son côté est plus précieux comme animal de charge. Il me semblerait nécessaire de faire accompagner le troupeau par quelques Indiens Quichuas, habitués aux soins qu'il réclame, et aux opérations nécessaires à la propagation de l'espèce. Lima et Arequipa me paraissent être les points les plus propres à l'embarquement de ces animaux, et Marseille le port le plus convenablement situé pour leur introduction en France; car de là une partie pourrait être en peu de jours transportée dans les Alpes, et l'autre être embarquée pour l'Algérie. Lors de l'organisation de mon voyage, M. le duc d'Orléans m'avait vivement recommandé ce sujet, et, avant de quitter le Pérou, j'avais acheté un troupeau de ces animaux; mais les moyens que j'avais à ma disposition n'étaient pas suffisants pour subvenir à l'énorme dépense qu'eût exigée leur transport en Europe, et je dus, pour le moment, renoncer, à mon très grand chagrin, à doter mon pays de cet utile animal.

Ainsi que je l'ai déjà dit, divers essais ont été faits dans ces derniers temps au Pérou, pour croiser l'alpaca avec la vigogne, et obtenir ainsi un produit qui à la grande taille et au naturel doux et facile à domestiquer du premier, pût réunir la beauté de la

toison du second; les plus sérieux essais ont eu lieu dans le village de Macusani (province de Carabaya).

Dans la localité dont nous venons de parler, un homme entreprenant suit, depuis un certain nombre d'années, des expériences à ce sujet. Dans le commencement, il éleva des vigognes mâles avec du lait, en les prenant aussitôt après leur naissance; au bout de trois ans il les accoupla avec un alpaca femelle, qui conçut; mais le produit ne répondit pas à ses espérances, car il était en tout semblable à la mère, pour ce qui est de la laine, et ne rappelait la paternité de la vigogne que par la forme de la tête et celle des extrémités. Ne se laissant pas décourager, il éleva des vigognes femelles et les croisa avec des alpacas mâles; alors on reconnut que la laine avait éprouvé un progrès très sensible et se rapprochait de celle de la mère; malheureusement les jeunes animaux moururent tous dans des circonstances diverses. De nouveaux essais furent enfin fructueux, et l'on en possède aujourd'hui un troupeau de trente individus qui descendent d'un alpaca mâle et de quatre vigognes femelles, et ces métis ont reproduit des êtres entièrement sembables à eux-mêmes; leur laine est blanche et a une longueur de quatorze à quinze centimètres; elle est très fine et a l'apparence de la soie; parmi eux se trouve un mâle de couleur café. Ces animaux vont chaque jour au pâturage, et on leur donne le matin et le soir une ration d'orge, de maïs et de pain

de son, qu'ils mangent avec avidité; ils restent facilement en troupes, et ne cherchent pas à se disperser. Dans les premières années, on les faisait coucher pendant l'hiver sous des hangars, mais aujourd'hui ces derniers sont réservés seulement aux jeunes animaux. Les vigognes sauvages, malgré leur naturel si méfiant, s'approchent souvent de ce troupeau, et l'on en a vu des individus s'y réunir et traverser avec lui la rue du village.

Ainsi que quelques unes des vallées les plus chaudes de la côte du Pérou, le versant oriental des Andes produit la coca, dont nous avons déjà parlé, et qui est d'une si grande utilité aux Indiens de la Sierra. On pourrait en outre récolter dans cette région toutes les productions tropicales; le café y est de bonne qualité, ainsi que le cacao, et la culture de ces deux plantes n'a besoin que d'être encouragée pour prendre un développement considérable. C'est aussi dans la partie orientale du Pérou que l'on recueille les écorces de quinquina dont l'exportation est aujourd'hui assez restreinte, à cause de la difficulté des chemins dans certains endroits et de leur absence totale dans d'autres. Quelques parties de la province de Parinacochas récoltent de la cochenille, qui produit sans culture jusqu'à trois récoltes par an; on en trouve du reste aussi, mais en petite quantité, dans la Quebrada d'Escaña, province de Guanta.

Quant au tabac, nous ne ferons qu'indiquer ici les localités qui en produisent le plus au Pérou; ce sont:

Jaën, Chachapoyas, Bracamoro, Cauca et Sana. Nous nous réservons d'entrer un peu plus loin dans quelques détails sur ce produit, en traitant du commerce de ce pays.

Les exportations du Pérou consistent principalement en métaux précieux en barres ou monnayés, en salpêtre, en cuivre, en laine d'alpaca, de vigogne et de mouton ; en quinquina, en coton, en sucre, en peau de chinchilla, en cuirs de bœufs, en guano, etc., qui sont portés en Europe et aux États-Unis ; son commerce intérieur et avec les États voisins comprend : les eaux-de-vie, les grains, la coca, le tabac, etc., outre plusieurs des branches que nous venons de citer, telles que les métaux précieux, les laines, le guano et le sucre.

Les importations de l'Europe et des Etats-Unis, se composent d'objets manufacturés de toute espèce, de vins, d'eaux-de-vie, de liqueurs et d'un peu de tabac.

Les tableaux suivants donneront une idée de l'importance de l'ensemble de ces transactions. Il faut ajouter aux chiffres que nous donnons pour les exportations du Pérou, une somme annuelle d'environ trois cent mille piastres, en produits de ce pays, portés dans les républiques voisines de l'Equateur, de la Nouvelle-Grenade et du centre Amérique. En 1843, le Pérou a exporté une valeur de huit cent vingt-six mille piastres pour Guayaquil, et de deux cent quatre-vingt-onze mille pour Valparaiso. Voici, en outre, quelques renseignements sur le commerce et la con-

sommation du tabac au Pérou, à deux époques différentes, l'une, en 1814, sous l'empire du monopole espagnol, et l'autre, en 1836, lorsque le commerce du tabac était déjà libre depuis plusieurs années.

En 1814, les quatre départements qui ont constitué depuis le nord Pérou (Lima, Junin, Libertad et Amazonas) consommèrent les quantités suivantes de tabac de diverses provenances :

61,284	livres valant deux piastres la livre.	
241,874	—	— une piastre et un réal.
596	—	cigarres valant deux piastres et deux réaux.
211 1/2	—	cigarres valant une piastre quatre réaux.
5,048	—	tabac de *Sana*, à quatre réaux.
14,190	—	tabac en poudre, à quatre piastres.
323,203 1/2 livres.		

On exporta en outre, dans la même année, pour le Chili :

194,820	livres	tabac de Sana à quatre réaux.
5,768	—	tabac en poudre à quatre piastres.

On n'a pas tenu compte, dans ces évaluations, du tabac, tant du pays qu'étranger, qui a été introduit en fraude, parce que les données manquent pour en calculer la quantité et la valeur ; toutefois on a lieu de croire que le chiffre en est considérable.

Le total des recettes produites par le monopole en 1814 a été de. . . . . 578,586 piastres.
Celui des dépenses a été de. 565,480

Bénéfice. 13,106

L'administration possédait en outre :

En tabac, une valeur de. 222,338

Ce qui portait le bénéfice total à. . . . . 235,444 piastres.
Les dépenses pour achat et transport des tabacs pour deux années de consommation se sont élevées en 1814 à. . . 468,480 piastres.
Pour le traitement des employés, loyers de maisons, etc., on a dépensé. 191,440

Total. 659,920

Les ventes ont été de. . . . . 578,586 piastres.
Et les existences en magasin de. 529,068

Total. 1,107,654

De sorte qu'en deux années le monopole avait gagné quatre cent cinquante mille sept cent trente-quatre piastres, ou environ soixante-huit pour cent; mais il faut déduire de ce bénéfice l'intérêt de l'argent nécessaire à l'établissement même du monopole.

En 1836, la consommation du tabac, devenue libre, a été, dans les quatre départements du nord Pérou, de quatre cent soixante-sept mille huit cents livres, savoir :

133,200	livres	Havane.
1,000	—	cigarres Havane.
130,800	—	Virginie.
42,600	—	provenant de la Méditerranée.
3,600	—	de *Cauca*.



200	livres	de Guatemala.
200	—	du Brésil.
150,000	—	de Bracamoro.
2,000	—	en poudre, tant du pays qu'étranger.

Pour le Chili, l'exportation, en 1836, a été de neuf cent mille livres de tabac de Saña. Il entre peu de cigarres fabriqués, parce qu'on en fait dans le pays avec les tabacs de la Havane, de Virginie, de Cauca, de Daule et de Guatemala. Les tabacs de Jaën et de Bracamoro, sont de deux qualités ; on s'en sert presque exclusivement pour la fabrication des cigarettes (*cigaros de papel*); ceux du Brésil et de la Méditerranée sont peu en usage, et celui de Cauca semble devoir baisser de prix.

L'excès de la consommation de l'année 1836 sur celle de 1814 est dû sans doute à la diminution du prix de vente, et à une plus forte exportation pour le Chili. Aujourd'hui les départements d'Arequipa, Moquegua et Puno, se fournissent de tabac en Bolivie ; le reste du Pérou consomme principalement ceux de Jaën et de Chachapoyas.

EXPORTATIONS

du Pérou (Callao) pour les années 1781 à 1795 inclusivement.

ANNÉES.	QUANTITÉ D'ARGENT.	VALEUR D'AUTRES PRODUCTIONS.	VALEUR TOTALE.
1781	»	»	»
1782	»	»	»
1783	443,306,0	117,766,7	361,067,7
1784	16.132,916,4	968,290,2	17,121,206,6
1785	7,144,325,2	733,587,4	7,877,912,6
1786	8,285,659,7	882.807,1	9,168,467,0
1787	4,518,246,5	906.022,0	5,424,268,5
1788	5,463,973,1	579,160,2	6,043,133,3
1789	2,449,945,6	523,080,0	2,972,575,6
1790	5,220,387,2	448,095,1	5,668,482,3
1791	4.962,698,3 1/3	736,891,7 3/4	5,699,590.3 1/4
1792	8.285 840.4 1/4	955,111,2 1/4	9,240.951,6 1/4
1793	4.560.318,5	1,643.130,6	6,203,449,1
1794	5.047,814,5 3/4	498.639,6	5,546.474,3 3/4
1795	6,460,323,3 3/4	162,952,0	6,623,275,3 3/4
Totaux.	78,993,300,7	9,153,534,7	88,150,833,6
Terme moyen annuel.	5,266,333	610,370	5,876,723

IMPORTATIONS.

Valeur des marchandises importées au Pérou de 1781 à 1795 inclusivement.

ANNÉES.	VALEUR DE PRODUITS ESPAGNOLS.	VALEUR DE PRODUITS ÉTRANGERS.	VALEUR TOTALE.
1781	114,932,7	309,250,4	424,183,3
1782	566,218,1	633,435,3	1,199,653,4
1783	695,295,7	1,049.348,4	1.744,644,5
1784	1,020,434,1	2,073.550,4	3,093,984,5
1785	2,318,448,1	3.727,267,4	6,045,715,5
1786	6,136.067,4	7,630.681,7	13.766,749.3
1787	3,870,200,7	2,911,898,2	6,782,099,1
1788	1,537,901,0	1,194.066,1	2.731,967,1
1789	1.209.196,5	1,460.226,5	2.669.423,0
1790	2,297,962.4	2,465,499.2	4,763,461,6
1791	1.937,543,7 1/2	2,226.310,1	4.163,856,0 1/2
1792	2.147,970.3	2,508,513,7 1/2	4.656,484,2 1/2
1793	3,809,457,3 1/2	5,163,822,3 1/2	5,973.279,7
1794	1,969,645,5 1/2	1,663.594.6 1/2	3,633.240,4
1795	1,688,751,5 1/2	1,412,259,0 1/2	3,100,990,6
Totaux.	30,360,048,6	34,429,065,7	64,789,714.5
Terme moyen de la valeur annuelle	2,024,003,0	2,295,311,0	4,319,314,0

TABLEAU COMPARATIF DES EXPORTATIONS DU PÉROU
pour l'Europe et les États-Unis pendant les trois années 1838, 1839 *et* 1840.

NATURE DES MARCHANDISES.	1838. Quantités.	1838. Valeur en piastres. P.	R.	1839. Quantités.	1839. Valeur en piastres. P.	R.	1840. Quantités.	1840. Valeur en piastres. P.	R.
Coton	30,412 quintaux.	360,245		29,618 quintaux.	371,800	2	33,344 quintaux.	429,444	
Sucre	14,900 —	32,180		14,900 —	52,150		»	»	
Banilla ou cuivre lavé	12,075 —	108,637		10,121 —	91,089		11,690 quintaux.	101,210	
Cuivre fondu	»	»		861 —	14,637		1,254 —	21,318	
Peaux de chinchila	2,742 douzaines	10,963		2,448 douzaines	11,016		2,412 douzaines	9,648	
Cuirs de bœuf	8,135 cuirs.	18,215	6	3,117 cuirs.	6,839		7,795 cuirs.	18,090	
Cornes	»	»		8,000 cornes.	320		»	»	
Étain	6,265 quintaux.	78,312		4,759 quintaux.	61,867		4,996 quintaux.	64,984	
Laine de vigogne	»	»		1,003 peaux.	752	2	1,215 peaux.	910	
Laine d'alpaca	51,011 quintaux.	467,827	4	15,255 quintaux.	397,630		16,500 quintaux.	412,500	
Laine de mouton	»	»		20,836 —	232,032		24,434 —	293,208	
Métaux précieux et piastres	»	6,542,062	4	»	6,354,141		»	7,810,746	
Salpetre	129,640 quintaux.	239,220		149,846 quintaux.	299,132		227,556 quintaux.	434,712	
Cascarilla (quinquina)	5,379 —	164,370		866 1/2 —	130,327	4	2,660 —	117,999	
Peaux de loup	»	»		331 peaux.	556	4	»	»	
Totaux...	»	8,061,995	6	»	8,164,549	4	»	9,741,755	

(1) Les exportations de la république de l'Équateur se sont montées en 1839 à 576,955 piastres, et les importations de la même année à 1,065,502, dont 222,241 en transit. Les deux articles principaux d'exportations sont : le cacao pour 486,436 piastres, et les chapeaux de paille pour 38,206.

Les exportations de la république de l'Amérique centrale par la mer Pacifique, sont en moyenne de 500,000 piastres, se divisant de la manière suivante : indigo, 200,000 piastres; sucre, 100,000; cochenille, 70,000; bois de teinture, 25,000; cuirs et gomme, 30,000; article divers, 75,000.

Les exportations du Chili dans les quatre années de 1836 à 1839 ont été en moyenne de 5,699,368 piastres, dont 1,285,800 en barres d'argent, 62,400 en argent monnayé, 144,640 en barres d'or, 419,968 en or monnayé, 926,955 en barres de cuivre, 1,300,000 en cuirs, cornes, bois de construction, farine, etc., et 800,000 en divers articles.

Les tableaux suivants donnent le résumé des exportations des ports situés sur la mer Pacifique, et dont les habitants sont de race espagnole.

Calcul approximatif de la valeur moyenne annuelle des exportations, y compris les métaux précieux, qui sont faites, pour toutes les parties du monde, du Chili, de la Bolivie, du Pérou, de l'Équateur, ainsi que des ports de la Nouvelle-Grenade, du centre Amérique et du Mexique, situés sur l'océan Pacifique.

NOMS DES PAYS.	EXPORTATIONS ANNUELLES.
Chili.	6,000,000 piastres.
Bolivie	3,000,000 —
Pérou.	5,000,000 —
Équateur	1,300,000 —
Nouvelle-Grenade.	150,000 —
Centre Amérique	500,000 —
Mexique.	4,000,000 —
	25,150,000 piastres.

Calcul approximatif de la somme annuelle des produits bruts et manufacturés de toutes les parties du monde qui passent en transit par les marchés du Chili et du Pérou à d'autres États américains-espagnols sur l'océan Pacifique.

DESTINATIONS.	CHILI.	PÉROU.
Bolivie, voie de Cobija (Chili), et d'Arica (Pérou)	2,200,000 piastres.	800,000 piastres.
Équateur	500,000 —	500,000 —
Nouvelle-Grenade.	25,000 —	50,000 —
Centre Amérique.	50,000 —	150,000 —
Mexique	1,000,000 —	600,000 —
République Argentine, c'est-à-dire Mendoza et les provinces adjacentes.	225,000 —	»
	4,000,000 piastres.	2,100,000 piastres.

Importations au Pérou en 1840.

PAYS DE PROVENANCE.	VALEUR EN PIASTRES.
Grande-Bretagne	6,150,000
France	1,450,000
États-Unis	1,400,000
Canton et Manille	300,000
Allemagne	300,000
Espagne et Cuba	300,000
Italie	200,000
Total.	10,100,000

Comparaison des importations et des exportations, pour le port de Cobija (Porto-Lamar) pendant 1839 et 1840.

ANNÉES.	IMPORTATIONS.			EXPORTATIONS.							
	Valeurs des objets entrés et consommés dans la république	Valeurs des objets admis en transit pour la république argentine.	Valeurs des objets admis en transit pour le Pérou	Argent contrôlé venant de Bolivie.	Argent contrôlé venant de la république argentine.	Plata Pina venant des républiques argentine et péruvienne.	Valeur de la laine de mouton venant de la province de Chichas.	Valeur de la laine de vigogne venant de la province d'Altacamas.	Valeur du quinquina venant du département de la Paz.	Valeur du cuivre de Gatico.	Frais de transport des objets introduits et de l'exportation de l'argent monnayé.
	P.	P.	P.	P.	P.	M.	P.	P.	P.	P.	P.
1839	1,149,999	44,206	»	1,492,211	12,025	4,206	7,140	»	»	»	187,959
1840	1,973,555	178,318	1,281	1,333,483	57,200	25,608	3,481	745	3,600	7,735	202,955
Augment.	823,556	134,112	»	41,274	45,177	21,402	»	»	»	»	14,996
Diminut.	»	»	»	»	»	»	3,659	»	»	»	»

NOTA. Il est entré en 1840 quatre-vingt-douze navires dans ce port.

État des diverses espèces et des valeurs respectives des marchandises principales qui sont entrées par le port et la douane d'Arica, en transit pour la Bolivie dans l'année 1840.

MARCHANDISES	NOMS DES NATIONS QUI ONT PRIS PART A CES IMPORTATIONS.									VALEURS TOTALES.	DROITS PERÇUS.
	ANGLETERRE	FRANCE.	ÉTATS-UNIS.	SARDAIGNE.	HAMBOURG.	ESPAGNE.	PÉROU	CHILI.	ÉQUATEUR.		
	P. R.	P. R.	P. R.	P. R.	P. R.	P. R.	P.	P. R	P. R.	P. R.	P. R.
Colons	40,778 4	9,789 1/2	1,497	418 4	»	»	»	»	»	52,183 1/2	2,456 1
Lins.	2,236	1,792 4	585	59	»	»	»	778	»	3,450 4	245
Laines	8,545 1/2	17,186 2 1/2	921 6	196	451 5	»	»	2,481 1 1/2	»	106,681 5 1/2	4,962 1/2
Liqueurs. . .	»	2,231 4	1,026	312	»	926	»	»	»	4,475 4	374 5 1/2
Soies	5,481	44,706 5 1/2	»	1,762 1 1/2	»	3,145 1 1/2	»	2,240 7	»	57,554 4 1/2	2,092 4 1/2
Marchandises diverses. .	30,855 4	29,779 4 1/2	4,554 5	9,925 6	925	2,514	950	2,007 4	5,272 4	81,222 5 1/2	4,684 6
Totaux.	164,276 1/2	103,405 5	8,264 1	12,651 5 1/2	1,576 5	6,645 5 1/2	950	7,507 4 1/2	5,272 4	310,528	14,815 1/2

Tableau de l'exportation et de la valeur du nitrate de soude (salitre) d'Iquiqué, pendant les années 1830 à 1840 inclusivement.

ANNÉES.	ANGLETERRE	FRANCE.	HAMBOURG.	ÉTATS-UNIS.	VALPARAISO	ITALIE.	AUTRES PAYS.	TOTAL DES QUINTAUX.	PRIS A BORD. — TERME MOYEN.	VALEURS EN PIASTRES.
1830	»	15,000	»	»	»	»	»	15,000	P. 4	60,000
1831	4,000	35,883	»	»	»	»	4,800	44,683	4 »	178,940
1832	30,000	21,000	»	»	»	»	1,800	52.800	3 6	198,0'0
1833	60,400	32,300	»	»	»	»	6,800	99.500	3 6	373,125
1834	116,700	25,100	»	»	»	»	7,600	149.400	3 3	504,225
1835	66,700	55,450	11,260	11,900	3,780	2.300	2,260	133,850	3 3	525.993 6
1836	95,088	37,725	4,600	12,043	10.392	4,200	898	162,944	3 »	488,832
1837	111,369	42,300	8,700	1,000	»	»	2,000	165,369	2 »	330,738
1838	75,510	29,553	13,130	3,600	»	4,313	3,300	129,610	2 »	259,222
1839	113,780	27,380	»	1,523	3,250	»	3,841	149,576	2 »	299 152
1840	176,876	34,420	6,600	6,660	»	»	2,800	227,356	2 »	454.712
	846,423	333,913	44 290	38,528	19,422	11.213	36,299	1.352.090	» »	3,672,739 6

Le mode de fabrication de ce nitrate est des plus simples et des plus grossiers.

Dans une chaudière de cuivre aplatie et placée sur un foyer semblable à un fourneau de cuisine, on jette avec une certaine quantité d'eau le mélange de salpêtre et de sable qui compose la substance naturelle que l'on exploite. Après un certain temps d'ébullition le sable se dépose au fond de la chaudière, et l'on décante le liquide dans un autre vase, où se continue l'évaporation pour arriver à la cristallisation du sel.

Le commerce de ce produit est entre les mains d'un petit nombre de négociants établis à Iquiqué, qui font aux fabricants des avances d'argent à la condition d'en être payés en salpêtre. On assure que ce genre d'affaires laisse de beaux bénéfices; les fabricants sont, au contraire, dans une assez mauvaise position, leurs produits se trouvant toujours engagés d'avance à des prix inférieurs que ceux qu'ils pourraient obtenir sans cela.

Tableau comparatif des exportations de laines de vigogne, alpacas et mouton pendant les années 1837, 1838, 1839 *et* 1840, *pour les trois principaux ports du Pérou.*

ANNÉES.	PORTS DE SORTIE.	QUANTITÉS DES QUINTAUX DE LAINES.						VALEUR DES EXPORTATIONS.			VALEUR TOTALE DES EXPORTATIONS PAR ANNÉE, POUR CHAQUE PORT.	
		VIGOGNES.	PRIX MOYEN DU QUINTAL.	ALPACAS.	PRIX MOYEN DU QUINTAL.	MOUTONS.	PRIX MOYEN DU QUINTAL.	VIGOGNES.	ALPACAS.	MOUTONS.		VALEUR POUR LES TROIS PORTS RÉUNIS.
1837	Arica . . .	»	»	»	»	3,210	15 p. r.	»	»	48,150 p. r.	48,150 p. r.	
	Callao . . .	»	»	»	»	6,000	15	»	»	90,000	90,000	
	Islay. . . .	»	»	3,858	20 piastr.	13,790	15	»	77,160	206,830	284,010 [illegible]	422,160 p. r.
1838	Arica . . .	»	»	»	»	4,415	13 4	»	»	59,602 4	59,602 [illegible] 4	
	Callao. . .	»	»	»	»	4,000	12 4	»	»	50,000	50,000	
	Islay. . . .	4	100 piast.	4,592	25 piastr.	18,000	13 4	400 p.	114,825	243,000	358,225 [illegible]	467,827 4
1839	Arica . . .	1005 peaux	6 réaux	4,700	30 —	1,836	12	752 2 r.	141,000	22,032	163,784 [illegible] 2	
	Callao. . .	»	»	»	»	4,000	12 4	»	»	50,000	50,000 [illegible]	
	Islay. . . .	»	»	8,553	30 piastr.	15,000	12	»	256,650	180,000	436,630	630,434 2
1840	Arica . . .	1213 peaux	6 réaux	3,500	25 —	769	12	909 6	87,500	9,228	97,637 [illegible] 6	
	Callao. . .	»	»	»	»	4,000	12 4	»	»	50,000	50,000	
	Islay. . . .	»	»	13,000	25 piastr.	19,663	12	»	325,000	255,980	560,980	708,617 6
												2,249,039 4
												Qui représentent la valeur des exportations de laines du Pérou pendant les années 1837 à 1840.

Quantités de marcs d'argent fondus dans les Callanas de la république du Pérou dans les années suivantes.

ANNÉES.	LIMA.		TRUJILLO.		PASCO.		HUAMANGA.		AREQUIPA.		TACNA.		PUNO.	
	marcs.	onc.	marcs.	onc.	marcs.	onc.	marcs.	onc.	marcs.	onc.	marcs.	onc.	marcs.	onc.
1786	39,898	4	48,080	5	109,100	2	5,766	4	11,538	0	12,291	4		
1787	80,220	0	83,636	4	101,162	6	14,306	0	33,133	4	29,077	1		
1788	84,684	0	73,318	4	120,046	5	13,482	0	58,546	4	45,347	0		
1789	82,122	0	85,326	4	121,415	5	14,684	0	47,076	0	38,891	4		
1790	80,380	0	119,285	0	117,996	6	14,783	0	40,940	0	38,539	4		
1791	83,264	3	103,387	2	123,789	0	19,727	0	39,434	5	24,552	5		
1792	106,931	1	134,088	4	183,598	6	21,470	5	42,262	1	27,960	5		
1793	111,313	1	72,904	6	234,942	5	20,101	1	34,808	0	27,256	7		
1794					370,873	6								
1795	84,981	6	79,319	4	277,553	1	43,561	4	32,183	6	27,761	1	39,360	0
1796					242,948	7								
1797					271,861	3								
1798	71,276	0	67,461	4	228,336	4	19,373	0	17,063	4	38,453	0		
1799	107,470	2	103,052	4	281,481	4	28,483	2	23,463	0	58,888	0	10,086	0
1800	62,927	4	81,290	6	237,433	4	6,914	6	66,207	2	29,583	4		
1801	83,189	0	70,697	0	263,906	7	15,608	4	39,513	4	39,150	6		
1802	67,857	4	53,754	4	283,191	1	23,003	6	20,984	6	20,279	4	63,799	0
1803	43,540	4	21,868	0			64,609	0	10,402	0	26,295	8	13,026	6
1804	62,993	4	86,350	4	320,508	6	19,202	2	25,871	4	13,610	6		
1805	58,032	0	33,083	4	306,030	0	16,264	4	32,849	4	14,910	0	96,528	0
1806	63,127	4	71,169	0	161,193	0	2,707	4	33,001	4	18,184	0	47,344	4
1807	53,829	4	22,033	4	242,031	0	14,034	1	6,629	4	8,000	0	18,640	4
1808	54,260	0	103,569	0	243,293	4	6,563	0	57,107	4	5,200	0	47,731	1
1809	69,968	4	60,690	0	233,731	4	8,580	0	22,636	4	17,641	0	64,449	4
1810	94,403	0	48,680	0	240,220	1	11,588	0	24,054	0	2,589	0	42,981	4
1811	83,604	4	81,728	4	231,317	0	2,650	4			13,684	0	38,386	1
1812	86,931	0	43,110	0	180,061	4	6,462	0	52,619	0	21,298	4	38,176	4
1813	126,130	0	43,187	0	180,897	0	4,273	4	24,000	0	3,593	0	46,678	0
1814	33,843	0	24,832	0	192,267	0	7,741	0	4,181	4			23,798	4
1815	93,640	0	36,148	0	156,719	1					3,880	0	17,050	0
1816	90,326	4	38,451	0	173,993	1							39,223	4
1817	90,373	0	37,320	3	143,209	1							16,000	0
1818	124,784	0	20,379	0	167,523	0	3,819	1					11,377	0
1819	96,394	0	26,998	0	100,427	0	33,410	4					13,172	0
1820	50,819	0	41,810	4	312,931	4							49,600	0

Tableau de l'argent fondu de 1835 à 1839 inclusivement, dans les différentes parties du Pérou.

ANNÉES.	LIMA.	TRUJILLO.	JUNIN (Cerro de Pasco).	AYACUCHO	PUNO.	ARÉQUIPA.	TOTAL EN MARCS	VALEUR EN PIASTRES.
	marcs. onc.	marcs. onc.	marcs. onc.	marcs.	marcs.	marcs. onc.	marcs. onc.	
1835	10,935	25,424	276,744	2,417	20,725	3.675	537,938	2,872,473
1836	21,509	43,784	234,404	3,045	22,411	3,793	528,948	2,796,058
1837	15.137 5	55,679 6						
	9,027	»	233,856 4	1,417	18,750	1.417	341,889 7	2,906.065 7 1/2
	2,082	2,523						
1838	16,003 5	26,685 6	251,952 1	2,000	18,000	3,772 5	320,394 1	2,723,330 1/2
1839	31,080	39,753 5	279,260 5	1,500	18,349	7,560 3	377,503 1	3,208,776 4 1/2
	103,794 2	191,849 7	1,278,197	10,370	98,233	22,218	1,706,673 1	14,506.721 4 1/2

Nota. L'argent sorti en contrebande, et qu'on porte à un cinquième, et dans quelques endroits à un tiers de la valeur, forme, pour le Pérou, un total de 521,000 marcs par an, valant plus de 5,000,000 de piastres.

Tableau de la quantité d'argent frappée au Pérou de 1835 à 1839 inclusivement.

ANNÉES.	MONNAIE DE LIMA.		MONNAIE DE CUZCO.		MONNAIE D'ARÉQUIPA.		TOTAUX.	
	MARCS.	PIASTRES.	MARCS.	PIASTRES.	MARCS.	PIASTRES.	MARCS.	PIASTRES.
1835	306,300	2,603,330	32,467	273,969 4	»	»	838,767	2,879,319 4
1836	310,250	2,637,125	46,669	396,686 4	3,101	26,358 4	360,020	5,060,170
1837	262,250	2,229,125	39,584	334,764 4	7,734	63,739	309,568	2,629,628
1838	239,850	2,038,725	30,146	255,986	16,384	139,264	286 330	2,433,975
1839	282,500	2,401,250	41,919	356,311	13,068	111,078	337,487	2,868,639 4
	1,401,150	11,909,775	190,533	1,619,717 4	40,287	342,439 4	1,631,992	13,871,952

Tableau de l'or monnayé au Pérou de 1835 à 1839 inclusivement.

ANNÉES.	MONNAIE DE LIMA.		MONNAIE DE CUZCO.		TOTAUX.	
	MARCS.	PIASTRES.	MARCS.	PIASTRES.	MARCS.	PIASTRES.
			marcs. onc. gr.		marcs. onc. gr.	
1835	»	»	496 7	71,798 3 1/2	496 7 8	71,798 3 1/2
1836	11 6	1,697 7	279 7	40,441 7 1/2	291 5	42,139 6 1/2
1837	»	»	829 7 8	119,925 3 1/2	829 7 8	119,925 3 1/2
1838	503 5	44,162 6	593	85,977 4	900 5	130,140 2
1839	33	4,768 4	210 7 6	30,476 6	243 7 6	33,243 2
	330 5	30,629 1	2,412 4 14	348,620 1/2	2,762 7 14	399,249 1 1/2

Quantités d'or et d'argent frappées à la monnaie de Lima depuis l'année 1790, jusqu'à l'époque actuelle (1846).

ANNÉES.	ARGENT. VALEUR EN PIASTR.	OR. VALEUR EN PIASTRES.	ANNÉES.	ARGENT. VALEUR EN PIASTRES.	OR. VALEUR EN PIASTRES.
1790	4,603,643 4 3/4	601,462 6	1818 (1)		
1791	4,334,335 3 1/3	584,606 1	1819		
1792	4,896,000	694,824	1820	1,086,007	501,883
1793	5,294,743	646,961	1821	476.329	266,220
1794	5,308,939	784.097	1822	1.643,908	147,817
1795	5,288,423	660,607	1823	310,523	24,419
1796	5,269.580	629,798	1824		
1797	4,347,504	583,724	1825	578,399	
1798	4,737,334	333.430	1826	1,847,885	89,332
1799	5,311,492	495,164	1827	2.706,560	52,832
1800	4,398,724	378,356	1828	2,246.777	31,144
1801	4,323,232	327,811	1829	1,107,338	122,876
1802	4.143,163	337,372	1830	1,539 830	6,338
1803	3,989,971	350,383	1831	1,832,226	
1804	4,340,237	332,519	1832	2,637.930	
1805	4,383.113	399,692	1833	2,853,153	63,072
1806	4,347,991	217,926	1834	2,710,630	
1807	3,773,930	385,638	1835	2,603,330	
1808	4,143,632	566,896	1836	2,637,123	1,589 4
1809	4,337,432	340,384	1837	2,243.742	
1810	4,492.682	343,447	1838	2,038,200	44,072
1811	4,308,823	339.387	1839	2,401,250	4.180
1812	3,886,891	873.070	1840	3,093,124	9,337
1813	4,090,036	683,140	1841	2,773,057 4	13,788
1814	3,628,717	760,883	1842	1,814,138	648
1815	3,743,217	302,280	1843	1,133,717	
1816	3,866,917	772,267	1844	64,600	
1817	3,388,333	778,316	1845	234,447	

(1) En 1818 et 1819, les Espagnols emportèrent à Cuzco les registres de la monnaie de Lima ; ce qu'on a frappé dans ces deux années doit donc se retrouver à Cuzco.

Les revenus du Pérou se composent, outre les produits des douanes, de diverses contributions dont les plus considérables sont : la taxe sur les Indiens, celle sur les gens de couleur (castas), l'impôt sur les propriétés, et celui des patentes qui se perçoit seulement dans une partie de la république.

La taxe sur les Indiens et sur les gens de couleur, bien que devant être uniforme pour tout le Pérou, présente cependant de grandes différences d'un département à l'autre. Les Indiens, possesseurs de

terres, doivent six piastres quatre réaux par an ; ceux qui n'ont point de terres sont taxés à cinq piastres, et ceux qui n'ont pas de domicile fixe, et que l'on désigne par le nom de *forasteros*, paient quatre piastres seulement. On avait diminué ces taxes peu de temps avant notre arrivée au Pérou; mais, bien que les Indiens eussent été augmentés d'une piastre dans les dernières années, on n'avait pas jugé à propos de les dégrever d'une somme plus forte, tandis qu'on avait retranché deux piastres de la contribution des gens de couleur.

Voici quelles étaient, en 1836, dans le département de Lima, la répartition de la taxe sur les Indiens et les gens de couleur, celle de l'impôt sur les propriétés et celle de l'impôt des patentes:

Province de Lima.

Taxe des Indiens.	1,457 P.	4 R.	52,173	5 1/2
— des gens de couleur et des propriétés rurales.	7,493	1/8		
— des propriétés urbaines. .	15,754	2 1/4		
— des patentes.	27,468	6 3/4		

Province de Callao.

Propriétés urbaines	721	4 1/4	2,832	5 1/4
Patentes.	2,111	3/4		

Province de Canta.

Indiens.	8,201	3 1/4	9,887	3
Gens de couleur.	1,684	7 3/4		

Province de Canëte.

Indiens.	7,667	1/2	10,388	3/4
Gens de couleur.	2,721	1/4		

Province de Chancay.

Indiens.	6,894	7 1/4	12,188	7 1/4
Gens de couleur.	5,294			

Province d'Yca.

Indiens.	5,705	5 1/2	12,854 3
Gens de couleur et propriétés rurales.	5,218	1/2	
Propriétés urbaines.	680	5 1/2	
Patentes.	1,249	7 1/2	

Province de Jauyas.

Indiens.	3,871	7	4,311 3
Gens de couleur.	439	4	

Province de Urocchiri.

Indiens.	8,702	6 3/4	9,198 6 1/2
Gens de couleur.	495	7 3/4	
Total.			113,835 1 5/8

Depuis cette époque (1836), il y a eu une augmentation considérable. Ainsi, le total des contributions s'élevait, en 1845, pour le département de Lima, à 192,281 piastres 7 réaux; pour celui de Junin, à 162,592 piastres un demi-réal; tandis qu'il n'avait produit, en 1836, que 132,553 piastres 3 réaux et demi; les départements de la Libertad et de las Amazonas, qui, cette même année, n'avaient rendu, le premier, que 109,602 piastres 5 réaux et demi, et le second que 12,604 piastres 1 réal et demi, ont payé, en 1845, la Libertad, 178,911 piastres 3 réaux, et las Amazonas, 18,543 piastres 2 réaux et demi.

Il ne nous reste qu'à reproduire le tableau officiel du produit de ces diverses contributions, tel qu'il a été publié à la fin du *Presupuesto general de gostos de la republica Peruana*, présenté au congrès en 1845.

DÉPARTEMENTS.	CONTRIBUTIONS GÉNÉRALES.		CONTRIBUTIONS DES PATENTES.	
	P.	R.	P.	R.
Arequipa	93,034	3	4,637	3 1/2
Ayacucho	149,026	3 1/2	858	5 1/2
Ancach	121,117	2	»	
Amazonas	18,543	2 1/2	»	
Callao	3,723	3 1/2	4,098	3 1/2
Cuzco	401,185	5 1/2	2,078	
Huancavelica	63,347	4	»	
Junin	158,343	2 1/2	4,248	6
Libertad	177,441	2 1/2	1,470	1/2
Lima	138,615	7 3/4	33,779	5
Moquegua ou Tacna	59,372	3 1/2	800	
Piura	53,042	5 1/2	»	
Puno	293,300	7	»	
	1,757,296	5 3/4	53,991	4

Ce qui donne, pour total des contributions générales et des patentes, une somme de 1,811,287 piastres 7 réaux 3/4; si l'on y ajoute le produit des douanes qui a été en 1845 :

Pour Arica	249,986 P.	7 R.
— Callao	1,420,579	4 1/2
— Huanchaco	77,824	
— San-Jose de Lambayeque	72,104	5 1/2
— Paita	47,247	7
Total	2,132,363 P.	

on aura, pour la somme des revenus du Pérou, 3,944,650 piastres. Il y a encore plusieurs impôts municipaux dont s'est emparé le gouvernement central, tels, par exemple, que celui des moutures des environs d'Aréquipa, dont nous avons déjà fait mention en parlant de l'agriculture. Il est donc possible que l'évaluation de M. Manuel del Rio, qui porte les revenus de la république péruvienne à 5,500,000 piastres, ne soit pas aussi exagérée qu'elle le paraît au premier abord.

A ces renseignements nous ajouterons le tableau suivant :



Statistique du Pérou. (*Extrait du* Correo Peruano *du 30 juillet 1845.*) — *Nombre d'habitants, nombre de contribuables, et valeur de la contribution, tirés de la matricule des rôles, sans y comprendre les étrangers et les esclaves.*

DÉPARTEMENTS.	PROVINCES.	HABITANTS.		NOMBRE DES CONTRIBUABLES.		MONTANT DE LA CONTRIBUTION ANNUELLE. P. R.	P. R.
Amazonas	Chachapoyas	28,739		3,910		18,543 2 1/2	
	Maynas	32,528 —	61,267	»	3,910	» —	18,543 2 1/2
Ancachs	Huaylas	66,741		12.057		30,431 2 1/2	
	Santa	10,695		2,163		13,252 3	
	Huari	36,889		6,471		26,329 0 1/2	
	Canchucos	33,105 —	147,400	6,606 —	27,297	28,904 2 —	121,417 2
Aréquipa	Cercado	53,382		6,557		30,476 2	
	Cailloma	21,440		3,445		27,942 2	
	Chuquibamba	19,145		2,587		14,610	
	Union	10,968		1,933		11,826 1	
	Camana	11,368 —	118,301	3,125 —	17,443	17,837 0 1/2 —	102,694 5 1/2
Ayacucho	Cercado	19,793		3,190		19,981 4	
	Cangallo	23,417		4,256		25,028 3	
	Parinacochas	22,987		4,690		29,904 3	
	Huanta	21,002		3,739		21,443 6	
	Lucanas	16,873		3,526		25,201 1	
	Andahuaylas	31,127 —	135,201	4,988 —	24,389	30,263 6 —	149,885 1
Callao	Callao	5,742 —	5,742	1,298 —	1,298	7.824 3 —	7,824 3
Cuzco	Cercado	58,338		7,754		31,852 6 1/2	
	Abancay	22,801		5,970		40,258 4	
	Anta	16,371		4,126		28,214 2	
	Calca	15,526		3,942		26,601 1	
	Quispicanchi	29,586		4,532		29,918 4 1/2	
	Aimaraes	29,633		4,834		28,270 5 1/2	
	Paucartambo	16,973		3,310		18,498 4	
	Paruro	13,812		3,421		22,523 1	
	Chumbivilcas	21,824		3,877		27,561 3 1/2	

	Canas.	19,588		6,136		43,965 7	
	Canchis.	16,294		5,536		40,633 2	
	Urubamba.	17,333		4,253		30,956 4	
	Cotabambas.	22,584 —	300,705	4,711 —	62,402	34,131 0 1/2 —	403,263 5 1/2
Huancavelica.	Huancavelica.	24,751		6.533		25,237 7 1/2	
	Tayacaya.	19,498		3.967		25.398 7	
	Castro-Vireina.	13,019 —	57,268	2.489 —	12,989	14,710 5 1/2 —	63,347 4
Junin.	Jauja.	64,323		14,643		69.840 1 1/2	
	Cerro.	40,612		8,089		39.451 1 1/2	
	Huanuco.	21,404		3,847		21,942 1	
	Cajotambo.	20,464		4,306		19,189 7	
	Huamalias.	23,627 —	170,430	2.138 —	33.023	12,168 5 1/2 —	162,392 0 1/2
Libertad.	Pataz.	17,686		2.957		12,603 4	
	Jaen.	7.262		1.117		4.773 3	
	Chiclaye.	23.130		4,124		23,977 3	
	Trujillo.	7,293		1,943		11,673 6	
	Lambayeque.	18,277		2,850		16,666 1	
	Cajamarca.	43,598		9,494		39,546 3	
	Huamachuco.	44,312		9,843		37.642 2	
	Chota.	59,880 —	223,458	7,916 —	40,248	32,026 5 —	178,911 3
Lima.	Cercado.	58,406		2,508		78,334 1 1/2	
	Chancay.	11.781		2,191		19.524 6	
	Canta.	15.885		2,941		13.609 6 1/4	
	Canête.	29.399		3,238		27.133 3	
	Huarochiri.	18.793		3,119		18.772 7 1/2	
	Yauyos.	15,639		2,587		14,881 2	
	Ica.	46,896 —	166,799	2.642 —	19,226	19,985 5 —	192,281 7 1/4
Moquegua.	Tacna.	24,121		4,169		23,527 1	
	Moquegua.	16,852		4,254		24,191 6	
	Tarapaca.	9,977 —	50,950	1,992 —	10,395	11,833 6 1/2 —	59.572 5 1/2
Piura.	Piura.	56,444 —	56,444	11,652 —	11,652	33,042 3 1/4 —	33,042 3 1/2
Puno.	Chucuyto.	58,164		15,378		76.836 1 1/2	
	Huancane.	51,615		10,702		54,826 0 1/2	
	Lampa.	58,604		13,183		78,349	
	Azangaro.	43,416		9,913		48,881 6	
	Carabaya.	20,604 —	232,403	5,257 —	32,433	34,207 7 —	293,300 7
Totaux.			1,726,330		316,680		1,808,374 4 1/4

Statistique du Pérou. (*Extrait du* Correo Peruano *du 30 juillet 1845.*) — *Nombre d'habitants, nombre de contribuables, et valeur de la contribution, tirés de la matricule des rôles, sans y comprendre les étrangers et les esclaves.*

DÉPARTEMENTS.	PROVINCES.	HABITANTS.		NOMBRE DES CONTRIBUABLES.		MONTANT DE LA CONTRIBUTION ANNUELLE. (P. R.)	(P. R.)
Amazonas	Chachapoyas	28,759		3,910		18,543 2 1/2	
	Maynas	32,528 —	61,267	»	3,910	» —	18,543 2 1/2
Ancachs	Huaylas	66,741		12.037		30,431 2 1/2	
	Santa	10,695		2.163		13.252 3	
	Huari	36,889		6,471		26.329 0 1/2	
	Canchucos	33,105 —	147,400	6,606 —	27,297	28,904 2 —	121,117 2
Aréquipa	Cercado	53,382		6,537		30,476 2	
	Cailloma	21,440		3,443		27,942 2	
	Chuquibamba	19,143		2,387		14,610	
	Union	10,968		1,953		11,826 1	
	Camana	11,368 —	118,301	3,123 —	17,443	17,837 0 1/2 —	102,691 5 1/2
Ayacucho	Cercado	19.793		3,190		19,981 4	
	Cangallo	23,417		4,256		23,028 3	
	Parinacochas	22,987		4,690		29,904 3	
	Huanta	21,002		3,739		21,443 6	
	Lucanas	16,873		3,526		23,201 1	
	Andahuaylas	31,127 —	135,201	4,988 —	24,389	30,263 6 —	149,883 1
Callao	Callao	5,742 —	5,742	1,298 —	1,298	7.824 3 —	7,824 3
Cuzco	Cercado	58,338		7,754		31,852 6 1/2	
	Abancay	22,801		5,970		40,238 4	
	Auta	16,371		4,126		28,214 2	
	Calca	13,526		3,942		26,601 1	
	Quispicanchi	29,386		4,532		29,918 4 1/2	
	Aimaraes	29,653		4,834		28,270 5 1/2	
	Paucartambo	16,973		3,310		18,498 4	
	Paruro	13,812		3,421		22,323 1	
	Chumbivilcas	21,824		3,877		27,561 3 1/2	

	Canas.	19,588		6,136		43,963 7	
	Canchis.	16,294		5,536		40,635 2	
	Urubamba.	17,333		4,253		30,956 4	
	Cotabambas.	22,384 —	300,705	4,711 —	62,402	34,131 0 1/2 —	403,263 5 1/2
Huancavelica.	Huancavelica.	24,731		6.533		23,237 7 1/2	
	Tayacaya.	19,498		3,967		25.398 7	
	Castro-Vireina.	13,019 —	57,268	2,489 —	12,989	14,710 5 1/2 —	63,347 4
Junin.	Jauja.	64,323		14,615		69.840 1 1/2	
	Cerro.	40,612		8,089		39.451 1 1/2	
	Huanuco.	21,404		3,847		21,942 1	
	Cajotambo.	20,464		4,306		19.189 7	
	Huamalias.	23,627 —	170,430	2.138 —	33,025	12,168 5 1/2 —	162,392 0 1/2
Libertad.	Pataz.	17,686		2,957		12,603 4	
	Jaen.	7,262		1,117		4.775 3	
	Chiclaye.	23.130		4,124		23,977 3	
	Trujillo.	7,293		1.943		11,673 6	
	Lambayeque.	18,277		2,850		16,666 1	
	Cajamarca.	43,598		9,494		39,546 3	
	Huamachuco.	44,312		9,845		37,642 2	
	Chota.	39,880 —	223,438	7,916 —	40,248	32,026 3 —	178,911 3
Lima.	Cercado.	58,406		2,308		78.334 1 1/2	
	Chancay.	11,781		2,191		19.524 6	
	Canta.	13.885		2,941		13,609 6 3/4	
	Canête.	29.399		3,238		27.155 3	
	Huarochiri.	18.793		3,119		18.772 7 1/2	
	Yauyos.	15,639		2.587		14,881 2	
	Ica.	46,896 —	166,799	2,642 —	19,226	19,983 5 —	192,281 7 3/4
Moquegua.	Tacna.	24,121		4,169		23,527 1	
	Moquegua.	16,832		4,234		24.191 6	
	Tarapaca.	9,977 —	50,930	1,992 —	10,395	11,853 6 1/2 —	59,572 5 1/2
Piura.	Piura.	36,444 —	36,444	11,632 —	11,632	53,042 5 1/4 —	53,042 5 1/2
Puno.	Chucuyto.	58,164		13,378		76.836 1 1/2	
	Huancane.	51,615		10,702		54,826 0 1/2	
	Lampa.	58,604		13,183		78,349	
	Azangaro.	43.416		9,913		48,881 6	
	Carabaya.	20,604 —	232,403	5,257 —	32,453	34,207 7 —	293,300 7
Totaux.			1,726,330		316,680		1,808,374 4 1/4

DÉPENSES DU GOUVERNEMENT PÉRUVIEN.

(*Extrait du projet de budget pour* 1845).

	P.
Corps législatif (y compris les appointements des sénateurs et députés, à huit piastres par jour pendant la session)	119,272
Conseil d'État (y compris les appointements des quinze conseillers, à 4,000 piastres chacun)	66,650
Le pouvoir exécutif (y compris les appointements du président, à raison de 40,000 piastres par an)	45,000
Ministère des affaires étrangères	21,200
Ministère de l'intérieur	20,840
Ministère des finances	23,720
Ministère de la justice	52,230
Nota. Les ministres reçoivent 7,000 piastres par an.	
Cour des comptes	58,493
Trésorerie générale	37,874
Tribunal de commerce (del consulado)	24,925
Administration de la monnaie	89,374
Administration des courriers	8,513
Tribunal général des mines	13,840
Tribunal du département de Lima	11,870
(Le préfet reçoit 5,000 piastres.)	
Cour supérieure	65,298
Trésorerie départementale	7,560
Intendance de police	5,800
Musée national	2,048
Bibliothèque nationale	3,040
Lieutenance de la douane	2,276
Lieutenance de Pisco	7,394
Bureau de recette d'Yca	3,500
— — de Palpa et Nasca	2,000
— — du cerro Azul	1,200
Lieutenance de la douane de Huacho	4,350
Gouvernement du littoral du Callao	6,944
Juge de première instance	2,000

Intendance de police.	4,728	
Douane principale.	105,089	
Estafette.	360	
Préfecture du département de Junin.	9,560	
Trésorerie.	5,484	
Tribunaux de première instance.	7,096	
Intendance de police.	2,500	
Estafette	1,500	
Établissement de la monnaie.	7,700	
Préfecture du département d'Ancachs.	6,648	
Trésorerie	6,902	
Tribunaux de première instance.	4,096	
Estafette.	600	
Bureau de recette de Santa.	1,800	
Préfecture du département de la Libertad. . . .	9,046	
Cour supérieure.	22,160	
Tribunaux de première instance.	6,256	
Trésorerie.	5,616	
Administration des courriers.	2,210	
Douane principale de Huancacho.	11,250	
Lieutenance de Trujillo.	1,200	
Douane principale de Lambayeque.	11,957	6 1/2
Lieutenance de Lambayeque.	1,038	
Lieutenance de Pacasmayo.	1,389	6
Province littorale de Piura.	6,544	
Tribunal de première instance.	2,596	
Administration des courriers.	1,000	
Douane principale de Payta..	13,040	
Lieutenance de Piura.	2,600	
Bureau de recette de Sechura.	1,250	
Département de Huancavelica.	4,972	
Trésorerie.	3,368	
Tribunal de première instance.	2,596	
Département d'Ayacucho.	6,972	
Cour supérieure.	12,380	
Trésorerie.	4,196	
Administration des courriers.	900	

Intendance de police	3,000
Département de Cuzco	8,940
Cour supérieure	23,660
Tribunal de première instance	12,600
Trésorerie	10,368
Hôtel des monnaies	27,980
Administration des courriers	2,280
Intendance de police	3,768
Département de Puno	8,894
Cour supérieure	20,980
Trésorerie	5,268
Douane du Desaguadero	3,800
Intendance de police	2,198
Tribunaux de première instance	7,200
Administration des courriers	1,170
Département d'Arequipa	11,574
Cour supérieure	43,196
Trésorerie	12,114
Lieutenance de douane	6,270
Douane principale d'Islay	24,651
Administration des courriers	2,670
Intendance de police	5,232
Département de Moquegua	6,498
Tribunaux	5,596
Trésorerie	3,694
Douane principale d'Arica	25,680
Lieutenance de Palca	5,400
Bureau de recette de Tarapaca	120
— — de Ilo	3,360
Cautionnement d'Iquique	5,300
Bureau de recette de Tacna	4,500
Département de Amazonas	2,532
Bureau de recette	1,072
Juge de première instance	1,200
Dépenses diplomatiques	196,250
Dépenses ordinaires	429,452

Dépenses extraordinaires.	1,780,684	
Dépenses de guerre et marine.	2,239,394	1 1/4
Total.	5,963,391	1 1/4

Pour terminer ces détails sur l'état financier de la république, je donnerai ici le tableau de la dette nationale.

État indiquant la dette de la république péruvienne au commerce de Londres, à la fin de décembre 1844, *en principal, intérêts et amortissements des deux emprunts contractés par les agents du Pérou.*

Le premier emprunt a été négocié par don Juan Garcia del Rio et Diego Paroissien, autorisés à cet effet par M. le général Jose de San-Martin, avec M. Thomas Kinder jeune, pour la somme d'un million deux cent mille livres sterling, divisée en douze mille actions de cent livres sterling chaque, que Linder a payées moyennant une bonification de vingt-cinq pour cent, avec reconnaissance du Pérou de toute la valeur représentative, à l'intérêt de six pour cent par an, payable par semestres fixés du 15 avril au 15 octobre, et le droit d'amortir ce capital dans l'espace de trente années, conformément au contrat passé à Londres, le 11 octobre 1822, lequel affecte le fisc de cette république à la garantie du paiement. Les dividendes ont commencé à courir du 15 dudit mois d'octobre, et les paiements de trois années ont

eu lieu à partir de la date de l'emprunt jusqu'au 15 octobre 1825; savoir : le premier, que Linder a gardé par devers lui, conformément au contrat, et les deux suivants sur les fonds du second emprunt, d'après le compte de M. Robertson et les communications de MM. Paredes e Olmedo; en sorte qu'il a joui dès le principe de ces dividendes depuis le 16 octobre 1825 et des amortissements le 1er janvier 1826, suivant la teneur littérale du contrat.

Le second emprunt, fait par M. Juan Parish Robertson, agent du Pérou, nommé par décret du 18 août 1823, émanant du congrès constituant de cette même année, a été également contracté à Londres, le 20 janvier 1825, avec M. Kinder jeune, pour une valeur de six cent seize mille livres, divisées en deux cent trente-deux actions de cinq cents livres chaque, que Kinder s'est engagé à fournir, moyennant une bonification de dix-sept pour cent. Ce contrat renferme les mêmes dispositions et confère les mêmes hypothèques que le précédent; en conséquence, ces deux emprunts n'ont fait qu'une seule opération. Ce qui a été approuvé par le conseil du gouvernement dans un décret rendu le 25 mai 1825. M. Kinder s'est réservé quinze mois d'intérêts, jusqu'au 15 avril 1826, ainsi qu'il lui a été accordé par le contrat dans lequel il a été également relaté que les amortissements commenceraient à courir du 1er janvier 1828 pour toute l'année 1827 antérieure.

Les envois à Londres pour le paiement des divi-

dendes, ainsi que des deux pour cent sur ceux du premier emprunt et un et demi sur ceux du second, pour le contractant, M. Kinder, se font pour comptes et risques du Pérou.

En 1830 et 1831, on a payé à don Estevan Tronce, deux mille cinq cent cinquante piastres pour intérêts d'un bon de huit mille cinq cents livres, par lui présenté; ce paiement s'est fait de la manière suivante : douze cent vingt piastres par la trésorerie générale, et le reste garanti en droits par la douane de la Libertad. Enfin, le gouvernement suprême, dans le contrat passé le 19 février 1842, avec Quiros Allier et Ga, a affecté au paiement de ces emprunts le quart du produit net de la vente du guano qui s'expédie en Europe. Pour conformité, les contractants désignés sont porteurs de documents attestant qu'ils ont amorti le capital de vingt et un mille deux cents livres sterling, et payé pour intérêts vingt-quatre mille cent trente-deux livres, ainsi qu'il est démontré par ce qui suit :

	PRINCIPAL DES EMPRUNTS.		DIVIDENDES par intérêts.	FONDS pour les amortissements.	TOTAL des dividendes et amortissements.
	livres sterl.	piastres.			
PREMIER EMPRUNT.					
Négocié en 1822 par Garcia del Rio et Paroissien.	1,200,000	6,000,000	»	»	»
Intérêts de dix-neuf ans, à partir du 16 octobre 1825 jusqu'au 15 du même mois de 1844, à raison de 360,000 piastres par an.	»	»	6.840,000	»	6,840,000
Pour vingt ans d'amortissement, de 1825 à la fin de 1844, à raison de 200.000 piastres par an.	»	»	»	4,000,000	4,000.000
SECOND EMPRUNT.					
Négocié en 1825 par Robertson.	616,000	3,080,000	»	»	»
Intérêts de six mois, échus le 15 octobre 1826, à raison de 184.800 piastres par an.	»	»	92,400	»	92.400
Intérêts de dix-huit ans, à partir du 6 octobre 1826 jusqu'au 15 octobre 1844.	»	»	3,326,400	»	3.326,400
Pour amortissements pendant dix-huit ans, de 1827 à la fin de 1844, à raison de 102,666 piastres 2/3.	»	»	»	1,848,000	1,848,000
	1,846,000	9,080,000	10,258,800	5,848,000	16,106,800
A DÉDUIRE : Payé au Pérou à D. Estevan Tronce et à Londres pour les contrats de guano.	21.200	106,000	125,210	106,000	229,210
	1,794,800	8,974,000	10,133,590	3.742,000	13,877.590

RÉSUMÉ DE LA DETTE EFFECTIVE.

	Livres sterl.	Piastres.
Pour les deux emprunts.	1.794.800	8.974,000
Pour intérêts des deux.	2.027,118	10,135,590
Dette du Pérou au commerce de Londres, liquidée jusqu'en octobre 1844.	3,821,918	19,109,590

Si l'on ajoute à ce total les intérêts à six pour cent depuis le 16 octobre 1844 jusqu'au 16 octobre 1849, l'on aura une somme de un million cent quarante-six mille six cent soixante quinze piastres, qui forment un total de vingt millions deux cent cinquante-six mille deux cent soixante-cinq piastres, ou cent-six millions trois cent quarante-cinq mille cinq cent quatre-vingt-treize francs.

En 1845, il y avait vingt-neuf généraux en activité, dont un généralissime (San-Martin), trois grands-maréchaux, quatre généraux de division, vingt généraux de brigade et un contre-amiral. Il faut ajouter à ces nombres quatre grands-maréchaux, deux généraux de division, quatre généraux de brigade et un contre-amiral en retraite; ce qui fait que le Pérou, pour une armée de deux mille six cents hommes, a quarante officiers généraux, dont un généralissime, sept grands-maréchaux, six généraux de division, vingt-quatre généraux de brigade et deux contre-amiraux. Encore ne comprend-on pas ici un assez grand nombre de généraux qui furent destitués en 1839, par suite des événements politiques. Le nombre des officiers supérieurs est de trois cent quatorze, et celui des officiers des grades de sous-lieutenant à capitaine, de neuf cent quatre-vingt-cinq; total des officiers, mille deux cent quatre-vingt-dix-neuf, plus quarante généraux; en sorte que le Pérou possède en tout treize cent trente-neuf officiers de tous grades; les colonels sont au nombre de

soixante-treize, et les lieutenants-colonels de quatre-vingt-quatorze.

Si actuellement nous recherchons le nombre des hommes gradés que présente un régiment, nous trouverons les exemples suivants :

Premier régiment d'artillerie.

Un colonel dont le traitement est de.	3,240 piastres.
Un adjudant	720
Un lieutenant-colonel	1,920
Deux sarjentes mayores (chef d'escadrons).	2,880
Un adjudant major.	720
Un sous-adjudant.	480
Un chapelain.	480
Un capitaine de la compagnie volante.	960
Deux lieutenants de la compagnie volante	1,440
Deux sous-lieutenants	1,200
Un capitaine de la compagnie à pied	1,440
Un second capitaine	840
Quatre lieutenants	2,400
Quatre sous-lieutenants	1,920
Neuf sergents.	1,944
Douze sergents en second	2,340
Vingt-trois caporaux.	3,312
Douze caporaux en second	1,584
Cinq cadets.	900
Quarante-deux soldats et trompettes.	5,040

En sorte que, sous le rapport de l'effectif, il n'y a qu'environ trente-six soldats sur cent quatre hommes, et que ces trente-six soldats coûtent (en ajoutant aux sommes déjà énoncées sept cent soixante-seize piastres, qui sont affectées à la secrétairerie du commandant), trente-six mille quatre cent cinquante-

six piastres, ou environ cent quatre-vingt-un mille trois cent quatre-vingt-quinze francs.

Le régiment des guides de Torata est composé de cent soixante-cinq hommes, dont vingt-neuf officiers, trente-six sergents, quarante caporaux et cadets; total des hommes gradés, cent cinq; ce bataillon coûte cinquante mille deux cent huit piastres, ou environ deux cent soixante-trois mille cinq cent quatre-vingt-treize francs.

Le corps de police se compose de six cent trente hommes, dont quatre cent treize d'infanterie et deux cent dix-sept de cavalerie; cette force est dispersée dans les principales villes de la République; à Lima, il y a cent vingt hommes à pied et cent à cheval.

L'article de la marine, dans un pays qui n'a pas une goëlette, est assez curieux. Le Pérou a en activité sept capitaines de vaisseaux, huit capitaines de frégates, un nombre égal de capitaines de corvettes, quinze lieutenants en premier de marine, six en second, deux enseignes de frégate, six enseignes gradés et treize élèves; en tout cinquante-deux officiers en activité, plus les deux amiraux dont nous avons déjà parlé, et un assez grand nombre d'officiers en retraite. Il est à remarquer que les capitaines de vaisseau en activité reçoivent de quinze à vingt-quatre mille francs par an, et ceux de frégate de douze à quinze; le nombre des matelots est de quarante-sept.

Le budget de cette marine imaginaire se monte à

la somme de cent quarante-quatre mille deux cent cinquante-deux piastres, et le total de celui de la guerre et de la marine est de deux millions trois cent cinquante-quatre mille deux cent soixante-neuf piastres. Au Pérou, les employés publics ne reçoivent en argent que la moitié de leurs appointements : le reste est converti en dette de l'État, et les plus heureux obtiennent, en paiement de la seconde moitié de leurs traitements, des billets sur la douane. Ce papier perd souvent beaucoup de sa valeur, quelquefois jusqu'à 85 pour 100; de sorte qu'un employé qui est censé recevoir mille piastres n'en touche souvent que cinq cent soixante-quinze; comme les dépenses de l'État sont beaucoup plus fortes que les recettes, on couvre une partie du déficit par ce procédé. On doit comprendre, du reste, que ce mode de paiement favorise singulièrement une espèce de contrebande pour ainsi dire légale, qui ne peut que contribuer à augmenter la démoralisation de la classe des employés. Dans l'armée, les soldats reçoivent leur paie entière en argent, mais les officiers n'en ont que la moitié, outre des rations.

Il arrive naturellement qu'étant aussi mal payés, les administrateurs qui se trouvent éloignés du centre de l'autorité abusent de leur position presque indépendante pour ne rendre leurs comptes que le plus tard possible (quelques uns même jamais), et pour spéculer de la manière la plus effrontée à l'aide des fonds appartenant à l'État qui se

trouvent entre leurs mains. Si l'on ajoute à cela le défaut d'instruction, qui est tel que, hors de l'enceinte des villes, les hommes qui savent lire et écrire sont rares, et que l'on rencontre fréquemment, surtout dans les parties peuplées exclusivement par les Indiens, des villages entiers où ces premiers éléments de nos connaissances sont inconnus, on comprendra que, malgré la manie générale, au Pérou comme au Brésil, d'être employé public, le gouvernement doit trouver peu de sujets qui réunissent la moralité et les connaissances nécessaires pour former de bons administrateurs.

Le sentiment religieux qui pourrait servir à la régénération intellectuelle de ce peuple est privé de sa force par la conduite du clergé. Bien que les prêtres du Pérou soient loin d'apporter, dans leur vie privée et publique, la même indécence que ceux des parties centrales du Brésil, et bien que les convenances extérieures soient en tout beaucoup plus strictement observées que dans ce dernier pays, il n'est cependant que trop vrai que les ministres de la religion, dans les parties espagnoles de l'Amérique du Sud, sont encore bien éloignés de mettre en pratique les préceptes de la loi qu'ils prêchent, et malheureusement le peuple, qu'ils devraient diriger vers le bien, suit, par une pente bien naturelle, beaucoup plus leurs exemples que leurs conseils. Ajoutons, en passant, que la position de fortune des membres du clergé péruvien est loin d'être uni-

forme pour tous; les uns sont fort riches, tandis que d'autres n'ont pas même le nécessaire.

Je vais entrer dans quelques détails sur l'organisation des courriers qui, du temps de la puissance espagnole, parcouraient constamment la vaste partie de l'Amérique du Sud qui lui était soumise. Une ligne régulière existait de Lima à Buénos-Ayres sur une étendue de neuf cent cinquante-huit lieues, par Jauja, Huancavelica, Ayacucho, Abancay, Cuzco, Puno, Tiahuanaco, La Paz, Boruro, Potosi, Salta, Tucuman, Santiago de Estero et Cordova. Il y avait aussi un autre courrier pour Huancavelica qui passait par Lurin, Chilca, Asia, Llangas, Turpo et Catay. Ce chemin n'était que de soixante-treize lieues, tandis que l'autre route était de soixante-seize. Il y avait de plus des communications régulières entre les points suivants :

Ayacucho et Vilcahuaman	14 lieues.
Anda-Huailas et Chall-Huanca.	24
Cuzco et Arequipa	98
Cuzco et Tinta.	22
Cuzco et Paucartambo	14
Cuzco et Calca.	6
Cuzco et Urubamba.	6
Ayabiri et Lampa.	15
Ayabiri et Crucero.	22
Ayabiri et Azangaro.	10
Puno et Arequipa.	53
Des communications régulières étaient de plus établies entre Pativilca et Huaraz.	30
Huaraz et Huaylas	17

Nepena et Huaraz	36
Bolivar et Lamas	187
Bolivar et Cajamarquilla	58
Piura et Guayaquil	92
Piura et Jaen	92
Loja et Zaruma	20
Loja et Valladolid	42
Quito et Guayaquil	84
Quito et Tuquerres	50
Bogota et Ocana	101
Bogota et Tunja	30
Bogota et Cucuta	97
Bogota et Mérida	148
Bogota et Maracaïbo	200
Tunja et Piron	50
Piron et Ocana	32
Cucuta et Suria	12
Mérida et Barinas	40
Maracaïbo et Trujillo	40
Maracaïbo et Caracas	173
Ondas et Santa-Fe Antioquia	93
Antioquia et Caceres	26
San-Bartolome et los Remedios	30
Los Remedios et Zaragoza	20
Morales et Guamoco	33
Banco et Valencia de Jesus	37
Cartajena et Tolu	20
Cartajena et Santa-Marta	60
Cartajena et Portobelo	108
Santa-Marta et le rio Hacha	45
Portobelo et Panama	26
La Paz et Zorata	29
La Paz et Caquiaviri	20
Oruro et Chuquisaca	64
Oruro et Misque	62
Oruro et Carangas	45
Cochabamba et Santa-Cruz de la Sierra	105

Potosi et Chuquisaca	25
Potosi et Lipes	130
Santa-Cruz de la Sierra et San-Javier de Chiquitos	60
Santa-Cruz de la Sierra et Loreto de Mojos	110
Tucuman et Mendoza	254
Tucuman et Rioja	101
Buenos-Ayres et Montevideo	40
Buenos-Ayres et le Paraguay	438
Buenos-Ayres et Corrientes	232
Buenos-Ayres et Santa-Fe de la Vera-Cruz	90
Santiago et Valparaiso	30
Santiago et Valdivia	292
Camana et Santiago, par Tacna, Arica, Copiapo et Coquimbo	627

Cette dernière route n'était le plus souvent parcourue que par des estafettes ou courriers extraordinaires.

Des communications étaient aussi établies entre Yca et Castro Vireyna	34
Yca et Lima (sans passer par Chincha ni Canète)	151
Camana et Tacna	82
Camana et Moquegua	55
Arequipa et Tarapaca	145
Tacna et Oruro	90
Tarapaca et Potosi	110
Lima et Huanuco	82
Yauja et Huaray	100
Lima et Pasco	52

Telles étaient les communications entretenues par des courriers réguliers en partant de Lima, le grand centre de la puissance espagnole. La route de Lima à Onda, par les vallées, avait une étendue de six cent soixante et une lieues, en suivant la côte par Lam-

bayeque, le désert de Sechura, puis par Loja, Quito, Popayan, Bogota et Rio-Seco; en y ajoutant la navigation de la Magdalena de Onda à Carthagène, sur une étendue de cent quatre-vingt-huit lieues, on a de Lima à Carthagène huit cent quarante-neuf lieues, ou mille huit cent vingt-sept entre Buénos-Ayres et Carthagène. Les courriers partaient deux fois par mois de Lima pour Cuzco, et généralement une fois pour les autres points principaux.

Entre Bogota et Caracas les courriers mettaient quarante-quatre jours, mais le voyage a été fait en vingt-huit dans des occasions extraordinaires.

Ainsi, des communications régulières étaient établies par terre entre toutes les parties du vaste empire espagnol dans l'Amérique du Sud. Une lettre partie de Buénos-Ayres arrivait à Caracas après avoir parcouru une distance de mille neuf cent quatre-vingt-douze lieues, dont neuf cent cinquante huit de Buénos-Ayres à Lima, six cent soixante et une de cette ville à Bogota, deux cent de plus jusqu'à Maracaïbo, et cent soixante-treize, enfin, jusqu'à sa destination définitive. Une pareille organisation dans de semblables contrées en dit plus en faveur de l'administration espagnole, tant calomniée sous bien des rapports, que ne pourraient le faire de longs volumes. Aujourd'hui la plupart de ces communications sont abandonnées, et sans le service des bateaux à vapeur anglais le long de la côte, tout rapport serait

bientôt impossible entre les différentes républiques qui se sont partagé cet empire.

Nous donnerons, en terminant ce chapitre, quelques détails sur l'état de l'esclavage au Pérou, empruntés à une note adressée en 1846 à M. le chargé d'affaires d'Angleterre, par le ministre des affaires étrangères de la république péruvienne.

Nous rappellerons d'abord les principales dispositions des lois espagnoles sur les esclaves. Ces lois établissaient, quant aux impôts, l'égalité des noirs et des mulâtres libres avec les Indiens, à la condition que les Africains libres reconnussent toujours un patron, qui leur servait de protecteur, et rendait leur immatriculation plus facile. Dans les ventes d'esclaves, elles donnaient la préférence aux pères pour l'achat de leurs enfants nés d'esclaves; elles accordaient le droit de pécule, ordonnaient aux tribunaux de recevoir les plaintes de ceux qui demanderaient leur liberté ou leur changement de maître pour cause de mauvais traitements prouvés, et de veiller, en outre, à ce que leurs propriétaires ne les punissent pas à l'occasion de ces plaintes; dans ces circonstances, le défenseur des mineurs était le protecteur né des esclaves.

D'autres dispositions, prises par les autorités ecclésiastiques de Lima, défendaient aux prêtres tout trafic lucratif sur les esclaves, leur enjoignaient de veiller avec toute la sollicitude évangélique à leur instruction religieuse, et menaçaient de censures ceux

qui s'opposeraient à cet exercice du ministère sacerdotal.

De 1790 à 1810, on introduisit au Pérou une moyenne de quinze cents esclaves africains par an.

La législation en matière d'esclavage a reçu, depuis l'indépendance, les modifications suivantes :

Par sa déclaration du 12 août 1821, et son décret du 24 novembre de la même année, le protecteur, général San-Martin, proclama la liberté de tous les fils d'esclaves qui naîtraient à partir de cette époque, et celle de tous les esclaves que l'on pourrait introduire désormais dans le pays. Le déeret du 24 novembre entrait, en outre, dans de minutieux détails sur la nourriture, l'entretien, l'instruction religieuse et l'enseignement d'une profession dus aux nouveaux affranchis par les maîtres de leurs pères, auxquels il n'accordait pour dédommagement que le travail de ces mêmes affranchis jusqu'à l'âge de vingt ans pour les femmes, et de vingt-quatre pour les hommes, époque où ils devaient entrer en jouissance de leur liberté. Ces mesures furent fondues dans l'article 152 de la Constitution de l'an 1823. En outre, les décrets du 13 mai 1822, du 19 novembre 1825 et du 15 décembre 1826, donnèrent la liberté à ceux qui s'étaient distingués par leur bravoure contre les ennemis de l'indépendance, aux esclaves appartenant à des Espagnols ou à des Américains réfugiés en Espagne, à ceux qui étaient devenus invalides au ervice de la république, qui avaient fini leur temps

de service, ou même qui n'avaient pu s'enrôler par suite de l'opposition de leurs maîtres.

Le règlement des propriétés rurales, publié le 14 octobre 1825, déterminait les heures de travail journalier, et le temps à accorder aux repas et au repos des travailleurs dans la journée.

Les jours de fête, tout travail est défendu, à l'exception de celui qui est nécessaire à la propreté des maisons et ateliers. S'il se présente cependant quelques travaux indispensables, on ne pourra les faire exécuter par des esclaves qu'avec la permission du curé, et en payant à chaque esclave le même salaire que gagnerait un homme libre. Les corrections sont réduites au maximum de douze coups de fouet, et encore en sont exempts les jeunes filles de quatorze ans, les femmes mariées, les vieillards, et ceux qui ont des fils arrivés à l'âge de puberté. Les délits commis par les esclaves sont jugés d'après les lois communes par le juge du lieu. La nourriture se compose de deux rations de haricots et de farine de maïs, et dans certains cas de riz et de viande. On doit habiller les esclaves tous les ans, leur assurer un abri pour la nuit, et des soins en cas de maladie dans une infirmerie ou un hôpital aux dépens du maître. L'usage des armes est défendu aux esclaves; il leur est aussi défendu de passer d'une propriété à l'autre. Pour entrer dans les populations, ils doivent être porteurs d'un billet de leurs maîtres. Les soirées sont destinées à l'enseignement des dogmes

sacrés de la religion. Pour veiller à l'exact accomplissement de ces dispositions, on nomme pour chaque vallée un commissaire qui parcourt les haciendas pour les inspecter.

La convention nationale de 1834 adopta l'article constitutionnel qui déclarait libres les esclaves venus de l'extérieur, et se montra inflexible quant à l'époque de l'émancipation, malgré les vives réclamations des cultivateurs qui se voyaient menacés d'une ruine complète; mais le congrès de Huancayo modifia ces deux dispositions, en permettant l'entrée au Pérou des esclaves importés du continent, et en portant à cinquante ans l'âge auquel les affranchis par les lois précédentes entreraient en jouissance de leur liberté. Du reste, les esclaves sont généralement très bien traités au Pérou, et font, en quelque sorte, partie de la famille de leur propriétaire.

CHAPITRE LXVI.

ITINÉRAIRE DE M. D'OSERY D'AREQUIPA A LIMA.

Suivons maintenant M. d'Osery dans son voyage d'Arequipa à Lima, le long de la côte du Pérou. Il partit le 24 décembre 1846, pour se rendre à la hacienda de Victor, dans la vallée du même nom. « La route, dit-il, était constamment sur des porphyres qui varient de couleurs; les uns étaient d'un rouge de brique, les autres roses, et l'on en voyait aussi de gris ; la plupart du temps, ces roches étaient recouvertes par des sables, mais en quelques endroits elles étaient tout à fait en évidence, comme dans les environs du village de Huchumayo, que nous traversâmes à quatre lieues de la ville. Huchumayo, construit à peu de distance du rio Arequipa, est formé d'environ trente maisons, et sa population est d'à peu près deux cents habitants; on en compte huit cents dans le canton entier. Un autre point où je vis encore les porphyres à découvert est l'endroit appelé la Caldera : c'est une série de pentes très rapides par lesquelles on descend au milieu des rochers jusqu'à la pampa qui domine la hacienda de Victor. Dans cette descente, on voit les nombreuses pierres gravées par les Indiens avant la conquête, et auxquelles on donne

dans le pays le nom de Campanas del Diablo ; ce sont peut-être des tables historiques.

» La quebrada de Victor est arrosée par le rio d'Arequipa, qui est formé de plusieurs petits ruisseaux sortant de derrière le volcan du Misti ; les premiers de ces filets d'eau viennent de Pati, et la rivière entre dans la mer à Quilca, après s'être réunie au rio de Siguas. La quebrada, ou vallée de Victor, est cultivée sur une étendue de douze lieues, depuis Mocero, qui est à six lieues au-dessus d'Huchumayo, jusqu'à Uchar. Les vallées de Huchumayo, Molleraga, Quisuarani et Palca, forment la tête de celle de Victor. Cette dernière contient vingt-quatre haciendas, trois chapelles et un curé; mais il n'y a pas plus de cent habitants dans le village même de Victor. Cette vallée produit de la canne à sucre, des fruits, de l'orge, des pommes de terre, du blé, du maïs et des oignons ; mais sa richesse principale est le raisin, dont on fait de l'eau-de-vie : cette fabrication s'élève à environ quarante mille quintaux par an. La journée avait été de douze lieues. Le 25, nous marchâmes encore deux lieues dans la fertile vallée de Victor, et j'observai, à peu de distance du village, des coupes très curieuses dans les schistes argileux. La route traversait dans cette partie quelques cours d'eau dont le plus considérable, qui porte le même nom que la vallée, pouvait avoir vingt mètres de large. Toute la journée la formation ne présenta que des sables recouvrant des alluvions à gros galets.

En sortant de la quebrada de Victor, nous entrâmes dans une pampa de sable aride qui la sépare de la quebrada de Siguas, et après une marche de huit lieues, nous atteignîmes le pueblo de ce nom, qui ne contient que quarante maisons et une centaine d'habitants. A partir de ce point, un chemin sinueux et accidenté nous conduisit, en suivant d'abord un des flancs de la quebrada, puis l'autre, à la hacienda de Santa-Anna, distante de quatre lieues de Siguas. La vallée dans laquelle nous marchions est profonde et très étroite : en beaucoup d'endroits elle n'a pas une quadra de large; comme celle de Victor, elle est très fertile, et son produit principal est l'eau-de-vie de raisin.

» Le 26, notre marche fut de dix-huit lieues; à une petite distance de Santa-Anna, nous traversâmes le rio de Siguas, que nous avions déjà passé la veille un peu avant d'arriver à ce pueblo; sa largeur est d'environ dix mètres. Nous entrâmes presque aussitôt dans une vaste pampa de sables à travers lesquels le granit paraît en plusieurs endroits. A mesure que la route se rapprochait de la mer, les collines au milieu desquelles nous marchions se recouvraient d'une végétation plus intense que sur les bords mêmes du Pacifique, ce qui leur donnait un aspect ravissant. Dans le pays, cette région, plus favorisée, porte le nom de Lomas. Lorsque nous en sortîmes, ce fut pour entrer, par une espèce de Quebrada, dans la vallée de Camana; les flancs de cette gorge étaient revêtus d'un

conglomérat sablonneux et coquillier d'une grande légèreté. La vallée de Camana porte aussi le nom de Mages; elle a au plus deux lieues de large, et ses principales richesses consistent en plantations de cannes à sucre et d'oliviers. La production annuelle s'élève à vingt-cinq mille arrobes d'un sucre grossier, appelé *chancaca* (le même que la *rapadura* du Brésil) et à quatre mille arrobes de sucre blanc. La quantité d'huile fabriquée annuellement est extrêmement variable : dans certaines années elle a atteint le chiffre de soixante mille arrobes, tandis que dans d'autres on n'en a fait que mille; la production moyenne paraît être de dix mille arrobes. La vallée produit en outre de deux mille à deux mille cinq cents fanegas de blé, environ cinq mille arrobes de piment et cinq cents quintaux de riz : ces deux derniers produits s'exportent vers l'intérieur du continent. Le manioc, le tabac, le café et les camotas y viennent bien; les fruits de toutes espèces y abondent; mais on n'y plante pas de vigne pour faire de l'eau-de-vie. Le poisson est commun et à bas prix. La ville de Camana est située à une demi-lieue de la mer. Sous le gouvernement espagnol, et même encore il y a dix ans, elle ne comptait pas moins de six mille habitants; aujourd'hui sa population est réduite à la moitié; elle est cependant capitale de province et possède une église, un curé et un sous-préfet.

»Nous passâmes la journée du 27 à Camana, et

nous fîmes une excursion à une hacienda située à peu de distance.

»Le 28, nous nous remîmes en marche pour atteindre le village d'Ocaña, situé à douze lieues de Camana; nous traversâmes la rivière de ce nom, qui a soixante mètres de largeur, à environ deux lieues de la ville; elle était déjà gonflée et difficile à passer. Toute la journée nous marchâmes sur des sables du milieu desquels on voyait sortir des blocs de granit et de schiste talqueux; une partie de la route longeait le bord de la mer; bientôt nous entrâmes dans la vallée d'Ocaña, qui a quatorze lieues de longueur, mais est assez étroite. On y récolte annuellement mille cinq cents à deux mille arrobes d'huile, trois mille arrobes de piment et mille fanegas de blé; la canne à sucre et le maïs y viennent également, mais on n'en plante qu'en très petite quantité. Avant d'arriver au village, qui a une église, un curé et environ cent habitants, nous eûmes à traverser le rio d'Ocaña, qui est large de cent mètres, et nous donna plus de peine encore que celui de Camana. La température moyenne d'Ocaña, observée pendant la journée du 29 décembre et la nuit du 29 au 30, était de 33 degrés. Le village est à environ une lieue de la mer.

»Le 30, le chemin fut très mauvais toute la journée; nous ne faisions que monter et descendre, et en plusieurs endroits les animaux enfonçaient jusqu'aux jarrets, surtout dans le cerro de Arena, qui n'est autre chose qu'une dune de sable très mou. La for-

mation se composait de schistes talqueux verts très durs, puis de syénites et de granits verts. La route qui suivit le bord de la mer pendant toute la journée s'en rapprochait quelquefois beaucoup, comme auprès du point qui porte le nom de la Planchada, et un peu plus loin, dans un autre endroit où nous vîmes des ranchos provisoires établis par les chercheurs de guano. Nous passâmes la quebrada de los Pescadores, appelée aussi de Caraveli; on y trouve avec peine un peu d'eau croupie sur le bord de la mer.

»Nous campâmes pour la nuit à la quebrada Hunda, où nous ne trouvâmes entre deux murs de rocs qu'un filet d'eau saumâtre; notre marche avait été de seize lieues. En sortant de la quebrada Hunda, nous suivîmes, sur les cailloux même de la plage, un chemin détestable qui nous conduisit, après quatre lieues de fatigue, à la partie de la route appelée les Laderas. On a coupé dans cet endroit, sur une longueur d'une lieue, un chemin élevé de trois cents pieds au-dessus du niveau de l'Océan, dans des masses de schistes talqueux verts. Ces dernières roches composaient, avec les granits verts, toute la formation. En sortant des Laderas, une course de quatre lieues nous conduisit au village d'Atico, qui est situé dans une quebrada presque privée d'eau, car il n'y a qu'un misérable petit ruisseau que l'on réserve pour arroser les plantations, et qui, en conséquence, n'arrive même pas à la mer. La vallée cultivée a une lieue de long,

et environ deux quadras de large. Il y a cinquante petites maisons et cent habitants tout au plus. On trouve à Atico du maïs, du manioc, des camotas, et quelques oliviers. Autrefois on exportait de cette vallée dix mille arrobes d'huile par an; aujourd'hui elle n'en produit pas cent. En 1824, presque tous les oliviers ont péri de vieillesse ou rongés par les insectes. On plante aussi à Atico quelques cannes à sucre pour les manger, mais on ne fabrique ni sucre ni chancaca; il y a des figues, des raisins et d'autres fruits, et l'on y fait même un peu de vin et d'eau-de-vie.

» Les tremblements de terre sont rares à Atico; cependant, en 1821, il y en eut un très fort qui détruisit l'église de Caraveli, grand village situé dans la Sierra, à dix-huit lieues d'Atico, et avec lequel se font les principales communications de ce dernier point.

» Le 2 janvier, nous quittâmes Atico, qui n'est qu'à une demi-lieue de la mer, et nous fîmes une marche de vingt-six lieues. La difficulté de trouver de l'eau potable dans cette partie nous forçait à faire d'aussi longues traites. Après avoir suivi presque toute la journée le désert de sable qui borde la mer, la route quitta la plage pour s'élever sur le plateau des lomas de Chala, au milieu desquels nous campâmes près d'une source, dans un endroit appelé *Capa*. La formation était toujours granitique et porphyrique; en sortant d'Atico même je vis des granits rouges à

gros grains, traversés par d'épais filons d'amphibole verte, compacte; plus loin, paraissaient les granits verts, puis enfin des porphyres rouges et verts.

» Le 3, nous parcourûmes une distance de six lieues sur un terrain purement granitique. Après être descendu des hauteurs de Capa, le chemin suivit le bord de la mer pendant quelque temps, puis il s'en éloigna en montant pour atteindre les lomas de Atiquipa. Ce petit village d'Indiens, composé de seize maisons, contient plus de cent habitants; il est situé à une lieue de la mer, sur des hauteurs très pittoresques, et au milieu de lomas, célèbres dans tout le Pérou à cause de l'admirable verdure qu'entretiennent des milliers de petits filets d'eau qui les sillonnent de toutes parts. Atiquipa, dont les productions consistent uniquement en bestiaux, dépend du curato de Chala, qui comprend, en outre, plusieurs villages situés dans les quebradas de Chala et de Chapara. Ces villages sont: Chala, qui compte cent cinq habitants et trente maisons; Maraicasa, avec trois cents habitants; Guano-Huano, avec cinq cents, et Quicacha, avec quatre cents, dans la quebrada de Chala; et ceux de Chapara, peuplé de huit cents habitants, de Achanisso, de quatre cent cinquante, et de Caramba, de quatre cents, dans la vallée de Chapara. Les productions de ces quebradas sont : le maïs, le blé, la pomme de terre, l'huile d'olive et les fruits. Chala seul fournit dans les bonnes années jusqu'à douze mille ar-

robes d'huile qui se réduisent à mille dans les années moins favorisées.

»Le 4, nous suivîmes dans une longueur de quatre lieues les lomas, sur une formation de granit gris à gros grains, puis nous descendîmes au bord même de la mer, que nous longeâmes pendant deux lieues sur une plage de sable fin où les flots venaient mouiller les pieds de nos animaux; enfin, une course d'une lieue nous conduisit de la côte à Yauca. C'est un village d'une centaine de maisons dont la population peut être d'environ deux cent vingt habitants; il est à une demi-lieue de la mer en ligne directe. La vallée à laquelle il donne son nom, et qui contient deux autres petits villages, est cultivée sur une longueur de dix-sept lieues. Bien que l'eau y soit rare, elle produit du blé, de l'huile, des fruits et du piment; mais elle n'exporte qu'un peu de blé et de l'huile, dont la quantité varie de quatre mille à mille arrobes, selon les années.

»Le 5, notre marche fut encore de sept lieues, et cette journée fut très pénible, parce que le chemin traverse continuellement des sables dans lesquels les animaux s'enfonçaient jusqu'aux genoux. La formation inférieure à ces sables paraissait être le porphyre rouge, à en juger par les nombreux fragments de cette roche que l'on voyait à la surface. A peu de distance de notre point de départ, nous laissâmes à notre gauche un chemin nouvellement ouvert pour remplacer celui que nous suivions, mais qui a

le défaut d'être beaucoup plus long. Un peu avant d'arriver à la hacienda del cerro Colorado, qui est à une lieue d'Acari, nous traversâmes la rivière qui porte le nom de ce village; sa largeur est d'environ 7 mètres, et, en arrivant à Acari même, nous la passâmes une seconde fois.

»Acari est le dernier village du département d'Arequipa, que l'on rencontre avant d'entrer dans celui de Lima; il a environ cent habitants répartis dans une vingtaine de maisons; il est à six ou sept lieues de la mer. La quebrada d'Acari a douze lieues de long, et est peuplée d'un millier d'habitants qui s'occupent surtout de l'élevage du gros bétail. Il y a, en outre, dans la vallée trois haciendas de canne à sucre; la plus considérable est celle de Chocarento qui appartient au couvent de San-Domingo de Lima. Les trois haciendas produisent par an dix-huit mille arrobes de chancaca; celle de Chocarento produit de plus de dix à onze mille arrobes de sucre blanc, et quatre cents arrobes d'eau-de-vie, car elle possède aussi des vignes; mais on prétend qu'à l'eau-de-vie de raisin elle mêle des esprits tirés de la canne à sucre.

»Acari a des oliviers, mais ne fabrique point d'huile; les olives sont vendues à l'état de fruit. On en vend ainsi chaque année de quatre à cinq cents arrobes. C'est des autres pueblos, et surtout de Yauca, que vient l'huile nécessaire aux fabriques de savon d'Acari. Le village exporte par an environ trois mille

arrobes de piment au prix moyen d'une piastre l'arrobe.

»La température moyenne de ce point est de 22°,15.

»Le 7, nous campâmes à un endroit nommé Pango, à sept lieues d'Acari, et le 8, à dix-sept lieues plus loin, au lieu dit Corralones. Pendant ces deux jours, la formation avait été constamment composée de porphyres rouges et verts; mais, en approchant de Corralones, nous vîmes quelques grès blancs et jaunes superfins très friables. En sortant de Pongo, nous entrâmes dans une pampa de sable que nous ne quittâmes qu'à Corralones, qui est dans la quebrada de Tunga, et où l'on ne trouve que quelques arbustes sur le bord d'un ruisseau, mais point de pâturages. C'est dans cette pampa que l'on coupe la limite qui sépare les départements de Lima et d'Arequipa; elle est formée par une quebrada dans laquelle on ne trouve un peu d'eau qu'au plus fort de la saison des pluies.

»Le 9, nous marchâmes toute la journée dans des sables interrompus par quelques quebradas verdoyantes. Les granits se présentaient en gros fragments, et à la partie superficielle du terrain je vis quelques grès ou des argiles blanches très sablonneuses et très légères traversées par des veines de rouille. A six lieues de Corralones, nous passâmes à l'endroit connu sous le nom de Cahuaché. Cet établissement est situé dans une vallée qui porte le nom

de Nasca, petite ville qui passe pour une des plus anciennes du Pérou. On y fonda, en 1591, l'église et le couvent de Saint-Augustin, sur un terrain donné par le cacique don Garcio Nasca. Au milieu de la place principale on avait élevé une colonne en mémoire de la bataille d'Ayacucho; mais elle est à peu près détruite aujourd'hui. Le courrier qui va par terre d'Arequipa à Lima passait autrefois par Nasca, qui est encore à présent la résidence du maître de poste. Cette ville possède un système d'aqueducs très remarquable pour lui fournir l'eau nécessaire; les travaux sont l'ouvrage des Indiens. Les conduits sont de pierres sans mortier, et recouverts d'un dallage; plusieurs ont jusqu'à 1m,35, et 1m,65 de hauteur du fond au sommet de la voûte; d'autres sont beaucoup plus bas; quelquefois il y a plusieurs étages de canaux superposés : on avait ménagé dans ces constructions des fenêtres qui servaient et servent même encore à les nettoyer. Le district de Nasca contient mille cinq cent dix-sept habitants, mille trois cent quatre-vingt-six blancs et cent trente et un Indiens. A huit lieues de Cahuaché, nous atteignîmes San-Juan de Changuillo, misérable hameau de huit à dix masures habitées par une trentaine de personnes; il y a une petite chapelle. Ce pauvre établissement donne son nom à une vallée qui descend de Palpa, petite ville située sur la route d'Arequipa à Lima, et dans le voisinage de laquelle il y a de riches mines d'or et d'argent. Les maisons de cette

ville sont voûtées, et l'on y construit une église, bien qu'il y en ait déjà une en assez bon état.

» Dans la vallée de Changuillo se trouvent espacées de deux en deux lieues quatre haciendas qui portent les noms de San-Javier, de San-Jose, de San-Pablo et de la Ventilla : elles appartenaient autrefois aux Jésuites; on y cultive le coton : celle de San-Javier, qui est la plus considérable, en produit environ cent mille arrobes par an; on en tire, en outre, cinq cents bouteilles d'eau-de-vie de raisin. Elle contient six cents esclaves (hommes, femmes et enfants), dont trois cents travailleurs. San-Juan de Changuillo est à une lieue au-dessous de San-Javier.

» Cette vallée contient encore le pueblo de San-Juan del Ingenio, dont les maisons sont petites, mais construites en pierres; il est habité par une quarantaine de familles. Ce village est à environ cinq lieues de Palpa, et à deux lieues au-dessous de Changuillo.

» Le 10, nous ne fîmes que quatre lieues pour atteindre la hacienda de Guayuré, où l'on cultive le coton, et surtout la vigne; elle possède une jolie petite chapelle. La vallée à laquelle elle donne son nom se réunit à celle de Changuillo, et il n'y a qu'une distance de trois lieues entre Palpa et cet établissement. Notre route avait été constamment sur des sables ou des argiles blanches très molles.

» Le surlendemain 12, nous fîmes quatorze lieues et demie toujours sur les sables à la surface desquels quelques morceaux épars de granit et de diorite

indiquaient quelle devait être la formation inférieure. Sur quelques points de la longue côte qui descend à la plaine d'Yça, je vis des affleurements d'une argile marneuse, blanche, à veines ferrugineuses.

» La Aguada de los Patos, auprès de laquelle nous nous arrêtâmes pour la nuit, était une mare d'eau croupie, reste du rio d'Yça, desséché dans cette saison. Dès le pied de la descente dont nous avons parlé, on est dans la vallée d'Yça, et bientôt on entre dans des rangées d'arbres qui continuent jusqu'à la ville.

» Le 13, nous fîmes sept lieues et demie, et nous marchâmes toute la journée dans ces avenues d'arbres qui dans le pays s'appellent Calijones; le terrain était sablonneux, et le chemin bordé de haciendas et de maisons. Nous traversâmes le rio Yça, complétement à sec à notre passage, tandis que peu d'heures après l'eau courait dans son lit. Dans une des avenues des environs d'Yça, que l'on distingue par le nom de Garganto, on voit une filature qui appartient à un Irlandais, M. Pierre Lloyd.

» La vallée d'Yça, qui a quatorze lieues de longueur sur une largeur considérable, contient, outre la ville qui lui donne son nom, plusieurs petits villages appelés Pueblo-Nuevo, Santiago, Carmen, San-Juan, Molino, Pongo, Chupaca : quelques uns ont de trois à quatre cents habitants; la vallée entière en contient de vingt-cinq à trente mille.

»La vigne constitue la principale richesse de cette région ; elle y vient bien et dure très longtemps. On cite à Tacaraca un vignoble de raisin noir qui est célèbre depuis l'an 1606; on croit qu'il fut planté par Francisco Carabantes à l'époque de l'introduction de la vigne au Pérou, en 1556.

»La vallée produit par an environ soixante-dix mille botejas d'eau-de-vie : chacune de ces botejas pèse neuf arrobes ; mais il faut en retrancher trois pour le poids de l'enveloppe, et elles se vendent à raison de douze piastres. Cette eau-de-vie s'envoie dans des outres au cerro de Pasco. On fait aussi par an six à huit mille bouteilles de vin. Un autre produit très abondant de cette vallée c'est l'alfalfa, qui sert de nourriture aux animaux des nombreux arrieros du pays. On ne sème pas de blé à Yça : on l'y transporte de Lima, du Chili et de Chincha. A trois lieues de la ville du côté de la Sierra, il y a une plantation de canne à sucre où l'on commence à fabriquer du sucre, de la chancaca et de la mélasse.

» La vallée d'Yça produit aussi du coton, environ dix à douze mille arrobes par an, et il y vient beaucoup de camotas, melons, sandias, pommes de terre, etc.

» Yça, capitale de la province du même nom, est une assez jolie petite ville d'environ cinq mille habitants; elle est entourée du côté de l'est par une espèce de barrière très pittoresque, formée par des collines de sable; l'ensemble de son plan se rap-

proche beaucoup de la forme triangulaire. Elle se compose de sept cent quarante-cinq maisons de terre et de quatre-vingt-cinq autres qui sont d'une bonne construction. Yça compte vingt rues qui sont divisées en quatre quartiers. La grande place est spacieuse et ornée de deux séries de portails voûtés; elle se couvre chaque jour des tentes et des légers étalages d'une foule de marchands ambulants. Le commerce d'Yça est considérable, parce qu'elle sert d'entrepôt à une grande partie des marchandises qui de là se répandent dans l'intérieur. Elle est séparée de la petite ville de Pisco, qui lui sert de port, par une distance de seize à dix-sept lieues. Pisco a environ trois mille habitants, et sert de résidence au lieutenant des douanes de la province. Les autres autorités, telles que le sous-préfet, le juge de droit, l'administrateur du courrier et quatre écrivains publics, demeurent au chef-lieu.

» Yça a eu souvent à souffrir des tremblements de terre. Fondée en 1563 à une lieue et un quart environ au sud-est de l'emplacement actuel, au point appelé Tocara, sous le nom de Villa de Valverde, elle fut détruite au bout de six ans d'existence par un tremblement de terre; les habitants se transportèrent alors à l'endroit que l'on nomme aujourd'hui Pueblo-Viejo. Cet établissement populeux prit le titre de ville, et fut presque complétement ruiné le 13 mai 1647 par un événement du même genre. Une troisième catastrophe, arrivée en 1664, acheva

sa destruction, et enterra sous les décombres plus de quinze cents personnes. On construisit alors la ville actuelle sous le nom de San-Géronimo de Yça; depuis ce temps elle a éprouvé deux autres tremblements de terre : le premier, le 30 mai 1813, et le dernier en juillet 1834; leurs traces ne sont pas encore complétement effacées, et il s'écoule rarement trois mois de suite sans que l'on y éprouve quelques petites secousses.

» Yça a quatre paroisses : San-Géronimo, Santa-Anna, qui a deux églises, et Luré; parmi les autres églises, on peut remarquer la Matriz, qui est en ruine, San-Agustin, San-Francisco, San-Juan de Dios, el Socorro, San-Jose, et les trois chapelles de Jésus-Maria de Guadalupe et de la Prison.

»L'église San-Agustin appartient à des moines de cet ordre établis en 1583, qui sont au nombre de onze, et habitent dans des maisons particulières.

»San-Francisco dépend du couvent de San-Antonio, fondé en 1580; San-Juan de Dios est l'église de l'hôpital : c'est un ancien couvent dont la fondation remonte à l'année 1690. El Socorro appartient à un Beatorio de filles fondé en 1787 : cet établissement contient soixante religieuses.

»Les Jésuites avaient fondé en 1748 un collége de la Merced dans lequel on a établi, en 1827, celui de San-Luiz Gonzaga; il a quatre chaires et des revenus annuels de quatre mille six cent cinquante piastres. En 1828, a eu lieu l'établissement d'un collége

pour les femmes sous le nom de las Educandas. Il y a en outre à Yça une école normale lancastérienne et quelques écoles primaires particulières. Comme la rivière qui porte le nom de la ville est à sec pendant la plus grande partie de l'année, on y boit de l'eau de puits, qui est du reste de bonne qualité. Il ne pleut jamais à Yça; aussi les toits des maisons sont-ils plats et sans solidité. Le thermomètre, renfermé à deux pieds de profondeur, marquait, après la nuit du 13 au 14 janvier, 23°,4, et après la journée du 14 et la nuit suivante, 23°,6.

»Le 16, nous quittâmes Yça, et nous parcourûmes dans notre journée un trajet de douze lieues. Nous visitâmes le petit village de San-Juan, qui n'est qu'à deux lieues de la ville; ses environs sont plantés de nombreux poiriers, et l'on y récolte beaucoup de fruits de toute espèce et du piment. San-Juan a une petite chapelle. A deux lieues du village on entre dans la pampa de Chunchanga, qui est une des plus pénibles à traverser, parce qu'elle est entièrement formée d'un sable très mou, à la surface duquel je vis des fragments granitiques épars. Nous fîmes quatre lieues dans cette pampa pour atteindre la vallée de Chunchanga, qui est la même que celle de Pisco; elle ne contient pas de villages, mais seulement des haciendas où l'on fabrique de l'eau-de-vie de raisin. La production totale de la vallée s'élève à quinze mille botejas par an. Il y a environ quinze cents esclaves employés dans ces haciendas qui possèdent en

commun une petite chapelle et y entretiennent un curé. Le soir, nous arrivâmes à un de ces établissements qui porte le nom de hacienda de Monteroba, et est situé à six lieues de Pisco.

»Le 17, nous traversâmes, à deux lieues de la ferme où nous avions passé la nuit, le rio de Pisco, qui a environ 30 mètres de large, mais dont la rapidité est extrême; puis nous fîmes six lieues dans une plaine de sable pour arriver à la vallée de Chincha. Les sables de cette pampa résistent bien sous les pieds des chevaux, et paraissent recouvrir des granits. Enfin, une course de cinq lieues dans la vallée nous conduisit au pueblo de Chincha-Alta, où nous nous arrêtâmes pour la nuit. C'est un joli village régulièrement construit; il a une place d'un aspect agréable sur laquelle s'élève une belle église. Chincha-Alta est très commerçant, et sa population, qui est exclusivement indienne, paraît vivre dans l'aisance. Le district contient, dit-on, dix mille habitants.

»Le lendemain, nous atteignîmes le village de Chincha-Baja, après une marche d'une lieue et un quart. Ce second village est presque abandonné aujourd'hui, et la plupart des maisons tombent en ruines; sa population est blanche, mais le district entier ne contient pas cinq mille habitants.

»Chincha-Baja, fondé par don Diégo de Almagro, porta longtemps le nom de Ciudad de Santiago Almagro, et renferme le couvent de San-Domingo,

fondé, dans les premiers temps de la conquête, par F. Domingo, de San-Thomas, religieux dominicain, sur les ruines du temple que les Incas avaient élevé au Soleil dans cette vallée. Les rentes de ce couvent s'élèvent encore aujourd'hui à mille six cent quatre-vingts piastres.

» La vallée de Chincha était une des parties les plus florissantes de l'empire des Incas. Lorsqu'ils voulurent en faire la conquête, le roi du pays leur opposa une armée de trente mille hommes qui repoussa victorieusement la première invasion, et les obligea à envoyer de Cuzco une seconde armée pour venir à bout de leur entreprise. La vallée a environ dix lieues de long sur cinq de large, et sa population totale est d'à peu près seize mille âmes. Outre les deux villages dont nous avons déjà parlé, elle contient plusieurs haciendas dont les trois principales s'occupent de la culture de la canne et de la fabrication du sucre; elles possèdent quinze cents esclaves.

» La production annuelle de la vallée est de vingt-cinq mille arrobes de sucre et autant de chancaca; on y fait aussi un peu d'eau-de-vie de canne.

» La quantité d'eau-de-vie de raisin livrée au commerce s'élève à cinq mille quintaux par an. On récolte aussi dans ce pays : du blé, du riz, du maïs, des haricots, de l'alfalfa, des pois chiches, des oranges, des bananes, des avocats, des chirimoyas, etc. On porte chaque année pour trente mille piastres de ces différents produits à Yça et à Pisco.

»Le 19 janvier, nous fîmes quatorze lieues ; le chemin fut très bon pendant tout ce trajet ; il s'étendait partout sur des sables durs. Dans la première partie de la journée nous suivîmes le bord même de la mer à quelques mètres seulement de l'eau, puis nous montâmes sur des falaises dont il fallut descendre en arrivant au rio de Canète. Cette rivière est profonde et a un courant rapide ; nous la traversâmes à gué sur le bord de la mer même, puis nous entrâmes dans les bosquets de la vallée de Canète ; et après avoir traversé plusieurs haciendas, et laissé à droite le Pueblo-Nuevo de Canète, nous atteignîmes l'établissement de Matta-Ratones. Bien que la formation inférieure fût restée cachée pendant toute la journée, j'avais cependant tout lieu de croire que c'était le granit.

» La vallée de Canète s'appelait autrefois Huarcu. Lorsque les Incas en firent la conquête, elle appartenait au roi Chuquimancù, et pouvait, réunie aux vallées de Mala, de Chilca et de Lunahuana, rassembler une armée de trente mille guerriers. Sa longueur est de cinq lieues et sa largeur presque égale ; elle est très bien cultivée et renferme deux villages principaux : Villa de Canète et el Pueblo-Viejo ; il y en a deux autres plus petits qui sont Cerro-Azul, sur le bord de la mer, et le Pueblo del Imperial, à une petite distance sur la route de Lunahuana.

» La vallée entière compte environ six mille habitants, dont plus de deux mille esclaves noirs. La

production principale est le sucre. Il y a huit grandes haciendas qui en fabriquent annuellement cent cinquante mille arrobes. Sur cette quantité il y a cent mille arrobes de sucre blanc, et le reste en sucre brun (*moscovado*), et rapadura. Ces sucres sont expédiés au Chili, à Lima et à Yça. Nous donnerons ici un court aperçu sur les procédés de fabrication usités pour le sucre dans la vallée de Canète.

» La canne est écrasée dans la plupart des usines entre des cylindres verticaux et assez grossiers, faits de cuivre ; on leur donne le nom de *trapiches*, et ils sont mus par des animaux : c'est la méthode des anciens Espagnols. Dans quelques haciendas, et en particulier à Matta-Ratones, on a introduit un nouveau système : ce sont des cylindres cannelés, de fonte très dure, qui viennent d'Angleterre et sont mis en mouvement par des roues à eau. A la hauteur de l'arête de tangence des deux cylindres est une planchette de fer garnie de trous par lesquels les nègres font passer la canne sans courir le risque d'être emportés eux-mêmes sous les cylindres ; de l'autre côté, une toile sans fin de 7 à 8 mètres de long est disposée en plan incliné, et conduit les bagaços (cannes privées de leur jus) à l'entrée des fourneaux qui servent à la cuisson.

» Des trapiches le jus s'écoule par un canal dans deux grandes cuves dont la capacité est calculée de manière qu'elles se remplissent pendant le temps d'une cuisson. Six ou huit chaudières appelées *pailas*,

reçoivent, pour le cuire, le jus des cuves au moyen d'un canal. Quand ces chaudières sont pleines, on y introduit une portion de chaux et un peu de potasse, puis on donne une première cuisson qui dure de trois heures et demie à quatre heures. Le feu est entretenu sous les chaudières au moyen des bagaços, et un nègre, armé d'une grande écumoire en calebasse, enlève l'écume à mesure qu'elle se forme, et la jette dans de petites cuves latérales. La première écume, qui est verdâtre, se recueille dans des tonneaux pour être jetée; les autres restent pendant toute la nuit dans les petites cuves, et chaque matin on décante la liqueur qui est mêlée avec le jus nouveau qui arrive des trapiches pour se cuire. En sortant des chaudières, le sirop est conduit par un canal dans de grands réservoirs où il repose pendant toute la nuit; puis un autre canal le conduit dans une chaudière unique où il tombe, après avoir traversé un tamis de serge de laine, pour y subir la véritable cuisson qui l'amène au point de sucre : c'est la partie la plus délicate de l'opération, et elle dure environ une heure et demie. Aussitôt que le sucre est suffisamment cuit, on enlève un tampon placé à la partie inférieure de la chaudière, et le sucre liquide s'écoule dans un récipient d'où on le retire avec de grandes cuillers pour le verser dans des moules de terre qui ont la forme d'un pain de sucre. Ces moules contiennent de cinq arrobes à cinq arrobes et demie ; on y laisse le sucre pendant quarante-huit heures, puis on les porte dans

des magasins où on les range au-dessus d'une rainure qui a une légère pente; on enlève alors un bouchon placé au sommet du moule, et la mélasse s'écoule par l'orifice ainsi rendu libre, et se rend, par une suite de canaux, à la fabrique d'eau-de-vie pour y être utilisée : l'entier écoulement de la mélasse dure huit jours. Il faut alors passer au blanchiment du sucre. La première opération consiste à enlever le corazon des pains. On appelle ainsi une couche de mélasse de 6 à 8 centimètres d'épaisseur qui se sépare de la masse du sucre à 10 ou 12 centimètres de la surface large du pain. Cette mélasse empêcherait l'eau argileuse de traverser le pain ; on l'enlève donc, et on la met de côté. On étend alors une couche d'argile à la surface du pain, et on la couvre d'eau qui suinte à travers la masse saccharine. Cette opération se renouvelle jusqu'à trois fois, selon le degré de blancheur que l'on veut obtenir, et chaque fois elle dure huit jours.

»Pour la fabrication des eaux-de-vie de canne, on se sert de la mélasse qu'on mélange avec une quantité d'eau quadruple, et qu'on laisse fermenter pendant huit jours dans de grandes cuves de bois. Ce mélange prend alors le nom de *mosto*, et c'est sa distillation par différents procédés qui donne l'eau-de-vie. A Matta-Ratones on emploie l'alambic continu de Derosne à Paris.

»On venait d'établir dans la vallée une hacienda de vignes, mais elle ne donnait pas encore de résultat.

» On fabrique peu d'eau-de-vie de canne dans le pays, à cause des droits énormes qu'elle paie. La canne à sucre donne à Canète trois ans de suite sans être replantée. Il y a des plantations de maïs, de manioc, de camotas, etc., suffisantes pour la consommation des habitants; on y récolte aussi des fruits; enfin, on estime la quantité de gros bétail appartenant à la vallée à environ trois mille têtes, et les animaux de charge n'y sont pas rares.

» La Villa ou Pueblo-Nuevo de Canète est la capitale de la province ; elle a été fondée en 1556 par ordre du vice-roi don Andres Hurtado de Mendoza, marquis de Canète, qui lui donna son nom. Elle a été bâtie sur un plan régulier, se compose d'une centaine de maisons, et possède deux églises ; sa population est d'environ huit cents individus. La température de Canète, observée pendant la nuit du 21 au 22 janvier, était de 24°,3, et pendant la journée du 22, et la nuit suivante, de 24°,5.

» Le Pueblo-Viejo est à une lieue au nord-ouest du précédent; il y a une mauvaise petite église, mais point de curé. Le couvent de San-Francisco, qui y fut fondé en 1576, est aujourd'hui en ruines; la population du Pueblo-Viejo est de quatre cents habitants.

» Cerro-Azul, qui est à deux lieues de la ville, contient environ deux cent cinquante habitants Indiens, qui s'occupent de la pêche; il a une petite chapelle.

»Pueblo del Imperial a environ six cents habitants Indiens et une église ; il n'y a qu'un curé pour ces quatre villages.

»A un quart de lieue à l'est de Matta-Ratones est l'ancien palais de Chuquimancù : c'est une grande masse de terre située sur une morne de sable ; les murs ont deux pieds d'épaisseur : ce devait être un véritable château fort. A peu près à la même distance, à l'est-nord-est du Pueblo-Viejo, est une montagne élevée et aride appelée Cerro del Oro. Elle est couverte des ruines d'une ville indienne qui a dû être immense, à en juger par ses débris, et surtout par un vaste cimetière qui a la forme d'un carré de deux quadras de côté et est entouré de murs ; on y a trouvé des milliers de cadavres avec leurs habits, et beaucoup même avec leurs cheveux : on enterrait auprès d'eux des vases de terre. Tous les murs de ces ruines, comme ceux du palais de Chuquimancù, sont construits en terre, et ont une épaisseur d'un pied et demi à deux pieds.

»A cinq lieues au nord-est de Canète, est la quebrada de Lunahuana, qui est la même que celle du rio Canète ; elle contient deux pueblos peuplés de plus de quatre mille habitants.

»A Lunahuana même on a jeté sur la rivière un pont de lianes, par lequel on est obligé de passer dans la saison des pluies. Deux lieues au-dessous de ce point est le village de Pacaron, qui contient mille habitants. La vallée de Lunahuana est très bien cultivée, et pro-

duit annuellement six mille quintaux d'eau-de-vie de raisin.

» Le 24, notre marche fut encore de quatorze lieues. La route s'étendit toute la journée sur des sables à travers lesquels les granits perçaient en plusieurs endroits. Nous traversâmes les villages de Pueblo-Viejo, Cerro-Azul et Asia : ce dernier est très peu considérable, et n'a qu'une cinquantaine d'habitants; la vallée qui porte son nom n'a pas d'eau ; celle que l'on y boit provient de puits. Quand il y arrive des inondations de la Sierra, on en profite pour semer du maïs, des melons et des sandias ; on y recueille aussi des oranges et des bananes. Un peu avant d'arriver à Asia, on traverse un passage assez difficile, mais de peu d'étendue, appelé dans le pays Malpasso de Asia. A l'est de ce village sont ceux de Cocylla et de Calango, dont le district peut contenir deux mille habitants. Le chemin passe sur le bord même de la mer, au pied de mornes élevés, composés d'un cascalho désagrégé dont il se détache souvent des fragments.

» Le soir, nous arrivâmes au pueblo de Mala, après avoir passé à la hacienda de Bujama, qui n'en est qu'à une très petite distance. Cette hacienda et celles de Salitre et de Guaranzal sont les trois principales de la vallée de Mala, qui en contient encore d'autres moins importantes, telles que celles de Lunibrera, Escala, etc. On plante dans cette vallée beaucoup de grains et de fruits pour engraisser les porcs, qui forment la base de son commerce. Le manioc,

les camotas et l'alfalfa abondent à Mala. C'est dans ce village, dont les maisons et l'église tombent en ruines, qu'eut lieu l'entrevue de Pizarro et d'Almagro pour régler leurs différends. Mala contient cinq cents habitants libres et trois cents esclaves. La vallée entière est peuplée d'un million d'habitants, la plupart Indiens. La distance du village à la mer est d'environ une lieue et demie.

» Le 25, la formation, pendant le trajet de douze lieues et demie de ce jour, fut composée de porphyres verts et de schistes talqueux de la même couleur; dans quelques endroits cependant ces dernières roches passaient au schiste argileux. Le chemin est en général assez bon; mais, dans quelques endroits, entre Mala et Chilca, il passe sur des sables mous. Pendant tout ce trajet, on est à une lieue et demie ou deux lieues de la mer, excepté dans un endroit où la route se rapproche beaucoup du point appelé Puerto de Jaquay. A quelque distance de Mala on traverse le rio de même nom, qui est peu profond, mais très rapide, et large d'environ 90 mètres. Près des bords de cette rivière est le petit hameau de San-Antonio. Au delà de Chilca, on trouve les Caracoles : cette localité partage avec le cerro de la Boteja, qui se trouve à mi-chemin à peu près de Chilca à Lurin, une assez triste célébrité, due aux attaques des voleurs contre ceux qui suivent ce chemin.

» Chilca est situé à une lieue de la mer, à l'issue

d'une grande vallée aride et sans eau. Le village est grand, bien bâti, et son église est remarquablement belle et bien entretenue. Le district contient, dit-on, six mille habitants, tous Indiens, qui sont fort industrieux ; ils exploitent le sel marin et tressent des chapeaux et des porte-cigares de paille d'un grand prix; ils se procurent l'eau qui leur manque en creusant des puits du fond desquels des cubes creux de bois l'amènent à la surface au moyen d'un treuil; mais ils n'ont de récolte abondante que lorsqu'une inondation accidentelle, descendue des montagnes, apporte à leurs terres l'humidité nécessaire; le reste du temps ils n'obtiennent avec beaucoup de travail qu'une petite quantité de légumes, de figues, de raisins et d'alfalfa ; ils cultivent aussi quelques fleurs.

» La vallée de Lurin contient, outre le pueblo de même nom, celui de Pachacamac : ces deux villages, presque entièrement habités par des Indiens, récoltent beaucoup de légumes et de fruits qui sont portés à Lima. Les convalescents fréquentent Lurin à cause de la salubrité de son climat.

» La population de la vallée est d'environ quatre mille habitants. Un peu au delà de Lurin est la grande hacienda de San-Pedro de Lurin, qui possède cinq cents esclaves, et produit annuellement quinze mille arrobes de sucre blanc, cinq à six mille arrobes de chancaca et six mille barils d'eau-de-vie. Ce fut dans cette hacienda que nous nous arrêtâmes pour la nuit.

» Le 26 janvier, après une course de six lieues, nous

atteignîmes la ville de Lima. A peu de distance de Lurin, nous traversâmes une rivière de 12 à 13 mètres de large, mais profonde et rapide, qui porte le nom du village que nous venions de quitter. On passait autrefois cette rivière sur un beau pont de pierre qui est tombé aujourd'hui.

» Sur une hauteur, près du rio de Lurin, on voit les ruines de la ville indienne de Pachacamac. Ce sont de petits enclos à moitié détruits qui s'étendent sur trois collines, à un quart de lieue de la mer. Il reste encore debout une portion d'une grande muraille qui paraît avoir entouré le tout. Ces constructions sont de briques.

» A partir du point où l'on passe le rio de Lurin jusqu'au pied de la côte par laquelle on descend dans la vallée de Lima, le chemin est accidenté et sur des sables très mous.

» La formation nous présenta continuellement des porphyres et des granits. On donne le nom de Piedra Lisa à une masse de calcaire noir avec des veines blanches, qui paraît métamorphosé par le contact des terrains anciens, et que l'on voit aux trois cinquièmes environ de la distance qui sépare Lurin de Lima. »

CHAPITRE XLVII.

DÉPART DE LIMA. CERRO DE PASCO. PRODUITS DES MINES DU NOUVEAU MONDE. MINES DE MERCURE DE HUANCAVELICA. PYRAMIDE DE CURUMBA. PONT SUSPENDU DE L'APURIMAC.

Je m'occupais activement des préparatifs de notre départ de Lima ; j'avais depuis longtemps formé le projet de parcourir la pampa del Sacramento, région presque inconnue encore, mais célèbre dans toutes les parties espagnoles de l'Amérique du Sud, par la haine que les Indiens qui l'habitent ont vouée aux blancs, et par le meurtre des missionnaires qui, à diverses époques, ont cherché à pénétrer dans cette région. Pour entreprendre un semblable voyage, il me fallut le consentement et l'appui du gouvernement péruvien.

M. Lemoyne, consul général et chargé d'affaires de France au Pérou, voulut bien s'associer à mes projets, et grâce à ses efforts, le président de la république prit un vif intérêt à la réussite de mon entreprise.

Pour montrer combien j'eus à me louer du général Castillo, qui remplissait alors ces hautes fonctions, je donnerai ici la traduction des pièces officielles suivantes : la première est adressée au ministre

des affaires étrangères par le ministre intérimaire de la guerre.

RÉPUBLIQUE PÉRUVIENNE. MINISTÈRE DE LA GUERRE ET DE LA MARINE. PALAIS DU GOUVERNEMENT SUPRÊME DE LIMA.

A Monsieur le Ministre des affaires étrangères.

« Monsieur le ministre,

» J'ai montré à S. E. le président votre note du 26 mars dernier, sur la reconnaissance que M. de Castelnau a pris la résolution de faire dans les déserts de l'Ucayale, et les missions de Sarayacu. S. E., appréciant à sa juste valeur le but important et noble que se propose M. de Castelnau, a trouvé bon de désigner le capitaine de frégate de la marine nationale, D. Francisco Carrasco, à l'effet de l'accompagner. En conséquence, cet officier supérieur a été averti, afin qu'il se mît d'accord avec M. de Castelnau pour l'époque du départ de cette capitale.

» S. E. désirant que l'expédition de cet illustre voyageur puisse s'effectuer sans inconvénients, et produire en faveur des sciences les résultats que l'on doit en espérer, a ordonné que les instructions dont une copie est ci-jointe fussent adressées à M. le général préfet de Cuzco. M. de Castelnau y verra les mesures qui ont été prises pour qu'on lui fournisse dans cette ville l'escorte qu'il a demandée, ainsi que les autres secours (*auxilios*) qui sont nécessaires pour assurer la sécurité de l'expédition, lui procurer

toutes les facilités possibles pour la réussite de son voyage, et l'aider à surmonter les obstacles de la route. Dans le même but, communication en est donnée au colonel ministre de la guerre et de la marine, actuellement en mission dans les départements du Sud, afin qu'étant sur les lieux il mette à la disposition de M. de Castelnau tous les secours possibles pour atteindre le but ci-dessus indiqué.

» J'ai l'honneur de faire cette communication à V. S. pour qu'elle agisse en conséquence. Que Dieu garde V. S.

» *Signé* Manuel del Rio.

» Pour copie conforme : *Signé* Manuel Morales. »

La seconde pièce est une copie des instructions données au préfet de Cuzco.

Lima, ce 10 avril 1846.

« Monsieur le général préfet du département de Cuzco :

» M. le chargé d'affaires de France ayant sollicité du gouvernement l'aide nécessaire pour que l'expédition que dirige M. de Castelnau, et qui doit parcourir les déserts de l'Ucayale, puisse le faire avec sécurité et obtienne les secours indispensables à cette fin, S. E. m'ordonne d'adresser à V. S. les recommandations suivantes :

» 1° On donnera à M. de Castelnau une escorte de quinze soldats choisis, qui seront sous les ordres

d'un officier brave, agile et vigilant, afin de repousser les attaques et les surprises des sauvages.

» 2° Cette troupe sera sous les ordres du capitaine de frégate D. Francisco Carrasco, qui, d'après la décision du gouvernement, est associé à l'expédition de M. de Castelnau.

» 3° Les soldats doivent être agiles, robustes et dignes de confiance, tant pour leur courage que sous le rapport de la désertion. Ils seront tirés des corps de l'armée actuellement en garnison dans le département, et, à cet effet, V. S. s'entendra avec M. le colonel, ministre de la guerre, actuellement en mission dans le Sud, sur cet objet, ainsi que sur le choix de l'officier qui doit diriger le détachement.

» 4° Si l'on ne pouvait les tirer des corps ci-dessus mentionnés à cause de la situation dans laquelle ces derniers pourraient se trouver lors de la réception de cet ordre, V. S. les prendrait dans la garde de police, parmi les hommes qui réunissent les qualités ci-dessus indiquées.

» 5° L'officier et les quinze hommes devront être montés sur de bons chevaux, et emmener des mules de rechange jusqu'au point où, d'accord avec M. de Castelnau, on cessera le voyage de terre pour s'embarquer dans des canots. Dans ce cas, le capitaine de frégate Carrasco, et l'officier commandant l'escorte, doivent surveiller lès bagages des deux parties.

» 6° La troupe emportera des fusils dans le meilleur état possible, avec six paquets de cartouches à

balles par homme, et une quantité égale renfermée dans des caissons bien joints, et que l'on évitera d'ouvrir pour garantir la poudre de l'humidité. Toutes les précautions devront aussi être prises à l'égard des munitions que la troupe emportera dans ses gibernes.

» 7° On fournira aussi à l'escorte de la poudre et du plomb en quantité suffisante pour que l'on puisse, si les provisions venaient à manquer, y suppléer par la chasse.

» 8° La trésorerie paiera au capitaine de frégate D. Francisco Carrasco la somme entière, et sans retenue de son traitement, ainsi que de celui de l'officier et de l'escorte, et, en outre, l'argent nécessaire pour fournir des rations de campagne, acheter les fourrages et munir les soldats de souliers.

» 9° V. S. réglera, d'accord avec M. de Castelnau et le capitaine de frégate Carrasco, la direction que ce dernier, ainsi que l'escorte, suivront lorsqu'ils se sépareront du reste de l'expédition, soit en revenant par l'Ucayale, soit en remontant la Pachytea, soit en prenant le chemin de Maynas.

» 10° Le gouvernement recommande d'une manière spéciale à V. S. de procurer à l'expédition les guides et les autres hommes nécessaires pour la manœuvre des embarcations, de manière qu'il ne puisse arriver que le voyage soit interrompu par le manque de ces secours indispensables, ce qui exposerait les membres de l'expédition aux périls qu'elle

aurait à courir par suite d'un défaut complet de ressources.

» En outre de ces bras supplémentaires, S. E. recommande à V. S., comme une chose très utile, de choisir parmi les troupes des individus habitués au maniement des embarcations, afin de les employer à ce service dans tous les cas de nécessité.

» S. E. recommande encore à V. S. de prendre tous les moyens en son pouvoir pour procurer à M. de Castelnau, ainsi qu'à sa suite, toutes les commodités possibles sur la route, et S. E. espère que V. S. lui fournira tous les secours dont il pourra avoir besoin pour que son entreprise puisse se réaliser sans inconvénients, et pour atteindre le but qu'il se propose, et qu'elle aura pour lui les attentions qu'il mérite par sa position et par le noble et important objet qui motive son voyage.

» Que Dieu garde V. S.

» *Signé* Manuel del Rio. »

Articles additionnels.

« 1° Le capitaine de frégate D. Francisco Carrasco recevra son traitement en entier comme s'il était embarqué avec un commandement; l'officier et les quinze hommes de l'escorte recevront un tiers en plus de leur solde.

» 2° On recommande de nouveau que l'officier qui commandera l'escorte réunisse toutes les qualités

nécessaires, instruction, honneur éprouvé, discipline et bonne conduite; et que, parmi les soldats, il ne s'en trouve aucun de vicieux, et ayant des défauts capables de faire douter de sa moralité, et surtout qui permissent de les soupçonner du projet de désertion.

» 3° La poudre de chasse mentionnée dans l'article 7 sera remise dans cette capitale au capitaine de frégate Carrasco.

» 4° V. S. donnera sans retard avis au ministère des arrangements pris pour le retour du capitaine de frégate Carrasco, et de l'escorte qui sera sous ses ordres, conformément à l'article 9, afin que les recommandations et les ordres nécessaires soient donnés sur les points où ils devront passer.

» Pour copie conforme :

» *Signé* Castanedo, official mayor.

» Certifié : *Signé* Manuel Morales. »

Ces instructions, par leur esprit de sagesse et de prévision, peuvent servir de modèle à des actes de ce genre, et pendant tout le cours de mon voyage j'ai pu apprécier l'extrême bonne foi avec laquelle avait agi le président Castillo.

Malgré l'augure défavorable que l'on aurait pu tirer du nom de M. Carrasco (1), je le vis avec beau-

(1) *Carrasco*, en espagnol comme en portugais, veut dire bourreau.

coup de plaisir, pensant qu'il s'agissait d'un officier distingué de la marine péruvienne, connu par des travaux de géographie; mais il n'en était pas ainsi. Notre véritable compagnon de voyage vint bientôt nous voir: c'était un homme d'environ trente-cinq ans, grand, mince, louche, et je crois même un peu borgne. Ses arrangements ne lui permettant pas de partir en même temps que nous, il fut convenu qu'il viendrait nous rejoindre à Tarma. D'ailleurs, le voyage que je voulais faire au Cerro de Pasco allongeait considérablement la route.

M. Deville était aussi trop malade pour partir avec nous, et il fut décidé qu'il quitterait Lima avec M. Carrasco, ou même plus tard si sa santé exigeait un plus long repos. Dans ce dernier cas il devait s'embarquer pour Arequipa, et venir nous rejoindre par la route directe qui conduit de cette ville à Cuzco.

Nous quittâmes Lima le 10 mai 1846, accompagnés par plusieurs des personnes dont nous avions reçu des marques de politesse et de bienveillance pendant notre séjour dans cette ville. Sachant que nous allions entreprendre un voyage très fatigant, j'avais pris la résolution de n'emmener que quatre animaux à nous appartenant, et de louer des mules de poste. Ce dernier mode est très coûteux, mais il offre l'avantage de pouvoir voyager beaucoup plus vite, puisque l'on peut changer les animaux à volonté. La première poste en partant de Lima se paie double, et l'on

a eu soin de la prolonger jusqu'à quatorze lieues de la ville. Par suite de l'absence de M. Deville, nous n'étions que M. d'Osery et moi avec le jeune Indien Catama; mais j'avais aussi un domestique malais du nom de Florentino, qui se montra toujours d'une extrême fidélité, et auquel j'ai dû la vie en différentes occasions. Notre suite se composait, en outre, d'un sergent péruvien chargé de porter le baromètre, accompagné de sa femme, et d'une dizaine de muletiers et de domestiques.

Après s'être dirigée vers l'ouest, la route tourne vers le nord : le pays est généralement formé de vastes plaines de sables de l'aspect le plus aride. Les voleurs sont fréquents dans tous les environs immédiats de Lima; aussi tout le monde voyage bien armé. Nous étions à environ deux lieues de la ville, lorsque nous aperçûmes deux hommes à cheval, qui s'arrêtèrent aussitôt, et se cachèrent derrière un monticule. On voyait de temps en temps briller au soleil les canons de leurs carabines pendant qu'ils nous guettaient; enfin, ils parurent se consulter, prirent courage, et passèrent auprès de nous au grand galop: c'étaient des voyageurs auxquels notre apparition avait causé d'étranges craintes.

Dans l'après-midi, nous atteignîmes les ruines d'une très grande ville indienne appelée Concon, construite en adobes ou briques cuites au soleil, et qui a été autrefois entourée d'une triple enceinte de fortifications; beaucoup de maisons ont encore leurs murs

en bon état, et s'élèvent à 2 ou 3 mètres de hauteur; au centre des ruines on distingue les restes d'un très grand bâtiment qui était probablement un temple.

Nous allâmes coucher au Tambo de Caballera, que nous n'atteignîmes qu'à l'entrée de la nuit; nous y trouvâmes un Français qui y résidait depuis quelque temps. Le lendemain, nous étions en route de grand matin, et bientôt nous entrâmes dans la vallée brûlante du rio Secco. Cet endroit est célèbre comme étant le théâtre accoutumé des vols à main armée si fréquents sur cette route; nous n'eûmes à y souffrir que de l'excès de la chaleur. Après avoir passé une colline élevée, nous atteignîmes la rivière de Chilon, dont on suit presque continuellement le cours, puis nous passâmes plusieurs villages indiens. Le pays devenait très montagneux, mais toujours d'une extrême stérilité; dans quelques endroits nous trouvions cependant de rares arbres rabougris sur le bord de la rivière et leur ombrage nous semblait délicieux. Nous passâmes le village de Santa-Rosa qui est à environ 1,200 mètres au-dessus de la surface de la mer. Avant d'atteindre le village de Yaco, nous passâmes un étroit défilé bordé d'un profond précipice; dans cet endroit nous rencontrâmes une troupe de mules venant de Pasco et chargées de barres d'argent. Le chemin était tellement étroit, qu'il était impossible à deux animaux de passer de front, et ce ne fut pas sans difficultés que nous pûmes continuer notre che-

min ; la route, qui montait toujours beaucoup, suivit le ravin creusé par la rivière de Chilon, que l'on traverse plusieurs fois, et entre autres sur un pont de bois près de Huarimayo.

Le pays est généralement très accidenté et présente quelques jolis points de vue. La formation géologique était composée d'ophites d'un brun rougeâtre à cristaux, de feldspath blanc et de roches porphyritiques vertes.

Le village d'Obragillo est entouré d'assez belles cultures ; il est situé à environ 2,800 mètres au-dessus de la mer, et contient de quarante à cinquante maisons construites en boue et généralement sans fenêtres. Toute cette région est habitée par des Indiens et des métis espagnols, et la langue castillane y est généralement comprise. Le climat de cette partie est fort agréable, mais la pluie, inconnue sur la côte, n'y est pas rare. Un poste militaire réside en cet endroit, afin de fournir des escortes jusqu'à Lima aux voyageurs et aux caravanes chargées de métaux précieux. Il n'y a pas d'exemple que des voleurs aient commis leurs déprédations dans la Cordillère, et l'on rencontre souvent des troupes de vingt à quarante mules chargées d'argent et escortées seulement de trois ou quatre muletiers indiens en guenilles.

Le village de Cauta n'est situé qu'à une lieue plus loin, mais il est placé de l'autre côté d'un profond ravin. En continuant notre route, nous passâmes des gorges profondes qui prenaient un caractère de

grandeur que nous ne cessions d'admirer. La petite rivière de Chilon était devenue un torrent impétueux qui se précipitait, en formant de nombreuses cascades, au milieu de roches menaçantes; la route était bordée de jolis arbustes et surtout d'une foule d'héliotropes de diverses couleurs. Dans un endroit, les roches forment un pont naturel, et dans plusieurs elles sont tellement rapprochées, que pour les réunir il a suffi de jeter entre elles quelques branches que l'on a recouvertes de terre.

Culluay, que l'on passe ensuite, est un village, suivant M. Ribeiro, à 11,991 pieds de hauteur; il est entouré de montagnes élevées. Les maisons sont au nombre d'une centaine; les unes sont construites en pierre et les autres en bois.

Dans tous les établissements de ce genre, l'alcade, qui le plus souvent est un Indien, nous procurait une maison; nous étendions les couvertures de nos chevaux (*pellions*) sur des bancs de pierre, et nos selles nous servaient d'oreillers. Quelque vieille femme indienne se chargeait de faire notre *chupé* ou soupe dans laquelle nagent quelques morceaux de mouton et de pommes de terre, et nous trouvions à acheter de la luzerne pour les animaux qui nous appartenaient.

La langue espagnole commençait à être peu comprise. Longeant toujours la rivière, et après l'avoir passée sur un petit pont, nous atteignîmes enfin un point d'où l'on apercevait la Cordillère; la Viuda se dressait majestueusement devant nous, et justifiait

bien son nom (la Veuve) par les coulées de neige d'un blanc éclatant qui se détachaient nettement sur les roches presque noires qui composent sa masse. Nous laissâmes alors le lit du torrent, et nous commençâmes l'ascension de cette chaîne célèbre. Le chemin est étroit et bien marqué; il traverse plusieurs cours d'eau, et dans les endroits difficiles il a été coupé en zigzag. Bientôt nous ne vîmes plus de buissons, et une végétation de cierges rabougris se présenta pour disparaître également peu de temps après. La scène était grande, mais avait un caractère de solitude désolée; le froid était très vif. M. d'Osery se plaignit beaucoup du soroché, et il était obligé de s'arrêter à chaque instant, ainsi que Florentino. On donne ici à cette maladie le nom de *beta*, et l'on est persuadé qu'elle est due à la présence de filons d'antimoine.

Nous atteignîmes enfin le sommet de la chaîne, et nous continuâmes rapidement notre marche, craignant d'être surpris par la nuit; nous longeâmes un lac assez étendu, et nous en aperçûmes plusieurs autres semblables, disséminés dans les gorges d'alentour; enfin l'obscurité était presque complète lorsque nous atteignîmes le petit établissement de Casacancha. A peine étions-nous descendus de cheval que je me sentis pris du soroché, dont je n'avais pas éprouvé les effets jusque-là: j'eus d'abondants vomissements de bile, et j'éprouvai tous les symptômes du mal de mer, auquel je suis très sujet.

Le col de la Viuda (Portachuelo de la Viuda), par lequel nous venions de passer, a, suivant Ribeiro, 15,500 pieds de haut, et les montagnes qui le bordent 15,968. La formation superficielle est généralement formée de roches porphyroïdes que l'on doit peut-être rapporter à la leucostite ; entre ces roches et les granits, sont intercalées au premier col du passage de la Viuda d'épaisses couches d'un calcaire bitumineux compacte et noir qui reparaît au-dessus d'elles sur le sommet de tous les cols de cette cordillère, et règne constamment jusqu'au Cerro de Pasco. Nous recueillîmes aussi des calcaires sédimentaires, compactes et rouges, qui dominent les hauteurs de Casacancha.

Tout indique que cette région a été soumise à de profondes révolutions géologiques, car dans quelques endroits les granits sont supérieurs aux calcaires. Ces derniers nous présentèrent souvent ces sillons longitudinaux que l'on a déjà observés dans beaucoup de localités; ils sont de deux sortes : les uns très fins et très serrés, et les autres présentent des cannelures beaucoup plus considérables et écartées les unes des autres de plusieurs centimètres. Nous observâmes particulièrement le phénomène des roches sillonnées dans le voisinage des neiges éternelles, et un examen attentif nous fit penser qu'il était dû à l'action continue de la fonte de ces dernières dans leurs limites inférieures. Nous eûmes occasion de rencontrer très fréquemment des

roches semblables pendant notre voyage dans la Cordillère jusqu'à Cuzco, et particulièrement à la grande côte de Moyobamba.

Le phénomène dont il s'agit se présente donc dans la Cordillère sous le même aspect qu'en Finlande, et de même que l'avait décrit dans ces régions M. Durocher. Nous pûmes nous convaincre qu'il était absolument indépendant de la stratification des roches qu'il coupe, au contraire, le plus souvent à angle droit. Les cannelures et les sillons sont parallèles entre eux, ainsi que je viens de le dire.

Je ne suppose pas que l'on doive ranger ce phénomène au nombre de ceux que l'on désigne par le nom d'*erratiques*. J'ai beaucoup étudié ces derniers dans l'Amérique septentrionale, où ils se présentent à chaque instant; et dans tous mes voyages dans la partie sud du continent, je n'ai vu qu'une seule fois quelques faits qui s'en rapprochaient: mais je suis persuadé qu'ils étaient dus à une cause purement locale, et je crois que l'on peut établir que le grand diluvium du Nord ne s'est jamais étendu vers l'équateur.

Lorsque, après une très mauvaise nuit, je voulus au matin monter à cheval, j'en sentis l'absolue impossibilité. M. d'Osery pouvait à peine se traîner; Florentino, ancien marin, était étendu à terre; le petit Catama seul jouait comme à l'ordinaire, et ne semblait nullement se ressentir du soroché. Enfin, comprenant combien il était indispensable d'attein-

dre des régions moins inhospitalières, nous parvînmes à nous mettre en selle dans l'après-midi; mais après avoir fait moins d'une lieue nous nous laissâmes, au positif, tomber à la porte d'une ferme où nous fûmes bien traités. Nous ne pouvions nous résoudre à manger que des abricots gelés qui viennent de la vallée de Tarma, et qui sont le seul fruit connu dans ces régions où l'on n'a aussi d'autres légumes que des pommes de terre dans le même état, et venant des mêmes lieux.

Nous étions alors dans une plaine assez étendue et marécageuse dans laquelle il était difficile d'avancer; tout le pays était couvert de givre. La formation était composée de porphyres ou de brèches cristallisés de couleur bleue, qui formaient d'énormes masses depuis Casacancha jusqu'à Carguacayan.

Après une succession de plaines et de montées plus ou moins rapides, nous atteignîmes la pampa de Huasca, puis un pays doucement ondulé nous conduisit jusqu'au marais de Llanacocha. Dans quelques endroits le paysage était d'une grande beauté. Voulant abréger notre route, nous évitâmes le village de Diezmo, ce que nous regrettâmes ensuite en apprenant qu'il contenait quelques antiquités de l'époque des Incas. Nous vîmes aussi les restes de quelques tambos ou anciennes auberges, mais qui n'offraient rien d'intéressant. Nous passâmes par le hameau de Cochamarca; au delà de ce point la route suit la petite rivière de San-Juan qui se jette

dans le rio Jauja, de même que le rio Blanco, etc.

Nous laissâmes à notre gauche les mines de Colquijilca, et nous passâmes par le petit village de Bico, qui était autrefois le dépôt royal des mines de la contrée. Nous vîmes plusieurs lacs, et dans quelques endroits le coup d'œil que présentait la Cordillère était au-dessus de toute description. Nous laissâmes à droite le vieux Pasco, et nous atteignîmes, après un voyage de huit jours, le point dont les mines sont aujourd'hui les plus productives de toutes celles de l'Amérique du Sud, le Cerro de Pasco. La route de Lima à cette ville est, d'après le compte de la poste, qui n'est pas très exact, de cinquante-deux lieues, réparties de la manière suivante : de Lima à Caballero, cinq lieues ; à Alcacoto ou Llangas, neuf; à Obragillo, dix; à Casacancha, dix; à Diezmo, onze, et au Cerro, sept.

Il y a une autre route par Tarma, mais qui est plus longue de sept lieues.

On assigne, en général, au Cerro de Pasco une hauteur de treize mille six cent soixante-treize pieds anglais (environ trois cent vingt pieds de plus que Potosi) au-dessus de la surface de la mer. Dans des circonstances semblables, on peut se figurer que son climat est un des plus désagréables du monde; malgré l'ardeur des rayons du soleil, on est gelé dès qu'on se trouve à l'ombre, et l'on est constamment sous la pénible influence du soroché. C'est donc aux mines d'argent et à elles seules qu'est due l'agglomération

de la nombreuse population qu'on trouve en cet endroit. En entrant dans la ville nous observâmes une activité extraordinaire, et les singuliers costumes des Indiens donnaient une apparence très pittoresque à cette foule qui se pressait dans les rues étroites et tortueuses. Jamais je n'ai vu autant de lamas chargés; leur nombre était tel qu'il était très difficile de circuler pendant les heures de marché. Bien que des ordres eussent été expédiés d'avance, toutes les autorités étant absentes, il nous fut très difficile de trouver à nous loger. Nous prîmes notre nourriture dans une espèce d'affreuse auberge tenue par un matelot déserteur français. Le curé nous reçut avec politesse, et me donna quelques beaux échantillons des minéraux du pays. Le climat est tellement funeste, que les ecclésiastiques ne cherchent à garder ordinairement cette cure que pendant trois ou quatre ans, malgré ses énormes bénéfices qui s'élèvent, dit-on, à environ soixante-quinze mille francs par an. Les maisons sont en général très mal construites, et n'offrent aucune protection contre le froid et la pluie.

De même que pour presque toutes les mines du Pérou, c'est au hasard que l'on doit, à ce que l'on assure, la découverte de celles dont nous allons parler.

En 1630, un berger indien, du nom de Huari-Capcha, s'était endormi dans la puna après avoir fait un grand feu pour réchauffer ses membres engourdis

par le froid; au matin, il vit que la roche qui se trouvait sous le foyer avait été fondue, et montrait de nombreuses particules d'argent. Le berger raconta sa découverte à son maître, qui était un Espagnol appelé Ugarte: ce dernier fit aussitôt commencer des fouilles, et il devint en peu de temps l'un des hommes les plus riches du Pérou. Cette mine porte encore le nom de la Descubridora. La nouvelle des trésors qui fourmillaient en ce lieu se répandit avec rapidité, et en peu d'années une population de dix-huit mille habitants s'était établie dans cette affreuse région. Deux filons ont particulièrement donné d'immenses trésors; on leur donne les noms de Colquirirca et de Pariarirca. Le nombre des bouches de mines est réellement inouï: il n'y a pas de rue qui n'en contienne plusieurs; et l'on en trouve beaucoup dans l'intérieur même des maisons. Les gens du pays estiment leur nombre total à plusieurs milliers.

Par le tableau ci-dessous on verra le compte officiel des établissements métallurgiques de l'arrondissement de Pasco.

	HACIENDAS.	INGENIOS EN ACTIVITÉ.	INGENIOS EN RUINES.	CEREOS.	NOMBRE DES CHEVAUX EMPLOYÉS.	EAUX QUI METTENT LES MACHINES EN MOUVEMENT.
Riveira de Pasco	16	4	30	»	»	Laguna de Angascancha, Carmen et rio Roncas.
Quebrada de Pucayaco.	47	75	39	162	382	Eaux du Socabon de S.-Judas, Laguna de Yanamate, Quintacocha, Alcacocha, Angascancha, rio Raucas, Laguna Sucurce et Tambillo.
Quebrada de Pucayaco.	31	23	26	25	167	Ruisseau de Pucayaco, dont les eaux sont des sources du Maranon.
Tulhuvanca	15	10	17	6	25	Eaux du ruisseau qui se forme.
Ulcupalpa	20	8	20	»	12	Eaux du ruisseau qui se forme.
Totaux. . .	129	120	132	193	586	

La difficulté de se procurer le bois nécessaire pour les travaux intérieurs cause de nombreux accidents, et dans la mine appelée pour cette raison Mata-Gente (qui tue les gens), trois cents ouvriers furent tués par des éboulements dans la même journée. La population du Cerro de Pasco était, en 1845, de dix-huit mille âmes.

D'après M. Ribeiro, dans les trente-cinq années, de 1786 à 1820 (1803 n'étant pas donné), la quantité d'argent fondue à Pasco s'est élevée à sept millions trois cent quatre-vingt-deux mille trente-six marcs, ou en moyenne deux cent dix mille neuf cent quinze marcs par an. Ainsi, en supposant que l'on ait continué à extraire des mines une quantité à peu près semblable à celle de ces années, on aurait, en étendant le calcul jusqu'en 1849, un total de treize millions sept cent neuf mille quatre cent quatre-vingt-six marcs pour l'argent extrait du Cerro de Pasco dans ces derniers soixante-trois ans : ce qui, à la valeur moyenne de quarante francs le marc, ferait l'énorme somme de cinq cent quarante-huit millions trois cent soixante et quinze mille quatre cent quarante francs. Mais il faut observer que ce calcul est au-dessous de la vérité, ce dont on se convaincra en examinant le tableau général que nous avons donné de l'argent fondu au Pérou dans les années de 1835 à 1839 (*voyez* l'article général sur le Pérou), et l'on pourra s'assurer que la moyenne annuelle est au-dessus de deux cent trente-cinq mille

six cents marcs. Il faut aussi tenir compte de la contrebande qui paraît varier entre un tiers et un cinquième de la valeur totale. En prenant donc comme moyenne vingt-cinq pour cent, nous obtiendrons les résultats suivants :

Moyenne annuelle de l'argent en marcs. . .	235,600
Contrebande 25 p. 100.	58,900
Total par année.	294,500 marcs
Pour vingt-neuf ans.	8,540,500 marcs.
Qui, à 40 francs le marc, font.	341,620,000 francs
Ce qui, joint à la somme provenant de 7,382,036 marcs extraits de 1786 à 1820, plus les 25 p. 100 de contrebande, ou 1,845,509 marcs, donne pour ces années un total de. .	9,227,545 marcs
Ou en francs.	369,101,800 francs
Ainsi, de 1786 à 1849, on aurait extrait du Cerro de Pasco une valeur totale de . . .	710,721,800 francs.

Il est difficile de se faire une idée précise de ce que l'on en a retiré dans les cent cinquante six ans qui se sont écoulés entre la découverte et l'année 1786 ; cependant je crois rester au-dessous de la vérité en adoptant la moyenne de 1786 à 1820 (deux cent dix mille neuf cent quinze marcs), car pendant les premiers temps la richesse des filons était prodigieuse ; il faudra toujours ajouter vingt-cinq pour cent de contrebande, ou cinquante-deux mille sept cent vingt-huit marcs, et l'on aura deux cent soixante-trois mille six cent quarante-trois marcs qui, multipliés par le nombre d'années (156), donneront :

En marcs.	41,128,318 marcs.
Et en francs.	1,645,132,729 francs.
Ainsi le chiffre total de l'argent obtenu dans cette seule localité se monterait, en marcs, à.	58,896,363 marcs.
Et en francs.	2,355,854,520 francs.

Lorsque l'on songe qu'il ne s'agit que d'une seule province du Pérou, on ne peut s'empêcher de sourire aux craintes manifestées par quelques personnes sur les révolutions que peuvent faire éprouver dans le système monétaire ces quelques millions de piastres extraites des mines de Californie(1). Enfin, par le tableau que nous avons donné de la quantité d'argent fondu de 1835 à 1839 au Pérou, nous avons vu que Lima, Truxillos, Ayacucho, Puno et Arequipa réunis, n'ont donné que quatre cent vingt-neuf mille quatre cent soixante-quinze marcs sept onces, tandis que pendant ce temps il s'était fondu, au Cerro de Pasco, seul un million sept cent six mille six cent soixante-treize marcs une once. On peut donc supposer que tout le reste du Pérou ne produit guère que vingt-cinq pour cent

(1) Le seul document un peu positif que j'aie pu me procurer sur les résultats *véritables* de ces mines, est que l'on a fondu jusqu'ici, à Philadelphie, environ une valeur de deux millions de piastres provenant de cette contrée. Les richesses fabuleuses de la Californie se réduiraient ainsi à produire environ un million de piastres par an, c'est-à-dire, *un cinquième de ce qu'a produit en moyenne, pendant trois cents ans, une seule montagne de la Bolivie, le Cerro de Potosi*, et moins que cette célèbre montagne n'a produit en certaines semaines dans les premières années de sa découverte.

de ce que donnent ces riches mines. Ainsi pour avoir une idée générale de la production du Pérou, il faudrait ajouter à la somme de deux milliards trois cent cinquante-cinq millions huit cent cinquante-quatre mille cinq cent vingt francs, celle de cinq cent trente-huit millions neuf cent soixante-trois mille six cent trente, et l'on aurait pour la valeur totale de l'argent obtenu du Pérou, l'énorme somme de deux milliards neuf cent quarante-quatre millions huit cent dix-huit mille cent cinquante francs; mais on resterait toujours bien au-dessous de la vérité, car dans les premières années les mines ont donné des résultats trop prodigieux pour que l'on puisse même s'en former une idée.

Il faudrait ajouter à ce chiffre la production métallique de la Bolivie, qui faisait autrefois partie du Pérou. Nous avons vu que le Cerro de Potosi avait produit, jusqu'en 1800, la somme de huit milliards deux cent trente-neuf millions cinq cent cinq mille huit cent quatre-vingt-cinq mille francs, et que dans les six années de 1835 à 1840 inclusivement, on y avait frappé un million cinq cent trente mille six cent vingt-cinq marcs d'argent, ou en francs, onze millions quatre cent quatre-vingt-trois mille trois cent vingt-neuf par an. De plus, il faut ajouter à ce chiffre environ un quart pour la contrebande, ce qui donne un total de quatorze millions trois cent cinquante-quatre mille cent soixante et un francs, qui, multipliés par quarante-neuf, pour conduire le cal-

cul jusqu'en 1849, donnent sept cent trois millions trois cent cinquante-trois mille huit cent quatre-vingt-neuf francs. Ainsi, le total des sommes extraites du Cerro de Potosi peut être estimé à huit milliards neuf cent quarante-deux millions huit cent cinquante-neuf mille sept cent soixante-quatorze francs; mais on peut supposer que toutes les autres mines de la Bolivie ont produit un dixième de cette somme, et ainsi l'on aura pour sa production générale, neuf milliards sept cent vingt-sept millions cent quarante-cinq mille sept cent cinquante et un francs, et pour celle de tout l'ancien Pérou, douze milliards sept cent soixante-treize millions neuf cent soixante-trois mille neuf cent un. Pour obtenir le produit total des mines d'argent de l'Amérique du Sud, il faudrait y ajouter celui des mines de la Colombie et du Chili; de ce dernier pays surtout qui possède les riches veines de Copiapo. Enfin, il faudrait ajouter à ces chiffres la valeur de l'or que l'on a extrait du Pérou, pour avoir la somme de ses produits en métaux précieux. J'ai fait quelques recherches à ce sujet, mais je manque de matériaux suffisants pour établir des calculs d'une manière un peu rigoureuse. Il est à remarquer que l'or ne se rencontre qu'en très petites quantités sur les territoires du Pérou et de la Bolivie, et qu'on n'exploite sous ce rapport que les sables de quelques rivières, particulièrement ceux de Tipuani et quelques unes des sources du grand rio Mayo, sur lesquelles on a formé à cet effet les établisse-

ments de San-Juan del Oro, d'Aporoma, etc. (1).

Jusqu'à ce jour on ne sait d'où les anciens Péruviens tiraient les prodigieuses quantités de ce métal qu'ils avaient réunies dans leurs temples. Il est curieux d'observer que pendant que l'argent ne se trouve guère dans l'Amérique méridionale que dans les punas glacées, l'or, au contraire, s'y rencontre principalement dans les régions brûlantes.

Sous la domination espagnole le gouvernement fit de grands efforts pour exciter à la recherche des mines d'or. Ainsi elles avaient le privilége de ne payer que le vingtième denier : c'est ce que l'on appelait *Cobo*, du nom d'un mineur qui offrit gratuitement au roi cette portion de ses revenus.

L'or de la Bolivie qui a été frappé à Potosi dans les six années de 1835 et 1840 se monte, ainsi que nous l'avons déjà vu, à six mille cent soixante-quinze marcs valant huit cent quatre-vingt-douze mille deux cent quatre-vingt-sept piastres, ou en francs, quatre millions six cent quatre - vingt - cinq mille cent soixante-six, en y ajoutant pour la quantité fondue un vingtième en sus (deux cent trente-quatre mille deux cent cinquante-huit francs), et pour celle qui est

---

(1) L'or que l'on trouve en Bolivie vient de diverses localités, mais la partie la plus considérable vient de Tipuani, dans le département de la Paz ; le reste vient de Yura et d'Amayapampa (département de Potosi), de la Rinconada et de Santa-Rosa (département de Tarija), et de Choquemata (département de Cochabamba).

restée en poudre ou qui est sortie en contrebande au moins trente-trois pour cent, on aura en francs, six millions quatre cent quatre-vingt-un mille cent quarante-six pour ces six années. En supposant que ces revenus puissent être pris comme moyenne, on aura, en multipliant cette somme par le sixième du nombre d'années qui s'est écoulé depuis 1534 jusqu'à 1849, c'est-à-dire, par cinq cent vingt-cinq, le total de trois cent quarante millions deux cent soixante mille cent vingt-cinq francs pour la production en or de la Bolivie. Quant au Pérou, nous avons vu que dans les cinq ans de 1835 à 1839, Lima et Cuzco avaient monnayé trois cent quatre-vingt-dix-neuf mille deux cent quarante-neuf piastres, ou deux millions quatre-vingt-seize mille cinquante-sept francs, ce qui fait par an quatre cent dix-neuf mille deux cent onze francs. Par les tableaux de la fonte et de la monétisation, nous avons vu que le chiffre de la première dépasse celui de la seconde d'environ un vingtième (soit, pour l'or, vingt-neuf mille six cent cinquante-sept francs), ce qui donne quatre cent quarante-huit mille huit cent soixante-huit francs ; mais il faut aussi y ajouter un tiers pour le métal resté en poudre ou sorti en contrebande, soit cent trente-neuf mille sept cent trente-sept francs, ce qui porte le total annuel à cinq cent quatre vingt-six mille six cent six francs. Si nous prenons cette somme pour moyenne, nous aurons, pour trois cent quinze ans, cent trente-quatre millions six cent quatre-vingt mille

huit cent quatre-vingt-dix francs, et, pour la valeur de l'or fourni par la région qui formait le Pérou du temps des Espagnols, cinq cent vingt-quatre millions neuf cent quarante et un mille quinze francs. Ainsi la production générale des espèces métalliques de ce pays se monterait à la somme totale de treize milliards deux cent quatre-vingt-dix-huit millions neuf cent quatre mille neuf cent seize francs. Dans tous ces calculs j'ai tenu compte des fractions, bien que j'aie négligé de les exprimer ici ; mais je le répète, ces résultats que je crois assez positifs pour l'argent, sont très douteux pour ce qui est de l'or; car à la Monnaie de Lima, la moyenne annuelle, entre 1790 et 1817, est de cinq cent seize mille quatre cent dix-sept piastres, et le total, de quatorze millions quatre cent cinquante-neuf mille six cent quatre-vingt-une piastres. D'autre part, sous le gouvernement espagnol la moyenne annuelle de l'or frappé à Potosi s'est élevée, pendant une certaine période, à une valeur de cinq cent mille piastres; mais depuis plusieurs années on n'en frappe pas pour plus de trente mille. Dans tous les cas j'ai cherché à rester au-dessous de de la vérité; il est cependant probable que l'on devrait porter cette production au moins à un milliard, et je ne crois pas être très éloigné de la réalité en estimant la production de l'or de l'Amérique du Sud, depuis sa découverte jusqu'à ce jour, aux chiffres suivants :

Brésil.	5,687,500,000 francs.
Colombie (1).	1,500,000,000
Pérou et Bolivie.	1,000,000,000
Chili.	800,000,000
Province de Buenos-Ayres. . .	200,000,000
Total.	9,187,500,000 francs.

Enfin, en lisant les récits merveilleux que font les Conquistadores des trésors trouvés lors de la conquête, il est difficile de ne pas admettre que le Pérou a produit au moins quinze milliards en espèces métalliques depuis sa découverte.

Pour rechercher la quantité d'espèces métalliques extraites de l'Amérique du Sud depuis sa découverte, il nous manque des renseignements sur le Chili et la Colombie. Nous voyons cependant qu'en y ajoutant la somme de douze milliards sept cent soixante-treize millions six cent soixante-trois mille neuf cent un francs pour l'argent, à celle de neuf milliards cent quatre-vingt-sept millions cinq cent mille francs pour l'or, nous avons vingt et un milliards neuf cent soixante et un millions quatre cent soixante-trois mille neuf cent un francs, et qu'on ne peut estimer à moins de vingt-cinq milliards la valeur totale des espèces retirées de cette partie du continent.

(1) D'après M. de Humboldt, la Colombie avait atteint une moyenne annuelle de 4,700 kilogrammes (20,500 marcs de Castille), avant sa séparation d'avec l'Espagne.

M. de Humboldt pense que de 1546 à 1600, on apporta annuellement de l'Amérique espagnole et portugaise une valeur de 11,000,000 de piastres.

De 1601 à 1700.	. . . .	16,000,000
De 1700 à 1750.	. . . .	22,500,000
De 1750 à 1800.	. . . .	35,500,000
De 1800 à 1810.	. . . .	45,500,000

Ce qui ferait un total de cinq milliards cinq cents millions de piastres, ou vingt-neuf milliards cent cinquante millions de francs. Il faudrait ajouter à cette somme la production des mines depuis cette époque jusqu'à la fin de 1849, c'est-à-dire, celle de près de quarante ans.

D'après M. Ward (*Mexico in* 1827), on a monnayé à Mexico :

De 1811 à 1826.	168,297,400 piastres.
De 1827 à 1828.	5,700,853
Pour ces dernières années, dans les quatre établissements provinciaux.	6,001,747
Total des dix-huit ans.	180,000,000 piastres.

Il faudrait ajouter les valeurs non monnayées, sorties en contrebande, etc.; mais on estime d'autre part que pendant ce temps, environ un million de piastres de vaisselle a été fondu. Supposons qu'il y ait compensation : en estimant que pour les vingt et un ans suivants on ait obtenu seulement la moitié de la moyenne de la première de ces périodes (onze mil-

lions deux cent dix-neuf mille huit cent vingt-six piastres), ou cinq millions six cent neuf mille neuf cent treize piastres, on aura cent six millions de piastres, et pour tout le Mexique, depuis 1811, deux cent quatre-vingt-six millions de piastres. Prenons actuellement le calcul évidemment bien réduit de M. Jacob pour les autres parties des possessions espagnoles et portugaises. Cet auteur (dans l'ouvrage de Took, *On high and low prices*) estime que depuis 1810 la moyenne des richesses fournies par les mines de l'Amérique du Sud ne s'élève qu'à huit millions trente-six mille piastres par an, ainsi répartis :

Pérou.	2,000,000	piastres.
Buénos-Ayres.	1,500,000	
Chili.	800,000	
Nouvelle-Grenade.	2,000,000	
Brésil.	1,736,000	
Total.	8,036,000	piastres.

Il est à remarquer que cet auteur regarde les mines de Pasco comme ne produisant que très peu de chose. En multipliant ce total par celui des années de 1810 à la fin de la présente année 1849, c'est-à-dire

Par trente-neuf, on aura.	313,404,000	piastres.
Qui, avec la somme fournie par le Mexique.	286,000,000	
Donneraient un total de.	599,404,000	
A ajouter à la somme ci-contre de. .	5,500,000,000	
Total de la production de l'Amérique espagnole et portugaise, d'après Humboldt.	6,099,404,000	piastres.
Ward et Jacob. . . . En francs.	32,021,870,000	

Mais dans ce calcul, le Mexique est compris, tandis qu'il ne l'est pas chez moi; on voit donc que nos résultats se rapprochent beaucoup, et que la différence provient de la quantité des produits du Pérou et du Brésil, plus grande, selon moi, que ne l'ont estimée ces auteurs, ce que je crois avoir prouvé par des documents officiels.

En faisant cette espèce de contre-épreuve dans laquelle je me suis seulement servi des documents des auteurs, sans faire usage d'aucun des miens, j'ai seulement voulu prouver que bien que mes calculs aient été entièrement établis sur des documents indépendants des leurs, cependant ils restent dans les limites des différences que peuvent présenter de semblables appréciations. Je suppose que la somme totale des espèces métalliques fournies jusqu'à ce jour par l'Amérique entière ne peut guère varier qu'entre trente-deux et trente-trois milliards.

Le blé ne vient pas à Pasco; on y sème de l'orge qui pousse lorsqu'il est bien abrité, mais ne donne pas de grains. Pasco est donc, sous tous les rapports, le point extrême que cette céréale puisse atteindre même sans donner de fruits. La pluie et la neige y règnent à peu près sans intervalles pendant six mois de l'année, et sont remplacées, en été, par les orages et les gelées.

Pendant notre séjour au Cerro, nous fîmes, M. d'Osery et moi, une excursion vers une caverne située à environ six lieues au delà, et dont nous avions

entendu parler comme contenant des ossements de géants. Nous pensâmes qu'il s'agissait de débris de mastodontes, et leur découverte dans une région plus élevée que le sommet du Mont-Blanc ne pouvait qu'être fort intéressante pour la géologie. Cependant je dois mettre les voyageurs en garde contre certaines mystifications dont ils pourraient bien être un jour victimes au Pérou : il y a peu d'années un Italien conduisit dans ce pays deux éléphants auxquels il fit parcourir la Cordillère; mais ils moururent tous deux sur le chemin de Cuzco, où leur maître allait les montrer. Il est probable que leurs débris, que l'on est si loin de s'attendre à trouver dans une semblable contrée, seront un jour découverts dans quelque ravin, et ils pourront bien préoccuper les hommes de science qui ne connaîtraient pas ce fait.

Enveloppés de nos manteaux, nous quittâmes la ville du Cerro de Pasco, et nous gravîmes la Puna; bientôt nous fûmes assaillis par ces orages de grêle si fréquents dans ces régions.

Le pays que nous parcourions, et qui était un vaste plateau, présentait partout l'apparence de la plus affreuse désolation; d'immenses roches s'étendaient de tous côtés en ne présentant aucune trace de végétation. Dans quelques endroits, nous trouvions de ces étangs et de ces lacs à bords nus et arides que l'on rencontre dans les parties élevées de la Cordillère.

Les roches qui formaient la masse du sol étaient

composées de conglomérats de calcaires et de grès disposés en bancs très étendus. Après une course de près de cinq lieues, nous atteignîmes l'entrée d'une gorge dans laquelle se montraient quelques arbustes; sur les flancs des montagnes on voyait de nombreuses traces de culture des anciens Indiens; des pans de murailles étaient encore debout, et le sol avait été taillé en terrasses pour empêcher les éboulements.

Cette gorge nous conduisit au village de Tusy, dont tous les habitants, Indiens de pur sang, s'étaient réunis ce jour-là pour se livrer à un de ces accès d'intempérance qui leur sont si ordinaires. L'arrivée de quelques blancs dans cet établissement écarté de tout chemin produisit une vive sensation. Nous cherchâmes l'alcade; mais lorsqu'on le découvrit il était tellement ivre, qu'il ne pouvait nous être d'aucun secours. Ce fut avec bien de la peine que nous obtînmes la permission de nous établir dans une misérable cahutte.

Bientôt après le curé du lieu, dont nous avions ignoré l'existence jusque-là, vint nous voir, et sur l'invitation qu'il nous en fit, nous nous transportâmes à sa maison. Lui ayant parlé de l'objet de notre visite, il nous dit que la caverne en question était très redoutée des gens du pays, qui croyaient qu'elle était habitée par des esprits, et qu'il serait probablement impossible de trouver des guides pour nous y conduire. Cependant, à force de l'importuner, il

finit par s'occuper sérieusement de nous en chercher, et le soir l'alcade, étant un peu remis de son ivresse, nous promit de nous procurer le lendemain, au point du jour, des hommes connaissant la localité, mais tout en nous déclarant qu'il ne pouvait concevoir ce que nous allions faire dans cet endroit, car il était certain que la caverne ne contenait pas d'argent.

Le village de Tusy semble avoir été, à une époque très reculée sans doute, le théâtre de quelque effroyable événement, dont la tradition seule a conservé quelques faibles traces. Son nom signifie *massacre* en quichua, et tout semble prouver, en effet, que ce n'est pas sans intention qu'il lui a été donné. Aux environs on découvre dans les interstices des roches un grand nombre de grottes et de cavernes dont les dimensions sont très variables ; mais dans toutes on trouve d'énormes quantités d'ossements humains, tantôt empilés et rangés avec soin, tantôt dispersés épars à la surface du sol. Lorsqu'on laboure les champs, on trouve à chaque instant des os et des crânes, et en examinant quelques constructions anciennes, je vis que des débris de notre race se trouvaient contenus jusque dans les parois en adobes des murs. On croirait être dans le domaine de la mort, car ses emblèmes se présentent à chaque instant devant les yeux du voyageur. Le curé, ou plutôt les curés, car nous trouvâmes ici celui d'un village voisin, ne purent répondre à nos questions sur l'histoire ancienne du pays. Aucun Indien ne parlait espagnol,

et ces ecclésiastiques envisageaient avec horreur et traitaient d'idolâtrie toutes les coutumes et toutes les traditions de ces peuples.

Le lendemain, au point du jour, quatre vigoureux Indiens étaient à notre porte, mais ils dirent qu'ils ne pouvaient obéir aux ordres de l'alcade, car le lieu où nous voulions aller était maudit. Le curé parvint à vaincre leurs scrupules, et quelques bouteilles d'eau-de-vie achevèrent de les rassurer sur les suites de notre excursion à Sanson-Machaï. Ce nom vient-il, ainsi que me le dit le prêtre, de *Macchay*, caverne, et du mot *Sanson*, qui lui aurait été donné par les missionnaires, par allusion aux grands ossements qu'on y a trouvés? Ou dériverait-il du premier de ces mots, et de *Sançan*, brasier? Immédiatement au-dessus du village s'élève une immense muraille de roches que nous n'escaladâmes pas sans quelque peine. La formation de cette partie se compose de calcaires gris et de porphyres blancs entre lesquels sont de grands bancs de grès schistoïdes, argileux et rouges. Parvenus sur le plateau de la Puna, nous continuâmes notre marche sur un terrain inégal et quelquefois marécageux; enfin, à une lieue et demie du village, nos gens s'arrêtèrent et nous montrèrent l'entrée de la caverne. On y pénètre très facilement. Dans la première partie, qui est une sorte de chambre dont le fond est garni d'un terreau noir, paraissant provenir de débris d'animaux et que nous nous empressâmes de sonder,

nous trouvâmes, près de la surface, des ossements de bœufs : ce qui est peu extraordinaire, car nous vîmes plusieurs de ces animaux dans les environs; au-dessous était une couche d'ossements humains, composée surtout de crânes, à forme très prolongée en arrière. J'ai rapporté plusieurs de ces derniers, qui sont déposés au Jardin des plantes de Paris. Nous nous dirigeâmes ensuite vers le fond de la chambre, et, tenant à la main des bougies que nous avions eu soin d'emporter de Pasco, nous descendîmes un couloir très rapide et garni de pierres, qui s'élargit bientôt; nous eûmes alors à escalader des monceaux d'énormes cailloux dont nous fouillâmes avec soin les interstices : partout on trouvait des débris humains, et avec eux des ossements de divers animaux dont les uns sont perdus, et les autres existent encore dans les mêmes régions. Ainsi, avec des os de bœuf et de cheval, et des cornes du daim de la Cordillère, nous trouvâmes de gigantesques débris que je crus avoir appartenu au mastodonte, mais que M. Owen a depuis reconnu se rapporter à un genre établi récemment par lui, et qui se rapproche des tatous. Nous souffrions affreusement du soroché, dont les étouffements étaient tels qu'ils nous obligeaient à chaque instant à prendre du repos : les Indiens même en semblaient atteints. Nous parvînmes cependant à une sorte de chambre très irrégulière, et dont le sol est encore encombré de blocs épars; mais nous ne pûmes résister plus longtemps au malaise que

nous ressentions. Les Indiens, enhardis par la liqueur que nous leur donnions, pénétrèrent plus loin, et nous dirent qu'ils avaient vu plusieurs autres chambres, qu'ils s'étaient traînés pendant près d'une demi-heure à plat ventre dans un étroit canal, et que partout ils avaient trouvé des ossements humains.

Nous étions parfaitement au courant de ce que l'on a publié sur les débris humains rencontrés dans les cavernes à ossements, et nous prîmes en conséquence toutes les précautions nécessaires pour ne pas être trompés par quelques illusions. Ce que je puis assurer, c'est que tous les os étaient mêlés ensemble; mais je suis loin d'affirmer qu'ils appartiennent tous à la même époque ; ils diffèrent même assez les uns des autres en apparence, comme on peut s'en assurer par ceux que nous avons rapportés. Les débris humains sont de beaucoup les plus communs ; ceux de bœuf et de cheval, très communs dans la première salle, sont assez rares dans les autres ; enfin les ossements gigantesques sont actuellement difficiles à trouver, plusieurs Indiens ayant été déjà à la recherche de ces restes *de géants* qu'ils envoyaient vendre à Lima. J'ai lieu de croire que l'on n'a encore trouvé ici que des os appartenant à deux ou trois individus de l'énorme animal en question.

La caverne est tout entière dans des calcaires compactes, gris et silicifères, et sa hauteur au-dessus de la surface de la mer, est d'environ 4,400 mètres. Le lendemain de cette excursion, nous retournâmes au cerro.

Ayant entendu un Indien parler d'empreintes singulières qu'il avait observées en grande quantité dans la pierre au village de Diezmo, situé à sept lieues de Pasco, et à une hauteur d'environ 4,000 mètres, j'envoyai un homme sur les lieux, qui revint le lendemain en m'apportant une charge de mule de ces pierres : c'étaient des grès quartzeux remplis d'empreintes d'une grande et belle espèce d'Ammonite.

On exploite sur plusieurs points du cerro une houille assez maigre, mais qui est d'un grand secours pour les travaux.

En général, les minerais d'argent que l'on travaille au cerro ne donnent que de quinze à trente-huit marcs au cajon, ou environ de un huitième à un cinquième pour cent de métal. Ce sont pour la plupart des hydrates de fer de couleur brune, et contenant plus ou moins de cuivre : telles sont les roches qui forment le fond des principales mines, et au-dessous desquelles on n'est pas encore parvenu ; le cuivre est tantôt à l'état natif, tantôt à l'état de carbonate vert. La formation supérieure est composée d'une roche de quartz contenant également les deux métaux dont nous venons de parler ; elle forme une gangue ferrugineuse qui recouvre toute la formation argentifère du cerro de Pasco, et elle-même contient des particules du métal précieux. La masse des montagnes des environs est formée d'un calcaire sédimentaire noir à odeur fétide, dont on se sert pour les constructions de la ville et des mines.

On trouve en abondance des minerais plus riches que ceux que nous venons d'indiquer et qui sont considérés comme normaux; ils varient entre vingt marcs au cajon (deux millièmes d'argent), et cinquante marcs (cinq millièmes). Quelques veines contiennent de cinq cents à huit cents marcs au cajon (de cinq à huit pour cent). On rencontre quelquefois dans les mines des bois silicifiés et de belles aragonites blanches.

En partant du cerro nous allâmes visiter le village de Pasco, qui est aujourd'hui presque entièrement ruiné; la route circule ensuite sur un vaste plateau assez uni, mais bordé de montagnes élevées et dont les têtes étaient couvertes de neige. Nous en prîmes la hauteur par des observations trigonométriques. La mesure de nos bases nous ayant pris beaucoup de temps, nous n'arrivâmes que très tard dans un misérable village indien dont l'alcade nous reçut cependant avec hospitalité. Les lieux habités que l'on rencontre sur cette route sont les villages de Tambo-Ninacaca et de Carhuamayo; puis on suit la rive septentrionale d'un lac immense qui est connu sous le nom de Laguna de Junin; il a douze lieues de long, et en moyenne de une et demie à deux de large; son altitude est de 13,000 pieds anglais; ses bords sont extrêmement marécageux et couverts de totoras. Sur les montagnes qui s'élevaient à notre droite, se trouvaient quelques vieilles murailles indiennes.

On profite d'une sorte de chaussée naturelle, cou-

verte de pierres et marécageuse, à laquelle on donne le nom de Calçada, pour traverser le lac à son angle sud-ouest. La route est parfaitement plane et le paysage est réellement admirable. Les Indiens nous parlèrent de prétendus monstres marins qui vivent dans les eaux du lac.

La ville de Junin, autrefois appelée Reyes, est située à une demi-lieue de la lagune. Dans son voisinage immédiat se trouve la Pampa de Junin, où eut lieu, le 24 août 1824, une bataille célèbre dans laquelle les troupes espagnoles sous les ordres du général Canterac furent battues par Bolivar ; nous étions assez heureux pour être accompagnés dans cette excursion par le général Ottero, qui avait pris une part active à ce combat : il avait fait la guerre de l'indépendance, comme attaché à l'état-major de Bolivar, et représentait ce chef sous des couleurs peu favorables, ainsi du reste qu'on le dépeint généralement au Pérou. Suivant lui, il était sans cesse altéré de sang, et il nous raconta que lorsqu'on interrompait son sommeil, ses premiers mots étaient presque toujours : « *Qu'on le fasse fusiller.* »

Quelques ruines provenant d'un tambo des Incas se trouvent dans cette ville ; en en sortant, la route circule entre des montagnes élevées. On passe à Cacas, misérable village situé à huit lieues de Junin. On traverse ensuite des quebradas sur une étendue de trois lieues, et l'on atteint la belle vallée de Tarma. Dans la ville de ce nom, nous fûmes rejoints par

M. Carrasco; mais nous apprîmes avec chagrin que M. Deville n'avait pu l'accompagner.

Le chemin direct entre Lima et Cuzco est estimé, par l'administration de la poste, à cent quatre-vingt-douze lieues espagnoles, qui se répartissent de la manière suivante :

De Lima	à Chaclacayo	6 lieues.
—	à Santa-Anna	3
—	à Surco	6
—	à San-Juan de Matucana	2
—	à San-Mateo	4
—	à Jauli	9
—	à Proya	5
—	à Cachicachi	5
—	à Jauja	5
—	à Concepcion	5
—	à Huancayo	4
—	à Acostambo	8
—	à Yzcuchaca	5
—	à Huando	3
—	à Huancavelica	6
—	à Molinos	4
—	à Paucara	6
—	à Parcos	4
—	à Marcas	6
—	à Huanta	6
—	à Chupan	3
—	à Ayacucho	3
—	à Tambillo	3
—	à Matara	6
—	à Aros	3
—	à Bombon	9
—	à Uripa	3
—	à Moyobamba	4

De Lima	à Andahuaylas.	6 lieues.
—	à Argama.	3
—	à Pincos.	3
—	à Huancarama.	3
—	à Carhuacahua.	4
—	à Abancay.	5
—	à Carahuasi.	6
—	à la Banca.	5
—	à Mollepata.	4
—	à Lima-Tambo.	4
—	à Zurité.	6
—	à Cuzco.	7

Nous partîmes de Tarma, avec M. Carrasco et deux autres officiers péruviens qui devaient nous accompagner dans le cours de notre voyage.

Nous donnons ici le tableau des hauteurs barométriques prises par MM. Rivero et Pierela, et extraites d'un ouvrage ayant pour titre : *Memorial de ciencias naturales y de industria nacional*. Ces résultats ont été en partie contestés :

NOMS DES LIEUX.	DISTANCES EN LIEUES.	HAUTEURS EN MÈTRES.	VÉGÉTATION.
Callao	»	»	Graminées.
Lima.	2	154	Maïs, camotas, jucas, cana, alfalfa.
Caballero (hacienda)	6	404	
Yanga (pueblo)	5	947,4	
Santa-Rosa de Quibé	3	1,148,4	Maïs, alfalfa, blé, papas.
Yaso	3	1,464,5	
Obragillo	5	2,724,5	Alfalfa, papas, orge, blé.
Culluay.	3	3,655,3	Alfalfa, ocas, orge.
Alto de Jacaïbamba.	2	4,613,3	
Casacancha.	3	4,384	Graminées pour les moutons.
Alto de Lacchagual	6	4,718	Idem.
Huayllay.	1 1/2	4,317,5	Orge qui ne donne pas de grains.
Cerro de Pasco	7	4,352,2	Idem.
Mina de Santa-Catalina.	»	3,393,6	Idem.
Laguna de Quintacocho.	»	4,268	Idem.
Laguna de Junin	14 de Pasco.	4,063	Graminées.
Huaypacha (pueblo)	6	3,824,2	Orge, maïs, légumes.
Tarma	8	3,076	Papas. alfalfa, maïs.
Rio de la Oroya	5	3,700,4	Graminées.
Yauli (pueblo).	5	4,160	Idem.
Portachuelo de Tueto (alto de Cordillera).	6	4,803	Aucune végétation.
San-Mateo.	4	3,149,2	Alfalfa, papas. maïs.
Chaclacayo.	1	661	Alfalfa, camotas.

M. Mackau a trouvé que l'élévation de ce dernier point était de deux mille deux cent soixante-cinq pieds anglais, tandis que M. Rivero ne lui en donnerait que deux mille dix.

La plantation de Santa-Ines, près de Chaclacayo, est, d'après M. Ischudi (*Travels in Peru*), de deux mille trois cent trente-six pieds anglais.

Dans la haute pampa, entre Huancayo et Nagumpuno, nous trouvâmes dans des calcaires compactes des empreintes de Pecten, et un instant après des traces de polypiers passés à l'état spathique. Nous ne savions à quelle formation rapporter ces débris; mais ayant ensuite rencontré au sommet de la grande côte, en sortant de Acostambo, des calcaires terreux jaunâtres qui contenaient des empreintes d'une espèce d'Ammonites très voisine de celles de Diezmo, nous supposâmes que tous ces terrains se rapportaient à la formation crétacée que M. de Buch a signalée dans la Cordillère.

Sur les bords du rio Grande, nous trouvâmes dans la quebrada de Iscuchaca des granits porphyroïdes grisâtres, qui composent aussi presque toute la grande côte d'Ispochi; mais le couronnement de cette dernière est formé d'un grès quartzeux calcarifère rougeâtre. Entre Huando et Huancavelica, la formation était d'un wacke péridotique, violet, infiltré de calcaire spathique qui, vers les trois quarts de la grande côte qui se trouve entre ces deux villes, est recouvert par des masses considérables d'une roche

semblable gris verdâtre, et très dense. Aux environs de Huancavelica, on rencontre des calcaires spathiques en plaques, que l'on a employés pour la construction des maisons des pauvres habitants de la ville.

J'étais depuis quelque temps attaqué de la dyssenterie causée, sans doute, par le passage subit du climat chaud de la côte au climat si rigoureux de la Puna ; et mon état était assez inquiétant, lorsque nous atteignîmes Huancavelica, où, par un hasard des plus heureux, je trouvai un médecin français aux soins duquel je dus ma guérison. Nous logeâmes à la préfecture, et aussitôt que je pus sortir, nous gravîmes la haute montagne de Santa-Barbara sur laquelle se trouvent les mines de mercure qui ont rendu cette région célèbre. Cette montagne est, en général, formée d'un porphyre pétrosiliceux blanc; mais le cinabre se trouve dans des grès quartzeux à grains fins; on le rencontre aussi dans des galènes disposées par petites lamelles.

Les travaux ont été autrefois très considérables, ainsi que l'indique le grand socabon de Bebu, dont les cinq cents premières varas ont été creusées dans un poudingue à base de calcaire, et le reste dans les grès. Aujourd'hui le minéral exploité est très pauvre, et ce n'est que rarement que l'on en rencontre de riches filons dans des grès argileux. Les mineurs assurent que ce dépôt de mercure se prolonge jusqu'à celui de Chonta, situé au nord du Cerro de Pasco.

Nous observâmes aussi dans les mines des calcaires sédimentaires compactes qui se rapportent peut-être à la formation carbonifère.

Ce gisement de mercure fut, dit-on, découvert en 1564 par un individu nommé Amador de Cabrera. Depuis cette époque le gouvernement espagnol s'occupa beaucoup de cette entreprise, et fit faire des travaux magnifiques pour accroître et soutenir la production du mercure de Huancavelica. Les travaux furent, en général, exécutés pour le compte du roi d'Espagne, et, à de courts intervalles, aux frais d'une société appelée Gremio de Mineros.

En 1828, MM. Rivero et Pierola cherchèrent à se faire céder la mine de Huancavelica pour dix ans, et à former une société pour l'exploiter; mais cette spéculation n'eut pas de suite. Plusieurs autres propositions furent également faites au gouvernement péruvien pour l'achat de ces mines depuis l'indépendance; mais ce fut sans succès. Le libertador Bolivar, entre autres, refusa de les vendre pour une somme de six cent cinquante à sept cent mille piastres.

De 1571 à 1576, la quantité de mercure extraite de la mine de Huancavelica fut de neuf mille cent trente-sept quintaux. De 1646 à 1648, elle s'éleva jusqu'à dix-sept mille trois cent soixante et onze. De 1571 jusqu'en 1789 inclusivement, on sortit de la mine un million quarante mille quatre cent cinquante-deux quintaux vingt-cinq livres deux onces de mer-

cure. Dans les six premiers mois de 1790, l'extraction fut de mille quatre cent six quintaux. Le prix du mercure a beaucoup varié dans le pays. En 1786, il valait soixante piastres le quintal; puis il monta à soixante-six piastres et demie, et en 1791, à soixante-treize piastres. En le supposant à un prix moyen de soixante-cinq piastres, on verra que la valeur totale du mercure extrait jusqu'en 1789 est d'environ soixante-sept millions six cent trente mille piastres (plus de quatre cent vingt millions de francs).

De 1571 à 1748, on a dépensé dans les mines de Huancavelica huit millions deux cent quatre-vingt-trois mille six cents piastres, et depuis 1748 jusqu'en 1789, deux millions trois cent quatre mille deux cent quarante-cinq piastres: en tout, dix millions cinq cent quatre-vingt-sept mille huit cent quarante-cinq piastres (près de cinquante-six millions de francs.)

Nous trouvâmes à Huancavelica le frère de l'ex-président Salaverry, qui était préfet du département. On fabrique dans cette ville de jolis ouvrages de filigrane d'argent, représentant des lamas, des oiseaux, etc. Ces objets sont d'autant plus curieux, que les Indiens et les métis qui les fabriquent n'ont d'autres outils que quelques mauvais marteaux et des clous.

Nous allions quitter Huancavelica, et nous étions déjà à cheval, lorsque M. Carrasco me fit prévenir qu'il

était malade, et qu'il avait pris la résolution de rester quelques jours de plus dans ce lieu; nous continuâmes notre voyage sans lui. Dans la Puna, entre la poste de Malmas et celle de Paucora, nous trouvâmes des calcaires schisteux de couleur obscure, et contenant des empreintes de bivalves.

La route entre Huancavelica et Cuzco est une des plus accidentées du monde : vingt fois on y gravit les Andes pour revenir ensuite à des plaines tempérées ; il y a des côtes qui ont huit lieues de montée. Tous mes documents sur cette partie de notre voyage ayant été perdus, je n'en puis dire ici que quelques mots.

A Guamanga ou Ayacucho, nous vîmes le célèbre champ de bataille où se décida le sort de l'Amérique espagnole. Le préfet du département, qui était le général Frisancho, nous reçut de la manière la plus aimable. On fait à Ayacucho des figurines assez curieuses, taillées dans une roche qui a l'apparence de l'albâtre. Nous quittâmes cette ville le 17 juin.

Parmi les antiquités que nous observâmes sur la route de Lima à Cuzco, je ne citerai que la pyramide de Curumba, et le monument de Limatambo. La première, qui est située à sept lieues d'Andahuaylas, dans une plaine entourée de collines, qui présentent elles-mêmes des traces de murs antiques, est digne de l'intérêt des archéologues, et mériterait de devenir l'objet de recherches approfondies. Elle est placée

sur une butte artificielle qui forme le premier degré de la pyramide; sur cette assise s'en élevaient trois autres de pierre, dont la supérieure est aujourd'hui presque entièrement détruite. Le nombre des marches était donc de quatre. Sur la face tournée vers le sud, on voit un bel et large escalier de pierre, garni de chaque côté d'un parapet, et qui est encore en très bon état : c'est en tout un des restes les mieux conservés du temps des Incas. Le monument de Limatambo, situé à une petite distance de Cuzco, semble avoir été un ancien fort; il n'en reste plus qu'une façade dans laquelle on voit huit de ces sortes de guérites rétrécies par le haut dont nous avons déjà parlé ailleurs. Les pierres qui composent ce mur sont taillées avec soin, mais de la manière la plus irrégulière, et sont destinées à s'enchevêtrer les unes dans les autres, comme celles de la plupart des monuments que nous vîmes depuis dans l'ancienne capitale de l'empire. Nous eûmes occasion de remarquer dans ce voyage trois de ces ponts singuliers faits de lianes, et qui sont devenus si célèbres en Europe : ce sont ceux de l'Oraya, de la Pampa et de l'Apurimac; ce dernier mérite une notice particulière. Cette rivière, dont le nom indien indique la nature (qui parle en roi), est un torrent furieux qui se précipite au milieu de murailles verticales, formées de roches calcaires d'un gris verdâtre. On a creusé, dans le contrefort sur la rive gauche, une sorte de tunnel (socabon) qui vient aboutir à la

rivière, et à ce point commence le pont suspendu, dont l'autre extrémité est appuyée sur un étroit chemin qui circule le long du flanc de la montagne ; le vent qui s'engouffre dans ce sombre ravin imprime au pont un mouvement tel, qu'il est quelquefois impossible de le passer.

La tradition raconte que lorsque Pizarro marchait à la conquête de Cuzco, il fut arrêté par cet obstacle inattendu : ses soldats refusèrent de se risquer sur un aussi frêle soutien. Il leur parla longtemps, mais sans succès ; puis voyant que ses menaces comme ses prières étaient vaines, le hardi conquistador enfonça les éperons dans les flancs de son cheval, et traversa le pont avec la rapidité de l'éclair. Ses compagnons, honteux de leur hésitation, s'élancèrent à sa suite, et l'empire des Incas tomba en leur puissance.

Partout dans la Cordillère on entend parler des trésors cachés tant par les Indiens que par les Portugais : les premiers portent aux blancs une haine aussi profonde que légitime, et je suis persuadé que plusieurs d'entre eux connaissent de riches mines, mais que rien au monde ne les leur ferait indiquer aux descendants de leurs persécuteurs.

Les Portugais ont été autrefois les mineurs les plus actifs et les plus heureux du Pérou ; les grandes richesses qu'ils s'étaient acquises par leur travail excitèrent l'envie des Espagnols, et les soumirent à de cruelles persécutions : leur consul Juan Bautista fut

accusé d'hérésie, condamné à mort par l'inquisition, et honteusement pendu. Ceux de ses compatriotes qui parvinrent à s'échapper cachèrent leurs trésors, que beaucoup de personnes recherchent aujourd'hui.

CHAPITRE XLVIII.

MONUMENTS DE CUZCO. RECHERCHES SUR LA RACE ROUGE.

Lorsque nous fûmes arrivés à environ une demi-lieue de Cuzco, nous fûmes joints par un aide de camp du préfet qui nous annonça, avec toute la politesse espagnole, qu'il était chargé de nous conduire à la maison qui avait été préparée pour nous par ordre du gouvernement. Ce ne fut pas sans une avide curiosité que nous entrâmes dans cette ancienne capitale de l'empire des Incas. Après avoir suivi de longues rues étroites et tortueuses, et traversé plusieurs belles places, nous entrâmes dans la cour d'un grand hôtel, et l'on nous introduisit dans un magnifique appartement où notre guide nous laissa en nous annonçant la prochaine visite du préfet. Nous voulûmes prévenir ce fonctionnaire; et malgré le désir que nous éprouvions de prendre un repos, qui nous était bien nécessaire après un aussi long voyage, en nous étendant sur les canapés qui garnissaient nos chambres, nous nous habillâmes pour nous rendre à l'hôtel de la préfecture. Le chef du département nous reçut de la manière la plus aimable, et nous promit son appui le plus entier pour notre expédition dans la Pampa del Sacramento. Il nous donna ensuite un

officier qui nous servit de guide pour parcourir la ville.

Il est impossible de voir, sans admiration, les trois belles places qui s'étendent au milieu de Cuzco, et qui existaient déjà du temps des Incas. La cathédrale est aussi très belle; en tout, malgré son aspect triste et désert, cette ancienne capitale est encore une grande et belle cité; les couvents y sont particulièrement nombreux et bien entretenus. Il y en a six d'hommes, qui contiennent environ trois cents religieux, et ont un revenu de vingt-deux mille six cent trente piastres. On en compte trois de femmes, avec cent treize religieuses; les revenus de ces derniers s'élèvent à vingt-cinq mille piastres. A côté de notre maison nous vîmes un ancien établissement qui nous inspira beaucoup d'intérêt : c'était là qu'après la conquête on élevait, aux frais du trésor royal, les jeunes Indiens de haute naissance. Sur les murs on a peint les portraits des princes Incas; mais il ne me fut pas possible de parvenir à savoir quelle espèce d'authenticité devait être attachée à ces grossières ébauches. Notre habitation elle-même était fort intéressante à examiner : c'était un de ces spacieux bâtiments que firent construire avec luxe les premiers conquistadores; toutes les maisons de ce genre sont bâties sur le même plan. Une magnifique porte s'ouvre sur une vaste cour, autour de laquelle circule un couloir, dont le plafond est supporté par de nombreuses colonnes; le bâtiment contient de grandes et belles

salles, et les meubles sont tous dans le vieux goût espagnol : ce sont d'immenses tables de palissandre, des fauteuils magnifiquement sculptés, de belles et lourdes tapisseries, des objets d'ameublement de marqueterie et de nacre, des glaces contenues dans de pesants cadres d'argent, etc., etc.

Notre maison était un beau type dans ce genre; et, comme elle avait autrefois servi de résidence à un évêque, on ne la désignait que par le nom de Palacio : depuis elle avait été habitée par Bolivar, et l'on avait en son honneur barbouillé toutes les portes d'affreuses figures de grenadiers colombiens dont l'air rébarbatif et les incroyables moustaches auraient empêché de dormir des gens moins fatigués que nous. Le lendemain, dès le point du jour, nous étions levés; la veille nous n'avions pu visiter aucune des ruines des anciens monuments, et rien ne pouvait égaler la curiosité que nous éprouvions de contempler, enfin, ces constructions si célèbres dans l'histoire de la conquête du nouveau continent. Notre première course nous conduisit à l'église de San-Domingo, construite sur l'emplacement de l'ancien temple du Soleil. Extérieurement, il ne reste de ce temple que des murs qui forment la base des constructions modernes. Rien ne peut donner idée de la perfection avec laquelle il a été bâti, de sa solidité et de l'adresse merveilleuse avec laquelle on a enchevêtré les pierres les unes dans les autres; à l'intérieur, les constructions anciennes sont assez consi-

dérables, et dans les murs on voit constamment des sortes de niches qui servaient peut-être d'armoires. Le moine dominicain qui nous accompagnait nous montra ensuite des tableaux représentant des scènes de l'inquisition, et ne nous cacha pas ses regrets de l'abolition du saint tribunal. Tout auprès du couvent habitait un vieux chanoine appelé Sahuaaora, qui prétendait descendre des Incas, et qui nous dit que sa maison était construite sur l'emplacement qu'occupaient autrefois les jardins des Vierges du Soleil; il nous montra même un petit jet d'eau qu'il nous certifia être de cette époque. Ce vieillard nous fit voir sa généalogie, et nous dit que c'était par un coupable oubli qu'on ne lui rendait pas les honneurs royaux, ce qu'il ne pouvait s'expliquer qu'en supposant que les rois d'Espagne avaient toujours été jaloux de ses pères. Je dois cependant dire que les prétentions du bon Indien n'étaient pas généralement admises à Cuzco; mais que plusieurs autres personnes passaient pour avoir des droits incontestables au titre qu'il réclamait.

Nous visitâmes ensuite les maisons des principaux conquistadores, et entre autres celles de Pizarro, de Christoval de Castilla, et de l'historien Garcilasso de la Vega. A notre retour, on nous montra les restes du palais de l'Inca Pachucutec qui monta sur le trône vers l'an 1424. Cette construction est très curieuse par la forme variée et la grande dimension des pierres dont on s'est servi pour son érection. Comme dans

tous les monuments dus proprement aux Incas, les blocs ont été taillés en suivant des formes très bizarres : l'un de ceux que nous remarquâmes dans cet endroit offre douze angles, et toutes ces pierres s'enchâssent tellement bien dans celles qui les entourent que, bien qu'elles ne soient réunies par aucun mortier, il serait impossible d'introduire une épingle entre elles : elles présentent à leurs contours des biseaux assez considérables, et portent des sortes de marques formées de bosses en saillies qui varient sur chacune d'elles, quant au nombre et à la disposition : ce monument, que l'on montre généralement aux étrangers comme ayant été le palais des Vierges du Soleil, se trouve dans la rue del Triumpho, tout près de la maison que nous habitions. Une fois que nous sûmes reconnaître les constructions du temps des Incas, nous en retrouvâmes des traces dans presque toutes les rues de la ville. Derrière la grande place aboutit une rue qui n'a guère que 3 mètres de large, et qui est tout entière de cette époque; les portes sont toutes surmontées d'une énorme pierre : car, de même que plusieurs peuples de l'antiquité, les anciens Indiens ne connaissaient pas la voûte, qui n'existe pas non plus sur les monuments égyptiens antérieurs à Psamméticus, et qui paraît n'avoir été inventée qu'après l'invasion de Cambyse. Beaucoup de portes sont plus étroites à leur partie supérieure qu'à leur base, et les murs ne sont jamais droits, mais penchés vers l'intérieur. Je pense que ce mode

de construction a été adopté à cause des tremblements de terre.

De nouvelles courses dans la rue del Triumpho nous firent voir de curieux monuments. Dans une assez misérable cour on trouve de chaque côté d'une porte des figures remarquables. Des deux supérieures sont semblables, et représentent des oiseaux à corps écailleux et à têtes de femmes. Les deux qui sont placées au-dessous, bien que se ressemblant, sont cependant évidemment différentes l'une de l'autre; toutes deux représentent des monstres ayant la queue enroulée en hélice, mais l'une a une sorte de tête de chien et le corps écailleux, tandis que l'autre a une tête d'oiseau et le corps sillonné de losanges. Je ne pus savoir avec exactitude si, comme j'ai lieu de le croire, ces figures avaient toujours été incrustées dans le mur de chaque côté de la porte antique où je les ai trouvées; les gens qui habitaient la maison, et qui s'étonnaient beaucoup de l'intérêt que je portais à ces sculptures, ne répondirent à mes questions qu'avec toute l'insouciance espagnole; tantôt ils me certifiaient qu'elles avaient toujours été à la même place, tantôt ils me disaient qu'elles avaient été déterrées peu de temps avant la conquête.

Dans la même cour je vis deux autres blocs assez curieux. L'un représente un buste de femme dont la bouche et les seins, qu'elle paraît presser, sont percés de trous qui ont manifestement servi à conduire des filets d'eau : l'un d'entre eux porte encore

des traces d'un conduit de plomb, et comme ce métal ne paraît pas avoir été connu des anciens Indiens, il est possible que ce buste ait été fait depuis la conquête; cependant il a un grand aspect de vétusté, et a tous les caractères des figures antiques. L'autre bloc, qui a été également déterré dans cette cour, a l'apparence d'un piédestal, et présente sur une de ses faces une tête d'homme à grande barbe, à longues moustaches, et dont les yeux sont droits. Cette tête, qui n'a rien du type indien, me fait douter de l'antiquité de ces divers objets. Il nous reste à parler du plus beau monument existant aujourd'hui de l'ancienne puissance des Incas : je veux parler de la célèbre forteresse de Cuzco, ou le Sacsahuaman. Pour s'y rendre on suit un chemin étroit qui circule dans un profond ravin, sans s'écarter d'un torrent impétueux qui forme à côté du voyageur de nombreuses cascades. Ce sentier présente une montée très rapide, et conduit à la grande porte de la forteresse; là se trouve le premier rempart, qui a 1 mètre et demi de largeur et 5 de hauteur, dans l'état de dégradation où il se trouve aujourd'hui. La portion qui s'étend à droite, et qui termine les travaux de ce côté, est flanquée d'une énorme roche de près de 7 mètres de long. Le fort a une forme ovalaire et se terminant en angle vers le nord; il était formé de trois murs d'enceinte, et, du côté opposé à celui par lequel on entre, ses remparts présentent une vingtaine d'angles saillants dont les grandes

faces ont 15 mètres, et les petites 7. Chacun de ces murs est adossé à une plate-forme, ou terrasse, dont l'élévation est plus grande à mesure qu'on pénètre dans l'intérieur. On trouve d'assez nombreux vestiges de portes. Le mur extérieur, qui est formé, surtout à ses angles saillants, de pierres d'une grosseur prodigieuse, dont quelques unes ont près de 5 mètres de haut sur près de 4 d'épaisseur, a une hauteur égale à celle de ces blocs, et a dû avoir au moins 1 mètre de plus; le second mur, dont le sol est de 2 mètres plus élevé, a 4 mètres 30 centimètres; le troisième, qui est en très grande partie détruit, paraît avoir eu 1 mètre de moins. Tout l'intérieur du fort est aujourd'hui planté en graminées; mais, suivant les anciens historiens, trois tours, dont une ronde et deux carrées, s'élevaient dans cet endroit, et communiquaient entre elles par des souterrains. Du côté qui fait face à la ville la montagne est coupée à pic, et la grande élévation a rendu inutile le prolongement des travaux de ce côté; dans cet endroit on a planté trois croix, et, à quelques pas plus loin, on trouve un escalier qui descend à Cuzco. Derrière les croix est l'ouverture d'un puits construit en belles pierres de taille. Les chroniqueurs espagnols disent que les Indiens se défendirent avec tant d'énergie dans cette forteresse, que les chrétiens ne s'en seraient jamais emparés, si saint Jacques ne fût venu en personne combattre pour eux. Il est, du reste, à remarquer que cette nation n'a jamais ni gagné ni

perdu une bataille ; ses défaites étant toujours l'œuvre de la trahison, et ses victoires étant constamment dues à l'intervention directe d'un saint. Au nord de la forteresse se trouve une colline connue sous le nom de *Piedra Lisa*, et qui est composée d'un porphyre épidotifère en décomposition, ayant une apparence taloqueuse. Les anciens Indiens avaient l'habitude de se laisser glisser en s'accroupissant sur sa surface polie, et les modernes habitants de Cuzco ont continué ce genre de divertissement. Au sommet de la colline, on voit des bancs et des marches taillés dans la roche. A une petite distance au nord-est du fort, se trouve une masse très considérable de ruines connues sous le nom *del Rodadero*. On croit, dans le pays, que c'était une sorte de carrière où l'on taillait les blocs sur place : toujours est-il que des pierres de toutes dimensions, sorties pour la plupart des mains d'habiles ouvriers, et dont beaucoup ne semblent pas avoir été achevées, y sont accumulées de toutes parts : plusieurs ont la forme de siéges, et leurs contours sont d'une extrême pureté. Au milieu de ces décombres on découvre deux ou trois puits qui ont été remplis de pierres. Un immense bloc de roche mérite une attention particulière ; il porte dans le pays le nom de *Pierre aux escaliers*, et, en effet, sa surface tout entière a été taillée en forme de marches : ces degrés semblent avoir été tracés de la manière la plus fantastique, car le plus souvent ils n'aboutissent qu'à des surfaces polies et coupées

à pic; sur une des faces on voit des siéges d'un très beau travail. L'intérieur de ce bloc semble avoir été également travaillé, car un tremblement de terre en ayant détaché une forte portion, la fente laissait aussi à jour des fragments d'escaliers. La tradition rapporte que cette roche était destinée à des exercices gymnastiques auxquels se livraient les jeunes princes de la maison impériale : tout à côté se trouve l'entrée d'un puits sur lequel on raconte l'histoire suivante : Deux écoliers y étant un jour descendus, s'engagèrent dans un couloir souterrain, et s'y perdirent; bien que dans l'obscurité la plus complète, ils continuèrent à marcher, et parvinrent ainsi au-dessous de l'église de San-Domingo, qui, comme nous l'avons dit, est l'ancien temple du Soleil. On y célébrait la messe, lorsque des coups répétés se firent entendre; on s'empressa d'enlever quelques dalles, et les malheureux écoliers sortirent plus morts que vifs du souterrain. En tout ces ruines forment un véritable labyrinthe, ainsi que l'indique leur nom.

Immédiatement au-dessous du fort, et sur un plateau qui existe sur le penchant de la montagne au sommet de laquelle il s'élève, est un monument fort curieux: c'est le palais de Manco-Capac, qui a dû être construit vers l'an 1107; une partie de ses ruines est aujourd'hui couverte par des bâtiments dépendant de l'église de San-Christoval. On parvient d'abord à une sorte de terrasse qui a 3 mètres de haut, et a dû avoir environ cent trente pas de long.

Dans le mur extérieur, et à droite de la porte, se trouve enclavée une sculpture représentant une syrène. On monte ensuite un escalier, et on passe sous une porte étroite pour parvenir à une immense cour dont le mur d'enceinte, qui a environ 5 mètres de haut, contient un grand nombre de ces sortes de guérites en fenêtres dont nous avons déjà parlé; au fond de la cour s'élevaient jadis de grands bâtiments dont il ne reste aujourd'hui que quelques débris. On voit une succession de murs transversaux, disposés sur cinq terrasses qui s'élèvent les unes au-dessus des autres à une hauteur moyenne de 2 mètres. Il y avait autrefois un grand nombre de belles fenêtres dans ces diverses constructions : une seule est aujourd'hui bien conservée. Dans le fond du jardin il existe une masse de pierre qui a environ dix pas de long sur six de large, et au-dessous de laquelle se trouve, dit-on, l'entrée d'un souterrain qui conduit à la citadelle; ce palais occupe un très grand espace de terrain, il domine la ville, et, ainsi que je l'ai déjà dit, est adossé à la montagne du Sacsahuaman, sur laquelle s'élève la forteresse de Cuzco. Cette colline, comme le terrain sur lequel la ville même est bâtie, est formée d'un porphyre blanc jaunâtre, contenant beaucoup d'épidote; les immenses pierres qui forment les bastions de la forteresse sont d'un calcaire compacte et gris, contenant des veines de calcaire spathique; la pierre aux escaliers appartient à la même formation. Les principaux édifices antiques de

la ville, et entre autres le temple du Soleil, sont d'un trachyte porphyroïde d'un gris obscur. La grande muraille de la rue del Triumpho est d'un porphyre épidotifère verdâtre qui a l'apparence du granit.

Cuzco est, d'après M. Pentland, à 11,380 pieds anglais au-dessus de la surface de la mer.

Je m'étais depuis longtemps livré à l'étude des vases et des autres objets que l'on rencontre assez fréquemment dans les anciennes tombes. Ainsi que je m'y attendais, je rencontrai à Cuzco des objets extrêmement curieux en ce genre, et qui appartenaient à des types très différents les uns des autres. Un vase peu profond, mais ayant un demi-mètre de diamètre et taillé dans une roche d'un vert foncé, était d'un admirable travail; un grand nombre de serpents étaient représentés dans l'attitude de boire le liquide qu'il devait contenir; la pureté du dessin était des plus remarquables.

Je vis également chez M. Alarcon une figurine représentant un Indien endormi; elle était composée d'une sorte de porcelaine d'une extrême finesse, et l'apparence du sommeil était rendue avec habileté. Le propriétaire de ce curieux objet m'assura qu'on lui en avait offert cinq mille francs. Chez D. Martin Concha, je vis un très joli vase admirablement taillé en forme de croix; mais si tous ces objets étaient remarquables sous le rapport de l'art, d'autres semblaient appartenir à une école très différente de toutes celles que nous pouvons concevoir. Je veux parler

des objets provenant des Aymaras, et qui sont surchargés de détails qui tous représentent des têtes d'animaux, des fleurs, etc. Le plus remarquable d'entre eux est un grand vase que possède un de nos compatriotes depuis longtemps établi à Cuzco, M. Romanville. Il est d'un rouge écarlate, et a la forme d'une tête humaine dont le nez est très peu saillant et dont les yeux sont très grands et droits; la bouche est ouverte, et les canines sont très grandes et de couleur noire; au milieu d'une infinité de détails bizarres, on distingue les bras rabougris de la figure, dont la main retient par la chevelure deux têtes humaines, l'une de couleur rouge et l'autre blanche; on croira peut-être que ce dernier fait est dû au hasard; mais je suis persuadé qu'il est, au contraire, destiné à indiquer deux races d'hommes différentes. En général, on traite beaucoup trop légèrement les peuples de l'antiquité, qui poussaient très loin les facultés d'observation, et dont les dessins rendaient avec une scrupuleuse exactitude les objets qu'ils voulaient désigner: c'est ainsi que sur les monuments de l'ancienne Égypte, non seulement on trouve parfaitement indiqués les trois grands types de la race humaine, le rouge, le noir et le blanc; mais encore dans ce dernier, on peut parfaitement reconnaître les différentes nations que l'on a voulu indiquer: ainsi, le Scythe, aux yeux bleus et aux longs vêtements, ne peut être confondu avec l'Israélite aux cheveux et à la barbe noirs.

Je vis encore, chez M. Romanville, deux vases représentant des têtes de guerriers dont les cheveux sont tressés en nattes nombreuses et très fines, ainsi que les portent encore les Indiennes de Cuzco, et qui rappellent les anciennes sculptures des monuments de Ninive. Je ne fais ici qu'indiquer ces différents objets ; si les circonstances le permettent, je publierai un jour un travail spécialement destiné à faire connaître les races des anciens Péruviens, dont j'ai réuni des dessins très nombreux, tant en Bolivie qu'au Pérou : leur étude servira, non seulement à faire apprécier le degré auquel l'art était parvenu chez eux, mais c'est encore le seul moyen qui nous reste de connaître d'une manière positive les costumes et les mœurs de ces peuples; ils offrent souvent de très grands rapports avec les vases étrusques.

Un marché extraordinaire se tient une fois par semaine sur l'une des places principales de Cuzco; je ne manquais jamais d'y assister. Là se pressaient une immense quantité d'Indiens venus de divers points de la campagne, et qui offraient en vente une foule de petits objets, tels que des ouvrages en laine de vigogne, de jolis ponchos, etc.

Ainsi que dans toute l'Amérique espagnole, on donne aux femmes de sang mêlé le nom de *cholas ;* elles portent à Cuzco un costume assez singulier, et qui rappelle la saya de Lima ; c'est un gros jupon à petits plis, et qui dessine entièrement le corps. Le cos-

tume des Indiens rappelle celui de Potosi. Le climat de la ville est, en général, tempéré et très sain.

Nous fûmes traités par les habitants avec beaucoup d'hospitalité, et le temps que nous restâmes à Cuzco se passa rapidement, occupés, comme nous l'étions toute la journée, soit à des études de géographie, soit à dessiner et à mesurer les monuments de la ville (1).

La population de Cuzco est presque entièrement indienne. Dans cette ville, je vis pour la première fois des gens de la classe supérieure appartenant à

---

(1) J'avais, pendant mon séjour, recueilli de nombreux détails statistiques sur cette intéressante partie du Pérou; presque tous ont été perdus par suite de la mort de M. d'Osery, et je n'ai plus entre les mains que les suivants :

Entrées et *sorties* de l'hôtel des Monnaies de Cuzco, en quatre ans et deux mois, depuis le 1er janvier 1825 jusqu'au 28 février 1839.

Entrées.

	Piastres.	Réaux.	Marav.
Droits de monnayage sur l'argent frappé.	78,631	1	10 1/2
— — sur l'or.	21,966	6	17 1/2
Pour une entrée extraordinaire d'argent.	19,448	4	3 1/2
— — d'or. .	16,343	5	9 1/2
Pour la *tolérance* sur l'argent frappé.	2,423	6	17
— sur l'or.	84	0	17
Aumento de Palta en la *fundicion mayor*.	1,810	1	32 1/2
— de Oro — .	116	2	0
Brisés (*quebrados*) qui tombent en faveur de l'hôtel des Monnaies.	7	6	20
Entrée extraordinaire de vente de mules.	376	5	0
Total.	141,208	7	24

cette race, et je remarquai que leur couleur était en général cuivrée et très claire. Il est certain que dans cette ancienne capitale de l'empire des Incas, les

---

Sorties.

	Piastres.	Réaux.	Marav.
Paiements aux employés pour leurs appointements.	49,161	1	25 1/2
Dépenses de tous les ateliers de l'hôtel, et nourriture des mules.	48,912	0	0
Déchet de l'argent.	9,985	3	26
— de l'or.	1,636	1	7 1/2
(*Sacados para la remision y ensaye de la rendicion del oro hecha en* 1827) .	48	0	0
Utilidades depuis le 1er janvier 1825 jusqu'à la fin.	31,466	0	33
Total.	141,208	7	24

Détail de las Utilidades.

Existant dans les ateliers à la fin de 1824.	6,315	2	0
Livrés par le trésor public pour les fonds de l'hôtel..	20,000	0	0
Utilidades..	31,466	0	33
Total.	57,781	2	33
Existant dans les ateliers le 6 février 1824.	14,103	7	33
Payé au trésor public pour barres dues de l'an 1824.	15,877	3	0
Supplément au même trésor, à titre de réintégration.	27,800	0	0
Total.	57,781	2	33

Le trésor national de Cuzco a retiré en profit des droits sur l

princes de cette maison sont encore aujourd'hui plus populaires que les souverains et les présidents de sang espagnol. Dans les essais historiques que l'on publie dans le pays, les rois d'Espagne suivent la même succession que les chefs indiens; ainsi, Charles-Quint prend rang après l'inca Atahualpa.

Livré, pendant tout le séjour que je fis à Cuzco, à l'étude des antiquités de cette ville, je dus rechercher l'origine de la race rouge qui, sans aucun doute, a autrefois porté la civilisation à un haut degré de perfectionnement, mais qui, aujourd'hui, tend à disparaître de la surface de la terre. Je remarquerai d'abord que le nom de *Cuzco*, signifie *nombril*, en faisant allusion à sa position au centre de l'empire, et que le mot de *Carthage* avait une signification semblable. On s'est généralement attaché à faire descendre les aborigènes de l'Amérique des peuples de l'Asie centrale, et il est, en effet, probable qu'à diverses époques il exista des communications de ce genre. Le Fousang des Chinois, bien que s'appliquant plus particulièrement au Japon, comprenait toutes les régions de l'est, et il est possible que quel-

---

monnayage, sur les espèces d'or et d'argent frappées à l'hôtel des Monnaies de cette ville :

	Piastres.	Réaux.
Sur l'or.	8,484	5 1/2
Sur l'argent.	48,824	6 1/2
Total.	57,309	3 1/2

ques passages des écrivains de cette nation aient rapport à l'Amérique (1).

Quelques auteurs prétendent aussi que le très moderne empire des Incas peut bien avoir une origine asiatique; mais ceux qui se sont livrés à l'étude des anciens âges de ce continent se sont beaucoup trop

---

(1) M. de Guigne père a cherché à prouver que le pays de Fousang, visité par les Boudhistes, an 458 de J.-C., était l'Amérique, et M. de Paravey, en soutenant cette manière de voir, a publié une figure extraite de *Pian-y-Tien*, et représentant un homme occupé à traire une biche, que l'on indique comme étant un des habitants de cette terre de Fousang. L'examen de cette figure m'a convaincu, au contraire, que cette région était probablement le Japon, et qu'elle ne pouvait être l'Amérique; en effet, l'homme est représenté comme ayant de longues moustaches et une énorme barbe, ce qui ne peut s'appliquer aux Américains, et la biche que l'on trait, et qui par conséquent est adulte, est couverte de mouchetures, ce qui ne se rencontre chez aucun cerf d'Amérique, ceux-ci n'offrant au plus des taches que dans leur premier âge; il est donc bien évident que l'on a voulu désigner l'Axis, ou une autre des espèces voisines de l'Inde, qui sont tachetées comme elle. Cependant il y a quelques probabilités que les Boudhistes ont eu des rapports avec l'Amérique; et la figure du Yucatan, que M. de Paravey donne d'après Waldeck, à certainement bien de la ressemblance avec certaines déités indiennes; mais on doit se souvenir des grands rapports qui existent entre les divinités indiennes et celles de l'antique Égypte, et encore de l'identité possible du mont Ophir avec la chaîne des Andes; dans ce cas les flottes de l'antiquité qui visitaient ces régions, devaient préalablement passer les îles Malaises, et pouvaient emporter avec elles des traces de la civilisation égyptienne. M. de Paravey cite avec bienveillance mes observations sur les bœufs à grandes cornes que j'ai rencontrés dans le Matto-Grosso, mais il faut se souvenir que ces derniers sont évidemment d'origine européenne.

attachés à ce qui concerne cette dynastie qui compte à peine six siècles d'existence, et qui, d'après ses propres traditions, s'est contentée de faire revivre les anciennes coutumes du pays, et d'imiter les constructions antiques. Toujours est-il que, jusque dans les derniers temps, les princes Incas conservaient le souvenir d'un peuple étranger qui avait parcouru les côtes de la mer Pacifique, car dans les conseils que Huayna-Capac donne à son fils avant de mourir, nous trouvons : « Pour moi, je m'imagine qu'ils seront de la nation de ceux qui courent la côte de notre mer, à ce que l'on nous a dit, et qu'ils vous surpasseront en valeur et en toute autre chose. » (*Garcilasso de la Vega.*)

La réforme incasique semble avoir, en effet, bien des rapports avec le culte tout spiritualiste de Buddha qui, peut-être antérieur à la religion matérielle et sanguinaire de Brahma, ne se répandit cependant dans la Chine, le Japon et une partie des Moluques que vers l'ère chrétienne. Cinq siècles plus tard, les persécutions des Brahmes l'avait détruite dans l'Indoustan. Je suis convaincu que l'époque du plus grand développement de la civilisation indienne au Pérou est bien antérieure à cette espèce de renaissance à laquelle les Incas ont donné leur nom (1). Il est du reste à remarquer que les peuples de l'Orient

(1) Un grand littérateur dit : « Peut-être l'Amérique avait-elle déjà,

ont l'habitude de s'assimiler aux vaincus, tandis que ceux de l'Occident leur imposent leurs lois. Ainsi, les princes tartares sont devenus Chinois, et le contraire serait arrivé, sans doute, s'il se fût agi de nations occidentales.

Il est aujourd'hui bien prouvé que la côte nord-est de l'Amérique a été fréquemment visitée par les Danois depuis la fin du dixième siècle jusque vers 1350, et c'est à eux que l'on attribue souvent les tumuli si communs dans presque toute l'Amérique du Nord, et qui ont quelquefois la forme d'animaux : je les ai observés depuis le Wisconsin jusqu'en Floride, mais je n'ai rien vu dans l'Amérique du Sud qui puisse leur être comparé. Il est impossible en outre de douter des rapports fréquents qui ont eu lieu entre les Samoièdes et les autres peuples de la Sibérie Orientale et les Esquimaux du Nord de l'Amérique ; mais je suis convaincu que ce n'est pas dans des circonstances de ce genre que nous devons rechercher l'origine de la race qui nous occupe.

Il m'a été impossible d'examiner les belles copies des peintures de l'Égypte que contient le musée britannique, sans être frappé de l'extrême ressemblance qu'avaient beaucoup des figures qui y sont représen-

---

dans l'antiquité, fourni une place à ces illusions de sages ? La ville des Atlantes, décrite par Platon, a de singulières ressemblances avec Mexico. » (Villemain, *Cours de littérature française*, 14e leçon.)

tées avec les Indiens du nouveau monde, au milieu desquels j'ai vécu pendant tant d'années. Le meilleur peintre ne pourrait dessiner avec plus d'exactitude les sauvages de l'Amérique du Sud, que ne l'ont fait les habiles constructeurs de Thèbes. La couleur de la peau est exactement la même, tous les traits sont semblables, les yeux sont également peu ouverts et relevés aux angles externes, les cheveux sont coupés de la même manière, les armes sont les mêmes, et se composent de flèches faites de roseaux, et terminées, soit par une pointe de bois dur, soit par un silex; les couteaux sont formés de part et d'autre de cette dernière matière. Le costume est semblable, et se compose de la longue robe flottante que l'on portait à Thèbes comme dans l'empire des Incas, et que l'on retrouve encore chez les Indiens de Moxos et de la Pampa del Sacramento (la Tipoï).

Les Égyptiens et les Babyloniens faisaient des briques de même que les Péruviens. Leurs instruments de musique étaient les mêmes, et se composaient de la harpe, de la double flûte et de la guitare; on a vu que nous avons trouvé ce dernier instrument chez les Sauvages Guatos. La manière assez curieuse de tendre l'arc avec la jambe était absolument semblable. (Voir *Wilkinson, manners and costumes of ancient Egyptians*, tome I, page 305, figure 27).

Les peuples de l'antiquité portaient aux poignets des bracelets analogues à ceux des Carajas, et également destinés à amortir le coup qui résulte souvent

du jet de la corde de l'arc. (*Wilkinson*, page 306, figures 29 et 30). Sur la tombe de Ramsès III, à Thèbes, il y a des figures d'embarcations dont les voiles sont exactement suspendues comme celles du lac de Titicaca.

La principale des divinités égyptiennes, Amoun-Ra, est toujours représentée avec le casque royal sur la tête, et cette coiffure est surmontée de deux longues et brillantes plumes disposées en tout comme celles que portaient les Incas.

Je ne pousserai pas plus loin ce parallèle dont j'ai déjà fourni les éléments en traitant de Tiahuanaco, etc. Tout ce que je puis dire, c'est que je ne saurais comprendre comment, après tant de siècles de séparation, on retrouve une si parfaite ressemblance entre ces nations, s'il ne s'agissait de peuples chez lesquels aucun changement n'était permis. On sait d'ailleurs que les lois de Ménès se sont conservées sans altération jusqu'à leur renversement par le christianisme.

Peut-être m'objectera-t-on que les anciens Péruviens semblent n'avoir jamais rendu aux animaux le culte que paraissait leur vouer le peuple égyptien; mais d'abord ce culte tout extérieur ne fut introduit en Égypte que par Chaüs, second roi de la deuxième dynastie; et je suis persuadé que, si des rapports ont eu lieu entre les peuples des deux continents, comme je le crois, ils doivent remonter aux temps les plus reculés. D'ailleurs, il ne s'agit que de signes hiéro-

glyphiques par lesquels on représentait les différentes divinités à l'imagination grossière du peuple. Ainsi, l'esprit de vie avait la forme d'un faucon, parce que cet oiseau plonge d'en haut sur sa proie ; le singe était l'emblème de la lune, parce qu'on croyait que cet animal devenait aveugle à force de pleurer lorsque ce satellite disparaissait, etc., etc.

Du reste, les nombreuses figurines d'animaux que l'on rencontre dans les tombeaux des Péruviens, et qui, sous le nom de *Huaca*, étaient regardés comme sacrés, prouvent bien que ce peuple n'était pas entièrement exempt de cette superstition.

Soit qu'il ait toujours existé diverses races d'hommes, soit que nous adoptions la version des Écritures qui les fait tous descendre d'une même souche, ce qui me semble parfaitement admissible au point de vue scientifique, toujours est-il que dès la plus haute antiquité historique on retrouve les traditions des trois variétés principales de notre espèce, ce qui est clairement indiqué par les trois fils d'Adam et les trois fils de Noé, qui désignent évidemment les trois rameaux blanc, rouge et noir ; le premier principalement représenté, sur les monuments de l'antique Egypte, par les pasteurs ou Scythes, ne paraît pas avoir joué un très grand rôle dans ces temps reculés; le dernier fut, par l'effet naturel du peu de développement de son intelligence, relégué dans les parties du globe méprisées par les races plus avancées, et l'Éthiopie centrale devint son domaine. En effet,

l'Écriture dit : « Béni soit l'Éternel, Dieu de Sem, et » que Canaan lui soit serviteur. Que Dieu attire en » douceur Japhet, et que Japhet loge dans les taber- » nacles de Sem, et que Canaan leur soit serviteur. »

Les deux races supérieures blanche et rouge s'étendirent en rameaux nombreux : l'une peupla une partie de l'Europe, l'autre couvrit de ses essaims l'Asie et le nord de l'Afrique; mais là ne s'arrêta pas son esprit d'envahissement, et, franchissant les colonnes d'Hercule, elle s'étendit sur l'Atlantique, dans laquelle il serait difficile de ne pas reconnaître l'Amérique. Ici se présentent deux manières de voir. Ce continent se prolongeait-il alors, ainsi que semble l'indiquer la tradition, jusque dans le voisinage de l'Europe, et une portion en a-t-elle été depuis détruite par quelque grand cataclysme? Ou bien l'esprit de conquête ayant fait abandonner les entreprises maritimes et commerciales, a-t-on renoncé à ces voyages lointains comme les Danois abandonnèrent leurs expéditions dans le nord du même continent? Il est difficile, dans l'état actuel de nos connaissances, de résoudre ces questions. Cependant, le nom de *Peleg*, qui vient de ce que, *de son temps, la terre fut partagée* (*Genèse*), contient peut être le mot de cette énigme. Quant aux rapports fréquents, aux communications répétées qui existèrent pendant des siècles entre les peuples des deux continents, il m'est impossible de ne pas les regarder comme prouvés. Nous savons que les Atlantes conquirent une partie

de l'Europe et de l'Afrique; les traditions des voyages d'Hercule, du Jardin des Hespérides, et peut-être même celle des Argonautes, ne seraient-elles pas autant de souvenirs de cette terre regrettée? Et peut-être l'histoire nous démontrera-t-elle un jour que, ainsi que le dit Montésinos, l'Amérique n'est autre que l'Ophir, cette terre de l'or dont le voyage durait trois ans. Suivant les Grecs, Atlas était le père des Atlantides, c'est-à-dire le berceau de ce peuple. D'après les traditions mexicaines, Aztlan était le pays d'où sortait originairement la race conquérante des Aztèques (1); d'ailleurs, tous les peuples du Nouveau-Monde, qui étaient parvenus à un degré avancé de civilisation lors de la découverte de ce continent par les Européens, c'est-à-dire ceux des plateaux du Pérou, de Cundinamarca et du Mexique, indiquaient toujours l'orient et non l'occident comme le point d'où étaient partis leurs ancêtres. Cette tradition était tellement enracinée chez eux qu'ils attendaient depuis des siècles les descendants de leurs pères, les fils du Soleil, et qu'ils se soumirent à eux presque sans résistance.

Les Toltecs et tous les autres peuples qui ont en-

(1) Il est bien curieux que ce mot soit toujours surmonté du signe hiéroglyphique indiquant l'eau (Humboldt, *Monuments Américains*, tome II, p. 179), et qu'il soit accompagné d'un palmier qui indique que l'émigration venait d'un pays chaud, et non du nord de l'Amérique, comme on a voulu le croire.

vahi le Mexique venaient du même pays. On a, sans preuve, assigné une date très moderne au départ de ces peuples de la terre d'Aztlan ou d'Atlan; mais, lors même qu'on admettrait cette version, nous savons que ces peuples donnaient aux établissements qu'ils formaient les noms des premiers pays qu'ils avaient habités (1). (*Voir* Humboldt, *Monuments américains.*) Il est du reste à remarquer, que, de même que leurs ancêtres du vieux monde, les Amé-

(1) On trouve dans Platon (*Timée*), que les Égyptiens disaient, à l'honneur des Athéniens, qu'ils avaient eu part à la défaite de certains rois qui étaient venus par mer, avec une nombreuse armée, d'une grande île appelée Atlantique, qui commençait aux colonnes d'Hercule; que cette île était plus grande que toute l'Asie et l'Afrique ensemble, et qu'elle était divisée en dix royaumes, que Neptune avait donnés en partage à ses dix enfants, après avoir doté Atlas, son fils aîné, du plus grand.

Dans le même ouvrage, il dit : « On tient pour certain que dans les » temps passés, votre ville (Athènes) a résisté à un grand nombre » d'ennemis qui venaient de la mer Atlantique, et avaient pris et occu» pé presque toute l'Europe et toute l'Asie; car alors, ce détroit était » navigable, et tout près de là on voyait une île qui commençait aux » colonnes d'Hercule, et qu'on dit avoir été plus grande que l'Asie et » l'Afrique ensemble; de cette île on passait aisément à d'autres qui » étaient près et vis-à-vis du continent ou de la terre ferme voisine » de la vraie mer, car on peut justement appeler cette mer la vraie » mer, et la terre dont je parle, continent ou terre ferme. »

Platon ajoute encore que, neuf mille ans avant qu'il écrivît, il arriva un grand changement, et que la mer voisine de cette île s'enfla tellement d'une grande quantité d'eau qui s'y jeta, qu'en un jour et une nuit elle couvrit toute l'île, l'engloutit et l'abîma entièrement, et que cette mer a toujours été depuis si remplie de boue et de bancs de

ricains ont érigé des monuments cyclopéens ; et non seulement les magnifiques constructions de Cuzco, qui, dit Garcilasso de la Vega, étaient faites sur le modèle de celles des anciens temps, en présentent de nombreux vestiges ; mais il est curieux de voir que, même en taillant avec soin des blocs de pierre, les Incas leur conservaient une forme irrégulière, qui rappelle d'une manière frappante ce genre d'architecture : c'est du cyclopéen artificiel.

La seule objection de quelque portée que l'on puisse faire me paraît être celle que l'on tire de la difficulté d'entreprendre d'aussi longs voyages avec les ressources dont disposaient les anciens, et qui, pour le dire en passant, nous sont à peu près inconnues ; mais, dans une des théories que je viens d'émettre, cette objection se trouverait annulée, et dans l'autre elle serait victorieusement combattue par le fait que le voyage d'Amérique est infiniment

---

sable, qu'on ne peut naviguer dessus, ni passer par là aux autres îles et à la terre ferme dont on vient de parler !

Le déluge, qui avait laissé un si profond souvenir parmi les peuples de l'Amérique, et auquel Coxcox, sa femme et ses nombreux enfants avaient seuls échappé, se rapporte peut-être à ce cataclysme dont parle Platon, et non au déluge de Noé. Il est dit qu'ils avaient emporté beaucoup d'animaux et *d'excellentes semences.*

Cette dernière circonstance pourrait avoir des rapports avec les sacrifices ollaires des Grecs.

On sait que, lors de la conquête du Mexique, le principal cacique des Zapotecas se disait descendre en ligne directe du chef de ceux qui échappèrent au déluge universel. (Ulloa, *Mémoires*, t. II, p. 350.)

plus facile qu'il ne l'est de faire le tour de l'Afrique, et nous savons que diverses entreprises de ce genre ont été exécutées par les peuples qui nous occupent. Ainsi, suivant Hérodote, sous Néco II, successeur de Psamméticus, les Égyptiens firent un voyage autour de ce continent, qui dura deux ans; ils portaient avec eux des grains qu'ils semèrent, et ils attendirent qu'ils donnassent des fruits; les pilotes étaient Phéniciens. Cette expédition est de vingt-deux siècles antérieure à celle de Vasco de Gama. Suivant le même historien, le Persan Teaspis fit, sous Sataspis, une tentative de ce genre; mais n'ayant point réussi, Xerxès le fit crucifier à son retour.

Le voyage d'Hannon est connu de tout le monde, et l'on sait que ce navigateur fonda plusieurs villes. Pline, en mentionnant un Eudorus, contemporain de Cornelius Nepos, qui avait fait le tour de l'Afrique, dit que plusieurs autres avaient accompli le même voyage dans un but commercial. Enfin, je dirai à ceux qui ne pourraient admettre que des découvertes géographiques aient pu être oubliées ou ne pas se répandre, que j'ai vu, en 1838, chez un armateur de Salem (États-Unis), une carte des terres découvertes dans ces derniers temps vers le pôle antarctique, et que depuis bien des années les navires de ce négociant visitaient pour y pêcher les baleines.

Si, aujourd'hui, avec d'aussi immenses moyens

de publicité de pareils faits ont lieu sans être connus, peut-on s'étonner qu'ils se soient présentés aux époques les plus reculées de l'histoire du monde? Et je demanderai si les peuples qui faisaient le tour de l'Afrique, et qui avaient des communications régulières avec l'Inde, et les régions inconnues, mais certainement très éloignées du Tarsis et de l'Ophir, pouvaient être effrayés d'une navigation aussi facile que l'est celle de l'Amérique.

D'ailleurs, ainsi que le dit Robertson (*Histoire de l'Amérique*, tome I, page 50), les Phéniciens et les Carthaginois étaient animés d'une jalousie mercantile qui leur faisait cacher avec soin aux autres nations la connaissance des pays éloignés avec lesquels ils avaient formé des liaisons. Nous trouvons dans les auteurs anciens de nombreux passages qui viennent à l'appui des faits que nous avançons. En effet, Strabon dit que les Indiens étaient de la même couleur que les Éthiopiens, et Hérodote distingue les Éthiopiens d'Orient de ceux d'Afrique; le nom de ce peuple rappelle d'ailleurs qu'il était brûlé par le soleil, et l'ancien nom de l'Égypte, *Chemnia*, signifie terre noire; mais, ainsi que l'observe judicieusement M. Courtet de l'Isle (*Bulletin de la Société ethnologique*, 1847), les Éthiopiens appartenaient à plusieurs types, car Diodore distingue avec soin ceux de Méroé, qui conquirent et civilisèrent l'Égypte, d'avec ceux qui habitaient la Libye, et qui avaient la peau noire et les cheveux crépus. Ainsi donc les Égyp-

tiens, comme leurs pères les Éthiopiens et les Indiens d'Asie, appartenaient à la descendance de Sem. A cette époque reculée, ce type, d'un brun plus ou moins rouge, occupait donc la plus grande partie de l'Asie et de l'Afrique par le moyen des Phéniciens. Il avait conquis en Asie la Polynésie sur sa population nègre (1); en Italie, il était représenté par les Etrusques ; en Grèce, par les Pélasges, et l'Atlantide était en son pouvoir.

Il est difficile encore aujourd'hui de distinguer, sous le rapport physique, quelques uns des peuples de l'Asie d'avec les sauvages de l'Amérique; le Malais qui m'a accompagné sur l'Amazone ne différait de ceux-ci que par sa couleur plus jaune et moins rouge, tandis que l'Indien de ces régions a exactement la nuance des Étrusques et des anciens Éthiopiens; mais la couleur de la peau varie beaucoup entre l'Indien du Canada et celui du Brésil. Enfin,

(1) Les îles du grand océan Indien ont été primitivement habitées par des nègres, dont on retrouve encore des tribus dans l'intérieur des grandes îles, telles que la Nouvelle-Guinée, Gilolo, Waigiou, Luçon, Borneo, Sumatra, etc.; il n'est donc pas étonnant que plusieurs mots de la langue de ces peuples aient passé dans celle de leurs vainqueurs d'une autre race, ainsi que l'a démontré M. d'Eichtal. Dans plusieurs portions du continent de l'Inde on en retrouve des traces, et les tribus de la Tasmanie leur appartiennent également, mais elles ont été rendues hideuses par le climat si peu conforme à la nature du nègre. Dans les peuples de la Nouvelle-Hollande, il y aurait eu mélange entre les races nègre et rouge.

nous devons tenir compte de ce fait assez général dans l'antiquité et dans l'Amérique ancienne, que les classes supérieures appartenaient souvent à une race différente de celle du peuple; les Incas parlaient même une langue absolument différente, et qui a été perdue. Une découverte moderne, due à M. Vail, et sur laquelle M. Jomard a jeté de grandes lumières, vient à l'appui des idées que j'ai émises ici; je veux parler d'une pierre gravée, et très curieuse, trouvée dans l'Amérique du Nord, et qui porte des caractères presque entièrement semblables à ceux dont se servent encore de nos jours les Touaricks de l'intérieur de l'Afrique, et qu'ils ont reçus des Phéniciens.

Hérodote nous parle des relations suivies qui existaient entre Thèbes et tout le nord de l'Afrique, et particulièrement le mont Atlas, où habitaient les Atlantes; d'autre part, M. Berthelot, dans son ouvrage sur les Canaries, a été frappé des singuliers rapports qui existent entre d'anciens noms de lieux et d'hommes de ces îles, et ceux de Caraïbes. Enfin, si l'on admet que les caractères de la pierre gravée de Wheeling (Ohio) que je viens de citer, appartiennent à la même langue antique de laquelle sont dérivés le Phénicien, le Thugga et le Touarick, et il est difficile de ne pas le faire, car sur vingt-quatre lettres de l'inscription américaine on en retrouve neuf pareilles et dix-huit manifestement identiques avec celles de ces langues, on devra aussi rapporter au libyen l'inscription du rocher de Taunton et celle des bords

de l'Essequebo, qui a été figurée par M. Schomburck. (*Journal of the roy. geogr. Soc.*, tome X.)

Enfin, on sait que le peu de mots que l'on est parvenu à déchiffrer de la langue des Etrusques offraient la ressemblance la plus frappante avec celle des Mexicains. Dans ma manière de voir, tous ces peuples appartiendraient à la race rouge, et auraient une origine commune : ce n'est qu'ainsi qu'on peut s'expliquer des rapports qu'il est autrement impossible de comprendre.

Les trois races primitives du genre humain se retrouvent indiquées chez tous les peuples de l'antiquité; ainsi, chez les Egyptiens, Osiris était noir, Typhon rouge et Horus blanc; chez les Indous on trouve les mêmes couleurs appliquées à Vishnou, à Brama et à Siva; à Rome, dans certaines cérémonies, on peignait en rouge la figure de Jupiter (Pline), et le Minium (Phoinie, d'où vient sans doute le mot Phéniciens, hommes rouges), était considéré comme la couleur royale. L'historien Josèphe dit qu'Adam était rouge parce qu'il avait été fait de la terre de cette couleur.

Aristote indique clairement ces trois variétés de couleur de notre race, et les personnifie dans les Égyptiens, les Thraces et les Scythes : les premiers sont regardés ici comme noirs, sans doute à cause de leurs rapports avec les nègres qui formaient les classes inférieures de ce peuple ; les Scythes sont manifestement blancs, et les Thraces étaient du sang des

Pélasges. Le sens de ce passage est prouvé jusqu'à l'évidence par Julius Firmicus, cité par M. Bradford (*American antiquities*, page 299). « En premier lieu, » si l'influence des corps célestes modifie le carac- » tère et la couleur des hommes, c'est-à-dire si la » Lune les rend blancs, Mars rouges, et Saturne » noirs, pourquoi tous ceux qui sont nés en Éthiopie » sont-ils noirs, ceux de la Germanie blancs, et ceux » de la Thrace rouges? »

Isolés de tous les autres peuples, les habitants de l'Atlantide ont conservé pur l'ancien type de la race rouge, tandis que, soumis à des mélanges divers, ce type a éprouvé dans l'ancien monde des modifications considérables: ainsi, il se présente tantôt sous l'aspect du Guanche et de l'Arabe du désert, tantôt sous celui des Galas et de quelques autres peuplades noires aux traits différents de ceux des Nègres; en Asie, enfin, il a été dans beaucoup de parties modifié par le contact des Scythes et des races germaniques; le Brésil nous offre aujourd'hui un exemple semblable d'une population de couleur formée par le mélange des nègres et des blancs.

Les recherches sur l'ancienne prédominance de la race rouge ne datent que de quelques années, et déjà elles donnent d'intéressants résultats; peut-être trouvera-t-on un jour la preuve qu'avant elle le type nègre était le produit le plus avancé de la création, et qu'il a, dans une antiquité plus reculée encore, couvert le monde de sa civilisation particulière:

contre lui paraissent s'être ligués les peuples rouges et blancs descendants de Sem et de Japhet, comme le prouverait le passage de la *Genèse* que j'ai déjà cité.

La race rouge de la Grèce antique, représentée, 1° par les Pélasges, et 2° par les colons venus d'Egypte, fut presque entièrement détruite par l'invasion des Doriens qui doit avoir eu des résultats immenses, car nous voyons que l'architecture même des Egyptiens, ce peuple stationnaire par excellence, en porte des traces profondes sous la douzième dynastie. Les Doriens poursuivirent jusqu'en Afrique la race des Pélasges, et non seulement vers 680 avant Jésus-Christ ils fondèrent en Libye la ville de Cyrène, mais bientôt ils régnèrent en maîtres sur toute cette région. Ceux des vaincus qui échappèrent à la mort furent réduits en esclavage d'Ilotes, de Penestes, etc. La portion de cette race qui avait envahi l'Italie fut refoulée par les Rasenas dans les îles dépendantes de ce pays, et fut longtemps connue sous le nom de Sicules. L'époque de la plus grande prospérité de la race rouge en Europe semble avoir été vers deux mille ans avant l'ère chrétienne ; huit cents ans plus tard, elle était presque partout asservie à la race blanche (japhétique). En Espagne seulement elle paraît s'être maintenue beaucoup plus longtemps. A la première de ces époques elle possédait, en Asie, les empires des Indes, de l'Assyrie, de la Babylonie, de la Phénicie ; en Afrique, ceux d'Egypte et d'Ethiopie. Les peuples rouges de

l'ancien monde avaient fait de grands progrès dans la civilisation; ils étaient particulièrement adonnés à la métallurgie, et l'un d'entre eux, les Cyclopes, est devenu célèbre sous ce rapport dans la *Mythologie*. Ils habitaient la Sicile, et les voyageurs frappés des travaux de leurs forges supposèrent qu'ils fabriquaient la foudre. La fable de leur œil unique, et situé au milieu du front, vient, sans doute, de ce que, comme les mineurs modernes, ils portaient attachée à la tête la lumière qui les dirigeait dans leurs travaux souterrains. Dans les galeries des mines il faut avoir les mains libres, et la lumière devant venir d'en haut, il n'y a, en effet, guère d'autre manière de porter la lampe que de l'attacher, soit au front, soit à la coiffure, et il est peu extraordinaire qu'un procédé aussi simple ait été inventé dans l'antiquité. Du reste, lorsque l'on pénètre pour la première fois dans les entrailles de la terre, on ne peut s'empêcher d'éprouver une forte émotion, et l'esprit poétique des Grecs dut être vivement frappé par de pareilles scènes. Les Américains étant, suivant nous, de la même souche d'où provenaient les Pélasges, il est naturel de trouver entre leurs descendants des rapports linguistiques, et ainsi s'expliqueraient non seulement les neuf mots chiliens que Molina avait rapportés à des origines grecques, et ceux dont les rapports avec le latin ont frappé M. Bradford; mais encore ceux de la langue mexicaine qui sont dans ce cas, tels que : *Teotl*, Dieu, *teocali*, temple, etc., etc.

Enfin, je dois dire ici que j'ai rencontré à Santarem, sur la rivière des Amazones, un Israélite assez instruit, qui m'a assuré que dans les langues indiennes du voisinage il avait retrouvé plus de cinquante mots très semblables à des mots hébreux; il me fit cette observation de lui-même, et sans que je l'eusse questionné.

Le type de la race caucasique, qui aujourd'hui étend son empire sur notre planète, serait-il le dernier produit du développement de l'animalisation? Il est permis d'en douter.

En cherchant à établir les rapports que je crois avoir existé entre les peuples de l'Amérique et ceux de l'extrême antiquité de l'autre continent, j'ai été souvent conduit à citer les Égyptiens ou leurs pères de l'Éthiopie; je ne prétends pas cependant assurer que c'est à ces nations qu'ils doivent leur origine; et si je les ai pris pour exemple, c'est qu'ils nous sont, grâce aux travaux modernes, mieux connus que les autres peuples de la même époque; mais les mœurs, et jusqu'aux coutumes des nations voisines, et vivant dans le même temps, ont presque toujours de grands traits de ressemblance entre eux : ainsi, les Phéniciens, par exemple, devaient avoir bien des points de contact avec les habitants, de même que les Israélites qui vécurent si longtemps au milieu d'eux.

Je ne cherche qu'à démontrer l'identité, l'origine commune de la race rouge de l'Amérique avec celle qui était alors dominante sur notre continent; la tra-

dition viendra peut-être à notre aide pour indiquer l'époque à laquelle leurs rapports ont cessé, car les principaux faits des premières pages de l'Ancien-Testament sont restés dans le souvenir des habitants de ce monde, appelé je ne sais pourquoi nouveau. Plusieurs écrivains, et particulièrement M. de Humboldt, ont démontré cette vérité jusqu'à l'évidence pour un grand nombre de faits auxquels on peut ajouter celui-ci. Les Péruviens de nos jours ont conservé la tradition d'une race de géants qui, s'étant livrés aux crimes de Sodome, furent détruits par les feux du ciel. Il est vrai qu'ils montrent les ossements d'éléphants que l'on trouve enfouis sur la côte comme étant les restes de ces hommes; mais n'est-il pas probable qu'un peuple inconnu aura importé des éléphants à sa suite, et que les ignorants habitants du pays auront confondu l'homme avec sa monture, ainsi qu'ils le firent lors de l'arrivée des Espagnols? Je sais que l'on m'objectera que ces éléphants appartiennent à une espèce légèrement différente de celles de nos jours; mais plusieurs des animaux fossiles n'ont-ils pas vécu en compagnie de l'homme? Tout tend à le prouver, et les traditions des monstres vaincus par Hercule et d'autres dieux du paganisme viennent à l'appui de cette hypothèse. Après avoir juré aveuglément pendant vingt-cinq siècles d'après les philosophes de l'antiquité, la mode veut aujourd'hui que l'on mette presque en doute l'existence même de ces derniers.

Un scepticisme exagéré est aussi funeste à la vérité des recherches historiques que l'excès de la crédulité. En résumé, il me semble difficile de mettre en doute : 1° que les Indiens de l'Amérique (que l'on pourrait désigner par le nom Quichua de Runas, pour éviter une fatale confusion avec les habitants des Indes (1)), appartiennent à la race sémitique ; 2° qu'ils sont les descendants des Atlantes, et font partie de cette race rouge qui s'étendit dans les âges reculés sur une grande partie de l'ancien continent ; 3° que l'Amérique n'a jamais été pendant une longue série de siècles privée de communications avec le vieux monde.

---

(1) On ne peut adopter celui de Caboclo, proposé par un auteur célèbre, parce que ce mot n'est appliqué par les Brésiliens qu'aux Indiens déjà civilisés, et qui sont parvenus presque à l'état de nos paysans.

CHAPITRE XLIX.

URUBAMBA. RUINES D'OLLIANTAY-TAMBO. VALLÉE DE SANTA-ANNA. CULTURE DE LA COCA. ECHARATÉ.

Trois semaines s'étaient passées lorsque nous apprîmes par la voix publique que le capitaine de frégate Carrasco était enfin arrivé; il ne crut pas devoir se mettre en rapport avec nous, et nous sûmes d'une manière indirecte qu'il semblait être déjà complétement dégoûté du projet de pénétrer dans la Pampa del Sacramento; cependant le préfet nous assura que rien n'était changé dans les instructions du gouvernement, et que nous pouvions toujours compter sur le même appui de sa part. Malgré ces assurances favorables, les préparatifs du voyage n'avançaient que très lentement, et l'on parlait déjà de remettre le départ à une autre saison. Nous allâmes alors, M. d'Osery et moi, trouver le préfet pour lui demander des explications positives; il nous dit qu'il avait reçu de son gouvernement les ordres les plus formels à notre égard; mais que M. Carrasco se plaignait beaucoup de ce que nous avions continué notre voyage sans lui. Nous expliquâmes au préfet la manière dont les faits s'étaient passés, et nous lui dîmes que nous n'avions pas même été prévenus de l'intention de M. Carrasco de séjourner à Huancabelica.

Quelques jours après, ayant rencontré cet officier à dîner chez le préfet, il nous dit qu'il regrettait le malentendu qui avait eu lieu, et nous pûmes espérer que toute mésintelligence était éteinte entre nous. Dès lors, le préfet s'occupa en personne, et avec activité, de l'organisation du voyage. J'eus beaucoup à me louer de la générosité qu'il déploya au nom du gouvernement péruvien, car ce ne fut qu'avec peine que j'obtins la permission de payer les vivres qui étaient destinés à nous et à nos gens, ainsi que nos frais de voyage jusqu'au point d'embarquement.

Nous avions cherché à nous entourer de toutes les lumières possibles sur la région que nous allions visiter, et plusieurs conseils furent tenus à cet effet à la préfecture ; il fut décidé que l'embarquement aurait lieu au petit village d'Echaraté, situé dans la vallée de Santa-Anna. Aucun habitant de Cuzco n'avait pénétré jusqu'à l'Ucayale ; mais nous apprîmes qu'à la mission de Cocabambilla se trouvaient deux moines franciscains qui pourraient, disait-on, nous donner des détails à cet égard, car ils étaient en rapport avec les Indiens Chuntaquiros qui habitent ce fleuve, et dont quelques pirogues remontent en général une fois par an jusqu'à la mission.

L'évêque de Cuzco, qui nous avait toujours traités avec une grande bienveillance, voulut bien nous donner une lettre pour ces religieux, dans laquelle il les engageait à nous accompagner dans notre voyage. Le préfet fit aussitôt partir divers officiers chargés

de faire préparer les embarcations que l'on pourrait trouver, d'engager les rameurs, les guides, etc., etc. Ce ne fut que l'avant-veille du jour indiqué pour notre départ, c'est-à-dire le 17 juillet, qu'arriva M. Deville, qui était venu par la route d'Arequipa. Les préparatifs n'ayant pu être achevés le 19, nous ne quittâmes Cuzco que le 21. Nous fûmes accompagnés hors de la ville par le préfet, par notre compatriote M. Romanville, par plusieurs officiers et par un assez grand nombre d'habitants. Notre caravane se composait, en outre, des trois membres de l'expédition, du Malais Florentino, du petit Indien Catama, et de cinq ou six domestiques ou muletiers qui étaient à notre charge, de la commission péruvienne, formée du capitaine de frégate Carrasco, d'un lieutenant de vaisseau, d'un jeune homme de couleur du nom de Bizarra, qui avait le rang d'enseigne dans la marine péruvienne, et de quinze soldats qui devaient nous servir d'escorte, sous les ordres de trois officiers; nous avions avec nous une douzaine de mules de charge, et soixante-quinze autres avaient été envoyées en avant. Les quinze soldats étaient, comme de juste, accompagnés de quinze femmes, car le soldat péruvien ne voyage jamais seul, et les régiments sont en général suivis de beaucoup plus de femmes et d'enfants qu'il n'y a de soldats. Nous ne tardâmes pas à nous apercevoir qu'on n'avait qu'une confiance médiocre dans ceux de ces derniers qui devaient nous protéger; car dans les chemins étroits

des défilés dans lesquels nous nous engageâmes bientôt, un officier à cheval ouvrait toujours la marche et un ou deux autres la fermaient. Nous vîmes aussi que d'un point à l'autre on prenait des soldats supplémentaires qui étaient chargés de garder leurs camades ; enfin, ce ne fut pas sans étonnement que nous remarquâmes que lorsque l'on atteignait le village ou la ferme où nous devions passer la nuit, on enfermait hermétiquement les soldats, et que l'on mettait en réquisition la garde nationale du lieu pour s'assurer de leurs personnes d'une manière plus complète ; nous verrons bientôt à quels heureux résultats on parvint par ces divers moyens. Nous nous arrêtâmes, le premier jour de notre voyage, à la petite ville d'Urubamba, dont le nom signifie *plaine des araignées*, et qui présente un très joli aspect. Après avoir traversé un profond ravin, on passe sur un pont la rivière qui l'arrose, et qui est la source principale de l'Ucayale. Ce cours d'eau se trouve désigné sur les cartes sous un grand nombre de noms différents : c'est le même que le Vilcanota, le Yucay, le Vilcomayo, l'Urubamba, etc., etc. On suit de belles promenades plantées de rideaux de saules, et la ville a une apparence de mouvement peu commun dans ces régions. Nous fûmes reçus de la manière la plus aimable par le sous-préfet.

Le 22, nous partîmes de grand matin, et une assez belle route qui suit la rivière et traverse une région assez agréable, nous conduisit à Ollantay-Tambo,

que nous atteignîmes avant midi, ce village n'étant qu'à quatre lieues d'Urubamba et à dix de Cuzco.

Avant d'arriver au but de notre course, nous vîmes des ruines assez curieuses, mais dont nous étions séparés par la largeur de la rivière; bientôt après, sur le flanc escarpé d'une roche de grande élévation, nous pûmes contempler un portrait gigantesque d'Indien représentant, dit-on, l'ancien chef de ces lieux. Cette peinture est très grossière, et elle est tournée du côté de Cuzco; en tout, les ouvrages de ce genre des anciens Indiens dont on retrouve des traces, comme à Pachacamac, par exemple, sont infiniment plus imparfaits que ceux qui sont reproduits sur leurs vases. Continuant notre route, nous passâmes sous une porte antique à laquelle viennent aboutir de formidables remparts; on voit dans ces murs un grand nombre de guérites destinées sans doute à abriter les sentinelles, et qui toutes sont dirigées du côté de la ville impériale. Nous suivîmes des rues bordées d'anciens murs, et bien que l'on ait enlevé une grande quantité de pierres pour construire les édifices du village, Olliantay-Tambo contient encore l'ensemble le plus considérable de ruines qu'aient laissées les Indiens. Il est assez étonnant que ce point ne se trouve mentionné dans aucune des histoires de l'ancien Pérou, et il est bien remarquable que Garcilasso de la Vega, qui énumère avec tant de soin les divers ennemis qu'eurent à combattre ses

pères, ne nous dise rien d'une puissance ennemie qui existait aux portes mêmes de la capitale.

Les ruines que contient ce village me parurent offrir plus d'intérêt que tout ce que j'avais vu jusque-là dans ce genre, et dénotent un pouvoir bien extraordinaire dans celui qui a fait construire de pareils édifices. La tradition raconte qu'Olliantay était un prince du sang impérial des Incas, quoique parent fort éloigné de l'empereur; emporté par une funeste passion, il parvint à s'introduire dans le palais des vierges du soleil, mais dut la vie à son illustre origine : seulement un châtiment humiliant lui fut infligé sur chacune des grandes places de Cuzco. Il se retira ensuite dans ses domaines, profondément ulcéré, et ne pensant plus qu'à se venger de l'insulte qu'il avait reçue. Pendant plusieurs années il sut cacher sa haine en affectant un grand respect pour l'Inca, et en attribuant au désir de le défendre contre ses ennemis les immenses travaux de fortifications qu'il ne cessait d'ordonner. Enfin, se croyant assez fort, il leva l'étendard de la révolte et se déclara indépendant de l'Inca.

De nombreux combats eurent lieu entre les deux chefs, et l'empereur avait presque abandonné la pensée de soumettre son puissant vassal, lorsqu'un de ses généraux lui proposa de le vaincre par la ruse. Ce général, lié depuis son enfance avec Olliantay, se prétendit persécuté par la cour de Cuzco, et alla demander un asile à son ancien ami; celui-ci conçut d'abord quelques soupçons et le fit jeter dans un ca-

chot; mais bientôt, mu par d'anciens souvenirs, il alla le chercher et lui accorda toute sa confiance. Le traître observa avec soin les lieux, reconnut qu'avec les moyens dont les Indiens pouvaient disposer, les passes des montagnes avaient été rendues imprenables, mais il remarqua aussi qu'au-dessus de la ville s'élevait une haute montagne coupée à pic, et que l'on avait négligé de défendre, l'attaque de ce côté paraissant impossible. Une nuit il s'échappa, parvint à se dérober aux soldats envoyés à sa poursuite, et s'étant mis à la tête d'un corps d'hommes dévoués et résolus, il descendit pendant les ténèbres, en se tenant au moyen de lianes, du haut du rocher dont nous venons de parler; il parvint ainsi au centre de la forteresse. Un horrible massacre s'ensuivit, Olliantay fut tué, ainsi que presque tous ses adhérents. Cette tradition est racontée dans le pays avec des détails qui varient beaucoup. Il est, en effet, difficile de croire que des travaux, plus considérables peut-être que ceux de Cuzco même, aient pu être achevés en quelques années; il serait bien à désirer que ce lieu fût visité par quelque archéologue habile. Je crois me souvenir que l'on rapporte ces faits au règne de l'empereur Yupanqui.

Le curé d'Olliantay-Tambo nous reçut assez bien, mais notre impatience d'examiner le village était telle que nous ne restâmes avec lui que le temps nécessaire pour obtenir un guide. Les monuments vers lesquels nous nous dirigeâmes d'abord sont groupés

sur les plateaux d'une colline élevée ; ils faisaient partie de la forteresse, et l'on ne peut sans étonnement contempler ces immenses travaux dont les murs sont en partie crénelés.

On observe dans ce lieu des pierres d'énormes dimensions ; elles ont été, en général, taillées avec beaucoup plus de soin que celles de Cuzco. M. d'Osery atteignit le sommet de la montagne, et y trouva un monument astronomique fort curieux, composé d'un bâtiment carré dont chaque face portait trois fenêtres, qui chacune correspondaient à un mois de l'année; malheureusement toutes ses notes à cet égard ont été perdues. Pendant ce temps, j'allai, en compagnie de M. Deville, voir un autel taillé dans les roches et auquel on parvenait par des marches escarpées; il servait, dit-on, aux sacrifices humains, ce qui fait croire qu'il existait avant la venue des Incas. Nous vîmes en cet endroit le nom de notre compatriote, M. Gay, tracé sur la roche. De tous côtés, sur les montagnes du voisinage, se dressaient d'imposantes ruines, qui, en général, occupaient des points paraissant inaccessibles. Une immense roche coupée à pic est couronnée par des fortifications de ce genre. La tradition raconte que, de son sommet, le chef Olliantay faisait jeter les prisonniers qui tombaient entre ses mains, et l'on dit qu'en effet de nombreux squelettes ont été trouvés à sa base. C'était avec une sorte de désespoir que nous pensions au peu d'heures qu'il nous était permis de donner à l'étude

de tant d'objets intéressants; il eût fallu des mois, des années peut-être, pour tout voir avec soin, car l'on nous disait que dans les gorges des hautes montagnes qui nous entouraient, se trouvaient dans toutes les directions de nombreuses ruines que les apathiques habitants du pays eux-mêmes déclaraient dignes d'être examinées. Nous rentrâmes le soir, harassés de fatigue et désolés de n'avoir pu qu'entrevoir tant d'objets curieux. Le lendemain, nous montâmes à cheval dès le point du jour, et nous nous dirigeâmes vers le pont, qui est une des merveilles de ce lieu; il n'a pas été achevé par les anciens Indiens, mais un immense pilier, construit au milieu du rapide courant, présente une solidité capable de défier les siècles; pour empêcher que dans ses grandes crues la rivière n'emporte ce travail, on l'a protégé au moyen d'une roche presque aussi grande que le pilier même et qui est taillée et disposée de manière à briser le courant. Après avoir avoir traversé la rivière sur un pont de lianes, nous suivîmes un étroit chemin tracé dans le roc, tout en admirant les magnifiques ruines qui bordaient le côté opposé de l'Urubamba. Notre course était dirigée vers les carrières d'où, disait-on, les anciens avaient extrait les blocs énormes dont ils s'étaient servis pour leurs travaux. Nous devions y voir des ouvrages extraordinaires; mais, après avoir marché près de deux heures, notre guide indien déclara ne pas savoir où il allait. Nous cherchâmes alors à faire comprendre à quelques paysans quel était l'objet que

nous cherchions, et l'un d'entre eux finit par promettre de nous y conduire; il nous mena sur le flanc escarpé d'une montagne, où nous vîmes en effet quelques blocs taillés et épars, mais qui ne présentaient rien de bien remarquable. Nous fûmes convaincus que nous avions fait une course inutile, et nous comprîmes que les Indiens n'avaient pas voulu nous conduire au lieu indiqué. Au retour, nous vîmes un grand nombre de décombres, parmi lesquelles on remarquait trois ou quatre petites huttes taillées dans la pierre et n'ayant pas plus de 1 mètre de haut; elles n'avaient pu abriter qu'un homme accroupi, et devaient servir à des soldats ou à des bergers.

Nous allâmes ensuite voir une pierre énorme abandonnée sur la route, et qui est connue sous le nom de *piedra cansada* ; car dans cet endroit, de même qu'à Cuzco, il existe une tradition d'après laquelle un bloc, qui avait été amené d'une grande distance par les efforts de nombreux Indiens, s'était fatigué et avait répandu des larmes de sang. Il est probable que cette tradition rappelle quelque accident terrible arrivé dans le transport de ces pierres. La formation du pays est composée de schistes ardoisiers bleus; celle de la route d'Urubamba se rapporte, en général, à des porphyres violets. Les belles pierres taillées de la forteresse sont d'un magnifique porphyre rouge, dont nous vîmes une carrière dans notre course au sud-sud-ouest du village, vers le sommet d'une montagne située sur la rive gauche de l'Urubamba.

Le 24, nous partîmes, non sans regret, d'Olliantay; le chemin ne suivait plus la rivière, mais quittait la vallée d'Urubamba pour s'engager dans les montagnes qui s'élèvent à droite du voyageur; nous traversions de superbes forêts au milieu desquelles se rencontraient, dans plusieurs endroits, des ruines intéressantes; cette région est remarquablement belle. Nous étions entourés de fleurs éclatantes, et les branches des énormes arbres de la forêt étaient couvertes de beaux oiseaux à la livrée des tropiques, tandis que les torrents que nous traversions étaient glacés, et que leur eau était encore saturée de la neige qu'ils avaient enlevée en se précipitant des sommets d'alentour. Continuant à monter, la végétation devint moins active, mais sur les arbustes nous vîmes de jolis oiseaux-mouches; ceux que nous parvînmes à tuer appartenaient pour la plupart à des espèces nouvelles ou du moins peu connues. Bientôt la région arborescente resta derrière nous, et peu après la végétation n'était représentée que par l'herbe de la Puna. Nous escaladions une chaîne transversale à la grande Cordillère, dont les sommets, couverts de neiges éternelles, nous entouraient de toutes parts. Nous fûmes assaillis par une pluie froide, et en pénétrant dans la région des brouillards et des frimas nous ne pouvions nous empêcher de regretter les belles vallées que nous avions traversées il y avait à peine une heure. La montée était longue et rapide, et nous avions continuellement à

lutter contre la violence du vent; en nous élevant encore, une abondante chute de neige vint s'ajouter à la tempête, et l'obscurité devint presque complète. Ce fut ainsi que nous atteignîmes enfin le Puerto de Ponticara. On donne, au Pérou, de même qu'en Espagne, le nom de port (puerto) aux points les plus élevés des gorges des montagnes. Nous étions à 4,500 mètres de hauteur, mais nous commençâmes presque aussitôt à descendre du côté opposé par un assez mauvais chemin. Ce fut avec un véritable plaisir que nous nous vîmes successivement débarrassés des brouillards, de la neige et de la pluie, pour retrouver enfin des fleurs et des fougères, puis des bois; ceux-ci prirent de plus en plus l'aspect des tropiques, et bientôt les nombreux parasites suspendus à leurs branches nous rappelèrent ceux des belles forêts du Brésil. Nous passâmes la nuit dans deux maisons abandonnées.

Le 25, nous fîmes environ trois lieues dans des jolies forêts, puis nous traversâmes une région entrecoupée de bosquets, et la route rejoignit les bords de la rivière que nous n'avions quittés que pour traverser la Cordillère. Nous avions atteint la vallée de Santa-Anna, célèbre par ses cultures de coca. A mesure que nous descendions vers des régions plus chaudes, le pays devenait de plus en plus habité, et de tous côtés s'étendaient de vastes plantations de coca, de manioc, de cannes, de cocotiers et de cacaoyers. La population de cette belle vallée s'aug-

mente rapidement, et il y a lieu de croire que ce mouvement deviendra plus considérable encore lorsqu'on aura achevé la nouvelle route par laquelle on évitera le passage pénible du Puerto.

Nous atteignîmes vers trois heures de l'après-midi l'hacienda de Uiru, appartenant à M. Miota, et où nous fûmes reçus avec hospitalité.

Les bâtiments de l'habitation sont très considérables, et l'on croirait entrer dans un village plutôt que dans une propriété particulière. C'était la première fois qu'une plantation de coca se présentait à nos études, et nous restâmes un jour dans cet endroit, afin de pouvoir examiner avec soin la manière dont se cultive cette plante intéressante. On emploie dans cette hacienda deux cent trente ouvriers dont cent cinquante femmes; les hommes reçoivent un franc cinquante centimes par jour; tous sont libres et de pur sang indien; on dit qu'ils se soumettent au travail avec beaucoup de bonne volonté.

La coca, qui est l'erythroxylon coca de Lamarck, est un arbrisseau qui n'atteint souvent qu'une hauteur d'un mètre, et ne dépasse que très rarement celle de deux; son feuillage est d'un vert éclatant; sa fleur est blanche, et son fruit, qui est de petite dimension, est rouge.

On sème la graine par couches très serrées auxquelles on donne le nom de Almazigas, et l'on applique celui de Cocales aux champs dans lesquels on transporte les jeunes plants lorsqu'ils ont déjà atteint

un demi-mètre de hauteur; on les protège contre les rayons du soleil pendant la première année, en leur faisant une couverture de cannes et de nattes.

On enlève avec les doigts les feuilles mûres que l'on sèche en les étendant au soleil, quelquefois sur des étoffes de laine; cette opération exige des soins, et il faut ensuite garantir ce produit contre l'humidité qui change sa couleur, et lui fait perdre beaucoup de sa valeur. La coca est ensuite entassée dans des sacs du poids de cinquante à cent cinquante livres, que l'on transporte souvent à de grandes distances. Les Indiens mêlent la coca avec une petite portion de chaux (coïncidence curieuse avec la manière de préparer le bétel dans l'Inde), et en portent constamment un sac dans leurs excursions; ils en prennent de trois à six fois par jour. M. le docteur Tschudi (*Travels in Peru*, page 453) raconte qu'un Indien, âgé de soixante-deux ans, qu'il avait employé à des travaux fatigants pendant cinq jours, ne prit aucune autre nourriture, et ne cessa de travailler que pendant deux heures chaque nuit; immédiatement après il fit en deux jours un voyage de trente-trois lieues en déclarant qu'il était prêt à recommencer si on lui donnait une nouvelle provision de coca. J'ai vu moi-même des faits presque aussi extraordinaires.

Du temps des Incas, la coca était regardée comme sacrée, et le prêtre ne pouvait exercer ses fonctions qu'en ayant dans le côté de la bouche une boule de

ses feuilles (acullico); et on trouve cette dernière indiquée sur presque toutes les figurines que l'on extrait des tombes antiques.

La coca varie beaucoup en qualité; celle des Yungas de la Paz est regardée comme la meilleure; viennent ensuite les produits de Carabaya et de Paucartambo, puis ceux de Marcapata, et enfin ceux de Santa-Anna. On estime qu'il y a au Pérou environ cent cinquante plantations de coca.

Dans le seizième siècle, Potosi consommait à lui seul au delà de cent mille cestos de coca par an. C'était, au prix de cinq piastres le cesto, une valeur totale de plus d'un demi-million de piastres. Depuis ce temps la consommation de la coca a beaucoup diminué à mesure que la race indienne devenait elle-même moins nombreuse; cependant l'importance de ce commerce était encore telle vers la fin du dix-huitième siècle, qu'on évaluait la quantité de coca transportée des parties de la Sierra qui la produisent dans la vice-royauté de Lima, pendant les cinq années 1785, 1786, 1787, 1788 et 1789, à cent quarante et un mille quatre cent cinquante arrobes, représentant une valeur de un million deux cent sept mille quatre cent trente-neuf piastres. La consommation de tout le Pérou était estimée, pendant le même espace de temps, à deux millions six cent quarante et un mille quatre cent quatre-vingt-sept piastres, ou près de quatorze millions de francs.

Pendant la nuit, deux soldats désertèrent, malgré

les précautions qui avaient été prises, et lorsque, le 27, on fut au moment de partir, on s'aperçut que toutes les femmes étaient retournées sur leurs pas, ce qui était un signe certain que l'escorte entière comptait suivre la même route. Nous ne parcourûmes qu'une distance peu considérable, et nous nous arrêtâmes à une hacienda d'assez mauvaise apparence, appelée Béatrix. Comme à l'ordinaire, on recruta les gens de l'endroit pour garder nos soldats, et, malgré cette précaution, à peine nous étions-nous assis pour dîner, que l'on vint annoncer à M. Carrasco que le sergent venait de déserter avec la sentinelle, et qu'ils avaient emporté son habit de grand uniforme et ses épaulettes. La scène qui suivit fut des plus burlesques : le capitaine de frégate déclarait dans son indignation que les épaulettes étaient neuves, et que l'habit n'avait jamais été gâté par l'eau de mer, ce que nous crûmes sans peine. Un instant on voulut faire fustiger ceux qui étaient restés, sans doute pour ne pas avoir accompagné les autres; enfin, on les enferma soigneusement dans une écurie que l'on entoura de paysans, et les officiers furent chargés de garder les gardiens. J'appris alors plusieurs détails assez curieux. Un officier m'avoua qu'on avait fait à ces soldats la promesse formelle de ne pas les faire entrer dans le désert; un autre me dit en riant qu'on leur avait déclaré que nous étions des prisonniers d'Etat, et que l'on retournerait bientôt à Cuzco après nous avoir fusillés : ce qui me parut positif dans tout

cela, fut que M. Carrasco était décidé à ne pas accompagner l'expédition à une très grande distance.

Le 28, nous traversâmes un pays très inégal, mais assez boisé, et offrant de jolis points de vue; nous suivions toujours le cours de la rivière, et nous laissâmes à notre gauche les quelques maisons qui forment le petit établissement de Santa-Anna; le chemin que nous parcourûmes ensuite était taillé dans les roches, fort étroit, et bordé de précipices; la journée fut assez fatigante. Les oiseaux étaient nombreux, et nous nous procurâmes quelques espèces intéressantes pour nos collections. A l'entrée de la nuit nous atteignîmes le misérable village d'Echaraté, et nous nous établîmes chez l'alcade. Pendant qu'on préparait le chupé accoutumé, nous visitâmes cet établissement de la frontière, qui a une mauvaise église et quelques centaines d'habitants. Le sol des environs est très riche, et produit en grande abondance le cacao, la coca, le manioc, le tabac, les pommes de terre, le café et les bananes. Pendant la journée trois autres soldats ayant encore déserté, notre escorte se trouva réduite à neuf hommes; mais ceux-là, disait-on, étaient des soldats d'élite sur lesquels on pouvait compter.

Le 29, nous reçûmes de grand matin la visite du principal planteur des environs, M. Corvacho, qui, sachant que nous serions retenus quelque temps dans cet endroit où devaient se faire les préparatifs de notre expédition, voulut bien nous engager à nous éta-

blir chez lui. Ce fut avec plaisir que nous échangeâmes la stupide société de l'alcade et sa sale demeure pour les commodités de la hacienda et la conversation aussi bienveillante qu'éclairée de notre excellent hôte. Nous trouvâmes dans cette maison deux Français, l'un s'appelait M. Leroux, et avait, en qualité d'administrateur, grandement contribué à la prospérité de la plantation; l'autre était un dessinateur du nom de Saint-Cricq dont nous avions déjà entendu parler à Cuzco. Les produits de cette ferme sont très considérables, mais l'extrême difficulté des transports en rend la valeur presque nulle. C'est ainsi que nous vîmes des milliers d'arrobes d'excellent café que l'on avait abandonné à cause des frais très considérables qu'aurait entraînés son transport à dos de mule à Cuzco; on comptait en extraire de l'eau de-vie; la culture principale était celle du cacaoyer, dont la qualité est très remarquable; nous y vîmes cinquante mille pieds de cet arbre en plein rapport. M. Leroux s'occupait beaucoup aussi de la culture du mûrier, dont il avait déjà réuni cent mille jeunes plants.

Chacun des jours suivants il disparut un ou deux soldats, et je vis enfin M. Carrasco frapper brutalement le dernier d'entre eux pour n'avoir pas fait de même que ses camarades; il est inutile de dire qu'il ne reparut plus. Nous étions à une très petite distance de la mission de Cocabambilla, et j'envoyai aux deux missionnaires franciscains la lettre qui leur

avait été écrite par l'évêque. Presque aussitôt ils vinrent me voir à l'hacienda; il serait difficile de se représenter deux personnes plus différentes en apparence que ne l'étaient ces deux prêtres : l'un était un vieillard de près de quatre-vingts ans, à l'air vénérable, et dont la tête était couverte d'une belle chevelure blanche; il était d'une corpulence plus qu'ordinaire, mais la bienveillance était empreinte dans tous ses traits : il me dit qu'il avait reçu l'ordre de son supérieur, et qu'il était prêt à partir; l'autre pouvait avoir quarante-cinq ans, était d'une extrême maigreur, et la cupidité la plus vile se montrait au milieu de ses obséquiosités; il eût été bien heureux, disait-il, de faire partie de l'expédition, mais sa présence était nécessaire pour donner aux pauvres Indiens des missions la nourriture spirituelle. Il nous offrit, du reste, de nous faire accompagner par un homme de confiance qui, selon lui, connaissait toutes les langues de la Pampa del Sacramento; nous apprîmes bientôt que la seule occupation de Fray-Pablo, c'est ainsi que s'appelait le second des moines, consistait à tenir un misérable cabaret, dans lequel il vendait lui-même aux gens du pays, et à un bénéfice énorme, des liqueurs spiritueuses.

Nous nous procurâmes ici quelques beaux oiseaux, entre autres le beau Coq de roche écarlate, ou Coq de roche du Pérou (*Pipra Peruviana*, Lath.), qui ne vit que dans les rochers et les endroits presque inaccessibles; il paraît être assez commun dans

toutes les vallées qui s'étendent au nord et à l'est de Cuzco, et nous avons déjà vu qu'il se retrouve dans les Yungas de la Paz. Le jeune mâle et la femelle ont une livrée brune. Ayant acquis la certitude que ce bel oiseau existait dans les environs, MM. d'Osery et Deville firent plusieurs excursions assez pénibles vers les lieux écartés qu'il habite ordinairement, et ils finirent par nous en procurer d'assez nombreux échantillons. On donne dans ces vallées à ce Coq de roche le nom de Tunqui; il se tient sur les arbres élevés, et surtout sur diverses espèces de Cinchona, dont les fruits forment en grande partie sa nourriture; il reste immobile pendant la plus grande chaleur du jour, mais il vole avec rapidité vers le soir, et le matin de bonne heure; son cri est éclatant et rauque, ce qui est fréquent chez les oiseaux ornés d'un plumage magnifique.

Le 10 août, les préparatifs étant très avancés, nous partîmes pour hâter les travaux en nous établissant nous-mêmes à Echaraté. Notre excellent hôte m'avait prié, au nom de M. de Saint-Cricq, d'emmener ce dernier, et la position pénible dans laquelle il se trouvait me fit consentir à sa demande. Une très jolie route à travers les bois nous conduisit à la mission de Cocabambilla, qui n'est remarquable que par une grande croix que l'on a élevée sur la place publique. Nous quittâmes bientôt cet établissement pour nous diriger vers le point fixé pour notre embarquement, et qui était situé sur les bords de l'Uru-

bamba à environ deux lieues plus loin. Dans cet endroit se trouvait une grande hutte construite en bois, qui avait été élevée pour servir de magasin à l'énorme quantité d'écorce de quinquina que l'on récolte dans les environs. Bien que cet arbre n'appartienne pas spécifiquement à l'espèce si célèbre sous le nom de Calisaya, cependant, il s'en rapproche jusqu'à un certain point, et pourra contribuer encore à la richesse des exportations de cette belle vallée. M. le docteur Weddell, qui a fait une étude si approfondie des végétaux qui fournissent ce précieux fébrifuge, vient de publier, dans son *Histoire naturelle des Quinquinas*, la description de cette espèce encore imparfaitement connue. L'aspect que présentait la hutte que nous venions d'atteindre, et qui porte le nom de Chouaris, était des plus animés; nous y trouvâmes les deux moines qui s'étaient fait accompagner de la plupart des gens de la mission. Les charpentiers étaient activement occupés à faire des canots et des radeaux; on empilait de tous côtés les bagages de l'expédition, et une centaine de mules et de chevaux paissaient aux environs. Mais l'objet qui attira le plus notre attention fut une vingtaine d'Indiens Campos ou Antis, habitants du voisinage. Cette nation, dont il est parlé dans l'*Histoire des Incas*, qui était renommée pour sa férocité et passait pour anthropophage, a conservé le costume de l'époque de la puissance de ces souverains, c'est-à-dire la longue robe lâche à la ceinture, ayant une

fente pour le passage de la tête et deux autres pour celui des bras: ce vêtement a, sans doute, servi d'origine au poncho. Ces sauvages portent leur immense chevelure flottante sur les épaules; ils se barbouillent la figure de lignes de rocou; les femmes s'enveloppent les épaules d'une pièce d'étoffe semblable à celle de la robe, c'est-à-dire d'une cotonnade grossière qu'elles tissent elles-mêmes, et qu'elles teignent le plus souvent en jaune ou en rouge. La plupart des Antis portent un ornement assez singulier qui se compose de plumes d'oiseaux, de becs de toucan, etc., qu'ils laissent pendre derrière leur dos. Beaucoup d'entre eux se suspendent une pièce d'argent arrondie et convexe au cartilage du nez, et tous s'attachent des ficelles aux poignets et aux chevilles. Leurs armes se composent de flèches, d'arcs et de massues. Il paraît probable que le nom des Andes est dérivé de celui de ce peuple.

CHAPITRE L.

CASCADE DE L'URUBAMBA.

M. Carrasco avait désiré prendre la direction des préparatifs du départ, et, le 13, il m'annonça que tout était terminé, et que nous pouvions partir le lendemain. Nous emmenions avec nous dix engagés dont le principal était un nommé Antuco, moins connu dans le pays par sa moralité que par la hardiesse de son caractère; exclu de la mission, il s'était réfugié parmi les Indiens du désert, au milieu desquels il avait longtemps vécu. Moyennant une somme d'argent assez considérable, il prit l'engagement de nous conduire chez les Indiens Chuntaquiros qui, disait-on, étaient en rapport avec les missions du bas Ucayale; il paraissait peu désireux d'aller jusqu'à ces dernières, et il était convenu qu'après nous avoir recommandé aux chefs de cette nation, avec lesquels il était intimement lié, il reviendrait dans la vallée, et nous laisserait continuer notre voyage avec les neuf autres Péruviens. A part quelques actes plus ou moins légaux, et dont il avait tiré de faibles bénéfices, cet homme ne devait son existence qu'à un commerce assez bizarre, et qui consistait à faire d'immenses excursions parmi les sauvages pour leur acheter des singes et des perroquets

qu'il dirigeait ensuite vers Cuzco; il avait alors avec lui deux animaux très curieux, qu'il me céda : c'étaient des singes nocturnes dont je reparlerai par la suite. Notre équipage était complété par des Indiens Antis.

Le 14, dans la matinée, un autel ayant été improvisé, fray Ramon-Bousquet, le vénérable moine qui devait nous accompagner, dit la messe, et bénit tous les membres de l'expédition; il avait acquis par son esprit de justice une grande influence sur les Indiens, qui paraissaient lui être très attachés, et nous avions tout lieu d'espérer que sa présence nous serait d'un grand secours dans nos rapports avec les indigènes. Les moyens de transport de l'expédition se composaient de quatre pirogues et de deux petits radeaux. Au moment de nous embarquer, le capitaine Carrasco vint m'annoncer que faute de place il avait laissé en arrière une grande partie des vivres que l'on avait préparés. Le même soir, je m'aperçus qu'il manquait aussi toute la partie de l'armement de l'expédition qui nous appartenait, et j'appris que ces objets avaient été vendus à Echaraté. A peine partis, nous eûmes à traverser un assez fort rapide qui barre la rivière presque en face de la maison où nous avions résidé. Le canot de M. d'Osery fut au moment de sombrer; le mien passa sans encombre, ce qui était dû à la précaution que j'avais prise de faire attacher de chaque côté une pièce d'un bois léger, et que l'on appelle *Palo de Balsa*. Mon compagnon de voyage avait négligé cette précaution que je ne sau-

rais trop recommander aux voyageurs. A peine avions-nous échappé à ce danger qu'un homme courant sur la rive m'annonça qu'on venait d'abandonner en arrière celui des deux radeaux qui contenait tous nos effets. Je m'adressai aussitôt à M. Carrasco, qui me répondit de la manière la plus grossière qu'il était le seul chef de l'expédition, et que ses ordres devaient être exécutés; que, d'ailleurs, les engagés péruviens ne devaient être chargés que des bagages de leur nation. Je lui représentai que j'avais payé une partie de ces derniers; qu'il avait toujours été convenu qu'on ne ferait aucune distinction entre les objets appartenant aux deux fractions de la commission scientifique; que, pour ce qui était du commandement, la partie française de l'expédition ne se soumettrait jamais aux ordres d'un étranger, et, qu'en conséquence, j'allais retourner à Lima rendre compte des faits au président. Effrayé de cette menace, M. Carrasco se radoucit aussitôt, me fit des excuses, et envoya des hommes en arrière chercher le radeau. Nous passâmes la nuit dans une hutte indienne appelée Mancureali, qui est située au milieu des montagnes, sur un sol rougeâtre et aride; la végétation était des plus rabougries.

Le 15, nous trouvâmes plusieurs rapides, et nous atteignîmes une grande cascade où l'on fut obligé de décharger les canots; là encore nous éprouvâmes des difficultés de la part des engagés, qui ne voulaient travailler qu'à ceux des officiers péruviens; cepen-

dant ces derniers leur parlèrent, et aussitôt tout rentra dans l'ordre. Nous fûmes obligés de faire à pied un assez long chemin au milieu de monceaux de roches par-dessus lesquels nous ne parvenions à faire passer qu'avec grande peine le vieux père Bousquet; quelquefois nous étions obligés, M. Deville et moi, de le porter, et dans une de ces occasions ce dernier tomba dans un rapide; enfin, nous atteignîmes un de ces sentiers qu'ouvrent les Indiens en cherchant le quinquina, et que longeait la rive gauche de la rivière; nous nous rembarquâmes ensuite, et nous passâmes la nuit dans un lieu appelé Illiapani. Pendant toute la journée nous vîmes des Indiens Antis.

Le 16, nous ne pûmes partir qu'à neuf heures et demie, et nous eûmes presque aussitôt à traverser des rapides; nous passâmes devant une petite plaine appelée Piriato, où le père Bousquet avait songé à établir une mission; dans toute cette partie la végétation était des plus maigres et n'offrait rien de tropical; les rapides se succédaient presque sans interruption, et plusieurs d'entre eux offraient de véritables dangers. Nous nous arrêtâmes à une maison indienne appelée Uméripani, et je réfléchissais tristement aux auspices défavorables sous lesquels commençait un semblable voyage, lorsque je vis arriver notre radeau conduit seulement par mon domestique Florentino; ce brave homme était au désespoir. Il me dit que s'étant aperçu le matin qu'on avait de nou-

veau abandonné notre bagage, il était monté sur le radeau et l'avait dirigé, mais que dans le passage d'une des cascades une des caisses s'était détachée et était perdue. Nous examinâmes avec anxiété l'état des choses, et nous acquîmes la désespérante certitude que la caisse en question renfermait ce que nous avions de plus précieux, c'est-à-dire la boîte des journaux et le théodolite. Florentino se souvenait parfaitement de l'endroit où l'accident était arrivé et comme nous avions avec nous d'habiles nageurs, j'offris une somme de vingt piastres à celui qui repêcherait ce qui avait été perdu. Par un hasard assez singulier, on parvint à le retrouver. Mais nos papiers et le bel instrument étaient, ainsi qu'on le pense, dans un triste état. La soirée fut occupée à faire sécher ces différents objets, et nous nous aperçûmes avec effroi que bien que nous ne fussions encore qu'à cinq lieues et demie du port, les provisions commençaient déjà à nous manquer grâce à l'avidité imprévoyante du commandant. Je fus alors convaincu qu'il n'avait jamais songé à exécuter le voyage, et qu'il était l'instigateur des difficultés qui venaient nous arrêter à chaque instant. Pendant la nuit, disparut le fidèle domestique de fray Pablo, qui emporta un fusil de chasse et divers autres objets en plus de ses gages qui avaient été payés d'avance sur la demande du moine avide.

Le 17, les Indiens rameurs avaient disparu pendant la nuit; ce ne fut qu'à dix heures du matin que

nous pûmes nous en procurer d'autres ; ces gens voulaient toujours être pays d'avance, et ils désertaient presque aussitôt après avoir reçu leur salaire, qui consistait en miroirs, couteaux, etc., etc. Florentino voyant que M. Carrasco n'avait laissé qu'un seul homme dans ma pirogue, et que par conséquent l'embarcation menaçait de chavirer au premier danger, me proposa de tenir le gouvernail, ce qu'il fit souvent par la suite avec la plus grande adresse. Nous passâmes devant la rivière de Cangalo, qui est petite et peu profonde; dans la journée nous aperçûmes, pour la première fois, quelques palmiers, et après environ huit lieues de marche au milieu d'une succession de rapides, nous nous arrêtâmes sur la plage de Curibini. Le soir, M. Deville ayant entendu quelques hommes s'entretenir d'un projet de désertion, en parla à M. Carrasco, qui ne voulut pas tenir compte de cet avis. Bientôt mon jeune compagnon vit les hommes prendre leurs armes et leur bagage et les cacher dans les bois; je m'adressai alors vivement à l'officier péruvien, qui parut très contrarié de mes observations. Il fut convenu qu'un de nous serait constamment de garde pendant la nuit. Je fis ma faction qui fut suivie successivement de celles de mes compagnons de voyage, et ceux-ci furent relevés par les officiers péruviens; au matin il manquait trois hommes. M. Carrasco s'écria alors que l'expédition devait être abandonnée, que nous avions fait tout ce qu'il était humainement possible de faire, et qu'il ne

nous restait plus qu'à retourner à Cuzco; il demandait à tout le monde des certificats, protestant des efforts qu'il avait faits, etc.

Je vis que le temps des ménagements était passé, et qu'il était nécessaire de prendre avec fermeté la direction de ce malheureux voyage. J'imposai silence à M. Carrasco, et je réunis un conseil. La première question que je lui soumis, fut celle de savoir si l'expédition pouvait continuer sa marche telle qu'elle était organisée, et, à l'unanimité, on décida que non. Je demandai en second lieu, s'il était possible de continuer le voyage en faisant les modifications voulues par les circonstances; tout le monde répondit affirmativement, excepté MM. Carrasco et d'Osery; ce dernier était guidé par un sentiment des plus honorables : sachant que mon intention était de le renvoyer à Lima avec les charges que je ne pourrais emmener, il cherchait à empêcher ses compagnons de voyage de courir des dangers qu'il n'aurait pas à partager. En conséquence, je décidai que l'on abandonnerait dans cet endroit la presque totalité du bagage, que M. d'Osery reconduirait à Echaraté, en louant des Indiens et des pirogues. M. Carrasco donna la même destination au lieutenant de vaisseau. J'écrivis au crayon quelques mots à M. le chargé d'affaires de France au Pérou, et M. d'Osery attacha avec des épingles le papier dans les doublures de son habit, en me disant : « Si je perds cette pièce, je suis déshonoré, car on croira que j'ai abandonné mes compa-

» gnons, qui sont, je le crains bien, destinés à re-
» commencer les scènes de la Méduse. »

En effet, nous avions à peine des provisions pour trois jours, et nous savions que dans les circonstances les plus heureuses, nous ne pouvions atteindre un établissement chrétien avant un mois. La région dans laquelle nous allions pénétrer était inconnue, mais nous avions déjà pu apprécier les dangers des cascades de l'Urubamba, et nous savions que de bien plus terribles encore nous attendaient dans le bas de la rivière. Enfin, les peuplades sauvages de cette contrée ont une réputation de férocité telle, que le nom seul de la Pampa del Sacramento est au Pérou l'objet d'une terreur universelle. Pour surmonter de semblables difficultés, nous n'étions qu'une poignée d'hommes presque sans armes et désunis; je regardais donc moi-même notre mort comme certaine; mais ayant entrepris une semblable expédition, j'étais décidé à n'abandonner mon projet qu'avec la vie. Cependant, ne voulant pas faire partager à M. Deville un sort qui me paraissait inévitable, j'engageai ce jeune homme à accompagner M. d'Osery, mais il me répondit : « Je suis parti avec vous ; je mourrai ou je
» retournerai en France avec vous. »

Le missionnaire fit alors venir Antuco, et lui fit jurer sur le crucifix qu'il nous accompagnerait jusqu'à Sarayacu. Mais M. Carrasco s'opposa à ce qu'on exigeât le même serment des hommes qui restaient. M. d'Osery resta sur la plage avec tous nos instru-

ments, nos papiers et nos collections d'histoire naturelle; il devait se rendre à Lima, puis venir nous rejoindre, par la route de terre des courriers, à Nauta, situé au confluent de l'Amazone et de l'Ucayale. A la question qu'il me fit de ce qu'il devait faire des journaux de l'expédition, et s'il devait les renvoyer en France depuis Lima, ou les garder avec lui, je lui répondis d'agir pour le mieux d'après les circonstances. Nous embrassâmes avec effusion notre compagnon de voyage, et ce fut le cœur navré que nous rentrâmes dans les pirogues. Deux des engagés ayant désiré retourner sur leurs pas, nous les renvoyâmes avec M. d'Osery, qu'ils promirent de reconduire fidèlement.

Il était deux heures et demie de l'après-midi, lorsque nous nous remîmes en route; presque aussitôt nous eûmes à traverser un fort rapide dans lequel chavira la pirogue que montait M. Carrasco. Nous perdîmes notre dernier sac de riz, et nos provisions se trouvèrent alors réduites à une vingtaine de livres de chocolat mouillé. Dans un autre rapide, l'une des embarcations sombra deux fois. La végétation devenait assez belle, et après avoir parcouru huit lieues au milieu des rapides, nous campâmes sur une plage que les Indiens désignent sous le nom de Sirialo; elle est très rapprochée d'une forte cascade que nous devions passer le lendemain. Cette partie de la rivière est connue des Indiens sous le nom de Quillabamba. Notre souper se composa d'un peu de biscuit moisi

et de quelques Yucas verts. Pendant la journée nous avions vu sur le bord de la rivière un chien mort dont le corps avait été traversé d'une flèche que l'on avait plantée dans le sable ; c'était un sacrifice des Indiens. Au milieu de la nuit il y eut une crue extraordinaire de la rivière et en un instant nous fûmes couverts, pendant que nous dormions, de 2 à 3 centimètres d'eau ; le peu d'objets qui nous restaient se trouvèrent ainsi mouillés, et nous fûmes obligés dans l'obscurité de nous retirer jusqu'à l'entrée du bois. Au matin nous étions transis de froid, et notre situation fut rendue encore plus désagréable par un violent orage, qui, pendant deux heures, nous couvrit de torrents de pluie. Vers midi, le soleil s'étant montré, nous fîmes sécher nos habits et les autres objets mouillés. La scène que présentait notre petit camp était assez curieuse ; notre personnel se composait alors de M. Carrasco, de l'enseigne Bizerra, d'Antuco, et de quatre autres engagés Péruviens ; du vieux prêtre, et d'un enfant de douze ou treize ans qu'il avait adopté, et qui le servait ; de M. de Saint-Cricq, de M. Deville, du Malais Florentino, du petit Indien Catama et de moi. Notre séparation d'avec M. d'Osery avait été tellement pénible, que, cherchant à l'abréger le plus possible, nous n'avions examiné que d'une manière très superficielle les objets que nous emportions ; mais voyant combien il devenait nécessaire d'alléger encore le bagage, nous convînmes, M. Deville et moi, d'examiner avec soin les

caisses que nous avions conservées, et d'abandonner sur la plage tous les objets qui ne nous seraient pas d'une absolue nécessité. En fait d'instruments, nous n'avions conservé avec nous qu'un baromètre, un thermomètre et un hygromètre; nous y ajoutâmes quelques objets d'habillement indispensables, et tout le reste fut jeté sur la plage; la portion la plus embarrassante du matériel, mais aussi la plus nécessaire, se composait de plusieurs caisses d'objets destinés à faire des échanges avec les sauvages, tels que des couteaux, des haches, des miroirs, etc. C'est sur eux seulement que nous pouvions compter pour obtenir des provisions, des rameurs et des moyens de transport; et, malgré leur poids très considérable, nous étions obligés de les emporter. Le vieux prêtre faisait des arrangements semblables, M. Carrasco seul ne voulait rien abandonner, bien que ses caisses continssent entre autres une foule de livres tout à fait inutiles dans les circonstances présentes; la plage était donc couverte d'objets les plus divers : ici étaient les étoles et les habits sacerdotaux, là des effets d'habillement, plus loin des armes, car nous ne conservâmes qu'un seul fusil de chasse et une paire de pistolets; un baril de poudre et un grand nombre de capsules également avariés furent aussi abandonnés, ainsi qu'une belle collection de plantes du versant oriental des Andes, que j'avais recueillies avec grand soin, et que j'avais oublié de laisser à M. d'Osery. L'argent était devenu

tellement inutile, que nous hésitâmes longtemps avant de nous décider à emporter quelques sacs de piastres; et si nous le fîmes, ce fut en songeant qu'ils nous seraient utiles sur l'Amazone, dans le cas peu probable où il nous serait donné d'y parvenir. Ce que nous conservions avec grand soin, c'étaient quelques bâtons de chocolat et un morceau de biscuit sec. Le ciel était couvert, et à la pluie nous nous aperçûmes d'un nouveau malheur : nous avions emporté de la vallée de Santa-Anna une boîte de confitures, mais dans les divers accidents qui étaient survenus à notre pirogue, le pot contenant la pommade arsenicale destinée à la préservation des animaux s'était brisé, et la substance vénéneuse avait rendu inutile cette ressource précaire. Parmi les Indiens Antis qui nous accompagnaient j'en avais remarqué un qui, très différent des autres, nous était resté fidèle, et qui se montrait toujours d'un extrême empressement au moment du départ. Ce ne fut qu'ici que j'appris son histoire. Étant allé faire une excursion vers le haut de la vallée, il s'était épris d'une jeune fille de sa nation, et l'avait achetée de son père, moyennant une hache; mais lorsqu'il se présenta à la hutte de sa fiancée, il en fut chassé, et l'on ne voulut pas lui rendre l'objet qu'il avait donné en échange de la jeune fille. Le sauvage, se voyant joué, se cacha dans les bois d'alentour, et ayant suivi le père, il le tua lorsqu'il dormait au pied d'un arbre; il alla alors s'établir à la

porte de la cabane, et en fit autant à deux autres hommes qui l'habitaient; alors il pénétra dans la hutte, et massacra sans pitié trois enfants et quatre femmes, parmi lesquelles se trouvait l'objet de son amour. Il se saisit alors de la hache, et vint se joindre à notre troupe; tel était l'homme le plus sûr des gens qui nous accompagnaient. Ayant appris qu'à trois lieues dans l'intérieur il se trouvait quelques établissements d'Indiens, notre fidèle Florentino proposa d'y aller pour tâcher d'acheter des provisions, et il partit, en effet, avec un des Péruviens; ils ne revinrent que le soir, et nous apportèrent des bananes vertes; quelques femmes indiennes les accompagnaient, et elles nous dirent que M. d'Osery avait été dévalisé par ses gens; mais j'ai lieu de croire que cette nouvelle était fausse. M. Carrasco semblait être revenu à de meilleurs sentiments; il me proposa de prendre la direction du voyage; mais je lui répondis que l'union la plus absolue pouvant seule nous sauver dans de semblables circonstances, et que la plupart des hommes étant, à cause de sa position, plus disposés à lui obéir qu'à tout autre, nous serions les premiers à le reconnaître pour chef, à condition qu'aucune différence ne serait faite entre ce qui lui appartenait et ce qui était à nous; il fut alors convenu que nous chercherions à faire ensemble la carte de l'Ucayale; je n'avais pas de boussole, et mon chronomètre s'était rempli de sable en tombant dans l'eau; mais M. de Saint-Cricq avait

une petite boussole de poche, et il fut convenu qu'il la prêterait à M. Carrasco qui possédait une montre à secondes; je concourais au travail qui devait être fait en commun en prenant les hauteurs barométriques de toutes les stations. La mauvaise nourriture, et l'eau que nous recevions continuellement sur nous, avaient plus ou moins attaqué la santé des divers membres de l'expédition; nous éprouvions de fortes douleurs dans l'estomac, des vertiges, et une extrême faiblesse; dans ces circonstances, on proposa de manger un jambon déjà dans un état avancé de putréfaction, mais qui formait à lui seul tous nos approvisionnements. La prudence conseillait d'attendre; nous tînmes conseil pour décider cette grave question : la gourmandise l'emporta, et il fut mangé séance tenante, et trouvé délicieux.

Le 20, nous eûmes, en nous réveillant, la mortification de voir que deux engagés et un Indien avaient déserté. On tint un nouveau conseil pour savoir s'il était possible de continuer le voyage; nous étions bien malades, bien découragés, mais le bon prêtre nous exhorta à la persévérance; il dit que notre entreprise était utile, et qu'il était criminel de douter de la bonté de Dieu; en conséquence, il fut décidé que nous continuerions. Nous nous livrâmes alors à un travail bien pénible, vu notre état d'épuisement; la crue soudaine des eaux pendant la nuit précédente avait porté nos pirogues à une certaine distance sur la plage, et elles se trouvaient à sec par le retrait de eaux.

Nous employâmes plus de deux heures à les remettre à flot, et nous n'y serions jamais parvenus sans le secours des deux ou trois Indiens qui se trouvaient encore avec nous. Parmi eux était un chasseur célèbre du nom de Simoca. Avant de quitter la plage, nous enterrâmes dans le sable une partie de nos bananes, afin de pouvoir les retrouver si un obstacle insurmontable nous obligeait à revenir sur nos pas.

Nous partîmes à neuf heures et demie, et nous passâmes immédiatement devant l'embouchure du rio Sirialo, qui est assez large et vient de l'ouest; près de là est un rapide; les pirogues s'engagèrent ensuite dans la cascade, et nous débarquâmes sur la rive gauche que nous suivîmes à pied en escaladant des monceaux de roches et en aidant le vieux prêtre à en faire autant; rien ne pouvait abattre le courage de ce vieillard dont la douce gaieté venait sans cesse ranimer notre énergie.

Nous passâmes ensuite sur la rive opposée où notre marche fut très pénible, car il fallait s'attacher à des roches presque perpendiculaires et extrêmement glissantes. Toute cette formation est composée de schistes argileux, tandis que celle de la vallée de Santa-Anna est formée de grès de couleur grise. Le trajet, bien qu'assez court, ne s'effectua qu'avec beaucoup de peines et de dangers; puis nous nous embarquâmes pour repasser sur la rive gauche et en faire encore autant à la quatrième cascade pour re-

joindre la rive opposée. Cette fois le vieillard était tellement épuisé de fatigue qu'il resta dans l'embarcation. Il nous fallut encore débarquer à droite pour passer le dernier rapide. La faiblesse de notre équipage était telle que l'on ne put décharger les pirogues, et qu'il fallut réunir tout le monde pour opérer successivement le passage de chacune d'elles par-dessus les sauts; ce travail s'opéra au moyen de cordes et de lianes. Nous avions abandonné les balsas et nous étions embarqués dans cinq petites pirogues, dont l'une avait été acquise des Indiens en échange de ces radeaux. Notre équipage ne consistait plus qu'en deux engagés, l'enfant qui accompagnait le prêtre, Florentino et quatre Indiens. Un seul homme ayant été laissé dans ma pirogue, M. Deville se mit à la proue; mais, malgré son extrême bonne volonté, nous faillîmes périr dans l'un des trois rapides qui sont entre les cinq grandes cascades de la chute du Sirialo. Je cherchai à relayer mon compagnon de voyage, mais je réussis encore moins bien que lui dans ce genre de travail, qui est d'autant plus difficile, qu'il faut se tenir agenouillé à l'avant de l'étroite embarcation et manœuvrer rapidement l'aviron des deux côtés.

Plus d'une fois nous nous mîmes en travers des roches, et les cris perçants de l'Indien, qui ramait à l'arrière, ne servaient qu'à augmenter notre embarras et notre confusion, car nous ne pouvions comprendre ce qu'il disait. Le danger de ces passes est très réel,

et pour s'en convaincre il suffit de voir les précautions que prend l'Indien qui les parcourt depuis son enfance; son œil perçant cherche à distinguer les roches, qu'il n'évite qu'au moyen de l'extrême rapidité du mouvement de sa pagaye, et sa longue chevelure, soulevée par le vent, donne à sa personne une beauté sauvage. Deux de nos embarcations chavirèrent, et nous perdîmes notre petite provision de chocolat qui avait déjà été mouillée plusieurs fois, et qui la veille avait été séchée avec le plus grand soin. Après avoir fait dans cette pénible journée environ deux lieues, nous nous établîmes pour la nuit sur une petite plage de la rive droite, auprès de l'embouchure du ruisseau de Sangobatea, qui n'a que 5 mètres de large sur 1 de profondeur. La végétation était touffue et nous observâmes dans cet endroit quelques belles plantes. Deux hommes allèrent à une case d'Indiens éloignée d'une lieue environ pour tâcher d'y trouver quelques provisions ; ils revinrent avec quelques poules et du manioc ; mais, notre joie fut d'autant plus grande qu'ils nous ramenèrent deux rameurs. Un grand nombre d'Indiens Antis vinrent dormir autour de nous. Nous partîmes très tard malgré tous mes efforts. Nous remarquions avec plaisir que les montagnes baissaient beaucoup autour de nous, ce qui nous donnait l'espérance de sortir bientôt de ces horribles cascades. Nous vîmes sur le rivage plusieurs beaux bois de balsa, et j'engageai M. Carrasco à les faire attacher aux côtés des pirogues, mais il

s'y refusa. Presque aussitôt après le départ, nous passâmes un saut assez fort. Au moment de quitter la plage j'avais vu avec étonnement les Péruviens enlever le bagage de mon second canot et le placer dans une pirogue d'une extrême petitesse et en très mauvais état ; lorsque je réclamai, on me répondit que l'on n'agissait que par les ordres de M. Carrasco, qui avait besoin de mon embarcation. J'étais assuré que tout se perdrait ; en effet à la seconde cascade le petit canot se brisa et disparut, et il fallut renvoyer en arrière pour racheter un des radeaux que nous avions laissés aux Indiens. M. Carrasco ne répondit à mes reproches qu'en m'assurant qu'il ne savait pas même le nombre de nos canots, qu'il était résolu à mourir, qu'il attendait sa fin à chaque instant, et que, de plus, il ne pouvait donner aucun ordre, vu que les Péruviens qui l'accompagnaient étaient citoyens et libres comme lui. Là-dessus il caressa un perroquet qu'il avait sur son épaule, et s'accroupit sur le sable en se mettant la tête entre les genoux.

Ayant vu qu'une maison indienne se trouvait à une demi-lieue plus loin, nous nous y rendîmes, mais elle était abandonnée. Mon canot, déjà très mauvais lors du départ d'Écharaté, M. Carrasco ayant pris les deux meilleurs pour lui, avait été réduit, par divers chocs contre les roches, à un état tel, que les officiers péruviens eux-mêmes déclaraient qu'il était hors de service ; je proposai alors à chacun d'abandonner la moitié du peu de bagage qui nous restait ; mais

M. Carrasco déclara toujours qu'il n'abandonnerait rien, mais qu'il était prêt à retourner. Je décidai alors de continuer le voyage avec ce mauvais canot, et il fallut encore se charger d'une partie du bagage qui avait été jusque-là portée par une autre embarcation. On parvint à boucher les principales fentes de cette pirogue en y introduisant des morceaux de nos habits. Nous passâmes ensuite plusieurs rapides, dont le plus considérable était à une lieue de notre point de départ, et porte le nom de Coumambeni. En face de l'embouchure de la petite rivière de Quitini, qui se jette dans l'Urubamba par la rive gauche, nous eûmes encore à traverser une cascade très forte, et une de nos embarcations y chavira de nouveau. Nous arrivâmes enfin à l'embouchure du rio Cusirini, qui est assez large ; nous y rencontrâmes une famille d'Indiens Antis, et nos rameurs ne voulurent pas aller plus loin pour cette journée. Nous avions fait depuis le matin une course de six lieues. Nous essayâmes, mais en vain, d'engager les Indiens que nous venions de rencontrer, à nous céder une pirogue pour remplacer notre radeau, qui était très incommode ; nous leur offrîmes inutilement des haches et d'autres objets : ils n'avaient besoin de rien.

La végétation devenait de plus en plus riche et reprenait l'apparence tropicale ; déjà nous voyions de nombreux palmiers et quelques fougères arborescentes. A l'entrée de la nuit nous fûmes entourés d'un grand nombre d'Indiens qui nous dérobèrent

beaucoup de petits objets. Le soir, nous les vîmes pour la première fois prendre du tabac d'une manière assez bizarre : ils ont une espèce de pipe qui a quelquefois un tiers de mètre de long, et qui est formée d'une tige creuse faite de deux os fixés à angle droit et étroitement liés l'un à l'autre ; ils y entassent une grande quantité de tabac vert, qu'ils ont soin de parfaitement pulvériser, qu'ils conservent dans des coquilles fluviatiles. Alors l'un d'eux s'introduit l'une des extrémités du tuyau dans une des narines, pendant qu'un de ses amis applique sa bouche à l'autre extrémité et fait des efforts inouïs pour lui lancer dans le nez la charge de l'instrument. Rien ne peut rendre l'état de béatitude dans lequel le priseur paraît être plongé pendant cette opération, et il est difficile de tenir son sérieux en voyant le sang-froid avec lequel il rend ensuite à son ami le service qu'il en a reçu.

Cette coutume rappelle celles des Otomaques de l'Orénoque, qui aspirent le niopo au moyen d'un os fourchu d'oiseau dont les deux branches aboutissent aux narines (Humboldt, t. VIII, p. 315). Enfin M. de la Condamine décrit un instrument semblable à ce dernier, dont les Omaguas se servaient de son temps pour humer le curupa.

Le P. Bousquet baptisa, dans cet endroit, une petite Indienne, et lui donna le nom de Maria Francisca. Il est bien probable que la pauvre enfant ne saura jamais, dans ce monde, que l'eau du baptême a coulé sur son front. La famille ayant reçu le pré-

sent d'une hache, voulait recommencer le lendemain. Les Indiens nous vendirent quelques racines de manioc. Pendant la nuit j'eus un fort accès de fièvre, et j'éprouvai une grande terreur de tomber malade dans de pareilles circonstances.

Le 22, aussitôt après notre départ, nous nous engageâmes dans les rapides, et nous rencontrâmes un saut assez considérable appelé Biricanani, où une de nos pirogues chavira ; une partie de la charge fut perdue, et nous la regrettâmes d'autant plus, qu'elle se composait de haches et de couteaux, que nous savions devoir nous être très utiles. Ma pirogue faisait eau de toutes parts, et nous étions, M. Deville et moi, constamment mouillés ; de plus nos habits qui, à chaque passage de rapide, étaient imprégnés d'eau, et qui séchaient un instant après sous les brûlants rayons du soleil, s'étaient détériorés et pendaient déjà en lambeaux autour de nous. Les galets de la plage étaient composés de roches schisteuses et de granits. Dans quelques endroits la rivière était encaissée entre des bancs élevés et coupés à pic ; elle se précipitait alors avec une extrême rapidité. Bien que dans le plus affreux état, ma pirogue reçut encore une caisse du petit canot, qui chavirait sans cesse. Nous étions chargés à couler, et nous ne fûmes sauvés que par les bois légers et flottants que j'avais fait attacher aux flancs de mon embarcation. Un peu plus bas nous rencontrâmes une île ; le bras de droite était fermé par une cascade ; nous prîmes donc celui de

gauche, dans lequel le manque d'eau nous obligea à traîner nos embarcations sur les roches; nous sortîmes de ce canal par un rapide qui entraîna nos canots avec une incroyable vélocité.

Nous remarquâmes dans cette journée l'extrême facilité avec laquelle les Indiens saisissaient les langues étrangères; ils répétaient souvent sans se tromper des phrases entières qu'ils nous entendaient prononcer. La navigation offrait à chaque instant de nouvelles difficultés. Après une heure de marche, nous passâmes devant l'embouchure du rio Combirosiato, qui est peu considérable et appartient à la rive gauche. Un peu au-dessous nous franchîmes un rapide très dangereux.

Pendant un quart d'heure nous nous trouvâmes ensuite dans des eaux tranquilles, ce qui ne nous était pas arrivé depuis notre départ d'Echaraté. Nos chaussures ayant été pourries par l'eau, nous les jetâmes par-dessus bord; mais lorsque nous allions à terre, les cailloux, rendus brûlants par le soleil, nous causaient de vives douleurs. Nous vîmes ce jour une bande de hurleurs roux (*mycetes seniculus*), et M. Deville en tua un. Nous étions restés en arrière pour chasser ces animaux, mais bientôt nous rejoignîmes sur une plage les autres membres de l'expédition qui s'étaient arrêtés pour se mettre en rapport avec des Indiens qui remontaient la rivière sur un radeau (*balsa*), pour aller vendre des singes à Écharaté; nous leur achetâmes leur cargaison et ils consentirent à redescendre avec nous.

Nous passâmes une succession de rapides qui avaient été précédés d'un plus fort que les autres. Nous vîmes dans cet endroit des troupes de Pécaris que nous ne pûmes atteindre.

Nous laissâmes à notre droite, à environ dix lieues du point de départ, un assez fort ruisseau désigné par les Indiens sous le nom de Manguenayquiato, et à trois quarts de lieue plus bas et sur la rive opposée celui de Manougari. Enfin, nous nous arrêtâmes, après une journée d'environ douze lieues, à un petit établissement indien du nom de Manougal, où se trouvent trois carbets couverts en feuilles de palmiers et entourés d'une plantation de bananiers et de cannes à sucre.

A la chute du soleil, les cris de nos aras et de nos singes attirèrent d'autres animaux semblables, et il s'établit entre eux un singulier concert. Mes couvertures étant entièrement mouillées, je fis tendre mon hamac aux poteaux d'une des huttes, mais ces frêles constructions ne purent résister à cette augmentation de poids, et vers minuit tout l'édifice s'écroula sur moi ; je m'enveloppai alors de mon manteau et je me couchai auprès du feu des Indiens dont les éclats de rire et la folle gaieté ne me permirent de prendre aucun repos pendant la nuit.

Le 23, notre bagage avait été tellement mouillé les jours précédents qu'il nous parut nécessaire de rester ici un jour pour le sécher; en ouvrant nos caisses nous vîmes que le peu d'effets que nous

avions conservés étaient complétement perdus, et qu'une grande partie des objets destinés aux Indiens étaient gâtés, les miroirs particulièrement étaient tous détachés de leurs cadres, et la plupart de nos mauvais couteaux avaient perdu leurs manches; les haches même étaient tellement couvertes de rouille qu'elles perdaient beaucoup de leur valeur aux yeux des Indiens; enfin, pour comble de malheur, nous vîmes que notre poudre, bien que contenue dans les boîtes de ferblanc, était en grande partie avariée. Malgré tous nos désastres, nous continuions toujours à nous occuper de nos collections de zoologie; mais en ouvrant la caisse qui renfermait le coton destiné à la conservation des animaux, nous vîmes que les graines avaient germé, et étaient en pleine végétation. Notre déjeuner était plus que problématique, lorsque M. Deville revint avec un beau pénélope: chacun eut un petit morceau de l'oiseau dont la peau alla enrichir nos collections, et nous achevâmes ce festin en prenant une tasse de chocolat parfaitement aigre, provenant de quelques débris que le vieux prêtre avait trouvés au fond de sa malle. Dans les environs croissait en grande abondance, et à l'état sauvage, le cacao et la coca; le premier n'était malheureusement pas en fruits, et la seconde était de très mauvaise qualité, au dire même des connaisseurs, et de plus elle n'était pas mûre. Sur les toits des carbets nous vîmes quelques belles pies noires à tête rouge, qui avaient été

apprivoisées par les propriétaires, et ne s'écartaient pas des maisons. Les Indiens de cette région élèvent toute espèce d'animaux, et domptent tellement leur naturel sauvage que sans être attachés ils restent toujours fidèles à leurs maîtres.

Parmi les Singes que je m'étais procurés se trouvait un Coaita ou Atèle noir (*Ateles paniscus*), qui nous divertissait souvent par ses poses singulières. Par l'extrême disproportion de ses membres, cet animal mérite le nom de Singe-Araignée, qui lui a été quelquefois appliqué; il était très frileux, et aussitôt que les pirogues touchaient à terre il courait se mettre auprès du feu, ce qui fait que son poil était entièrement brûlé : il était connu dans l'expédition sous le nom du Cuisinier.

Le 24, le temps fut très couvert. Quelques uns des rameurs Indiens ayant été changés, M. Carrasco prit, sans me consulter, l'homme qui depuis plusieurs jours ramait dans mon embarcation, et qui connaissait bien les passes de la rivière. Quant aux engagés Péruviens, il me dit qu'ils étaient exclusivement à lui; et, sur mon observation que j'avais contribué aux frais, il me répondit que les miens devaient être ceux qui avaient déserté. A peine partis, nous rencontrâmes un fort rapide, et, pour alléger l'embarcation, il fallut entrer dans l'eau jusqu'à la ceinture. Après deux heures de marche, nous laissâmes à droite le petit ruisseau appelé Boaché. Dans plusieurs endroits la pente de la rivière était telle qu'elle

était appréciable à l'œil. Presque aussitôt après, nos Indiens nous firent traverser avec une grande habileté un rapide obstrué par d'énormes roches. Nous passâmes devant un carbet, et une petite balsa était sur la plage. A une lieue plus loin nous laissâmes à notre droite l'embouchure de la petite rivière de Pachiri, près de laquelle il y a encore des rapides. Dans l'après-midi, ma pirogue chavira dans une cascade; les Indiens allèrent tranquillement s'asseoir sur la plage, pendant que M. Deville, Florentino et moi nous sauvâmes ce que nous pûmes de nos effets. Ce qui nous restait de poudre et de capsules de chasse avait été mouillé; il fallait, sous peine de perdre immédiatement la plus précieuse de nos ressources, les faire sécher au soleil. Nous nous occupâmes donc à ouvrir les caisses, et à en retirer les objets. Sur ces entrefaites arriva l'officier Bizerra qui me dit de la part de M. Carrasco de le rejoindre immédiatement, ou qu'il allait nous abandonner. Le jeune Péruvien reconnut l'impossibilité dans laquelle nous étions de continuer dans ce moment notre voyage. Un quart d'heure après Antuco vint nous porter un message semblable, et commanda à nos Indiens d'aller s'embarquer avec le commandant : une telle conduite nous parut si méprisable, que M. Deville et moi nous ne fîmes aucune réponse. M. Carrasco n'osa pas accomplir son mauvais dessein, et deux heures après nous nous remîmes tous en route. Après de nouveaux rapides nous laissâmes à gauche un très

petit ruisseau du nom de Chouatichiquia. Malgré les nouveaux obstacles que présentait la rivière, nous voyions avec un sensible plaisir que les collines devenaient de moins en moins élevées. Après une course d'environ huit lieues, nous campâmes le soir sur une plage près de la jonction du rio Javero, qui est à droite ; les hommes étaient tellement fatigués et affaiblis, qu'il fut convenu, pour les reposer, que les membres de l'expédition feraient la cuisine à tour de rôle ; du reste, l'extrême simplicité de notre manière de vivre rendait cette tâche facile ; il plut pendant toute la nuit.

Le 25, le mauvais temps continua, mais la température était un peu plus fraîche, le thermomètre n'indiquant que 23°,5. Nous n'avions absolument rien à manger, mais on parvint avec peine à trouver quelques débris de chocolat, et nous eûmes chacun une tasse de ce breuvage, qui avait le goût du vinaigre. Nous atteignîmes, à peu de distance de notre campement, l'une des trois grandes cascades du bas de la rivière, dont les Indiens même ne parlaient qu'avec terreur. Celle-ci se nomme Mantano, et se divise en trois chutes : la première est très dangereuse. Après avoir déchargé les pirogues, on est obligé de les lancer dans le courant : l'une d'entre elles chavira, et nous perdîmes notre tente qu'on y avait laissée. Nous fîmes le circuit de cette passe par terre, en portant chacun une partie du bagage. Bien que la formation générale soit schisteuse, la plage que nous suivions

était pourtant couverte de grands blocs d'un porphyre grossier. Près du rivage se voit un immense rocher, et presque en face, à gauche, est l'embouchure du rio Mantano.

Nous passâmes ensuite la deuxième chute qui est aussi fort mauvaise; les Indiens que l'on m'avait laissés étaient très mal disposés; pendant plus d'une heure, ils refusèrent de faire passer mon canot, et je vis bien qu'ils n'agissaient que par les conseils d'Antuco. Nous suivîmes à pied la rive gauche, en nous accrochant avec beaucoup de peine à des roches souvent presque perpendiculaires; et dans une chute je me blessai à la jambe. Le pauvre prêtre était trop affaibli pour descendre à terre; il restait dans le canot, et chantait des Psaumes dans les plus mauvais endroits. La troisième partie de la cascade est beaucoup moins périlleuse; harassés de fatigue, nous restâmes dans les embarcations, et nous la passâmes ainsi. Pendant près de trois quarts de lieue l'eau fut ensuite tranquille; on ne saurait croire avec quelle joie nous profitions de ces rares moments de repos.

A onze heures du matin on s'arrêta pour la journée, bien qu'on n'eût parcouru que deux lieues; nous nous établîmes sur des rochers près de la cascade de Soteriato. Dans cet endroit se trouvent trois cahuttes indiennes dont les habitants étaient alors à leurs plantations situées à une lieue dans l'intérieur. Nous y envoyâmes du monde pour tâcher de nous y procurer des racines de juca. Pendant ce temps

survint un très violent orage, dont nous ne pûmes nous garantir, vu le mauvais état de la couverture des carbets, qu'en cherchant un abri dans les anfractuosités des roches. Lorsque la pluie fut passée, nous construisîmes une cahutte avec des rameaux de palmier. Nos gens n'étant pas revenus à l'entrée de la nuit, nous fûmes obligés de manger un gros rongeur que l'on partagea entre dix-huit personnes. On fit, en outre, cuire des racines que l'on trouva entre les roches; mais elles avaient un affreux goût d'amertume. Le soir des femmes indiennes, absolument nues, apportèrent une provision de grosses bananes et de manioc. A côté de nous, et à notre droite, se jetait la petite rivière de Samuyato; pendant toute la nuit nous entendîmes gronder la cascade, et nous apprîmes que, peu de temps auparavant, quatre Indiens Chuntaquiros s'y étaient noyés.

Le 26 au matin, on s'aperçut qu'une des pirogues avait été entraînée par le courant et s'était perdue avec sa charge. Nous partîmes vers huit heures, et nous employâmes une heure et demie à traverser la cascade, qui se compose de deux forts rapides; on avait commencé par y lancer une des pirogues, qui ne passa qu'avec beaucoup peine, et l'on maintint les autres avec des cordes. Immédiatement après, deux autres sauts arrêtèrent notre marche; au premier, nous suivîmes la rive gauche, mais comme il était impossible de continuer de ce côté, pour éviter le second on décida qu'il fallait traverser la rivière,

et nous nous embarquâmes. Nous nous dirigions donc vers la rive droite; le courant était d'une extrême rapidité, et à une centaine de mètres au-dessous de nous, mugissait la seconde cataracte. Nos Indiens, après s'être consultés, se mirent à l'œuvre : ils mesuraient sans cesse du regard la distance qui nous séparait du danger. Un instant notre frêle pirogue fut manifestement emportée, mais ils redoublèrent d'efforts et nous dépassâmes le milieu du courant. Dans ce moment nous entendîmes des cris auprès de nous : un de nos Indiens nous montra du doigt le canot de M. Carrasco, puis il ne s'occupa plus que de sauver le nôtre. A quelques pas de nous, en effet, cette embarcation luttait contre la violence des eaux; un instant nous crûmes qu'elle était sauvée, mais presque aussitôt nous vîmes que tout espoir était perdu et qu'elle s'élançait avec la rapidité de la flèche vers le gouffre. Les Péruviens et les Indiens se jetèrent à l'eau. Le vieux prêtre seul resta dans la pirogue, et nous l'entendîmes distinctement réciter la prière des agonisants, puis sa voix se perdit au milieu des éclats de la cascade. Nous étions glacés d'horreur, et nous nous empressâmes de nous diriger vers la rive; là nous recueillîmes successivement les diverses personnes qui montaient le canot submergé. M. Bizerra courut particulièrement de grands dangers; néanmoins ce jeune homme donna une preuve remarquable de sang-froid en ne lâchant pas, dans de semblables circonstances, le journal de l'expédition qu'il tenait entre ses dents.

Je suis convaincu que nous ne dûmes nous-mêmes la vie qu'à nos bois de balsa.

Le pauvre petit Panchito poussait des cris aigus et nous suppliait de lui permettre de chercher le corps de son bienfaiteur; mais une heure s'était déjà passée, et notre manque absolu de provisions ne nous permit pas d'accéder à cette triste demande. Nous regrettâmes vivement la perte de notre compagnon, dont la mort avait été sainte comme la vie.

Il nous était resté un peu de sel, qui fut perdu dans cette occasion : il faut savoir combien cette matière est nécessaire au bien-être de la vie, pour se rendre compte de l'immense privation que son absence nous fit endurer. Le commandant Carrasco ne retrouva qu'une seule des deux pesantes caisses qui l'accompagnaient toujours, et il déclara que l'autre contenait une somme considérable appartenant au gouvernement péruvien. Nous suivîmes pendant un quart de lieue avec beaucoup de peine les roches qui bordent en cet endroit le côté droit de la rivière, et nous fûmes quelquefois obligés de gravir des crêtes perpendiculaires. Nous atteignîmes ainsi une autre cascade beaucoup plus considérable que toutes les précédentes; les Indiens lui donnent le nom de Mapérontoni. Ce saut est formé de trois marches successives, et, sur une longueur de 30 mètres, il en présente 3 1/2 de pente. Tout le monde s'était embarqué, à l'exception de M. Deville et de moi, qui, par mégarde, avions suivi la rive, ainsi que je l'ai déjà dit. Les pirogues

ayant cherché une passe du côté gauche, nous nous trouvions séparés d'elles par la largeur de la cascade, dont le bruit était tellement violent que notre voix ne pouvait se faire entendre de l'autre côté. Réduits au rôle de spectateurs, nous nous assîmes sur des roches et nous suivîmes avec anxiété les progrès du passage; nous n'étions pas sans inquiétude sur notre position, car devant nous s'élevaient des rochers qu'il paraissait presque impossible de gravir, et à nos pieds, la chute était tellement menaçante, qu'avec toute la bonne volonté possible, les pirogues n'eussent pu venir nous chercher, et nous étions convaincus que l'on s'occuperait assez peu de notre sort. Cependant notre fidèle Florentino se trouvait parmi ces gens, et nous comptions sur lui comme sur notre providence. Nous vîmes donc le commandant suivre la rive, et aller s'étendre sur la plage sans prendre aucune part à tout ce qui se passait. Alors les hommes prirent quelques charges qu'ils portèrent par dessus les rochers; mais lorsque vint le tour de nos embarcations, nous les vîmes s'asseoir en cercle autour de Florentino, dont les gestes violents nous firent comprendre les efforts qu'il faisait pour les engager au travail; mais ses discours parurent inutiles, car ces gens s'étendirent sur le sable et s'endormirent; alors nous vîmes notre fidèle Malais, aidé d'un seul Indien, décharger en entier nos deux pirogues, s'attacher au dos les lourdes caisses contenant les couteaux et les haches, et les porter à une

grande distance au milieu des rochers ; dix fois il recommença ce pénible trajet, et l'hésitation de sa marche prouvait l'excès de sa fatigue. Le baromètre seul était resté, et je craignais que cet objet, qui devait avoir si peu de valeur aux yeux du pauvre Florentino, ne fût sacrifié, lorsque je le vis avec joie le prendre avec soin, le suspendre à son épaule et le porter en sûreté avec le reste de nos effets. Dès ce jour, cet homme fut plutôt pour moi un frère qu'un domestique ; mais mon attachement pour lui s'accrut encore, car je lui dus plus d'une fois la vie pendant le cours de cette périlleuse campagne. Le passage de la cascade fut long et pénible. Au sommet de l'immense rocher qui s'élevait au-dessus de nos têtes se tenait une jeune fille indienne, immobile comme la pierre, et qui indiquait constamment du doigt la passe la moins dangereuse à un Indien qui resta tout le temps dans les pirogues. La robe blanche de cette femme se dessinait nettement sur le sombre horizon, et sa longue chevelure était agitée par le vent. Dans les moments les plus dangereux, ses traits se contractaient, et lorsque le passage fut accompli, elle poussa un cri aigu, puis disparut sans qu'il nous fût possible de savoir quel chemin elle avait suivi. Ce fut avec beaucoup de peine que nous atteignîmes le sommet du rocher, d'où nous descendîmes vers une petite plage où Florentino vint bientôt nous chercher. Nous avions fait à peu près deux lieues dans cette affreuse journée. Nos compagnons de voyage étaient

réduits au plus triste état. Nous pensâmes, M. Deville et moi, que le moment d'une franche réconciliation était arrivé, et nous partageâmes avec eux le peu d'effets que nous eussions encore conservés après tant de désastres. Nous nous étendîmes ensuite au milieu des rochers ; mais à peine étions-nous endormis qu'il survint un violent orage ; la pluie tombait par torrents ; un instant nous fûmes obligés de nous lever pour tenir nos têtes hors de l'eau, mais notre fatigue était telle que nous nous recouchâmes bientôt au milieu d'un véritable bain.

Le 27 au matin, Antuco parla de retourner sur ses pas ; il disait que son serment ne l'avait attaché qu'au padre, et que celui-ci étant mort, il se trouvait libre. Notre embarras fut très grand ; nous espérions arriver bientôt sur les terres des Chuntaquiros, et nous avions tout à craindre des dispositions féroces de ce peuple, si nous ne lui étions, pour ainsi dire, présentés par un homme qui en connût personnellement les chefs et qui comprît leur langue. Antuco, dans ses diverses excursions, n'avait jamais pénétré aussi loin que le point où nous étions parvenus. C'était dans les établissements des Antis qu'il attendait habituellement les Chuntaquiros et traitait avec eux. Enfin, nous parvînmes, à force de promesses, à déterminer cet homme, aussi intelligent qu'astucieux, à nous suivre. Les engagés péruviens avaient conçu un singulier respect pour le baromètre ; ils avaient compris qu'en consultant cet instrument, nous cherchions

à apprécier le moment où nous parviendrions à la région des plaines, et ils attachaient une idée superstitieuse à cette colonne de mercure dont ils avaient reconnu le mouvement ; ils nous demandaient donc souvent de le consulter, pour savoir si l'on était loin de la fin des cascades.

Nous nous engageâmes immédiatement dans la seconde des grandes chutes, auprès de laquelle nous avions dormi ; on lui donne le nom de Chalioncani. En face est la petite rivière de Yuyato. Nous gravîmes les roches de gauche, pendant que les Indiens passèrent nos pirogues, que l'on avait déchargées, en les retenant avec des lianes. Les roches étant devenues à pic, nous fûmes obligés de nous rembarquer au milieu d'un courant très fort; et après avoir doublé un rocher élevé, nous redescendîmes à terre, à environ 200 mètres plus loin et du même côté. Dans cet endroit commence la fameuse chute de Chibuani, qui est connue traditionnellement des gens d'Echaraté, sous le nom del Puerto. Dans cette partie la rivière se rétrécit beaucoup : dans un endroit elle n'avait pas plus de 8 mètres de large ; resserrée comme elle l'était par d'immenses murailles de roches perpendiculaires, il serait difficile de décrire la furie avec laquelle les eaux se précipitaient dans cet étroit passage. La formation était tout entière composée de schistes argileux. On déchargea les canots sur la rive gauche, et les hommes prirent les fardeaux sur leurs épaules. Les difficultés du sol

étaient telles que, quant à nous, tout ce que nous pûmes faire fut de les surmonter, bien que n'étant pas chargés. Nous eûmes à grimper sur des roches à pic, et les crêtes de stratification étaient tellement élevées, que dans quelques endroits nous étions obligés de nous tenir en chaîne pour atteindre leur sommet. Les ardoises, rendues encore plus glissantes par l'humidité de la cascade, augmentaient le danger, car le moindre faux pas nous eût précipités dans l'horrible torrent, où nous eussions été broyés en un instant. Tout ce trajet est affreux; mais bientôt nous arrivâmes à un passage plus difficile encore. Nous venions d'être arrêtés dans notre marche par une roche coupée à pic, et nous vîmes, non sans effroi, que là il faudrait nous embarquer au milieu du bouillonnement des eaux. La manière de passer cette cascade est très curieuse : dans la première partie du trajet, les Indiens conduisent les pirogues comme à l'ordinaire, en les retenant avec des lianes, mais parvenus à un certain point le courant devient tel, que les hommes seraient emportés s'ils cherchaient à les retenir plus longtemps : ils chavirent dans les rapides, et sont entraînés entre deux eaux avec une extrême vitesse; les sauvages les attendent à l'autre extrémité de la cascade, se mettent à la nage et vont les recueillir. Assis sur les roches, nous suivions avec un extrême intérêt les diverses péripéties de cette opération. Les Indiens qui étaient restés avec nous ne paraissaient pas entièrement rassurés, et nous firent

entendre qu'une nation hostile, qu'ils désignaient par le nom de Pauca-Pacouris, s'embusquait quelquefois au sommet des rochers qui s'élevaient en face de nous, et lançait des volées de flèches sur les voyageurs, assez préoccupés déjà par les difficultés de ce passage. Je cherchai à savoir où demeuraient ces Indiens, mais j'appris seulement de nos guides qu'ils venaient d'une quebrada parallèle à celle de l'Urubamba, peut-être la vallée de Paucartambo. Le moment du terrible embarquement était enfin arrivé; il fallait s'accrocher aux roches glissantes, descendre ainsi jusqu'à la surface de l'eau, puis profiter du moment favorable pour sauter en arrière dans la pirogue, que le courant emportait aussitôt à une grande distance. Dans l'état de faiblesse dans lequel je me trouvais, je ne parvins à accomplir cette opération qu'en m'attachant autour du corps une corde dont Florentino retenait l'autre extrémité.

A peine sortis de cette dangereuse passe, nous entrâmes dans un canal étroit, mais bien différent du précédent : dans cet endroit les eaux sont mortes et parfaitement tranquilles ; il semblerait que, fatiguée d'un long travail, la rivière sentît le besoin du repos. Ce lieu est un des points les plus pittoresques que j'aie vus de ma vie. De chaque côté s'élèvent perpendiculairement d'immenses roches schisteuses qui affectent la forme de tours et de remparts gigantesques; à une grande élévation, elles surplombent au-dessus de la rivière, et de leurs sommets se

précipitent, en immense quantité, de petites cascades qui n'arrivent à la surface des eaux que sous forme de vapeurs et de pluie, et qui, recevant les rayons du soleil, présentent de tous côtés l'image mille fois répétée de l'Iris.

Dans les interstices des roches pousse avec vigueur une végétation tropicale dont d'élégants palmiers forment le plus bel ornement; rien ne peut donner une idée de la beauté de ce magnifique paysage. Arrivée à la fin de ce canal, la rivière s'élargit, et nous rencontrâmes un dernier obstacle que nous passâmes de saut; les Indiens lui donnent le nom de Tonquine. Là finissent les grandes cascades de l'Urubamba; nous ne devions plus rencontrer que des rapides généralement peu redoutables, et devant nous se déroulaient les immenses plaines boisées, connues sous le nom de Pampa del Sacramento. Le point où nous étions parvenus est situé à environ soixante lieues d'Echaraté, et le baromètre indiquait une différence de 21 millimètres, ce qui ferait à peu près 279^{m},64 de pente pour la distance entière, ou environ 4^{m},659 par lieue. Ainsi la hauteur de la vallée d'Echaraté est de 667^{m},2 au-dessus du niveau de la mer, et celle du bas des chutes de 387^{m},66. Si l'on veut un jour établir une navigation régulière sur l'Ucayale, on devra faire dans cet endroit un port, et ouvrir une route par terre jusqu'aux établissements de la vallée de Santa-Anna.

CHAPITRE LI.

DESCENTE DE L'UCAYALE. PAMPA DEL SACRAMENTO.

La rivière était large et calme, bien que coupée dans quelques endroits par des entaïpavas. A l'entrée de la nuit, nous nous arrêtâmes sur une plage de la rive droite, et notre repas se composa de quelques racines de manioc que le défaut de sel nous fit manger avec dégoût. Nous avions fait environ cinq lieues. Pendant la nuit, les Indiens désertèrent tous, à l'exception de deux, et nous nous trouvâmes dans un grand embarras. Je cherchai à ranimer les hommes en leur montrant qu'étant sortis des cascades, il ne nous restait plus qu'à avancer aussi rapidement que possible pour atteindre les missions, et que ce travail était un jeu auprès de celui qu'ils venaient d'accomplir; mais M. Carrasco leur cria que nous courrions à une perte certaine, et que je serais par mon obstination coupable de leur mort. Cet homme avait complétement perdu la tête; il s'opposait à tout, et déclarait qu'il ne pouvait donner aucun ordre. Il se mettait dans d'affreuses colères, et au même instant éclatait en pleurs. Dans un moment où nous étions tellement à court d'hommes, il s'obstina à emmener une pirogue vide, en disant qu'elle était la propriété de son gouvernement, et qu'il ne pouvait

l'abandonner. Je lui proposai de la lui payer s'il voulait la laisser; mais il ne me répondit que par des injures; la peur l'avait rendu fou. Nous partîmes enfin, la plupart des pirogues n'étant conduites que par un seul homme. A deux lieues et demie nous laissâmes à gauche le ruisseau de Simatini; et à une lieue et demie plus loin, nous nous arrêtâmes du même côté, à l'embouchure du petit rio Sapiti. Nous n'avions rien mangé, notre faim était affreuse; un des Indiens alla à une lieue dans l'intérieur, vers une hutte qu'il disait y exister, et pendant ce temps les gens empoisonnèrent la rivière au moyen d'une racine appelée Coumon. Bientôt on vit quelques petits poissons flotter, engourdis, à la surface des eaux; nous nous précipitâmes à leur recherche, bien qu'ils ne fussent en général que de la taille d'un goujon; chacun en eut cinq ou six. Parmi eux se trouvait un individu d'une espèce très curieuse; mais son propriétaire, voyant le désir que j'avais de le joindre à nos collections, ne voulut me le céder que pour tout le produit de ma pêche. J'hésitai un instant, puis je fis le marché, et pendant que mes compagnons prenaient leur modeste repas, je me tins à l'écart, et me mis à dessiner ma nouvelle acquisition. Une heure après, l'Indien revint avec une charge de bananes vertes; nous les jetâmes dans le feu pour les dévorer quand elles seraient à moitié cuites. Après un repos de trois heures, nous continuâmes notre marche; l'on ne voyait plus devant nous aucune monta-

gne, mais les berges de la rivière étaient assez élevées, et généralement formées de sable rouge; je suppose qu'à la fin des cascades commence une formation de grès. Nous passions assez souvent devant des plages; les Antis nous avaient parlé des Sirinenchis; mais ce ne fut qu'ici que nous apprîmes que ces Indiens étaient les mêmes que les Chuntaquiros, qui ne sont connus dans le bas de la rivière que sous le nom de Piros.

L'étude des tribus indiennes est rendue très difficile par la confusion de leurs noms; la même peuplade est presque toujours désignée par chaque tribu voisine par autant d'appellations différentes. Dans un coude de la rivière, les eaux formaient une sorte de tourbillon au pied d'une roche considérable; une des pirogues, s'étant engagée dans ce danger, chavira, et M. de Saint-Cricq, qui la montait, ne dut la vie qu'à M. Deville. A peu de distance de cet endroit nous vîmes sur la plage une famille d'Antis qui nous reçut avec hospitalité, et nous conduisit à une case de feuilles de palmier, située à peu de distance. Nous demandâmes à manger, et ces braves gens allèrent aussitôt nous chercher une grande calebasse pleine de la chair d'un gros animal. Tout le monde se précipita dessus à l'instant, et bien que sans sel, cette viande nous parut délicieuse. Je cherchai ensuite à connaître l'animal qui venait de nous servir de nourriture, et je reconnus que c'était un lamentin, appelé par les Espagnols vaca-marina. Ce fut alors seu-

lement que je pus m'expliquer ce qu'Antuco m'avait raconté peu de jours auparavant : il avait, disait-il, vu au milieu d'une cascade se débattre un être qui ressemblait à un homme noir. La nuit il y eut un violent orage.

Le 29, à huit heures du matin, l'eau de la rivière était à une température de 26 degrés, tandis que dans l'air le thermomètre indiquait 24°,1. Six jours auparavant, bien que la température ne fût que d'un degré moindre, l'eau n'avait que 23°,6. Deux Indiens de la maison s'engagèrent à nous conduire chez les Chuntaquiros moyennant une hache, un sabre et deux couteaux pour chacun. Les officiers péruviens ayant, dans leur naufrage, perdu tous leurs moyens d'échange, j'avais mis les miens en commun ; mais je m'aperçus qu'Antuco engageait les Indiens à demander le plus possible, et qu'ils lui remettaient ensuite une partie des objets qu'ils avaient obtenus. A six heures du matin, tout était prêt pour le départ ; mais les anciens Indiens déclarèrent ne pas vouloir aller plus loin. Il fallut parlementer, et il était dix heures lorsque nous nous mîmes en route.

Grâce à l'incroyable fantaisie de M. Carrasco d'emmener sa pirogue vide, M. Déville se vit dans la nécessité de prendre la rame dans notre embarcation. A une demi-lieue, nous laissâmes un ruisseau à notre gauche ; une lieue plus loin, se trouvait la bouche du rio Potsoqueni, puis à une demi-lieue le petit rio Combiriochato, auprès duquel coule, dans une que-

brada profonde, un autre ruisseau; tous sont du même côté. Après une marche d'environ trois lieues et demie, nous nous arrêtâmes, à une heure, à une hutte d'Antis, située sur la rive gauche, sur le bord de la petite rivière Capanaciari. Bientôt éclata un orage accompagné de forts coups de tonnerre, et nous fîmes pendant ce temps des efforts inutiles pour engager les hommes de la maison à nous accompagner. A une demi-lieue plus bas, un gros ruisseau vient du côté gauche (Sanquiamari); la rivière, qui a généralement 70 mètres de large, est ensuite divisée en deux bras par une île; nous prîmes celui de gauche, l'autre étant obstrué par une cascade. A l'entrée de la nuit, nous nous arrêtâmes sur la rive gauche, après avoir fait une lieue et demie de plus; près de la rivière de Satichiato, la marche totale avait été d'environ cinq lieues et demie.

Le 30, le temps était très beau; Antuco, qui la veille avait voulu nous faire abandonner ce qui nous restait de bagage, ne consistant qu'en objets destinés aux Indiens et en quelques préparations d'histoire naturelle, fit de nouveaux efforts dans le même but, mais M. Carrasco s'y opposa.

Dans l'après-midi, nous passâmes devant le petit ruisseau Cameriari, qui est du côté gauche, et presque aussitôt nous passâmes un rapide, puis nous allâmes à terre, à l'embouchure d'un cours d'eau considérable qui vient de droite, et que les Indiens désignaient par le nom de Camizea. Cette rivière,

qui était la première que nous eussions rencontrée méritant ce nom, a presque la largeur de l'Urubamba. Je fis de nombreuses questions sur son origine, mais je ne pus rien apprendre. Je supposai dans le moment que c'était peut-être le Paucartambo, mais les Indiens me dirent que non. On chercha dans cet endroit à se procurer quelques poissons, mais ceux qu'on réussit à pêcher n'auraient pas suffi pour le repas d'un seul homme. On se mit alors à chercher des herbes et des racines ; pour la première fois l'affreuse pensée que nous étions destinés à mourir de faim se présenta à mon esprit ; dans de pareilles circonstances, M. Carrasco faisait tout ce qu'il pouvait pour retarder le voyage, et disait qu'il voulait aller doucement parce que je voulais aller vite ; dans ce même instant c'était mon fidèle Florentino qui dirigeait le canot de cet homme. La rivière avait alors la largeur de la Seine à Paris, et son courant était d'environ une lieue à l'heure. Nos Indiens, ayant vu des hoccos dans les bois, se mirent à leur poursuite ; ils en tuèrent deux à coups de flèches et consentirent à nous en vendre un. Pendant que nous les attendions, une bande de sangliers (pécaris) passa dans le bois, poursuivie, pensa-t-on, par un jaguar. Les oiseaux étaient très rares dans toute cette partie. Cependant dans les cascades nous avions vu assez fréquemment la belle grue Caurale (*ardea helias* L.), appelée aussi petit paon des roses, ou oiseau du soleil. Les Indiens lui donnent le nom de *pavão ;* cet oiseau se recon-

naît à une assez grande distance par son petit sifflement. Vers les trois heures de l'après-midi, nous nous arrêtâmes après avoir fait une marche estimée à cinq lieues et demie. Au coucher du soleil, la température était de 24°,7, mais, plongé dans le sable, le thermomètre monta à 38°,1. Pendant la nuit il plut beaucoup, et comme nous n'avions aucun abri, notre position fut très pénible.

Le 31, nous partîmes avant le jour, n'ayant rien à manger. Nous passâmes devant le ruisseau Copayapa, puis nous traversâmes un assez fort rapide après lequel nous aperçûmes à gauche, comme le précédent, le rio Pitcha; tous deux sont de gros ruisseaux. Nous vîmes aussi, pour la première fois, nos anciennes connaissances les aras rouges et bleus, ainsi que le magnifique hyacinthe qui, comme de coutume, poussaient des cris assourdissants; à notre grand chagrin, ils échappèrent aux coups de fusil de M. Deville. Dans l'espérance de nous procurer à déjeuner, notre jeune compagnon passa dans une autre pirogue et resta en arrière; comme il ne reparaissait pas, je conçus de vives inquiétudes sur son compte, et je priai, mais inutilement, M. Carrasco de ralentir notre marche pour lui donnner le temps de nous rejoindre. Ce ne fut qu'après avoir fait encore six lieues de marche que l'on s'arrêta à la nuit sur une plage au bord du rio Aguini. M. Deville revint enfin : il apportait un beau pénélope, un ara et deux canards. Marche totale, huit lieues.

Nos Indiens nous déclarèrent ici qu'ils n'iraient pas plus loin. Après avoir causé avec Antuco, celui-ci nous dit, de leur part, qu'ils avaient volé différents objets aux Chuntaquiros, et qu'ils seraient tués par ces derniers s'ils les rencontraient. Ces peuples ne connaissaient pas la valeur de l'argent et je compris parfaitement le grossier stratagème d'Antuco ; mais voulant avant tout éloigner les obstacles qui se dressaient sans cesse sur notre chemin, je donnai à cet homme la petite somme qu'il demandait. Sa cupidité une fois éveillée, il ne s'arrêta pas là, et il obtint enfin de son chef la permission d'abandonner notre radeau. Je demandai à M. Carrasco l'autorisation de mettre une partie de sa charge dans son canot vide, en lui représentant que ces objets lui étaient aussi bien destinés qu'à nous, mais il me refusa ; je m'adressai alors à Antuco, qui me dit que pour cent piastres il nous conduirait sans encombre à Sarayacu avec notre bagage, qu'autrement nous serions abandonnés en route ; je lui donnai la somme qu'il convoitait. Dans ce moment même on aperçut une pirogue qui se dirigeait vers nous, et l'on reconnut aussitôt qu'elle appartenait aux Chuntaquiros. Les sauvages qui la montaient étaient vêtus de longues robes noires et étaient peints de la même couleur ; ils se montrèrent très affectueux. Cette famille se composait de deux hommes, de deux femmes et de quatre enfants. Une des femmes n'avait, disait-on, que huit ans ; elle ne paraissait pas, en effet, avoir

beaucoup plus. Nous passâmes la journée du 1er septembre sur la plage, les Chuntaquiros hésitant toujours s'ils nous accompagneraient ou non; enfin ils se décidèrent, et nous promirent de nous conduire en sept jours à un de leurs établissements appelé Santa-Rosa. Ce nom nous frappa vivement, car nous étions à peu près certains qu'il n'existait pas de missions dans cette partie de la rivière; cependant la perspective d'arriver à un village quelconque nous réjouissait beaucoup par l'espérance d'y trouver enfin des provisions.

A midi, la température était de 29°,9; exposé au soleil, le thermomètre monta à 41°,1; à une heure, le thermomètre indiquait, à l'ombre, 34°,0; plongé dans l'eau, il descendit à 29°,1; à deux heures un quart, il n'indiquait plus que 33°,5, mais exposé au soleil il monta à 42°,6.

Je découvris dans la soirée que le commandant avait ordonné à ses gens de me donner de faux noms pour les rivières, etc., ce qui m'obligea à faire de nouvelles recherches. Notre déjeuner ne s'était composé que de bananes vertes, mais les Chuntaquiros ayant pris quelques poissons, j'en achetai trois dont deux furent portés à nos compagnons péruviens; ils refusèrent de les accepter, bien que jusque-là ils eussent vécu de la chasse de M. Deville et des objets que nous avions achetés pour eux. Cet acte de noble dignité nous procura un assez bon dîner. A l'entrée de la nuit, des Pécaris s'étant fait entendre dans le

bois, les Indiens se mirent à leur recherche. Une heure après, des cris de joie nous annoncèrent leur succès, et nous les vîmes revenir avec deux énormes sangliers attachés chacun à une branche que deux chasseurs portaient sur leurs épaules; ils appartenaient à l'espèce à collier blanc. Les Indiens consentirent à m'en céder un, et nous en fîmes aussitôt rôtir une portion. M. Carrasco envoya alors Antuco vers moi, et je lui donnai la moitié de l'animal. Le défaut de sel se faisait à chaque occasion vivement sentir; non seulement tout ce que nous mangions était insipide, mais nous ne pouvions conserver les abondantes provisions que nous avions en ce moment; l'extrême chaleur du climat fit tout pourrir le lendemain.

Le 2, nous partîmes à sept heures et demie; nous laissâmes à gauche la petite rivière Viliricaya, et à droite le rio Catochy-Poy, et le Yamiwa, qui se jette dans l'Urubamba par deux bras; puis nous nous arrêtâmes pendant environ une heure à l'embouchure d'un autre cours d'eau venant de gauche (Piyuya). Un des Indiens qui avait déjà été payé deux fois ne voulut pas aller plus loin. La rivière s'élargissait beaucoup, mais dans quelques endroits elle n'avait guère qu'un demi-mètre de profondeur. Nous rencontrâmes un assez grand nombre de petits cours d'eau dans cette journée. Nous entendîmes avec étonnement les enfants des Chuntaquiros s'adresser à leurs pères et à leurs mères en les appelant *papa* et *mama*. J'ai depuis trouvé ces mêmes mots appliqués

de la même manière chez tous les peuples du haut Amazone ; et dans la langue quichua, *mama* veut dire *mère*. Ce fait avait du reste été déjà observé par M. de la Condamine. Après une course de neuf lieues nous nous arrêtâmes sur une plage. Les Péruviens ne savaient qu'inventer pour nous être désagréables ; et, en abordant à la rive, ils se racontèrent les uns aux autres que mon petit indien Catama s'était noyé ; ils n'ignoraient pas combien M. Deville et moi nous étions attachés à cet enfant. Une demi-heure plus tard, nous vîmes arriver notre seconde embarcation conduite par Florentino, et à l'avant de laquelle ramait notre petit sauvage. Nous songeâmes plusieurs fois à châtier les auteurs de ces tours d'écoliers ; mais nous voulûmes n'avoir rien à nous reprocher, et, pour cette fois au moins, nous rendîmes le bien pour le mal.

Le 3, le temps était beau ; à trois quarts de lieue, nous laissâmes à droite le rio Mitchiaoua, dont la source est habitée, nous dit-on, par les Pauca-Pacouris. Après avoir passé quelques îles, la rivière s'élargit beaucoup, mais en présentant une profondeur peu considérable. A neuf heures et demie, nous trouvâmes une plantation de bananiers, et nous y prîmes quelques fruits. Vers le milieu du jour, nous nous arrêtâmes, après une marche de huit lieues et demie sur la rive droite, sur une plage à l'entrée de la petite rivière Sipoa. Dans cet endroit était une cabane abandonnée, autour de laquelle s'étendait une

petite plantation de haricots : cette trouvaille nous fit espérer un bon repas, mais leur goût nous parut peu agréable, et presque aussitôt nous éprouvâmes d'affreuses douleurs dans l'estomac ; nos souffrances étaient telles, que nous nous tordions sur le sable, et que nous ne pouvions retenir nos cris : je perdis entièrement connaissance. Le moins malade d'entre nous était M. Deville, qui avait été soulagé par des vomissements immédiats. Mais Florentino et Catama étaient dans le même état que moi ; les Chuntaquiros parurent avoir pitié de nous, et allèrent nous chercher de l'eau à la rivière, ce qui nous soulagea. Ils donnent à ce haricot vénéneux le nom de Poé, et n'en mangent que la racine, après avoir jeté la première eau dans laquelle elle a bouilli. Je fus plusieurs jours à me remettre. Nous fîmes encore plusieurs lieues dans cette journée, et nous vîmes pour la première fois dans cette région des dauphins d'eau douce. Notre marche totale fut d'environ quatorze lieues et demie, et nous passâmes la nuit à l'entrée du ruisseau de Achipicaro.

Le 4, nous partîmes de très bonne heure, et avant huit heures nous nous arrêtâmes pour pêcher à l'embouchure du petit rio Picria. Les mousquites n'étaient pas abondants dans cette contrée, mais ils étaient remplacés par de très petits diptères très incommodes, et dont l'effet de la morsure durait vingt-quatre heures. Nous ne fîmes ce jour-là que sept lieues et demie, et, à l'approche d'un violent orage, nous arrivâmes

à un lieu appelé Cipa, où nous trouvâmes deux immenses maisons en forme de carbets, dont le sommet du toit, composé de feuilles de palmiers, atteignait une élévation de 4 mètres. La plus grande de ces constructions avait quatorze pas de large sur vingt de long; nous y trouvâmes deux tambours de forme très allongée qui servent dans les fêtes. Autour de ces grandes cabanes étaient des plantations de bananiers, de papayers et de tabac. Nous apprîmes dans cet endroit que les Chuntaquiros ont pour ennemis une nation appelée les Impétênérés, qui vivent sur la droite de l'Urubamba, mais loin de ses rives, sur lesquelles ils ne descendent qu'une fois par an pour y chercher des pierres dont ils font des haches et des couteaux. Ils disent qu'il n'existe aucun caillou dans leur pays, et ils ne connaissent pas l'usage du fer; c'est surtout à l'époque de cette excursion annuelle que les Chuntaquiros les attaquent.

Le soir, un des Indiens me céda quelques morceaux de sel, et jamais de ma vie je n'ai reçu un présent qui m'ait fait autant de plaisir. Les femmes passèrent la soirée à mâcher des bananes pour en faire de la chicha, car cet horrible breuvage est très recherché de ces peuples. L'orage ne discontinua pas pendant toute la nuit.

Le 5, nous partîmes après huit heures, et nous fîmes douze lieues et demie; nous passâmes devant la bouche de plusieurs gros ruisseaux venant des deux rives. Le cours de la rivière ne présenta pas d'autres

obstacles que deux très faibles entaïpavas, et nous vîmes pour la première fois un caïman. Aussitôt que nous fûmes établis sur la plage, notre bon Florentino se mit comme de coutume à décharger nos embarcations qui étaient en si mauvais état, qu'au matin on les retrouvait presque toujours sous l'eau. Pendant ce temps nous allions, M. Deville et moi, chercher du bois pour faire le feu; nous trouvions ordinairement sur le rivage de grosses branches détachées; mais c'était une rude tâche pour des gens affaiblis, comme nous l'étions, que de les briser et de les traîner sur le sable. Pendant la nuit, un jaguar vint rôder dans les environs; mais nous nous trouvions heureux lorsque, comme dans cette occasion, le temps n'était pas à la pluie. Le lendemain la rivière s'élargit beaucoup, mais son cours était peu profond et obstrué de nombreux troncs d'arbres entre lesquels les eaux se précipitaient quelquefois avec assez de violence. La température était fraîche, et à six heures du matin le thermomètre marquait 17°,2; plongé dans l'eau de la rivière, il monta à 25 degrés. Les rives étaient très basses, et couvertes d'arbres assez chétifs; à droite, on apercevait une colline en avant. Bientôt de belles collines boisées se montrèrent sur le rivage opposé, et les Indiens nous dirent que derrière elles coulait le rio Tambo, que nous savions être l'Apurimac. Un peu avant d'arriver à la jonction des deux rivières, une des femmes indiennes alla à terre pour cacher une flèche dans les bois: je n'ai jamais

pu savoir la cause de cette mystérieuse démarche. Bientôt nous atteignîmes deux petits bras du rio Tambo qui, dans la saison des grandes eaux, doivent se réunir. L'eau en était limpide et verte, tandis que celle de l'Urubamba continuait à être sale et bourbeuse. Dix minutes après nous vîmes l'embouchure principale de la rivière, qui est un peu moins large que celle dans laquelle nous nous trouvions. D'après notre estime, ce point se trouvait être à huit lieues et demie de celui de notre départ. Nous attendîmes quelque temps nos compagnons de voyage; mais nos guides indiens étant convenus de pousser ce jour jusqu'à leur village de Santa-Rosa, nous cédâmes à leur impatience, et nous continuâmes notre route. Après une course rapide de trois lieues, nous parvînmes à une île considérable sur la rive occidentale de laquelle se trouve le petit village de Santa-Rosa, dont la population parut très effrayée en nous voyant, puis vint nous entourer, et nous examiner avec curiosité; elle se composait en ce moment de cinquante-deux personnes, dont une quinzaine d'hommes. Le village était composé de huit cahuttes en feuilles de palmier, groupées sur la plage, et adossées à une berge assez élevée dont une partie avait été mise en culture. Les Chuntaquiros nous reçurent avec hospitalité, et un d'entre eux, qui disait s'appeler Antonio, vint nous parler en quichua, et parut très étonné de voir que nous ne comprenions que peu de mots de cette langue; il nous conduisit à sa maison, et ses

deux femmes nous préparèrent à manger. Bientôt une bande nombreuse d'hommes revint de la pêche; tout le monde s'assit en cercle, et l'on plaça au milieu des vases de terre contenant du poisson bouilli et du manioc, et chacun y fourra la main.

Nous passâmes la soirée à attendre l'arrivée de nos compagnons de voyage, mais ils ne parurent pas. Nous ne pouvions par instants nous empêcher, M. Deville et moi, de nous communiquer des pensées peu rassurantes ; nous n'étions que trois au milieu d'une quarantaine de guerriers armés, et dont la tribu était renommée par son astuce et sa férocité ; nous savions que ce peuple avait toujours pris une part active aux massacres des missionnaires qui avaient pénétré dans la Pampa del Sacramento; et peu de temps s'était écoulé depuis que huit soldats péruviens avaient descendu l'Apurimac, pour ne plus reparaître. Florentino étant venu se coucher auprès de nous, nous convînmes de veiller à tour de rôle ; M. Deville avait son fusil, et je donnai un de mes pistolets au Malais. La nuit se passa tranquillement, bien que les Indiens fussent venus plusieurs fois nous regarder. Ce ne fut qu'à Sarayacu que j'appris du Padre Plaza que les huit déserteurs étaient parvenus jusqu'à ce village, et qu'ils avaient été pendant la nuit massacrés dans la hutte même d'Antonio où nous nous trouvions alors. Je crois que nous ne dûmes la vie qu'à la crainte que leur inspiraient nos compagnons de voyage restés en arrière. Au matin

j'entrai en pourparler avec les Indiens, et il fut convenu que plusieurs d'entre eux nous accompagneraient jusqu'à Sarayacu : chacun devait recevoir une hache, un sabre, quatre couteaux, trois mouchoirs, deux paires de ciseaux, et une masse de hameçons, d'aiguilles et de colliers de verroterie. L'altitude de Santa-Rosa était intéressante en ce qu'elle donnait à très peu de chose près celle de la jonction de l'Apurimac; nous la prîmes donc avec soin: elle est de 240 mètres au-dessus du niveau de la mer, et, par conséquent, de 147^{m},66 au-dessous du bas des grandes cascades. Nous n'attendions pour partir que l'arrivée de nos compagnons de voyage, qui eut lieu vers onze heures; nous apprîmes qu'une de leurs embarcations avait chaviré à la bouche du rio Tambo, et que cet accident avait été cause de leur retard. M. Carrasco me fit demander par M. Bizerra, car depuis longtemps nous ne nous parlions plus, de lui envoyer quatre sabres, des couteaux et d'autres objets: je le fis aussitôt ; mais quel ne fut pas mon étonnement en l'entendant éclater aussitôt en injures contre moi, me reprochant d'avoir voulu l'abandonner dans le désert. Pendant ce temps les Indiens nous dévalisèrent de leur mieux ; ils s'emparaient de tout ce qu'ils pouvaient saisir, et arrachaient jusqu'aux boutons de nos habits. Ce pillage continua toute la journée, et les hommes qui avaient été payés la veille refusèrent de partir. Les Indiens étaient devenus infiniment plus inhospitaliers depuis l'arrivée d'Antuco. Enfin, le 8

au matin, sept hommes se décidèrent à nous accompagner moyennant un nouveau paiement, et le pauvre Florentino prit enfin un jour de repos. Nous étions déjà partis depuis une demi-heure, lorsqu'on s'aperçut que le baromètre avait été oublié; les Indiens ayant refusé de retourner en arrière, le fidèle Malais se rendit au village à travers bois, et nous rapporta l'instrument intact. A notre gauche se dessinait une chaîne de montagnes entièrement boisées, et que les Indiens désignent par le nom de Ounini. Après une marche de cinq lieues et demie, nous atteignîmes un autre village des Chuntaquiros appelé Casaya, et qui est situé sur la rive gauche de l'Ucayale; car bien que cette rivière soit la même que l'Urubamba, les géographes ne lui donnent en général ce nom qu'à partir du point où elle reçoit l'Apurimac. L'établissement où nous nous trouvions est situé sur une berge élevée, et se compose de six ou de sept grandes maisons contenant chacune de trente à quarante personnes; on nous logea dans la plus grande, et l'on étendit des nattes à terre pour que nous pussions y dormir; les Indiens couchèrent dans des hamacs. Bientôt on nous apporta une abondante ration de chair de lamentin, de manioc et de bananes. Vers les quatre heures, Florentino, qui était resté de garde auprès des pirogues, m'envoya le petit Catama pour me dire qu'il était entouré d'un grand nombre d'Indiens dont la turbulence augmentait à chaque instant, et que Antuco lui disait que nous allions tous être massacrés,

si on ne leur abandonnait immédiatement le bagage Je dis à l'enfant d'aller rappeler M. Deville qui chassait aux environs, et je me rendis sur les lieux; en m'approchant, je vis M. Carrasco qui s'écartait rapidement du lieu de la scène, et qui se réfugiait dans le bois. Lorsque j'arrivai, je trouvai en effet les Indiens groupés autour de nos gens, et ayant pour la plupart leur massue à la main. Je me dirigeai vers le chef, que je pris par le bras, et auquel je fis présent d'une hache; je distribuai ensuite des petits objets aux autres Indiens. Pendant ce temps M. Deville arriva avec son fusil que les sauvages redoutaient beaucoup. Ces derniers s'assirent alors autour de nous; on se fit des discours réciproques sans se comprendre, et tout le monde se retira en paraissant satisfait. Ces Indiens enterrent les morts dans les maisons, et la plupart ont plusieurs femmes; les chefs nous parurent avoir peu d'influence sur leurs compagnons. L'Ucayale est connu d'eux sous le nom de Yamini. A l'entrée de la nuit, nous vîmes, non sans inquiétude, tous les Indiens quitter les maisons, et se retirer vers le rivage; mais bientôt nous apprîmes que c'était pour se mettre en partie à l'abri des mousquites, qui effectivement nous empêchèrent de dormir toute la nuit.

Le 9, nous partîmes à huit heures et demie, et deux heures après nous nous arrêtâmes pour recueillir des branches de palmiers dont nous voulions recouvrir nos pirogues. Jusque-là nous étions

restés exposés au soleil et à la pluie, car dans les cascades nos frêles embarcations n'auraient pu supporter un poids semblable. Pendant ce temps un magnifique singe que j'avais acheté le matin dans le village s'échappa. C'était un atèle noir qui avait environ 1 mètre de haut; il se tenait toujours debout, et son intelligence était remarquable : il défit avec rapidité le nœud très compliqué que l'on avait fait à sa corde, et s'élança dans les branches. Les Indiens nous dirent qu'il retournerait certainement au village, dont il prit en effet la direction.

Nous passâmes devant plusieurs cours d'eau dont le plus considérable est le rio Mamoriato ; celui de Cicocha est, dit-on, habité par un grand nombre de Chuntaquiros. La rivière continuait à être peu profonde, mais son courant était très rapide. Nous passâmes la nuit dans un carbet dont trois des habitants consentirent à nous accompagner jusqu'à Sarayacu : ces gens nous cédèrent une énorme tortue d'eau douce.

Le 10, étant partis de très bonne heure, nous atteignîmes en peu de temps un endroit assez dangereux où la rivière se précipite avec violence au milieu d'énormes troncs d'arbres. Je suppose que c'est le lieu désigné sur les vieilles cartes des missionnaires par le nom Vuelta del Diablo. Dans l'après-midi, nous laissâmes à droite le rio Tawinia, qui a son embouchure à environ 40 mètres de large. A chaque instant les Indiens s'arrêtaient pour chasser,

et, en général, nous n'avions pas lieu d'admirer leur adresse, car ils perdaient quelquefois successivement une vingtaine de flèches. Cette manière d'aller s'accordait bien mal avec notre extrême impatience d'arriver, mais nous étions obligés de nous y soumettre; c'était d'ailleurs le seul moyen de nous procurer des provisions. Nous laissâmes à gauche la rivière Pocaya, qui est assez considérable. Le soir, nous atteignîmes la première hutte de la nation des Conibos, lesquels ont l'habitude de comprimer le crâne des jeunes enfants entre deux planches, ce qui leur aplatit excessivement le front; ils nous disaient que nous avions des têtes de singes, tandis que les leurs avaient la forme de la lune. Parmi eux se trouvait un jeune esclave Impétinéré. Après avoir distribué aux divers membres de sa famille des colliers de verroterie et des miroirs, je lui en donnai un aussi, mais il s'empressa de le remettre à son maître; je lui fis un nouveau présent qui eut le même sort: le pauvre esclave ne pouvait rien posséder.

Le 11, nous parvînmes dans la matinée à de grands carbets situés sur la rive gauche, et une demi-lieue de plus nous conduisit à un village des Conibos, appelé Cybiya, placé du même côté; il est formé de deux immenses maisons dont la plus grande avait 11 mètres de long, 7 de large et 6 de haut. Après trois heures de marche nous atteignîmes deux autres grandes maisons de la même nation : ce lieu est désigné par les Indiens sous le nom de Hauqui. Les ha-

bitants de ces huttes avaient plusieurs animaux vivants, et nous cédèrent quelques Toucans parfaitement apprivoisés. Après une journée de neuf lieues, nous campâmes à une demi-lieue plus loin, sur les bords du rio Camarinia, dont les sources sont habitées par les Impéténérés.

Le 12, nous apercevions de loin la chaîne de montagnes derrière laquelle coule la Pachitea. Les Indiens passèrent leur matinée à chasser inutilement un malheureux canard auquel ils lancèrent une centaine de flèches; puis vers onze heures nous nous arrêtâmes à une hutte abandonnée, après avoir passé la petite rivière de Simbaya, dont les berges sont très élevées. Nous arrivâmes à une maison de Conibos, dont les habitants nous traitèrent avec méfiance; les femmes et les enfants s'enfuirent, et les hommes, au nombre de sept, prirent leurs armes, et vinrent au-devant de nous; ils ne nous permirent pas d'entrer dans la maison, et lorsque nous fûmes rembarqués, ils nous suivirent sur la plage en nous faisant des gestes de colère et de malédiction. A une très petite distance nous trouvâmes une autre hutte de la même nation, mais nous y fûmes bien reçus, et nous y passâmes la nuit. Plusieurs pirogues d'Indiens remontèrent la rivière; nous les appelâmes, mais ils s'éloignèrent à force d'avirons. Les gens de la maison, que j'interrogeais sur les rivières qui coulaient à l'est, me dirent qu'il y avait dans cette direction un cours d'eau qui ne le cédait guère à l'Ucayale; ils lui

donnaient le nom d'Aruita, et me dirent qu'ils y allaient en quatre ou cinq jours; les rives sont habitées par les Amouacas qui, d'après l'un de ces gens, étaient les mêmes que les Pauca-Pacouris. C'est probablement le rio Cuja de l'ancienne carte des missionnaires. Je pensais d'abord que c'était le Javari, mais il y a lieu d'en douter, ainsi qu'on le verra par la suite, et il est, au contraire, à peu près certain que c'est le rio Mayo, qui est probablement le même que le Jurua ou le Purus. Nous reviendrons sur toutes ces rivières lorsque nous descendrons le cours de l'Amazone.

Nous partîmes le 13, à six heures moins un quart, et, nous étant arrêtés à une hutte, Antuco acheta un jeune Indien esclave pour un couteau. Le pauvre enfant pleura beaucoup lorsqu'on le fit embarquer. Nous rencontrâmes bientôt deux canots de Conibos, et ce fut avec un véritable plaisir que nous apprîmes que ces gens venaient de Sarayacu ; ils établissaient une sorte de lien avec ce but tant désiré de notre voyage. Ces Indiens étaient occupés à chercher de la cire. Nous acquîmes une nouvelle preuve de l'extrême difficulté de juger des distances par les rapports des Indiens : l'un de ces hommes disait que nous pouvions descendre jusqu'à la mission en quatre jours, les autres soutenaient qu'il en fallait vingt; ils exprimaient les nombres en comptant des grains de maïs. Aussitôt que nos Indiens en rencontraient d'autres, ils passaient des heures entières en pour-

parlers et pendant ce temps ils ne cessaient de manger. Je les ai vus dans des occasions semblables rendre successivement quatre et cinq fois le contenu de leur estomac sans pour cela s'arrêter. J'ai oublié jusqu'ici de parler d'une coutume des peuples de l'Urubamba et de l'Ucayale qui a souvent exercé notre patience. Aussitôt que nous parvenions à un établissement ou que nous rencontrions d'autres Indiens, tous nos guides se mettaient en cercle, et l'un d'entre eux articulait d'une voix monotone un long discours; lorsqu'il avait fini, le plus âgé des nouveaux venus prenait la parole et répétait, avec une scrúpuleuse exactitude, ce qui venait de lui être dit; s'il se trompait, on le reprenait à l'instant, et il recommençait; souvent, plus d'une heure se passait ainsi. Nous sûmes plus tard qu'ils se racontaient les uns aux autres, avec les détails les plus minutieux, tout ce qui nous concernait; c'est ainsi que les traditions se perpétuent chez les peuples sauvages. Nous avions déjà fait plus de neuf lieues, lorsque nous fûmes surpris par la nuit. Un gros orage se préparait, et nous étions déjà couverts de larges gouttes de pluie, lorsque nous rencontrâmes trois pirogues de Conibos, dont nous acceptâmes avec plaisir l'offre qu'ils firent de nous conduire à leurs maisons; l'obscurité était extrême, et la violence du vent avait couvert la rivière de vagues menaçantes; cependant les Indiens conduisirent les canots vers le milieu du courant, puis redoublèrent d'efforts pour échapper à la tem-

pête qui grondait derrière nous. Cette marche précipitée, ou plutôt cette fuite, fut de près d'une lieue; enfin nous abordâmes à une petite plage, et nos guides nous conduisirent à leur habitation, qui ne se composait que d'une petite hutte en feuilles de palmier, où nous pûmes à peine tenir tous réunis. Nous nous accroupîmes sur le sable, et bientôt l'orage se déchaîna dans toute sa furie; la pauvre cahute ne nous offrait qu'un abri bien insuffisant, et à chaque instant nous pensions qu'elle allait être emportée par les coups de vent. Au bout de deux heures la pluie cessa, et laissant la maison aux Péruviens, nous nous retirâmes à quelque distance sur le rivage; nous nous abritâmes derrière un gros arbre renversé, et étant parvenus à faire du feu, nous y jetâmes des racines de manioc, qui devaient composer notre repas. Bientôt nous crûmes apercevoir dans l'obscurité une figure humaine, et un instant après, un Indien *Conibos*, nu et grelottant, vint s'asseoir à notre feu; bientôt un autre parut dans un état plus pitoyable encore; voyant qu'ils étaient bien traités, quelques femmes, tenant des enfants par la main, se montrèrent derrière l'arbre renversé, puis s'approchèrent timidement, et vinrent s'asseoir au milieu de nous. Une vingtaine d'Indiens s'étaient ainsi réunis : tout en eux annonçant des intentions pacifiques, nous leur donnâmes la moitié de notre très frugal souper, ce qui produisit bien peu de chose pour chacun, et parut cependant leur faire grand plaisir. Bientôt les

meilleurs rapports s'établirent entre nous ; ils nous regardaient attentivement, puis éclataient en fous rires; nous leur paraissions sans doute parfaitement ridicules. Cette scène n'était pas sans intérêt : entourés d'un horizon parfaitement obscur, ce groupe nombreux d'hommes réunis sous une énorme souche était vivement éclairé par le feu que nous avions allumé ; ces êtres paraissaient à peine appartenir à notre espèce ; leur teinte foncée, leur ventre ballonné, surtout chez les enfants, leur extrême maigreur et la configuration extraordinaire de leurs têtes, les rapprochaient des créations fantastiques des rêves d'un malade ; mais, l'intérêt que présentait cette scène ayant cédé à la fatigue, nous venions de nous endormir, lorsqu'un sauvage me réveilla en me posant la main sur l'épaule, et me prit à l'écart pour me montrer un jeune enfant, au-dessus de la tête duquel il fit le signe de la croix ; je le regardai avec étonnement ; il alla alors chercher de l'eau dans une calebasse, et en laissa tomber quelques gouttes sur son fils. Je compris alors qu'il me demandait de le baptiser ; mais je n'osai prendre sur moi de faire ce qu'il désirait, et je l'engageai à nous accompagner auprès des missionnaires de Sarayacu ; il parut contrarié, et alla s'étendre auprès du foyer.

Le lendemain 14, l'orage continua ; la rivière était tellement agitée par le vent, que nous ne pûmes partir que tard. Après avoir passé plusieurs cours d'eau insignifiants, nous atteignîmes une île d'assez grande étendue ; nous prîmes le bras gauche, et nous

nous arrêtâmes à quatre heures et demie, à cause de la pluie; nous nous établîmes sur la rive occidentale, ainsi que nous le faisions depuis plusieurs jours, nos Indiens craignant une attaque des Impéténérés qui paraissent quelquefois de l'autre côté. A peine débarqués, les Indiens se mirent à creuser des trous dans le sable, et en retirèrent un grand nombre d'œufs de tortues; nous imitâmes leur exemple, et, en peu de temps, nous en réunîmes une ample provision. Ces œufs étaient en prodigieuse quantité à environ 40 centimètres de la surface du sol; dans chaque cavité on en trouvait une centaine. On reconnaît les points où ils se trouvent, en sautant pesamment sur le sable : le sol s'affaisse un peu au-dessus des trous. Les œufs que nous recueillîmes appartenaient à deux espèces différentes, les uns étaient arrondis et les autres ovalaires; les premiers sont ceux de la grande émyde; parmi ces derniers, plusieurs contenaient déjà de petites tortues parfaitement formées, que les Indiens dévorèrent après les avoir jetées dans le feu. Il était curieux de voir ces petits êtres se mettre à marcher aussitôt que l'on brisait leur enveloppe, et se diriger avec un admirable instinct du côté de la rivière; nous avions beau leur présenter des obstacles, rien ne pouvait leur faire prendre le change à cet égard, même lorsqu'on les adossait à une flaque d'eau.

Nous estimions avoir fait six lieues : le soir nous eûmes un véritable festin, composé d'une ome-

lette aux œufs de tortue et de manioc frit dans leur graisse.

Le 15, nous partîmes un peu avant sept heures. Après quelque temps de marche l'on s'arrêta à l'embouchure du petit rio d'Iparia qui vient de gauche; nos Indiens nous dirent qu'il contenait beaucoup de poissons; en effet, ils se mirent à pêcher à coups de flèches, et, en peu de temps, ils tuèrent six ou sept poissons de grande taille. Leur adresse à cet exercice était remarquable, et il était curieux de les voir courir sur le rivage en tenant leurs arcs bandés. Dans cet endroit se trouvait une espèce de crapaud, dont le cri rappelait le mot *amigo;* les Indiens s'en amusèrent beaucoup, et nous l'appliquèrent pendant tout le cours du voyage; je ne sais s'ils en connaissaient la signification en espagnol. Les Toucans que nous avions achetés nous amusaient aussi par leur extrême gloutonnerie; ils avalaient quelquefois une banane tout entière, pour la rendre bientôt, puis recommencer de nouveau. Le cri de cet oiseau est très fort et peut se rendre de la manière suivante : *cric-cric-quoui,* cette dernière syllabe étant extrêmement aiguë (1). La manière de boire de cet oiseau est assez singulière : il place dans l'eau l'extrémité de son énorme bec, qu'il remplit au moyen d'une forte aspiration, et il renverse ensuite sa tête

(1) Cet oiseau appartenait à l'espèce noire et bande blanche; j'ai depuis eu plusieurs individus de celle à poitrine jaune et à ventre rouge, et ne lui ai pas trouvé le même cri.

par un mouvement saccadé. Après une marche de de plus de six lieues, nous atteignîmes l'extrémité de l'île de Cipria, et bientôt nous passâmes la chaîne de montagnes que les sauvages désignent par le nom de *Pachitea*. Enfin, après une course totale de onze lieues un quart, nous campâmes sur la plage.

Le lendemain, 16, nous étions en route dès quatre heures du matin. Au bout de huit lieues de route, nous arrivâmes, vers midi, au village indien de Pachitea, qui est situé sur la rive droite de l'Ucayale, presque en face de l'embouchure de la rivière de même nom. Nous abordâmes à une vaste plage qu'il faut traverser pour atteindre la berge élevée sur laquelle se trouve l'établissement. Ce village compte douze à quinze très grandes maisons; les quatre plus considérables forment les côtés d'une place carrée au milieu de laquelle les missionnaires de Sarayacu sont venus planter une énorme croix. Ce fut avec une grande joie que nous contemplâmes ce signe avant-coureur de la civilisation chrétienne pour lequel les Indiens paraissent avoir du respect; toutes les constructions dont nous venons de parler sont en feuilles de palmier et placées sur des sortes d'échafaudages en bois. Dans les environs s'étendent des plantations très considérables de bananiers. Les Conibos qui habitent cet endroit sont au nombre d'environ trois cents personnes dont la plupart ont la tête aplatie. A l'entrée de la nuit, nous suivîmes l'exemple des Indiens, et nous abandonnâmes

les maisons aux mousquites pour aller dormir sur la plage. Notre sommeil fut plusieurs fois interrompu par le bruit que faisait en s'écroulant la berge de la rive opposée. Les Indiens s'emparèrent pendant l'obscurité de tout ce qu'ils purent rencontrer de nos effets. Les Chuntaquiros ayant voulu retourner sur leurs pas, j'engageai ici un nouvel équipage, et, comme de juste, je ne fis en le payant aucune distinction entre les hommes qui étaient destinés aux canots des officiers péruviens et aux nôtres; mais M. Carrasco renvoya avec des paroles d'insulte les objets que j'avais donnés pour lui, et fit à ses canotiers une distribution de piastres. Mais, au moment de partir, les Indiens lui ayant rendu cet argent, qui n'avait aucune valeur à leurs yeux, il fut obligé de me faire redemander les couteaux et les haches que j'avais mis à sa disposition. Ces petites contrariétés jetaient notre compagnon dans des paroxysmes de fureur inexprimables.

Le 17, à sept heures et demie du matin, et par un beau temps, le baromètre indiquait une hauteur d'environ 152 mètres. Depuis que nous avions franchi les grandes chutes, nous étions encore descendus de 235 mètres.

Nous partîmes deux heures plus tard, et nous passâmes devant l'embouchure de la Pachitea, dont le volume des eaux est comparable à celui de la Seine, au-dessous de Paris, tandis que l'Ucayale, après l'avoir reçu, nous rappelait l'aspect de la Tamise, à Lon-

dres. Vers deux heures, nous nous arrêtâmes à une grande maison de Conibos. Plusieurs de ces gens étaient entièrement peints en rouge, avec les mains et les pieds, à partir des chevilles, peints en noir; ils étaient tous armés de massues de la hauteur d'un homme. Nous n'étions guère qu'à une lieue de ce point lorsque nous rencontrâmes quatre canots de Chuntaquiros, qui remontaient la rivière, et qui dirent à nos gens que la petite vérole faisait de grands ravages dans les établissements du bas de l'Ucayale; ceux-ci parurent très effrayés, et déclarèrent ne vouloir pas aller plus loin. Pendant quelque temps, ils résistèrent à tous mes efforts, et nous annoncèrent qu'ils allaient nous laisser sur la plage sur laquelle nous étions descendus; cependant, moyennant un nouveau paiement, ils promirent de continuer le voyage. Craignant une désertion, nous gardâmes les pirogues pendant toute la nuit. La marche avait été de huit lieues. Au point du jour, ainsi que nous nous y attendions, les Indiens refusèrent de partir, et il fallut leur faire une troisième distribution. Lorsqu'il surgissait une difficulté avec les Indiens, nos compagnons de voyage nous laissaient toujours dans l'embarras, et restaient couchés sous leurs moustiquaires jusqu'à ce que tout fût arrangé. Après une heure de route, les Indiens firent de nouvelles difficultés, et, vers les dix heures et demie, nous atteignîmes deux grandes maisons de Conibos, situées sur la rive gauche presque en face de l'embouchure

du rio Tanaya, qui est assez large. Nous fîmes encore environ six lieues, ce qui porta la journée totale à onze lieues et demie.

Le 19, nous rencontrâmes plusieurs canots de Conibos chargés de petites tortues, et nous atteignîmes la première maison de la nation des Sepibos. Dans cette journée nous fîmes huit lieues.

Le lendemain, nous arrivâmes à deux autres huttes de la même nation. Ces maisons avaient la forme de celles que nous avions vues jusque-là. Dans l'une d'elles, nous trouvâmes une magnifique Harpie ou aigle destructeur (*Falco cristatus*, L.); je l'achetai des Indiens, et pendant que ceux-ci faisaient une cage en bois pour le contenir, mon petit Indien Catama s'en étant trop approché, l'oiseau se jeta sur lui, et en un instant la tête du pauvre enfant fut couverte de sang; ce ne fut même qu'avec beaucoup de peine que nous parvînmes à faire lâcher prise à ce redoutable oiseau. Le soir, après une course de neuf lieues, nous rencontrâmes six canots de Chuntaquiros, et nous nous établîmes tous ensemble sur la plage.

Le 21, nous eûmes de nouvelles difficultés avec nos rameurs. Dans une hutte de Sepibos, on nous vendit quelques poules; j'en donnai deux à nos Indiens, qui les plumèrent, et les firent rôtir vivantes. Cet horrible acte de cruauté, accompagné de bruyants éclats de rire, nous ôta toute envie de manger. La journée fut très pluvieuse. Nous passâmes à droite les petites rivières de Cayaria et de Chia.

Le 22, nous passâmes devant un grand nombre de huttes d'Indiens Sepibos, et deux de ces gens consentirent à nous accompagner. Ces Indiens paraissaient très bien disposés pour nous ; il avaient eu des rapports fréquents avec les missionnaires, et paraissaient leur être très attachés. Aussitôt qu'ils nous apercevaient, ils sautaient dans leurs pirogues, et venaient nous apporter des bananes et des racines de manioc ; nous leur donnions en échange de petits objets qu'ils paraissaient apprécier beaucoup ; en nous quittant, ils nous embrassaient les mains ; ils nous cédèrent aussi quelques grandes tortues. La nation chez laquelle nous nous trouvions alors était, sous tous les rapports, beaucoup plus civilisée que les autres peuples de l'Ucayale ; ses armes consistaient principalement en énormes sarbacanes avec lesquelles ils lancent de petites flèches empoisonnées ; mais ils avaient aussi des arcs et des massues. Le Lamentin forme une grande partie de leur nourriture ; ils le pêchent au moyen de harpons qu'on rencontre dans toutes les huttes. Les divers peuples de l'Ucayale portent tous le même costume, qui se compose, comme nous l'avons déjà dit, d'une longue robe ouverte. Il est assez difficile de distinguer ces peuples les uns des autres.

En général, les Antis se barbouillent de rouge, et les Chuntaquiros de noir. Les Conibos se reconnaissent à la difformité de leurs têtes ; ces derniers portent souvent des chapeaux de paille à forme haute et

pointue, tandis que les précédents ne se garantissent du soleil qu'en se couvrant la tête d'une sorte de capuchon pointu.

Les Conibos paraissent affectionner les ornements de verroterie, et y suspendent souvent de petites pièces d'argent; ils se composent ainsi des colliers et des boucles d'oreilles, et nous en vîmes plusieurs qui avaient des bracelets formés d'une multitude de dents de singes. Ils font d'assez jolies poteries, généralement d'un rouge obscur, et ornées de traits et de losanges blancs et noirs.

Dans cette journée de huit lieues, nous avions vu pour la première fois d'assez nombreuses volées de Yabirus. Pendant la nuit, plusieurs des hommes désertèrent.

Le 23, nous fîmes dix lieues. Depuis que nous avions passé la Pachitea, nous ne voyions plus aucune trace de collines. La végétation était très touffue, mais les arbres n'étaient nullement remarquables par leur grosseur, ce qui est, du reste, le cas le plus ordinaire sur les bords immédiats des grands cours d'eau; les berges de la rivière sont assez élevées et formées de sable. Nous laissâmes à droite le rio Roaouya, qui est habité par un grand nombre de Sepibos.

Le 24, nous passâmes de bonne heure devant le rio Pesqui, qui vient de gauche et dont l'embouchure se divise en deux bras. C'est vers ses sources qu'habite la nation des Cassibos, qui est anthropophage. Nous nous

arrêtâmes à une grande maison indienne, où l'on nous donna de la chair de lamentin. Sur le tronc d'un arbre, nous vîmes une grande araignée du genre Mygale, qu'un Indien s'empressa de clouer contre le tronc en lui lançant une flèche de sa sarbacane. Ses pattes couvraient par leur réunion une étendue de plus de 20 centimètres de diamètre. En passant devant un petit ruisseau de droite (Cassibuya), les Indiens nous dirent qu'il était habité par une nation hostile et anthropophage qu'ils appelaient *Rimbos*. Je suppose que ce sont les Remos des missionnaires. Nous rencontrâmes, ce jour, un Indien qui avait beaucoup voyagé, non seulement sur l'Ucayale, mais encore dans toute la région de l'est. Il nous dit que les Pauca-Pacouris, qu'il appelait aussi *Soumaviris*, habitaient une rivière qu'il désignait sous le nom de *Mano*, et qui, disait-il, était un bras du Paucartambo. Il ajoutait que cette dernière rivière suivait une direction parallèle à l'Urubamba, mais ne se réunissait pas avec lui. Si cette version est exacte, elle doit probablement former la source du Jurua ou du Purus. Suivant lui, les Impéténérés des Chuntaquiros étaient les mêmes que les Amouacas des Sepibos, et il les appelait *Apouacas*. Cet Indien paraissait très intelligent, et si, au lieu d'Antuco, j'avais eu un interprète de bonne volonté, je suis certain que j'en eusse obtenu des renseignements géographiques d'un grand intérêt. Il me dit enfin qu'une rivière, que les Sépibos connaissent sous le nom de *Nayo* ou *Mayo* (ce mot

signifie *rivière* en quichua), coulait à l'est du point où nous étions; qu'elle était très grande et qu'il fallait deux mois pour y parvenir par terre du point où nous étions. Il désignait les Indiens qui habitent ses bords par le nom de *Picounas*. Je crus reconnaître dans ce peuple les Ticounas de l'Amazone. Il ajouta qu'il y avait encore une petite rivière qui coulait vers l'est, et qui n'était qu'à deux jours de marche : il la nommait *Incanchawaya*. On y va pêcher le lamentin. Pendant la nuit, il y eut beaucoup d'éclairs vers le nord. Le 25, nous partîmes de bonne heure, mais notre marche fut retardée par un vent très impétueux qui agita beaucoup la rivière. Nous aperçûmes en ce moment une pirogue qui remontait l'Ucayale, et ce fut avec un vif sentiment de plaisir que nous nous entendîmes appeler en espagnol par les Indiens qui la montaient. Nous nous dirigeâmes ensemble vers la pointe de la grande île de Santamana, et, à peine débarqués, nous accablâmes ces gens de questions. C'étaient les domestiques du padre Plaza, mais ils ne parlaient guère que quichua ; ils nous dirent que nous n'aurions plus aucune difficulté pour atteindre la mission. Je fis au plus intelligent d'entre eux des questions sur la grande rivière de l'est, mais il me me dit qu'il n'en connaissait pas d'autre que le Javari, qui était peu considérable, et dont les habitants étaient très féroces et s'appelaient *Mayorounas*. Animés d'un extrême désir d'atteindre enfin le but de notre voyage, nous nous remîmes bientôt en route,

et, une lieue plus loin, la berge de la rive droite prit une élévation d'une quinzaine de mètres. Elle était entièrement formée de sable blanc. Nous nous établîmes en cet endroit pour déjeuner. Antuco avait eu de longs pourparlers avec son maître, et, lorsque nous voulûmes nous rembarquer, nous nous aperçûmes qu'il avait pris les devants en emmenant les rameurs de notre pirogue. Je compris immédiatement qu'il avait ordre de se rendre au plus vite à Sarayacu, afin d'indisposer les missionnaires contre nous. Je m'adressai au commandant, qui m'assura ne rien savoir d'Antuco. En rentrant dans notre embarcation, nous découvrîmes, M. Deville et moi, qu'on en avait enlevé beaucoup d'objets. Je dois avouer que, cette fois, ma patience était à son terme. Nous prîmes trois Indiens, et je leur offris une récompense considérable s'ils parvenaient à joindre le canot d'Antuco; nous saisîmes nous-mêmes des pagaies, et, pendant plusieurs heures, nous fîmes des efforts surhumains. Une fois, nous aperçûmes le fugitif à un détour de la rivière, mais il parvint à nous échapper. Lorsque notre colère fut passée, nous nous en réjouîmes, car nos armes étaient prêtes, et il eût reçu à l'instant le paiement que méritait, du reste, depuis longtemps sa conduite. Depuis le matin, nous avions laissé derrière nous une chaîne de collines que les Indiens désignent par le nom de *Contamana*. Nous passâmes devant le petit rio Souwaya, qui est habité par les Sepibos. Route totale, onze lieues.

Le 26, la nuit fut belle, mais les rosées étaient toujours très fortes. Nous laissâmes à droite le ruisseau de Mio, qui prend sa source dans le pays des Remos. Devant nous s'étendaient les monts Wauia, qui se prolongeaient à notre gauche, et, au côté opposé, se présentaient des collines perpendiculaires à la rivière, auxquelles on donnait le nom de *Catchiora*. A sept lieues du point de départ, nous passâmes à droite de l'embouchure du petit rio Chanaya, et nous nous arrêtâmes pour déjeuner à une maison de Conibos. Pendant ce temps, il survint un violent orage qui nous obligea à attendre jusque vers deux heures de l'après-midi. Dans mon canot était la femme d'un de nos Indiens qui passait tout son temps à chercher les parasites qui remplissaient la tête de ses enfants et à les manger ; elle en faisait autant des mousquites. Des collines plus élevées que les précédentes se prolongeaient devant nous ; on leur donnait le nom de *Canchawaya*. Les Indiens nous dirent qu'au pied de cette chaîne, et à un tiers de mille du rivage, se trouvait une source thermale d'une immense étendue, et qui, d'après leur description, avait deux ou trois cents pas de diamètre et une grande longueur. Ils disent qu'elle est tellement chaude, qu'on ne peut y tenir la main. Elle communique avec la rivière. Sous le gouvernement espagnol, les missionnaires étaient établis en cet endroit. Vers trois heures de l'après-midi, nous atteignîmes le petit village Sepibos de Caiwaripaca, qui est composé de quatre

grandes huttes situées sur la rive gauche de la rivière, et pouvant contenir une soixantaine de personnes. A une demi-lieue plus bas, et du même côté, nous passâmes devant la bouche du rio Cuciobatay ou Pusiobati, qui est considérable. Un des hommes qui nous accompagnaient l'avait remonté pendant neuf jours. A un jour de voyage, on y rencontre du côté gauche un petit village Sépibos, et, deux jours après, un fond de roches et de très forts courants. Il faisait déjà presque nuit lorsque nous atteignîmes le rio Catchiaco où nous fûmes encore surpris par un orage. Route, douze lieues.

Le 27, après avoir fait une lieue et demie, nous visitâmes, sur la rive droite, le petit village Sépibos de Ipuani. Il est formé de quatre grandes cases et contient une trentaine d'habitants. Nous y vîmes un grossier moulin à sucre. A onze heures, nous laissâmes à notre droite le petit rio Yapaya, puis, du même côté, un ruisseau et des collines du nom de *Chanchawaya*. Le vent venait de l'est, et il était très fort. Les Indiens Sépibos, dont nous rencontrâmes assez souvent les pirogues, avaient les dents noircies et limées. A trois heures de l'après-midi, et après une route de dix lieues, les Indiens se dirigèrent tout à coup vers une plage déserte, et nous dirent que nous étions arrivés à Sarayacu. Auprès de nous était le lit presque desséché d'une petite rivière à laquelle ils donnaient le même nom. L'absence de tout indice d'habitations et les sombres forêts qui entou-

raient la plage nous firent craindre un instant d'être le jouet de quelque terrible méprise. Nous pensâmes que cette mission si ardemment désirée avait peut-être été abandonnée. Parmi nos gens, un seul connaissait les lieux, et sa pirogue était en retard. Nous nous mîmes donc à chercher un sentier dans les bois, mais sans aucun succès ; nous étions complétement découragés, et nos yeux se remplissaient de larmes ; il fallut attendre ainsi plus d'une heure. Enfin notre guide arriva : il nous dit que le village était assez éloigné de la rivière, et, après quelques recherches, il découvrit dans un ravin l'entrée de l'étroit sentier qui y conduisait. Nous étions, M. Deville et moi, tellement affaiblis, et nos jambes étaient si enflées, que nous fûmes obligés de revenir sur nos pas. M. Carrasco, pressé d'arriver, se mit en marche avec ses amis, et Florentino les accompagna. Nous étions assez tristement assis sur la plage, lorsque, vers neuf heures du soir, nous crûmes entendre des chants du côté des bois. Bientôt, en effet, les voix devinrent distinctes, et nous reconnûmes des cantiques. Un instant après, le bon Florentino accourut à nous au comble de la joie ; il était suivi d'une douzaine d'Indiens de la mission, portant des torches, et un homme, habillé à l'européenne, l'accompagnait. Ce dernier nous donna une affectueuse poignée de main, et nous dit en anglais qu'il s'appelait *Hacquett*, qu'il était venu dans ces régions pour des opérations commerciales, et que, depuis près d'un an, il demeurait dans les mis-

sions, dont le préfet, le célèbre padre Plaza, l'avait chargé d'aller nous souhaiter la bienvenue et de l'excuser de que son grand âge ne lui permettait pas de venir lui-même. Les Indiens nous apportaient des poules, des œufs et une bouteille de vin. On prépara aussitôt le souper, et M. Hacquett, qui paraissait vivement touché de notre misère, resta avec nous jusqu'à minuit. Il nous dit que la mission était à près de deux lieues dans l'intérieur, mais qu'il nous enverrait de bon matin des Indiens pour nous porter. Nous apprîmes que le gouvernement péruvien, fidèle à ses engagements, avait annoncé notre voyage dans les missions, et que l'évêque de Maynas avait envoyé un messager extraordinaire à cet effet; mais le padre Plaza, regardant le voyage de Cuzco à la mission comme absolument impossible, avait supposé que nous étions morts, et avait célébré des messes pour le salut de nos âmes.

CHAPITRE LII.

SARAYACU. LE PADRE PLAZA. GÉOGRAPHIE DE LA RÉGION.

Le lendemain le soleil était à peine levé, que nous vîmes arriver vingt-quatre Indiens, dont quelques uns portaient sur les épaules une petite pirogue dans laquelle ils devaient nous conduire à Sarayacu ; je m'y plaçai, mais M. Deville, auquel la joie avait rendu quelques forces, fit une partie du chemin à pied. Ces Indiens appartenaient à la nation des Panis, et leurs vêtements consistaient en un pantalon et une très courte chemise. Parvenus au ruisseau, ils y déposèrent la pirogue ; mais il y avait si peu d'eau qu'il fallait que quelques hommes la tirassent en avant pendant que d'autres la poussaient par derrière. Plus nous nous éloignions de l'Ucayale, plus le pays devenait varié ; la végétation était d'une extrême densité ; les joncs et les bambous rendaient les bois impénétrables ; les branches étaient couvertes de Toucans, et d'énormes Papillons étalaient au soleil leurs magnifiques couleurs. Pendant deux heures, nous remontâmes le cours sinueux de la petite rivière, dont la largeur variait de 3 à 5 mètres ; enfin, nous fûmes arrêtés par le cri d'une sentinelle, et nos hommes répondirent par un mot d'ordre convenu. Un quart-d'heure après, nous vîmes sur la plage de nom-

breux groupes d'hommes ; la pirogue s'arrêta auprès d'eux, et je fus reçu dans les bras de l'excellent padre Plaza. Ce vieillard vénérable était âgé de près de quatre-vingts ans, mais il était encore d'une extrême agilité; de beaux cheveux blancs couvraient sa tête, au-dessus de laquelle on tenait un parasol; sa corpulence était assez considérable. Il était entouré d'une immense quantité d'Indiens, dont les uns se mirent à jouer de la flûte, à frapper sur des tambours, et à battre des cymbales, en s'accompagnant de trompettes, d'un chapeau chinois et d'une grosse caisse, pendant que d'autres lançaient des pièces d'artifices; une quarantaine d'entre eux, assez bien armés, nous saluèrent d'une décharge de mousqueterie. Bientôt le cortége se mit en route ; le padre me prit par le bras, et voulut bien me soutenir. La troupe des musiciens ouvrait la marche, puis venaient les Indiens infidèles (Chunchos), qui nous avaient amenés, et qui étaient l'objet de toutes les marques possibles d'amitié; derrière nous se tenaient les hommes armés de fusils, ainsi qu'un nombreux corps d'archers ; le tout était suivi de la population entière de la mission qui poussait des cris d'allégresse. Nous traversâmes ainsi tout le village pour nous rendre à l'église, où le vieux prêtre adressa à l'Éternel une courte prière pour le remercier d'avoir sauvé ses frères. Nous nous retirâmes ensuite dans le couvent, nom que l'on donne à une assez grande maison qui sert d'habitation aux missionnaires, et qui est située

sur la place à côté de l'église. Nous fûmes introduits dans une immense salle dans laquelle on servit un déjeuner qui se composait de chair de tortue, de poisson, de bananes et de mélasse; des racines de manioc servaient de pain. Pendant ce repas, les Indiens ne cessèrent pas un instant de faire entendre leur étourdissante musique, tout en formant au milieu de la salle une sorte de procession circulaire. La foule qui était réunie dans cette chambre se montait à près de cinq cents personnes. Les Indiens se livrèrent ensuite à des jeux divers; ils se lançaient les uns aux autres des pelotes de coton enflammé qu'ils savaient éviter avec beaucoup d'adresse. Le bon missionnaire nous conduisit le soir dans nos chambres, et se retira après nous avoir donné sa bénédiction. Pendant tout notre séjour à Sarayacu, nous fûmes l'objet de la plus bienveillante hospitalité, non seulement de la part du padre Plaza, mais encore de celle de deux autres moines qui, le lendemain de notre arrivée, vinrent du couvent d'Ocopa, après avoir fait un long et périlleux voyage sur la Pachitea. Nous étions depuis peu de jours à Sarayacu, lorsqu'eut lieu la fête de saint François, patron de l'ordre qui dirige la mission. Depuis plus de quinze jours, les Indiens s'étaient préparés à cet anniversaire, et je suis obligé de dire que l'abondance de la chicha les avait quelquefois rendus un peu bruyants. Bien avant le jour, nous fûmes réveillés par des explosions d'artifices et des décharges de mousqueterie. A sept heures, nous

allâmes entendre la messe; la population indienne tout entière était présente, et son maintien était aussi décent que respectueux. Les hommes portaient un pantalon et une courte chemise de cotonnade blanche, et le corps des femmes était entouré d'une pièce d'étoffe brune; la porte était gardée par une troupe d'hommes armés. Vers la fin du service une bande de danseurs, la tête ornée de plumes, les jambes garnies de grelots et portant un panache à la main entrèrent dans l'église, et se mirent à exécuter des figures bizarres; ils accompagnèrent ensuite la procession qui fit le tour du village, et revinrent avec elle au couvent. Pendant le déjeuner, ils continuèrent leurs danses, qui furent accompagnées de l'effroyable musique dont j'ai déjà parlé. Nous allâmes ensuite nous asseoir à la porte du couvent. Nous n'étions que depuis quelques instants lorsque nous entendîmes des gémissements prolongés qui nous attirèrent vers une grande hutte située sur la place, et d'où ils semblaient provenir. Là étaient réunis les anciens du village, qui, avec l'alcade, nommé par le préfet des missions, forment un tribunal chargé de la punition des délits. Ils venaient de juger deux individus convaincus d'adultère et de les condamner à recevoir, l'homme, quarante-sept, et la femme, vingt-cinq coups d'un énorme fouet formé d'une lanière de peau de lamentin. Le chef de la mission ne prend aucune part à ces châtiments, et se réserve seulement le droit de les mitiger. La population entière assiste

le plus souvent à ces sortes de jugements. Aussitôt que le coupable a été puni, l'alcade lui donne le baiser de paix, et lui présente un verre d'eau-de-vie. Pendant le dîner de ce jour, les Indiens ne cessèrent d'apporter une foule d'objets qu'ils offraient au padre; c'étaient des plats de viande de tortue, des choux palmistes, du manioc, des bananes, de la mélasse, du poisson, des poules, des gâteaux de maïs et de riz, des vases pleins d'eau-de-vie de canne, etc. Le vieillard faisait semblant de goûter de tout, et remerciait affectueusement; la vie entière passée dans le désert l'avait accoutumé aux habitudes des Indiens, et il servait de tous les plats en y mettant les mains. Cependant, s'étant aperçu de la répugnance que nous éprouvions à cet égard, il voulut bien, peu de jours après notre arrivée, se servir de cuillers et de fourchettes; mais, en les employant, il semblait mal à l'aise. Je passai tout mon temps à recueillir des missionnaires et des Indiens des renseignements sur la contrée si peu connue dans laquelle nous nous trouvions. La difficulté de nous faire entendre des derniers, et le peu d'instruction des moines ne me permit pas d'obtenir tous les détails que j'eusse désirés, mais je suis certain de la parfaite véracité des religieux, et je soumets ici au lecteur le résumé de ce que je pus recueillir.

Depuis plus de quarante ans que le padre Plaza était à Sarayacu, il n'avait vu d'autres Européens que les officiers anglais Smyth et Lowe et nous. La population

de Sarayacu est de mille à douze cents âmes; et bien que les Panis en forment la base, on y trouve des représentants de toutes les nations d'alentour. Cela s'explique par l'habitude du padre Plaza d'acheter tous les esclaves des Indiens, de les faire élever avec les autres enfants de la mission, et lorsqu'ils sont adultes de les marier sans jamais faire de distinction entre eux. Je remarquai avec intérêt que beaucoup de très jeunes enfants avaient les cheveux de couleur claire, mais qui devenaient invariablement noirs par la suite. Le nom de Sarayacu signifie rivière de la *Guêpe*, et provient d'un gros arbre qui était couvert de ces insectes, et qu'on fut obligé d'abattre pour cette raison. Dans la petite rivière, il y a un grand nombre de Gymnotes, et je suppose que c'est à leur présence que l'on doit la tradition d'après laquelle elle serait hantée par un démon redoutable. Plusieurs fois des gens qui s'y baignaient sont tombés morts presque subitement; et peu de temps avant notre passage, un enfant de douze ans, ayant disparu un soir, fut retrouvé le lendemain noyé dans un endroit où la rivière n'avait pas plus d'un tiers de mètre de profondeur. Rien ne peut donner idée de l'extrême saleté des Indiens de cette région; et ce n'était qu'avec le plus grand dégoût que nous les voyions tous les jours préparer leur chicha; ils mâchaient des bananes, et quand ils avaient fini, ils se lavaient les mains, et ajoutaient cette eau à leur préparation. Toutes les fois que la

sueur délayait la couleur rouge dont ils étaient barbouillés, ils la ratissaient avec un bâton, et la jetaient dans le vase qui contenait leur abominable breuvage.

Les renseignements suivants me furent donnés par les missionnaires sur les Indiens de l'Ucayale. Ainsi que nous le savions par expérience, les Antis ou Campos habitent les parties les plus éloignées de la mission; puis viennent les Chuntaquiros, que l'on ne connaît à Sarayacu que sous le nom de *Piros*, et enfin les Conibos. Les Amouacas ou Amajuacas vivent à trois journées à l'est de l'Ucayale sur le rio Tawaya, qui établit une communication entre l'Ucayale et le Javari; ces Indiens rapportent qu'il existe sur cette dernière rivière une tribu de nègres avec lesquels ils vivent en paix: ce sont probablement des esclaves brésiliens. Outre la tribu que nous venons de citer, les suivantes vivent à une vingtaine de lieues à l'est de l'Ucayale: les Jawabus, les Pitsobus, les Remos et les Sensis. Tous ces peuples sont hostiles et vont nus, excepté les Sensis, chez lesquels le padre Plaza a pénétré, et dont beaucoup ont reçu le baptême. Au nord de Sarayacu, sur le rio Chana-ao ou Oquanacha, habitent les Capanawas, qui résident vers les sources de la rivière; ils sont très féroces et ne portent aucun vêtement. Ensuite viennent les Mayorounas, qui s'étendent de l'Ucayale au Javari, et se présentent quelquefois sur les bords de l'Amazone. Tous ces peuples vivent sur la rive orientale. Sur l'autre rive, se

trouvent également les Antis, qui occupent toute la région chaude jusqu'aux districts de Larma et de Jauja, et s'étendent jusqu'aux sources de la Pachitea et des rivières Pichis et Palcasa, qui se jettent dans celle-ci, et dont les sources sont dans le cerro de la Sal. Les missionnaires estiment leur nombre à trente mille; ils ont été autrefois convertis, mais ils ont massacré les prêtres, ainsi que nous le verrons bientôt.

Puis, se dirigeant toujours vers le nord, on trouve les Cachibos, nation anthropophage, généralement connue sous le nom de *Carapachos*, et qui s'étend jusqu'au rio Aguaytia ; elle n'a pas de canots, et traverse la Pachitea sur des radeaux (balsas). Sa principale occupation consiste à chasser les autres Indiens afin de s'en nourrir. Après ceux-ci, on rencontre les Sépibos, que les missionnaires appellent *Chipibos*, qui vivent en grand nombre sur le rio Pisqui, et qui s'étendent jusqu'à la Cordillère du Hullaga. La nation des Maparis habite les sources du Cuciabatay ou Cuchiabatay; ils sont très féroces et savent faire des fortifications. Sans eux, on pourrait communiquer par terre de Sarayacu avec les établissements de Hullaga. Les Panis de Sarayacu appartiennent à la nation Setebos. Il ne nous reste plus à parler que d'une nation qui est à peine connue, et dont on n'a aperçu quelques individus qu'à de rares intervalles : c'est celle des Pinacos ou plutôt Puynaguas, dont le nom signifie *Indiens d'excréments.* Ils habitent une grande île formée par un bras de l'Ucayale, dans le

bas de son cours. Ils n'ont pas d'armes, sont très craintifs et s'enfuient dès qu'ils sont aperçus. Ils ne se peignent pas le corps, s'attachent les cheveux à l'arrière de la tête et portent une chemise très étroite et faite d'écorce. On assure qu'ils mangent de la terre.

Le village situé en face de l'embouchure de la Pachitea est appelé par les missionnaires Santa-Bita.

Les Conibos et plusieurs des autres peuples de l'Ucayale ont l'habitude de circoncire les filles. Lorsque celles-ci ont atteint l'âge de neuf à dix ans, on célèbre une grande fête à laquelle sont convoqués tous les Indiens du voisinage. Ceux-ci viennent dans leurs plus brillants costumes. La jeune fille est aussi couverte de verroterie, et a une couronne de plume sur la tête ; autour d'elle, on forme des danses que l'on continue pendant sept jours entiers et en s'accompagnant du tambourin. Je n'ai pas besoin de dire que la chicha n'est pas épargnée dans ces occasions. Lorsque le soleil se lève pour la huitième fois, on fait boire la pauvre fille jusqu'à ce qu'elle soit privée de ses sens ; alors deux vieilles femmes s'emparent d'elle et accomplissent l'opération. L'hémorrhagie est arrêtée au moyen de l'infusion d'une herbe particulière. On promène ensuite la jeune victime couchée dans un hamac de maison en maison et au milieu des danses et des chants. Dès ce moment, elle est admise parmi les femmes.

Les Cachibos sont, ainsi que nous l'avons déjà dit,

en guerre permanente contre toutes les autres peuplades dans le but de se procurer de la chair humaine ; de plus, on assure qu'ils ne s'épargnent même pas entre eux. Ainsi les vieillards sont tués par leurs propres enfants. Lorsqu'une résolution de ce genre a été arrêtée, les jeunes gens en font part au vieillard, qui affecte une grande joie d'aller retrouver ses pères. Trois jours après, on le tue d'un coup de massue au milieu d'un banquet, que l'on termine en mangeant la plus grande partie de sa chair. La portion qui a été réservée est calcinée au feu, et, après avoir été réduite en cendre, ses fils s'en servent pour saupoudrer tous leurs aliments. Le colonel Thompson m'a raconté, à Santa-Cruz de la Sierra, un fait du même genre qu'il attribuait à quelques tribus de Chiriguanos du rio Pilcomayo. Chez ces derniers, lorsqu'un homme était au moment de mourir, son plus proche parent lui brisait l'épine dorsale d'un coup de hache, car ils regardaient la mort naturelle comme le plus grand malheur qui pût arriver à un homme. Il est curieux de retrouver des mœurs semblables chez un peuple de l'Europe au moyen âge. On sait que, vers 1254, le pape chargea Albert le Grand d'une mission en Pologne dont le but était de chercher à faire abolir la coutume barbare de tuer les enfants difformes et les vieillards infirmes (*voy.* Caraman, *Histoire des révolutions de la philosophie*, t. III, p 99).

Les Cachibos parlent la même langue que les

Panis, et celle-ci paraît être générale dans une grande partie de cette région. Dans un des voyages que le P. Plaza fit sur la Pachitea (eau tranquille), ces cannibales s'adressèrent à lui tout en restant cachés dans l'intérieur des bois; le missionnaire leur témoigna le désir d'avoir une entrevue avec eux; ils finirent par y consentir, et trois de leur guerriers vinrent sur le rivage, où le padre les rejoignit seul; bientôt d'autres individus s'approchèrent, et quelques uns des Panis, voyant que le missionnaire était déjà entouré par une centaine de Cachibos, vinrent se placer. Après quelques pourparlers, les Cachibos déclarèrent qu'ils ne pouvaient faire alliance qu'avec des gens qui mangeaient de la chair humaine, et en présentèrent des débris aux chrétiens, qui la rejetèrent avec horreur; au même instant ceux-ci furent assaillis d'une grêle de flèches, et n'opérèrent leur embarquement qu'avec peine; un d'entre eux, que j'ai vu à Sarayacu, fut même très grièvement blessé, ayant reçu un de ces projectiles à travers le corps. Malgré les efforts du P. Plaza, les Panis répondirent à cette attaque par un feu de mousqueterie, et les sauvages s'enfuirent en poussant des cris. Dans différentes occasions des Indiens de cette nation ont été amenés à Sarayacu et y ont toujours été bien traités, mais ils se tenaient à l'écart, et au bout de peu de temps mouraient de la dysenterie. J'ai vu dans le couvent même une petite fille Cachibo, que sa mère avait abandonnée pour ne pas retarder sa fuite. Cette tribu présente presque

le seul exemple qui soit parvenu à ma connaissance d'un peuple faisant sa nourriture habituelle de la chair de ses semblables, car il est à remarquer que, bien que l'anthropophagie soit très répandue et presque universelle chez les nations entièrement sauvages, cette pratique n'est en général due qu'à deux causes différentes : 1° le manque absolu de toute autre nourriture et la fréquence d'affreuses famines chez des peuples sans prévoyance et ne cultivant pas le sol, et 2° des idées superstitieuses ; ainsi les Sioux du haut Mississipi avalent des portions du cœur, réduites en poudre, d'un vaillant ennemi, croyant s'inoculer ainsi ses vertus guerrières.

Le padre Ludovica, missionnaire capucin, qui a passé une grande partie de sa vie chez les Botocudos de la province de Bahia, m'a raconté qu'il avait vu une femme Camacan manger son enfant qui venait de mourir, en disant qu'il était sorti de son sein et qu'il devait y retourner; elle regardait cette dépouille comme trop précieuse pour pouvoir être livrée aux vers. Le même missionnaire me dit que les Botocudos mangeaient, dès que l'occasion s'en présentait, un morceau de chair de leurs ennemis, étant convaincus que les flèches de la même tribu ne pourraient plus dès lors les atteindre.

L'anthropophagie est très répandue dans la Polynésie, et se retrouve, mais plus rarement, en Afrique. Pour ce qui est de cette dernière partie du monde, je n'ai pu, malgré mes recherches à cet égard et en

interrogeant une immense quantité d'esclaves de diverses nations ennemies d'Afrique, au Brésil, obtenir de renseignements suffisants que sur deux tribus : l'une habite l'intérieur du Congo ; des individus de l'autre sont assez souvent conduits à Gallinas, où on leur donne le nom de Busi ou Bouchi ; on les y emploie le plus souvent comme domestiques, car l'on croit qu'ils ne résistent que rarement aux voyages de mer. Ce sujet me rappelle que pendant notre séjour à Lima, mon petit Indien Catama me dit un jour en revenant d'une course : « Grand-père (il s'était habitué au Brésil à me désigner sous le nom de *papa-grande*, que les Indiens donnent aux présidents des provinces, etc., etc.), les gens d'ici mangent de la chair humaine. » Je me mis à rire, et je cherchai à le dissuader, mais ce fut en vain ; l'enfant m'affirma qu'il en était certain, et qu'il venait de voir de la *viande d'homme* offerte en vente dans une boutique. Voulant détruire une semblable impression dans son esprit, je lui dis de me conduire sur les lieux. Après une assez longue course, il me fit arrêter devant la boutique d'un coiffeur et me montra d'un air triomphant les têtes de cire qui en ornaient la devanture. Il était tellement convaincu du fait, que je ne pus lui prouver son erreur qu'en lui faisant toucher les objets que, dans la naïveté de ses instincts de sauvage, il avait cru destinés à d'horribles festins.

Les Piros admettent un mauvais esprit auquel ils donnent le nom de *Camaleghi;* ils le consultent lors-

qu'ils préparent une expédition. Dans ces circonstances, leurs sorciers ouvrent un large chemin dans la partie la plus fourrée des forêts, puis montent sur un arbre, et étendent leur main vers l'Orient; si elle éprouve une sensation de froid, c'est que l'esprit approuve le projet. Comme chez presque tous les peuples sauvages, ces sorciers exercent la médecine; ils attribuent toutes les maladies à la présence d'un insecte, et ne manquent jamais de jeter un de ces derniers dans les sécrétions du malade. Lorsque la maladie se termine d'une manière fatale, ils disent que l'animalcule était dans les os.

Les Conibos et plusieurs autres peuples partagent cette croyance. Les Piros enterrent leurs morts dans la position d'un homme accroupi, et vont tous les jours, pendant un mois, s'asseoir sur la tombe au lever et au coucher du soleil.

Les Conibos, les Setebos et les Sepibos ont une coutume assez singulière : lorsqu'un enfant a atteint l'âge de dix à onze ans, ses parents vont trouver certaines vieilles femmes renommées pour leur sainteté, et commandent à ces dernières une bandelette d'une étoffe très fine de coton, de 70 centimètres de long et de 15 à 16 de large; on la plie en quatre comme les feuillets d'un livre, et on lui donne le nom de *quellca* (en *quichua*, papier, écrit, lettre). Pendant que ces vieilles femmes travaillent, elles doivent jeûner et surtout s'abstenir de chicha; elles inscrivent sur le coton des caractères bizarres et le remettent au père

de l'enfant; celui-ci coupe alors une branche d'arbre, et se fait du même morceau une canne et une croix qu'il peint en rouge. Ces objets se gardent précieusement pendant toute la vie de l'individu, et la croix se place parmi les poutres de la couverture de la hutte. La quellca se conserve dans un panier de roseau, dans un sac de coton blanc. A l'approche de la mort, on lave avec soin le corps du moribond que l'on peint en noir au moyen de génipape (*vito*), puis on le revêt d'une robe blanche; alors on retire avec respect la quellca de son enveloppe, on la lui fait embrasser, et on la maintient sur sa poitrine jusqu'à ce qu'il ait rendu le dernier soupir. Dans ce moment suprême, on lui met la croix dans la main droite et le bâton dans celle de gauche; aussitôt que l'âme s'est échappée du corps, on met un vase d'argile sur la tête du cadavre que l'on enveloppe de sa moustiquaire; on l'étend ensuite sur le sol, et on lui attache tout le corps avec des lianes qui le ceignent fortement; les hommes et les femmes l'entourent alors en jetant des cris et en s'arrachant les cheveux.

Après avoir enterré le corps, on brise tout ce que contenait la maison, et l'on y met le feu. On couvre le lieu où elle s'élevait d'une épaisse couche de cendres qui est destinée à porter les traces de l'âme si elle vient à errer pendant la nuit. Les sorciers s'arrangent souvent de manière qu'on trouve de ces sortes d'indices; dans ce cas, on réunit pendant huit ou quinze jours des provisions de toute espèce, telles

que des tortues, du maïs, de la chicha, etc., etc. Tous les voisins sont présents ; les sorciers viennent s'asseoir gravement, et après avoir fumé quelque temps au milieu d'un profond silence, l'un d'entre eux commence un discours d'une voix monotone, puis il en change tout à coup le son, et prétend que l'âme lui a répondu, et lui a adressé des reproches sur ce qu'on ne lui a rien donné à manger; les sorciers dévorent ensuite ce qui a été préparé, et se retirent en déclarant que l'âme est satisfaite.

Les missionnaires m'ont toujours certifié que la croix était vénérée dans la Pampa del Sacramento avant la venue des blancs ; du reste, nous l'avons déjà signalée sur les monuments de Tiahuanaco; elle existe également sur ceux du Mexique et du Yucatan ; enfin nous avons eu plusieurs fois occasion de la voir attachée à un rosaire représenté sur des figurines trouvées dans d'anciennes tombes péruviennes ; elle a toujours la forme de la croix grecque.

Garcilasso de la Vega nous donne une description très détaillée d'une grande croix de pierre qui était conservée par les Incas dans un monument sacré. Cet emblème se retrouve chez les peu ples les plus anciens : sur tous les monuments de l'Égypte on voit la Crux ansata, et le Thau de la Vulgate, qui était le symbole de la vie éternelle, paraît s'y rapporter. La croix est représentée parmi les peintures de Pompéi et les sculptures de Sérapis ; on la voit sur une médaille trouvée à Citumi, dans les ca-

vernes d'Éléphantine, sur les pagodes de Bénarès, etc. Enfin Brahma tient souvent un rosaire à la main, et l'on sait le respect que portent à ce signe les prêtres du Thibet.

Tous les peuples de la contrée où nous nous trouvions croient à l'immortalité de l'âme, et pensent qu'après s'être détachée du corps, elle s'élève vers le ciel. Les Sensis et les Remos disent que les âmes des méchants sont brûlées dans des feux souterrains, et que celles des bons habitent la lune; mais la plupart des nations admettent que tous sont sauvés, excepté les blancs. Au moment de la naissance d'un enfant, il y a généralement un grand repas pendant lequel on donne au nouveau-né le nom qu'il doit porter, et qui est le plus ordinairement tiré d'un oiseau, d'une plante, etc.

Les Panos de Sarayacu, bien que chrétiens, ont cependant conservé quelques unes des coutumes de leurs pères. Pendant notre séjour dans cet établissement, un jeune enfant étant mort, tous les amis de la famille se réunirent le soir autour du cadavre; on but énormément de chicha, et la nuit se passa au milieu des éclats de rire, des cris de joie et des danses les plus scandaleuses.

D'après les renseignements que je pus recueillir, tous les peuples suivants parlent une langue dérivée de celle des Panos : les Conibos, les Cachibos, les Sepibos, les Amouacas, les Sensis, les Remos, les Tapanaouas, les Pitsobus et les Jawabus. Tous ces peu-

ples sont républicains et ne sont gouvernés que par les vieillards. Les chefs nommés par les missionnaires dans quelques unes de ces tribus n'ont aucune autorité.

Presque tous les Indiens de Sarayacu, hommes et femmes, ont l'habitude de se peindre le corps. Le seul instrument d'agriculture que nous ayons vu parmi eux consiste en une omoplate de lamentin ou de tortue attachée à une longue perche.

Les tremblements de terre sont très rares dans la Pampa del Sacramento : le P. Plaza n'en a éprouvé, en quarante-sept ans, qu'un seul assez fort qui fit sonner les cloches de l'église; mais tous les deux ou trois ans on éprouve une légère secousse.

A Sarayacu, on ne trouve, en fait d'animaux domestiques, que des poules et une douzaine de canards; mais le P. Plaza m'a dit avoir gardé une grue caurale pendant vingt-deux ans. Il y avait autrefois de nombreux cochons, mais ces animaux ayant détruit quelques plantations, les Indiens en firent un massacre général. Le P. Plaza était alors absent; à son retour, il fut vivement contrarié de voir que ses gens s'étaient ainsi privés d'une ressource précieuse. La salsepareille est très abondante dans les environs de Sarayacu, surtout sur les rios Cuchibatay et Pisqui. Le sol est d'une grande fertilité, et produit en grande quantité le manioc, la banane, le riz, le maïs, la canne à sucre, le café, le coton et le tabac. La canne dure trois ans, et on la coupe tous les huit mois. Le

maïs donne au bout de quatre mois et rend cinquante pour un. Le café se cueille tous les ans en février ou en mars; il produit au bout de trois ans, mais ce n'est qu'après la quatrième année que l'on obtient une récolte entière. Le cacao est très abondant et de bonne qualité; il rapporte aussi au bout de trois ans. Enfin le coton des îles de l'Ucayale est très beau. Les Indiens récoltent aussi la Bimba, sorte de soie végétale, que fournit un arbre de la famille des Bombax; ils s'en servent pour envelopper une des extrémités des petites flèches empoisonnées qu'ils lancent avec leurs sarbacanes (*pucuna*).

On trouve en très grande quantité, aux environs de Sarayacu, un fort beau bois qui ressemble à l'acajou.

Pendant plusieurs années, *le P. Plaza* envoya des chargements de salsepareille à Nauta; mais il y a depuis renoncé, ayant remarqué que les Indiens se démoralisaient pendant le cours de ces voyages.

Ainsi que je l'avais fait jusque-là, j'achetai des Indiens divers animaux. Notre petite ménagerie se composait alors, en singes, de deux saïmiris, de quatre atèles noirs, de trois lagotriches, de deux sajous et d'un singe hurleur. Rien ne peut donner une idée de la douceur de nos saïmiris dont le plus grand bonheur était de venir se placer sur nous, et qui vers le soir poussaient des cris aigus en venant se jeter dans nos bras. Ils redoutent beaucoup le froid; leurs grands yeux, leur jolie figure couleur de chair et leurs petites mains roses en font les plus gracieuses créatures que

l'on puisse examiner. Nous ne pûmes réussir à porter vivante en France que l'espèce de l'Amazone, à mains jaunes, qui est beaucoup moins jolie que celle-ci. Nos quatre atèles noirs étaient très apprivoisés et leurs mouvements très vifs, ce qui est contraire à l'idée qu'on se forme généralement des allures de ces animaux (Cuvier, *Règne animal*, t. I[er], p. 100), qui ne sont lents que lorsqu'ils sont malades. Ils aiment à s'attacher par la queue aux objets qui les entourent, et les nôtres restaient souvent des journées entières entrelacés les uns aux autres; leurs regards sont très expressifs, et ils semblent vouloir parler, car ils avancent les lèvres et font entendre une espèce de cri. Ce fut sur l'Urubamba que je vis ces animaux pour la première fois; je crois qu'ils ne dépassent guère le quatorzième degré de latitude australe, car nous n'en vîmes aucune trace de Rio à Lima, tandis que plusieurs espèces de ce genre sont communes sur l'Ucayale et l'Amazone, et s'étendent jusque dans l'intérieur de la province de Bahia. En général, les Indiens aiment à les élever et l'on en voit très fréquemment autour des cases; ils disent, sur l'Ucayale, que ce sont les plus intelligents des singes. Je crois que c'est le singe d'Amérique qui atteint la plus grande hauteur, bien qu'il soit toujours grêle de corps; il se tient assez souvent debout, surtout lorsqu'il est attaché par le milieu du corps. Les lagotriches appartenaient à une espèce nouvelle. Ces singes, qui sont connus des Brésiliens de la rivière

des Amazones sous le nom de *barrigudos* (ventrus), à cause de leur énorme abdomen, s'apprivoisent facilement et sont très affectueux; ils mangent beaucoup et sont très voleurs. Ce quadrumane est très voisin du caparo de M. de Humboldt, et il a été décrit dernièrement par MM. Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire et E. Deville, dans les comptes rendus de l'Institut, sous le nom de *lagotrix Castelnaui*. Si on lui attache les mains derrière le dos, ce singe reste pendant des heures entières sur ses pattes de derrière et marche ainsi avec la plus grande facilité; il est fort intelligent. Un jour des Indiens m'ayant apporté un grand serpent qu'ils avaient tué dans le voisinage, tous nos singes s'enfuirent en poussant des cris aigus, tandis que les barrigudos s'aperçurent aussitôt qu'il était mort, vinrent auprès de lui sans témoigner de crainte et se mirent à le retourner. Ces animaux s'attachent très fortement aux branches avec leur queue; leurs mouvements sont assez lents. Le barrigudo, bien que commun dans les huttes des Chuntaquiros, ne se trouve pas, suivant ces Indiens, au sud de la Pachitea, entre le huitième et le neuvième degré de latitude sud; il est commun sur la partie espagnole du haut Amazone, où il forme une portion notable de la nourriture des habitants; son pelage varie pour la couleur d'un gris brun au bistre rougeâtre. Nos deux sajous étaient d'un caractère sauvage et poussaient, lorsque nous les approchions, des cris violents. Le singe hurleur appartenait à une espèce très difficile



à conserver et ne s'apprivoisant jamais. Ces animaux sont féroces et insociables et s'élancent sur ceux qui les approchent pour les mordre.

Nous encore quelques jolis tamarins ayant l'apparence de petits lions et un paresseux. Ce dernier animal parcourt à peu près cinq pas par minute ; il aime à grimper sur les branches, puis se laisse lourdement tomber ; son cri est faible et semblable au miaulement d'un chat ; il ne paraît nullement incommodé de passer quatre ou cinq jours sans prendre de nourriture.

En oiseaux, nous avions notre aigle destructeur, des toucans, des hoccos, des pénélopes, etc. Les soins qu'exigeaient ces divers animaux et les observations que nous faisions sur leurs mœurs nous aidaient à passer le temps. Les Indiens nous procuraient aussi beaucoup de quadrupèdes et d'oiseaux qu'ils tuaient à coups de flèches et qui venaient chaque jour enrichir nos collections. Parmi eux se trouvait assez fréquemment une espèce de perroquet dont les os étaient invariablement d'un bleu obscur; quelque temps après je m'aperçus que les poules qui vivaient dans le voisinage des plantations d'indigotier présentaient le même phénomène : je suivis alors avec attention l'espèce de perroquet en question, et je vis qu'elle se perchait constamment sur ce végétal. J'avais observé précédemment qu'aux environs de Cuzco les poules avaient quelquefois non seulement les os, mais même la chair d'un noir foncé : cette coloration est due, je n'en doute pas, à un phénomène

du même genre. Comme dans toutes les parties centrales de l'Amérique du sud, on distingue à Sarayacu deux espèces de jaguars : l'une à larges taches, que les Indiens appellent *otorongo*, et l'autre à petites, qu'ils nomment *chashu ;* l'ocelot est connu sous le nom de *ouinchinchu.* Le kamichi est appelé, en quichua, *Camongui*, d'où dérive probablement son nom usuel.

Les Conibos s'emparent, toutes les fois qu'ils le peuvent, de la grande harpie, et la conservent dans des cages de bois. A certaines époques de l'année, ils la mettent à mort dans une fête célébrée à cet effet ; ils y convient tous leurs amis, et à la fin du repas ils tirent l'animal de cage, se rangent en cercle autour de lui, et le tuent à coups de flèches avant qu'il puisse prendre son essor.

J'ai déjà dit que les Conibos avaient l'habitude d'aplatir la tête des nouveaux-nés au moyen de deux planchettes, dont l'une est attachée sur le front et l'autre sur la nuque : ils laissent cet appareil jusqu'à l'âge de six mois, et lorsqu'ils le retirent ils célèbrent encore une fête.

A la moitié du chemin de Sarayacu à l'Ucayale, on trouve le village de Belem, qui est formé d'une vingtaine de maisons et d'une petite église. Lorsque je le visitai, ses habitants, tous Indiens, étaient presque entièrement nus ; mais, aussitôt qu'ils m'aperçurent, ils coururent mettre des chemises.

A cinq lieues de Sarayacu, il y a un troisième village de Panos. Il existe un sentier à travers bois

qui sert de communication entre les deux établissements; ce dernier village s'appelle Yapaya, et contient une vingtaine de familles; il se trouve indiqué sous le nom de Panos sur la carte de M. Chauvel-Desfossés. Le rio Auraya de la même carte doit porter le nom de Charaya. Sur la même carte encore le rio Tambo est nommé par erreur Capanagua; mais il reçoit bien plusieurs ruisseaux, et l'on n'y trouve pas de fortes cascades jusqu'au Chinchamayo, qui est la rivière indiquée sur la carte par le nom de Antero. Le rio Mantaro est le même que le rio Jauja. L'établissement de Jésus Maria est une ancienne mission des Franciscains, qui fut détruite par les Antis, en 1742, ainsi que nous le verrons plus tard. A deux lieues par terre de ce point, et sur la rive droite du Tambo, on passe le rio Pangoa, sur lequel on construisit en 1818 le fort de Chauvini, aujourd'hui abandonné comme place de guerre, mais qui est, dit-on, occupé par des fermiers. Un chemin de terre conduit de cet endroit à Andamarca. De l'embouchure du Tambo, dans l'Urubamba, on a employé sept jours de remonte pour arriver au fort que nous venons de citer.

Les anciens missionnaires avaient donné le nom de Pajonal à la région qui s'étend entre l'Urubamba et la Pachitea, et celui de Pampa del Sacramento à la contrée comprise entre cette dernière rivière, le Huallaga, l'Ucayale et l'Amazone. Les anciennes cartes indiquent, dans chacune de ces deux divisions, un

assez grand nombre d'établissements : ce sont les missions chrétiennes qui ont été détruites lors du soulèvement des Antis en 1742. Le rio Mayran, indiqué sur la carte de Smyth, ne paraît pas exister. La carte de la Pachitea, qui est comprise dans celle de la Pampa del Sacramento de Sobreviela, est l'ouvrage du P. Amici, que l'on représente comme ayant été un géographe très instruit. Le P. Plaza m'assura qu'il l'avait trouvée parfaitement exacte. Elle a été insérée dans la *Clave historial de Flores*, publiée en Espagne. M. Chauvel-Desfossés, qui s'est amusé à donner une carte de l'Ucayale sans avoir jamais quitté Lima, n'a fait que gâter celle de Sobreviela en la surchargeant de détails faux ou mal compris.

En remontant la Pachitea, on rencontre à droite le petit rio Cachibos, puis celui de Carapachos, que le P. Plaza remonta pendant cinq jours; il y vit beaucoup de sauvages, mais il y avait fort peu d'eau, et l'on était obligé de traîner les pirogues dans la vase. On rencontre ensuite le rio Amages du même côté, mais il n'est pas navigable.

La Pachitea pourrait porter des bateaux à vapeur jusqu'au Mayro, situé près de Pozuzu. Toutes les rivières que nous avons indiquées comme venant de la rive gauche de l'Ucayale prennent leurs sources dans les montagnes qui séparent la vallée de cette rivière de celle du Huallaga. Les Panos habitaient autrefois sur les bords de ce dernier cours d'eau :

ils sont venus avec les missionnaires à Sarayacu, qui était alors habité par les Sépibos.

Du temps des Espagnols, il y avait plusieurs autres missions outre Sarayacu, qui ne se composait que d'une grande hutte. Tels étaient : San-Antonio de Canchuaya, village d'Indiens Conibos; Santa-Maria del Pilar, dans l'île de Bipuana, formé de Piros; Cantamarca, habité par des Sépibos; Pacamachapa, fondé en 1792, par le P. Bonaventura Marquez, parmi les Conibos. Quatre ans plus tard, ce moine remonta le rio Pisqui, et baptisa un grand nombre de Sépibos, qu'il appelait *Xipibos*. Vers cette époque, on fonda sur cette rivière le village de Charasmaca. Dans le rio Chawaya, qui est à une journée de Sarayacu, du côté de l'est, existait la mission de San-Francisco, parmi les Sensis; enfin, l'établissement de Santa-Rosa, que nous avions visité chez les Piros, avait été formé par le P. Plaza lors de son expédition au Pangoa. Toutes ces missions sont depuis longtemps abandonnées.

Sarayacu jouit d'un climat assez sain; cependant les fièvres intermittentes de l'Ucayale s'y font quelquefois sentir, tandis que la Pachitea en est entièrement exempte. Comme partout, cette maladie se présente au commencement et à la fin de la saison des pluies. On observe aussi à Sarayacu des rhumatismes, des catarrhes et des cas fréquents de dysenterie; cette dernière affection est presque toujours mortelle, et elle attaque particulièrement ceux

qui se livrent à des excès d'intempérance. Enfin les maladies de peau sont très fréquentes. Dans toute cette région, on trouve assez souvent des individus qui ont l'habitude de manger de la terre; leur teint devient d'un jaune brillant et leur ventre s'enfle extrêmement ; la mort suit en général au bout de deux ou trois ans. Les missionnaires croient qu'on peut guérir ces malades en leur faisant prendre de l'huile de caïman.

Les pluies, dans cette région, commencent en octobre et durent jusqu'en avril ; la plus forte chaleur est, dit-on, en août, et les mois les plus froids sont ceux de mai et de juin. La température moyenne de Sarayacu, que nous avons prise par le procédé accoutumé, et au moyen de dix observations de vingt-quatre heures chacune, est de 25°,5. La pluie était en général d'un degré plus chaude que l'air pendant notre séjour.

Les observations suivantes que nous fîmes le 2 octobre donneront une idée des variations de la température : à midi, 27°,8 ; à deux heures, 28°,2 ; à trois heures, 28°,8 ; à quatre heures, 28°,1 ; à six heures, 26°,9 ; à neuf heures, 24°,1 ; à dix heures, 24 degrés. La hauteur de l'Ucayale, prise à Sarayacu, était de 120 mètres ; la rivière avait donc baissé de 32 mètres depuis la jonction de la Pachitea. Le village est à 165,33 mètres ; son altitude est donc de 45m,33 au-dessus de la rivière.

Plusieurs Indiens nous montrèrent des mor-

ceaux de succin, en nous assurant qu'on le trouvait en assez grande quantité dans plusieurs parties de Maynas.

Le P. Plaza, le héros de la Pampa del Sacramento, n'est certainement pas un homme ordinaire : une foi vive, une grande abnégation de sa personne et une force de volonté peu commune lui ont fait surmonter pendant près d'un demi-siècle de grandes privations et braver des dangers sans nombre. Souvent il s'est présenté seul au milieu des tribus irritées; des haches et des massues ont été levées sur sa tête, mais son extrême sang-froid a toujours désarmé les sauvages. Je fus frappé de sa ressemblance avec le grand Cuvier. Tous les jours, il se lève entre trois ou quatre heures du matin sans éveiller personne, et se rend à l'église, où il prie jusqu'à six heures et demie. Il rentre ensuite au couvent, reçoit tous les Indiens qui veulent lui parler, et règle avec les autorités les affaires de la mission ; puis il retourne à l'église et reste en méditation jusqu'à midi. Alors il prend son seul repas de la journée, puis fait la sieste pendant deux heures, après quoi il retourne à l'église, d'où il ne revient qu'à cinq heures. Il reçoit de nouveau ceux qui ont affaire à lui, puis se fait rendre compte des travaux du jour ; enfin une lecture d'une heure et sa prière du soir terminent depuis bien des années sa journée. Nous allons esquisser la vie de cet homme remarquable.

Né à Rio-Bamba, le 1er février 1772, d'une famille honorable et qui jouissait d'une fortune assez considérable, Manuel Plaza embrassa fort jeune l'état religieux. Il fit sa profession au couvent de San-Francisco de Quito, et fut ordonné prêtre à l'âge de vingt-trois ans. Le *Mercurio Peruano*, journal de Lima, publiait alors les relations des voyages des missionnaires espagnols fray Narciso Girval et fray Manuel de Sobreviela. Leur lecture décida de la vocation du jeune Plaza, et, malgré les prières de sa famille, malgré les instances de D. Manuel Muñoz, président de Quito, qui désirait le voir suivre la carrière de l'enseignement dans un couvent de son ordre, et qui lui offrait de l'aider dans cette voie de tout son pouvoir, il résolut de se consacrer aux missions, et, quinze jours après avoir reçu les ordres, il descendit le Napo à Maynas, où il resta pendant un an. Enfin il passa aux missions de l'Ucayale au moment où, effrayés des malheurs arrivés à leurs collègues, les missionnaires Fr. Juan Buonaventura Marquez, Fr. Miguel Andiviela, Fr. Manuel Ochoa et Fr. Jose Farje, venaient d'écrire au vice-roi pour lui annoncer qu'ils abandonnaient leurs établissements. Le P. Plaza leur proposa de continuer lui-même leur œuvre pendant deux ans pour voir s'il ne lui serait pas possible d'amener les Indiens à la vie civilisée. Les missionnaires acceptèrent sa proposition avec joie, et se retirèrent dans leur collége d'Ocopa ; mais ils eurent soin de faire passer chaque

année au P. Plaza une somme de deux à trois mille piastres pour l'aider dans ses travaux. Quant à ce dernier, il resta à Sarayacu sans autre aide qu'un seul religieux d'un âge avancé.

Au bout de trois ans de résidence, le nouveau missionnaire avait déjà pris un tel ascendant sur les Indiens, qu'il put former deux villages, outre celui qui existait déjà. Encouragé par un résultat aussi favorable, désirant affermir et étendre ces établissements, il écrivit à Ocopa en demandant qu'on envoyât un inspecteur visiter sa mission. Le P. F. Luis Colomer fit le voyage à cet effet, et assura que la vue seule pouvait donner une idée des rapides progrès qu'avaient faits les sauvages sous la direction du P. Plaza. Les supérieurs du couvent d'Ocopa envoyèrent aussitôt sept religieux pour l'aider dans ses travaux. Ces auxiliaires restèrent avec lui jusqu'en 1821, époque de la proclamation de l'indépendance. Quelques années auparavant, le vice-roi Abascal, voyant avec quelle rapidité se propageait au Pérou l'idée de l'affranchissement de ce pays de la domination espagnole, conçut le projet, dans le cas où une révolte viendrait à éclater et où elle serait couronnée de succès, de se retirer lui-même sur Jauja avec ce qui lui resterait de troupes fidèles, et de faire de ce point le centre de ses opérations pour essayer de reprendre la supériorité. Pour assurer ses communications avec l'Espagne, et même sa retraite en Europe, où elle devenait nécessaire, il voulut aussitôt rendre prati-

cable la navigation de l'Ucayale et du Chanchamayo jusqu'aux trente anciens villages détruits en 1742, lors du soulèvement de Santos-Atahualpa. En conséquence, il ordonna au P. Plaza de se rendre par le Chanchamayo à Lomas et à Ocopa pour lui faire un rapport sur les difficultés de cette route pour ainsi dire oubliée. L'intrépide missionnaire se mit aussitôt en route avec quarante pirogues, remonta l'Ucayale et le Chanchamayo, et, au bout de trois mois de navigation, débarqua à Jésus-Maria, l'un des villages détruits dont nous avons parlé; de là il se rendit à Andamarca, puis à Cornas, et enfin à Ocopa. A son arrivée à Lima, le P. Plaza fut reçu par le vice-roi avec tous les égards que méritaient son courage et son intelligence, et ce fut sur son rapport qu'Abascal ordonna au collége d'Ocopa d'établir de grandes plantations de riz, de cannes, de bananes, de maïs, etc. (ces plantations appartiennent aujourd'hui à D. Manuel Ames). Il fit en même temps construire le fort de Chauvini, qui fut armé de huit canons et coûta quarante mille piastres au trésor royal.

Le père Plaza revint par le même chemin, et une navigation de quinze jours le conduisit à Sarayacu. Il fit, depuis, sept fois ce voyage jusqu'à Pangoa; la dernière fois ce fut en 1820. Dans tous ces voyages, il ne fut jamais inquiété par les Indiens du Cerro de la Sal, ni par aucun de ceux qui se livraient au commerce sur ce chemin. Le voyage durait un mois et demi de Sarayacu à Jésus-Maria, puis une marche

d'un jour et demi par terre conduisait à Pangoa; le retour de ce point à Sarayacu s'effectuait en quinze jours.

En 1821, après que l'indépendance du Pérou eut été proclamée, le supérieur du collége d'Ocopa donna à tous les missionnaires européens l'ordre de se retirer, et le père Plaza se trouva de nouveau seul, sans aucun aide, sans même avoir une personne avec laquelle il pût échanger quelques mots d'espagnol. Il se trouva dans un tel abandon que, pour subvenir aux besoins des néophytes de sept villages, et pour pouvoir les retenir dans ces établissements, il prit le parti de fabriquer des sucres et des mélasses, et de parcourir le pays pour chercher de la salsepareille; ces produits étaient expédiés à la frontière du Brésil où on les changeait pour des haches, des couteaux, des sabres, etc., qu'il distribuait ensuite aux Indiens; mais, en dépit de ses efforts, la plupart de ceux-ci, bientôt dégoûtés par l'absence prolongée des missionnaires, finirent par abandonner leurs villages, et par reprendre leur ancienne vie. Ceux de Sarayacu, auxquels se joignirent quelques familles des autres établissements, ne voulurent point quitter le père Plaza.

Le missionnaire s'adressa vainement, à plusieurs reprises, aux autorités péruviennes pour en obtenir quelques secours : on ne lui répondit même pas. Abandonné de tous, accablé par les privations et par l'inquiétude que lui causait l'avenir de ses néophy-

tes, le père Plaza devint dangereusement malade, et finit par tomber dans une léthargie prolongée; lorsqu'il reprit connaissance, la vue de tous ses Indiens agenouillés autour d'une image, et demandant avec ferveur son rétablissement, lui causa une si forte émotion, qu'une révolution favorable s'ensuivit, et bientôt il fut hors de danger; mais la secousse violente qu'il avait éprouvée avait gravement altéré sa santé, et le besoin de suivre un traitement bien entendu pour se rétablir complétement venant se joindre à la nécessité urgente de rassembler quelques secours pour sa mission, il se détermina à faire un voyage à Quito.

Le 17 décembre 1828, il laissa donc Sarayacu, descendit l'Ucayale jusqu'au Maragnon, puis remonta le Napo, et, après quarante jours de navigation, débarqua au village de Santa-Rosa, d'où il se rendit par terre en quinze jours à Quito. Dans cette ville, le père Plaza trouva Bolivar qui venait, à la tête d'une armée de cinq mille hommes de la Nouvelle-Grenade, combattre les Péruviens. Le libertador s'intéressa aux travaux et aux souffrances du missionnaire, et de concert avec don Rafaël Lazo de la Vega, évêque de Quito, il pensa que ce que le père Plaza pouvait faire de mieux était de retourner dans les missions de l'Ucayale dès que sa santé le lui permettrait, et il lui fit remettre par les caisses de l'État une somme de deux cent cinquante piastres auxquelles l'évêque en joignit mille de sa bourse, et le chanoine

don Mariano Plaza, frère du missionnaire, trois cents.

Aussitôt qu'il fut complétement rétabli, le père Plaza se mit en route par un autre chemin qui passe par la ville de Rio-Bamba; il arriva aux missions de Canelas, qui comptaient alors un millier d'habitants répartis en quatre villages, puis il s'embarqua sur le rio Bombonaza, et arriva en cinq jours dans les eaux du Pastaza qu'il descendit pendant six jours pour atteindre le Maragnon; il suivit le cours de ce dernier jusqu'à l'embouchure du Huallaga qu'il remonta pendant cinq jours pour arriver au village de Jurimagua; de ce point au confluent du Chipurana avec le Huallaga, il en employa encore cinq de remonte; une navigation de quatre jours dans le Chipurana le conduisit au port de Yanayaco, d'où il gagna par terre en deux jours le rio de Santa-Catalina, sur lequel il se rembarqua, et après deux jours de descente, il entra dans l'Ucayale; enfin, deux autres jours de remonte sur ce dernier le ramenèrent à son ancien établissement après une absence de huit mois.

Le père Plaza recommença aussitôt ses travaux, et, grâce aux secours qu'il avait obtenus à Quito, il parvint à former quatre villages en sus de celui de Sarayacu : l'un au port de Santa-Catalina, un autre à l'embouchure de l'Ucayale, un troisième dans le voisinage même de Sarayacu, et, enfin, un quatrième, et le plus nécessaire, en face du confluent de la Pachitea avec l'Ucayale.

Le courageux prêtre espérait qu'un jour ou l'autre le gouvernement de son pays ou le collége d'Ocopa viendrait à son aide dans son œuvre civilisatrice; mais il n'eut aucune nouvelle du Pérou depuis 1821 jusqu'en 1834; il reçut à cette dernière époque une lettre du lieutenant Smith, de la marine anglaise, qui lui annonçait que cet officier, M. Lowe, le major Beltran et le lieutenant Ascarate, faisaient un voyage de découverte dans cette région, et devaient visiter son établissement. Le père Plaza reçut les voyageurs avec sa cordialité accoutumée, et d'après les rapports que firent, sur les missions de l'Ucayale, MM. Beltran et Ascarate à leur retour à Lima, l'archevêque Benavente résolut de s'en occuper activement. Ce prélat fit venir d'Italie des missionnaires qui, aussitôt qu'ils furent arrivés à Ocopa, écrivirent au père Plaza pour lui offrir leur concours; celui-ci l'accepta avec joie, et bientôt deux des nouveaux venus arrivèrent à la mission. Pendant ce temps un religieux espagnol du nom de Ildefonso Roa s'occupait à recueillir des aumônes pour subvenir aux besoins des missions, et il parvint avec beaucoup de peine à conduire sur l'Ucayale ce qu'il avait pu rassembler; il trouva le père Plaza et le père Cimini qui revenaient d'une première tentative de conversion sur les Indiens, faite avec les secours que leur avait fait passer l'évêque de Chachapoyas, don José-Maria Arriaga. Il fut convenu que le frère Roa continuerait l'entreprise qu'il avait commencée, et, en effet, depuis cette époque il conduisit

à diverses reprises à Sarayacu les aumônes qu'il recueillait dans ses courses, et c'est avec ce secours que le père Plaza put faire quatre fois le voyage de Sarayacu au rio Pozuzu. Enfin, le père Plaza parvint à se rendre à Lima par le Mayro dans les commencements du mois d'avril 1845; ce qui était depuis longtemps le but de ses désirs. Le congrès prit en considération les travaux du vénérable missionnaire, et lui accorda les secours indispensables à l'accroissement et à la prospérité des établissements qu'il avait fondés. Après avoir ouvert le chemin du Cerro de Pasco au rio Mayro, le père Plaza retourna à sa mission avec le dessein de ne plus la quitter.

Ce fut donc le P. Plaza qui eut l'honneur de rouvrir la route de la Pachitea, qui depuis longtemps était abandonnée. Nous avons déjà vu qu'en 1834 les officiers anglais Smith et Lowe avaient fait une tentative pour obtenir un semblable résultat; mais après avoir pénétré jusqu'à Pozuzu, ils furent abandonnés de tous leurs guides, et obligés de revenir sur leurs pas, pour descendre le Huallaga et gagner Sarayacu par le rio Santa-Catalina. Deux relations de ce voyage ont été publiées, l'une en anglais, en 1836, sous le titre de *Narrative of a journey from Lima to Para;* et l'autre en espagnol, en 1840, par D. Pedro Beltran, sous celui de : *Diario del viaje hecho el ano de* 1834, *para reconocer los rios Ucayali y Pachitea.* Arequipa[1], 1840.

Aucune description de la Pachitea n'ayant encore

été publiée en Europe, nous allons extraire du journal *El Commercio*, de Lima, la relation du voyage que fit en 1842, dans cette région, le P. Juan Crisostomo Cimini.

Ce missionnaire arriva à Pozuzu le 25 août 1842. Cet établissement consistait alors en une douzaine de maisons ; ses environs étaient bien cultivés, et l'on y recueillait tous les produits des pays chauds. Le 26, le P. Cimini continua son voyage, et vers trois heures de l'après-midi il atteignit le confluent des rios Huancabamba et Pozuzu ; il avait résolu de construire un radeau sur ce point, mais on ne put y trouver les bois nécessaires : aussi le missionnaire fut-il obligé, le lendemain, de faire une marche de deux lieues, tantôt à travers les bois, tantôt sur le bord de la rivière, pour arriver vers midi à une plage que l'on appelle Sereno.

Les pêcheurs de Pozuzu descendirent jusqu'à cet endroit ; les bois de balsas n'y manquaient pas, mais ils se trouvaient sur l'autre rive du Pozuzu, qui n'offrait aucun gué. Cependant un des Indiens qui accompagnaient le missionnaire passa à la nage avec assez de facilité, et s'occupa de couper des bois pour en faire une embarcation ; mais pendant ce temps un autre Indien, envoyé vers le bas de la rivière pour examiner les obstacles qu'elle pouvait présenter au passage du radeau, revint avec la triste nouvelle qu'il y avait des endroits tellement dangereux, que l'on ne pourrait les franchir avec des balsas. Il fallut

donc faire encore deux lieues, le 28, sur un terrain très difficile, pour éviter les passages dangereux de la rivière reconnus la veille. Enfin, on arriva à un point où la construction du radeau pouvait avoir lieu avec facilité, et aussitôt on se mit à l'ouvrage.

Le 29, au matin, le P. Cimini put s'embarquer avec quatre des hommes qui l'avaient accompagné jusque-là; les autres, après avoir pris congé de lui, retournèrent à leurs villages.

Le missionnaire continua son voyage sans accident jusqu'à trois heures de l'après-midi; alors il dépassa l'embouchure d'un petit ruisseau qui se trouve sur la rive droite. Dans cet endroit la rivière se rétrécit considérablement, le courant devint d'une extrême rapidité, et la balsa s'inclina tellement d'un côté, au milieu de ces eaux agitées, que plusieurs des objets qui se trouvaient dessus glissèrent dans la rivière et disparurent, et peu s'en fallut que les hommes n'en fissent autant. A peine sauvés de ce danger, les voyageurs en rencontrèrent un autre; le radeau, lancé par le courant contre une roche tenant à la rive gauche, s'enfonça tellement que l'eau le couvrit pendant quelques instants et mouilla le reste du bagage. Cependant on prit terre pour la nuit dans cet endroit. Le 30, on ajouta au radeau deux bois plus forts de chaque côté, afin qu'il pût mieux résister aux chocs, et qu'il n'enfonçât pas si facilement. La descente continua, et vers midi le missionnaire atteignit un endroit plus dangereux

encore que les précédents, où le lit du Pozuzu est semé de roches, dont quelques unes sortent de l'eau et où une pente considérable donne une telle force au courant, que les voyageurs jugèrent prudent de débarquer sur la rive droite, et d'y décharger leur radeau, qu'ils abandonnèrent ensuite à lui-même, tandis que, chargés du bagage, ils descendaient par terre le long du rapide; à une lieue plus bas, ils trouvèrent la balsa arrêtée contre une roche, et ils passèrent la nuit dans cet endroit.

Le 31, la petite expédition se rembarqua, et après avoir passé plusieurs endroits difficiles, elle arriva à un danger qui n'était pas moindre que celui de la veille; on déchargea donc le radeau, et après l'avoir attaché au rivage, on fit environ un quart de lieue à pied sur la rive gauche. Le P. Cimini s'arrêta sur une plage en dessous du rapide, puis envoya un Indien détacher le radeau, qui fut abandonné au courant; un autre Indien le joignit à la nage, et, au moyen d'une liane, la balsa fut amenée à la rive; on construisit alors une cabane de feuillage pour y passer la nuit. Le 1er septembre, à peine furent-ils en route, que leur embarcation manqua de chavirer dans un choc contre des roches. Après beaucoup d'efforts, ils parvinrent à débarquer le peu d'effets qui leur restaient encore et à dégager leur radeau; ils l'amenèrent alors avec des lianes pour le retenir dans ce passage, mais le courant était tel qu'ils ne purent lui résister; bientôt la frêle embarcation fut brisée,

et il fallut continuer le voyage à pied. Le 2, on partit de bon matin, et, vers les neuf heures, on atteignit un endroit où se trouvait tout ce qui était nécessaire à la construction d'un autre radeau qui fut prêt le 3, à midi. On se rembarqua, et à une demi-lieue plus bas, on eut encore à traverser un rapide. Le père Cimini le suivit par terre, pendant que les Indiens, craignant d'y perdre leur nouvelle embarcation, prirent le parti de la diriger dans ce passage, et parvinrent à la sauver. Un peu plus bas se présentait un autre danger; mais la journée était déjà fort avancée, et l'on ne voulut pas s'y engager; on s'arrêta sur la rive gauche pour la nuit. Le 4, au matin, le radeau, que les hommes retenaient avec des lianes pour lui faire passer le rapide, leur échappa encore et disparut. Renonçant alors à continuer son voyage par eau, le père Cimini descendit le long des bords de la rivière, en s'ouvrant un passage sur un terrain coupé de bois et de montagnes qui rendaient sa marche extrêmement pénible. Au bout de trois jours de souffrances et de fatigues, les voyageurs découvrirent la Pampa del Sacramento. La rivière coulait alors plus tranquille; ils construisirent un nouveau radeau, et le 8, dans la matinée, ils se rembarquèrent sur le Pozuzu. Vers les deux heures de l'après-midi, ils atteignirent enfin les grandes plaines vers lesquelles ils se dirigeaient. Deux heures plus tard, ils voulurent débarquer sur la rive droite, mais ils y reconnurent des traces récentes des sauvages, et par prudence

ils continuèrent leur marche jusqu'à sept heures du soir. Le 9, au point du jour, un violent orage éclata et dura jusqu'à midi ; à huit heures, le père Cimini arriva au confluent du Pozuzu avec le Palcazu : ce dernier rio, qui descend du Cerro de la Sal, est environ deux fois plus considérable que le Pozuzu ; son cours est paisible. A dix heures du soir, on s'arrêta sur une île au milieu de la rivière ; mais pendant la nuit une crue subite des eaux obligea les voyageurs à se transporter sur la rive gauche.

Le 10, à sept heures, on passa devant l'embouchure du rio Piches, qui est aussi large et aussi profond que le Pozuzu lui-même. Un poisson que nos voyageurs prirent à la ligne vint adoucir un peu la privation d'aliment, qui commençait vivement à se faire sentir. A deux heures de l'après-midi, ils aperçurent une plantation de bananiers, mais ils n'osèrent en approcher par crainte des Indiens, et ils ne s'arrêtèrent qu'un peu avant minuit.

Le 11, ils partirent de bonne heure, et dans l'après-midi une pêche abondante vint les rassurer contre le danger de la faim; on fuma aussitôt une partie des poissons, afin de pouvoir les garder. A onze heures du soir on aborda dans une petite île pour y passer le reste de la nuit.

Le 12, au matin, l'expédition se remit en route, et après avoir parcouru quelques sinuosités de la rivière, elle découvrit une plantation. Comme on ne voyait aux environs ni huttes, ni embarcations, ni

enfin aucune trace des propriétaires, nos voyageurs se hasardèrent à débarquer pour se procurer un peu de maïs; mais ils étaient à peine à terre qu'ils aperçurent un Indien cachibos: la frayeur fut réciproque. L'Indien s'enfuit dans les bois, eux coururent à la rivière et se rembarquèrent précipitamment. Dans l'après-midi ils atteignirent enfin la Pachitea, et, à peu de distance du confluent des deux rivières, ils virent les huttes qu'avaient construites les Indiens du père Plaza, qui, après avoir attendu vainement sur ce point son compagnon, était depuis huit jours retourné à Sarayacu. Après s'être arrêté quelques heures en cet endroit, le père Cimini continua sa route, et ne s'arrêta que le lendemain, à neuf heures du matin, sur une plage pour y recueillir des œufs de tortue. Enfin, après avoir navigué sans interruption depuis ce moment, il entra, le 15, à quatre heures du matin, dans l'Ucayale. Le même jour il arriva à l'endroit appelé Masisca, qui est habité par quatre familles de Conibos, auxquels il acheta une pirogue. Reparti de Masisca le 16, il arriva à Sarayacu le 21.

J'obtins du père Plaza quelques détails sur la région qui s'étend entre Quito et l'Amazone; et bien que cette contrée ne rentre pas dans le cadre que je me suis tracé ici, cependant, comme elle n'est que très imparfaitement connue, je crois devoir les résumer en peu de mots. Bien que le gouvernement de l'Équateur ait des prétentions sur le haut Amazone, cependant les Péruviens occupent les deux

rives de ce fleuve, et s'étendent au nord jusqu'à Andoas, où ils ont un gouverneur; mais Canelos seul est occupé par des missionnaires de Quito. Il y a huit à dix lieues de ce dernier établissement aux sources du rio Tigré, et les pirogues remontent jusqu'à ce point, tandis que les embarcations un peu considérables sont obligées de s'arrêter à Maota, à un mois et demi de remonte, et qui est situé dans le pays des Indiens Saparos, dont la langue est la même que celle des Iquitos de l'Amazone, et qui commercent avec les blancs.

Le Tigré n'offre pas d'obstacles à la navigation jusqu'à Maota; mais au-dessus il y a une petite chute, et plus loin on en rencontre quelques autres, qui sont en général sans danger. Dans le haut de la rivière le pays est sain, bien que le scorbut y règne quelquefois; mais le bas de son cours est infesté de fièvres.

La principale rivière qui se jette dans le Napo se nomme Courarari; de son embouchure à Canelos il y a quatorze lieues. Il n'y a pas d'endroit du nom d'Oas, ainsi que le porte la carte d'Arrowsmith; mais on donne le nom d'Uglan à un lieu d'embarquement qui n'a pas d'habitations. En dix-huit jours on descend de ce point à la jonction du Napo sans rencontrer de cascades.

Le rio Courarari sort de la Sierra de Castañas, ainsi que le rio Vigean. Entre ces deux sources il y a trois jours de voyage, et toutes deux se trouvent

à l'est de Canelos. A l'orient du Courarari coule le rio Arun, qui sort des mêmes montagnes, et vient se jeter dans le Napo un peu au-dessous du village de ce nom. Tout près de Canelos, et un peu au nord, le rio Bombonaza prend ses sources dans la même chaîne dont nous venons de parler, et coule vers le sud-ouest.

On dit que le rio Chambira est navigable, et un Indien l'a remonté pendant trois semaines sans rencontrer de cascades; le canal qui le joint au Tigré se nomme Jacarita. Le rio Macas n'est pas navigable à cause des cascades et des rapides.

Pour ce qui est du rio Pastasa, j'appris que de l'Amazone à l'embouchure du rio Bombonaza, on remontait en quinze ou vingt jours. Là se trouve le pueblo Andoas; de ce point à Canelos il faut au moins deux ou trois semaines pour remonter la Bombonaza : cette rivière présente des cascades. De Canelos, il existe un affreux chemin qui conduit en huit jours à travers bois au pueblo de Baños, puis en deux jours à Rio-Bamba. Cette dernière partie peut se faire à dos de mule. A la descente on emploie généralement de deux à trois jours pour aller de Canelos à Andoas; la rivière est en général peu profonde, et l'on est quelquefois obligé de traîner les canots sur le sable. D'Andoas à l'Amazone on met cinq à six jours; la rivière est large, ne présente pas d'obstacles, et est navigable toute l'année, bien que dans la saison sèche elle soit peu profonde.

Le rio Nanay est navigable jusqu'à l'ancienne mission de Santa-Barbara, qui est à trois ou quatre journées de remonte; ses bords sont très malsains. Le rio Napo se remonte en quarante jours jusqu'à Santa-Rosa; de ce point on va en un jour au village de Napotoa, où commencent les cascades qui sont au nombre de trois. De Santa-Rosa à Napo, il faut trois jours. Un chemin de terre appelé Buefa, qui va du village de Napo jusqu'à celui de Napotoa, a environ cinq lieues de long. De Napo on gagne la Vaqueria de Papaliacta en neuf jours par d'affreux chemins, et de ce point on se rend à Quito en deux jours, et à dos de mule. A la descente de la rivière Napo on va en un jour du village de ce nom à Santa-Rosa, et en huit ou dix autres on atteint l'Amazone. A droite, sont les Indiens Saparos dont nous avons déjà parlé; à gauche, les Mulatos et les Orejones; tous vont nus, mais sont doux et sociables. Le petit rio Santiago est navigable jusqu'aux haciendas de Cuença, mais ses bords sont peuplés de sauvages hostiles appelés Hivaros.

CHAPITRE LIII.

HISTOIRE DE LA PAMPA DEL SACRAMENTO.

Nous allons entrer dans quelques détails historiques sur la Pampa del Sacramento. Les belles vallées situées à l'est des Andes étaient entièrement inconnues aux Européens, et l'on y plaçait les empires chimériques de Enim et du grand Paytiti, lorsque, en 1560, Pedro de Ursoa et Lopez de Aguirre pénétrèrent dans les forêts qui s'étendent entre Chachapoyas et l'embouchure du rio Moyobamba dans le Huallaga. Ils se construisirent en cet endroit des pirogues dans le dessein de descendre jusqu'à l'Amazone; mais s'étant pris de querelle, le premier fut assassiné par Aguirre, qui expia plus tard son crime sur un gibet.

On ne retrouve plus aucune expédition de ce genre jusqu'en 1631, où le padre Felipe Lugando, principal de l'ordre des douze apôtres de Lima, entreprit d'explorer la vallée de Huanuco. En peu de temps, il parvint à former six villages d'Indiens convertis, et leur donna les noms de Tonua, Cuchero, Jauprat, Chuzco, Tulumayo et San-Felipe de Tinganeses. Ces diverses missions étaient formées par les Indiens de ce dernier nom, par les Carapachos, les Panataguas, les Chuzcos, et les Tulumayos. Toutes

ces tribus vivaient sur les bords des rivières Huanuco, Tulumayo et Monzon. Bientôt plusieurs expéditions furent dirigées sur des points différents.

Le père Jeronimo Ximenez, de l'ordre de Saint-François, pénétra, en 1636, dans la Pampa, par la vallée de Tarma; il atteignit le Cerro de la Sal, où il construisit une chapelle sous l'invocation de San-Francisco de las Salinas. Il s'avança ensuite jusqu'au Quimiri, où il fonda la mission de San-Buenaventura; de là il descendit le rio Perene, en compagnie du père Cristoval de Larios, mort en 1637; tous deux furent massacrés par les Antis. Bientôt les pères Jose de Santa-Maria et Cristoval Mesa vinrent les remplacer, et parvinrent même à convertir cette nation et celle des Omajes. En 1640, ces deux missionnaires avaient fondé sept villages; et un an plus tard le padre Matias de Yllescas, et deux frères laïques explorèrent le Perene et l'Ucayale; mais ils furent assassinés tous les trois par les Sepibos. Quelques aventuriers espagnols, excités par le bruit qui s'était répandu que l'on trouvait beaucoup d'or au Cerro de la Sal, cherchèrent à s'y établir, sous la protection de deux religieux franciscains; les Antis les reçurent avec de grandes démonstrations d'amitié, mais les égorgèrent bientôt à l'improviste.

A la même époque (1641), les missionnaires Gaspardo Vera, et Juan Cabazas, augmentèrent les établissements fondés dans la vallée de Huanuco par le père Luyando, de deux nouvelles missions qu'ils ap-

pelèrent, l'une Trinidad de los Tipquis, et l'autre Magdalena de las Quidquidcanas. Trois ans plus tard (1644), les pères Ignace de Irraga, Jeronimo Ximenez, dont nous avons déjà parlé, et Francisco Suarez, partirent de Tulumayo, firent, à travers le désert, un voyage de quatre-vingts lieues, et se mirent en rapport avec la nation des Payansos, qui, suivant eux, comptait vingt mille âmes, et parmi laquelle se formèrent bientôt quatre établissements qui furent appelés Trinidad, Concepcion, San-Luiz et San-Francisco.

En 1651, le père Alonzo Caballero pénétra jusqu'aux bords de l'Ucayale, résida quelque temps au milieu des Callisecas et des Setebos, et parvint à établir chez ces derniers une mission où il laissa deux prêtres et trois frères laïques qui furent peu de temps après massacrés dans une attaque des Sepibos.

En 1661, le père Lorenzo Tineo retourna chez les Setebos, et parvint à en convertir deux mille qu'il réunit dans deux villages; mais ses néophytes ne tardèrent pas à être attaqués par les Callisecas, qui étaient une tribu de Sepibos, et fort peu d'entre eux purent s'échapper à la suite des missionnaires qui se retirèrent à Tulumayo. Ne voulant pas abandonner la conversion des Panataguas, le père Caballero pénétra de nouveau parmi les Indiens, en 1663, et quatre ans plus tard une mission considérable florissait dans cette région; mais les Callisecas, réunis à plusieurs autres peuples, attaquè-

rent les chrétiens, tuèrent sept religieux, et détruisirent la mission. Le père Jeronimo de los Rios, ayant voulu essayer de relever ces établissements trente-sept ans plus tard (1704), fut tué et dévoré par des Indiens que l'on croit être les Cachibos.

En 1671, le père Alonzo Robelez, accompagné de plusieurs autres religieux, parvint jusqu'au Cerro de la Sal, dont les établissements étaient abandonnés depuis bien des années déjà (1641), et parvint à former une mission assez considérable parmi les Indiens Omajes et Pacajes; mais, en 1674, l'administration en ayant été confiée à des officiers militaires, à l'exclusion des religieux, les néophytes se réfugièrent dans les bois, et retombèrent dans un état complet de barbarie.

Un berger qui, parti de Laxamarquilla en 1630, était parvenu à franchir les Andes de ce côté, ayant rencontré quelques familles indiennes, les engagea à visiter les établissements espagnols, ce qu'elles firent peu de temps après. Le vice-roi du Pérou, l'ayant appris, chargea les frères mineurs de l'ordre des douze Apôtres d'établir des missions dans cette partie de la Pampa; en conséquence, le P. Juan Campas y pénétra, en 1676, accompagné de deux frères lais, et bientôt il réunit les Chalones et les Hibitos, qui étaient les peuplades principales de ces régions, dans deux villages, dont le premier fut appelé S.-Buenaventura de Apisoncho, et le second Jesus de Ochanache. Les missionnaires ayant succombé aux atteintes

du climat, la mésintelligence naquit bientôt entre les deux nations; les Chalones s'établirent dans les bourgades de Pampa Hermosa et de S.-Buenaventura del Valle, sur la rivière de Huallaga, et les Hibitos dans celle de Jesus de Pajaten et de Jesus de Mont Sion. Tous ces établissements étaient sous la direction d'un religieux qui résidait à Caxamarquilla, où l'on construisit un hôpital pour les missionnaires.

En 1673, le P. Biedma partit de Andamarca, accompagné d'un autre religieux et de deux frères lais; il pénétra dans le pays de Campos, et fonda un établissement du nom de Santa-Cruz de Sonomoro, où plusieurs tribus de la nation Antis vinrent le visiter.

L'année suivante (1674), le P. Francisco Isquierdo, ayant appris les heureux résultats obtenus par le P. Biedma, partit de Quimiri avec trois autres religieux pour le seconder; il fut convenu que le P. Isquierdo fonderait une nouvelle mission entre Santa-Cruz et Quimiri, dans le district de Pichana; les communications de Santa-Cruz de Sonomoro étant beaucoup plus faciles par Quimiri que par Andamarca. Mais à peine l'église et la maison des religieux étaient-elles construites, qu'un Indien, du nom de Mangore, y pénétra, suivi d'une troupe de sauvages, et massacra le P. Isquierdo, ainsi qu'un frère lai et un jeune néophyte indien. Remontant alors le Perene vers Quimiri, ces sauvages rencontrèrent les PP. Francisco Carrion et Antonio Zepeda, qui venaient se joindre au P. Isquierdo, et ils les égorgèrent aussi.

Ils se présentèrent ensuite à Quimiri, mais attaqués par les habitants de cet endroit, ils furent bientôt détruits. On dit que ce fut la sœur même de Mongore qui tua ce chef d'un coup de pierre à la tête. Ces événements firent abandonner pendant quelque temps la mission de Santa-Crux; mais en 1681 le P. Biedma y retourna avec quelques religieux, et en peu de temps Santa-Cruz de Sonomoro fut aussi florissante qu'avant ses désastres; on établit même une autre mission sous le nom de S.-Buenaventura de Savini. En 1684, le P. Biedma ouvrit un chemin depuis Sonomoro jusqu'au confluent de l'Ene et du Perene; deux ans après (1686), il s'embarqua sur cette dernière rivière, et descendit jusqu'aux environs du confluent de la Pachitea et de l'Ucayale. Il fonda deux villages chez les Conibos, dont l'un, sur les bords de la Camarinigua, reçut le nom de San-Jose, et fut confié aux soins du P. Antonio Vital, qui y demeura jusqu'à ce qu'il apprit la mort du père Biedma, tué en 1687 par les Piros, lorsqu'il essayait de faire, sur le Perene, un second voyage jusqu'aux villages de Conibos, qu'il avait fondé l'année précédente. A la nouvelle de cette mort, les missionnaires abandonnèrent tous leurs établissements dans cette région. Le P. Vital descendit l'Ucayale, remonta le Maragnon, le Huallaga et le Moyobamba, puis se rendit par terre à Caxamarca.

En 1677, ce même P. Biedma, dont nous venons de parler, en cherchant, pour aller à Sonomoro, une

route plus facile que celle d'Andamarca, s'était avancé jusqu'aux Andes de Tambo, village à sept lieues de Huanta ; là il s'était embarqué sur le rió de Pampas ou de Cocharcas, et, après une navigation de six jours, avait repris sa marche par terre, et enfin, après avoir traversé les montagnes de Huanta et de Viscatan, s'était dirigé vers Chiqui et Chonchagara, mais sans pouvoir trouver le passage qu'il cherchait.

En 1685, quelques Franciscains avaient descendu la Pachitea et formé, parmi les Conibos, la mission de S.-Miguel. Le christianisme se répandait avec rapidité dans la Pampa ; mais bientôt plusieurs missionnaires furent massacrés par les Cachibos; d'autres périrent par l'effet du climat, et les espérances que donnaient ces missions furent presque anéanties.

Vers 1694, les PP. Juan Valera, Francisco Huerta, et Juan Zavala, tentèrent de pénétrer dans les établissements abandonnés des anciennes missions du Cerro de la Sal; mais le premier fut assassiné à Huancabamba, et les deux autres sur les bords du Quimiri.

La plupart des missions de la Pampa del Sacramento étaient donc abandonnées au commencement du dernier siècle; ce fut alors que le P. Francisco San-Jose, fondateur du collége d'Ocopa, dont nous parlerons souvent dans la suite de ce précis, essaya de relever ces établissements. En 1709, il reprit le

chemin du désert, et en 1712 il avait formé la mission de Pozuzu parmi les Indiens Omajes. Un an plus tard, aidé de plusieurs religieux, dont l'un, le père Jean de la Marca, était Français de naissance, il entreprit de relever les missions de Sonomoro et celles du Cerro de la Sal. Grâce à son zèle et à celui de ses courageux auxiliaires, on comptait, en 1730, dix nouveaux villages d'Indiens dans cette région : Quimiri, Nixandaris, Cerro de la Sal, Eneno, Pichana, San-Tadeo de los Antes, Sonomoro, Chavini, Jesus-Maria et Catalipango. Ce dernier village fut détruit en 1737 par un chef nommé Torote, qui s'avança ensuite jusqu'à Sonomoro, où il tua trois missionnaires.

Les autorités espagnoles prirent aussitôt des mesures pour étouffer ce soulèvement, dont les auteurs furent sévèrement punis. Le village de Catalipango fut rétabli, et l'on en fonda même deux autres, sous les noms de haut et bas Parna; ils étaient habités par des Chichirenes.

En 1730, on découvrit la région appelée Gran Pajonal, à cause des hautes herbes qui la recouvrent. En 1732, le P. Simon Zara pénétra dans le sud de la Pampa, et lui donna le nom qu'elle porte aujourd'hui, parce qu'il y entra le jour de la Fête-Dieu. En 1733, le P Jean de la Marca partit de San-Tadeo de los Antes, et fonda, dans le grand Pajonal, deux établissements, qu'il appela Tampianiqui et Aporoquiaqui.

En 1738, le P. Jose Cavanes s'avança dans l'intérieur du pays, en se dirigeant d'Ocopa vers Huancayo, Acopalca, Cochangara, Laloma, Surcoubamba, Tintaybamba, Palmabamba, Churubamba et Sanabamba; mais les difficultés du chemin l'obligèrent à revenir sur ses pas. En 1739, on évaluait le nombre des néophytes à vingt mille, répartis entre dix villages principaux. En quelques années, le courage des missionnaires avait donc ramené les réductions à un état florissant; mais ces établissements furent presque complétement détruits en 1742, ou dans les années qui suivirent immédiatement.

Un Indien, d'un caractère entreprenant, et qui se disait descendant des Incas, ameuta les tribus infidèles contre les chrétiens, auxquels il avait voué une haine mortelle. Il prit alors le nom d'Inca Atahualpa; jusque-là il n'avait porté que celui de Juan Santos. Ceux des missionnaires qui voulurent rester à leurs postes furent massacrés de la manière la plus cruelle, comme les PP. Dominique Garcia et Jose Cavanes: on les attachait aux figures des saints, et on leur liait les vases sacrés au cou, puis on les jetait dans les rivières; d'autres purent sauver leur vie, mais n'échappèrent pas aux mauvais traitements. Une partie des Indiens convertis suivit les religieux dans leur retraite. Santos Atahualpa détruisit successivement, en 1744, la mission de Monobamba, puis, en 1751, celles du Cerro de la Sal et de Sonomoro, et démolit les forts construits pour servir d'asile aux

missionnaires. On n'a jamais su ce que ce chef indien était devenu, mais il paraît avoir gouverné pendant quelque temps une confédération de plusieurs tribus.

En 1747, le P. Manuel Albaran avait voulu essayer de se frayer un passage à travers la Pampa, en se dirigeant par les terres marécageuses d'Acon, vers les bords de l'Apurimac; mais en descendant cette rivière, il fut tué à coups de flèches par des Indiens appartenant aux tribus des Antis, des Simirinaches, et des Piros.

En 1754, les religieux de l'ordre des douze Apôtres, découragés par les revers qui fondaient de tous côtés sur leurs établissements, les cédèrent aux missionnaires du collége d'Ocopa, et ce furent ces derniers qui découvrirent l'Ucayale proprement dit.

En 1757, les pères Santa-Rosa, Fresneda et Cavelio, firent une grande expédition à la tête de trois cents Indiens convertis. Ayant été attaqués par les sauvages, le dernier de ces religieux fut tué ; mais on fit quelques prisonniers qui, ayant été instruits dans la religion chrétienne, servirent de guides dans une nouvelle expédition, laquelle n'eut aucun résultat, à cause de la désertion des vingt-huit soldats européens qui en faisaient partie.

En 1760, les pères Miguel Salsedo et Francisco de San-Jose partirent de S.-Buenaventura avec une centaine d'Indiens et une jeune fille nommée Anna

Rosa, qui s'était trouvée au nombre des prisonniers dont nous avons parlé plus haut. Ils atteignirent, le 8 juillet, les bords de la rivière Manoa, où ils rencontrèrent deux pirogues remplies d'Indiens. Anna Rosa servit d'interprète, et de bons rapports s'étant établis, les Indiens conduisirent les missionnaires dans leur village, qui portait le nom de Suaray; ils étaient de la tribu des Setebos, et dirent qu'ils avaient précédemment habité les bords de la Pachitea, où ils avaient été visités, vers 1670, par un missionnaire qui, plus tard, avait été tué par une tribu de Callisecas, qui les avaient eux-mêmes chassés de leur pays. Le P. Fresneda s'établit sur le rio Pirqui, dans un endroit qu'il nomma Santo-Domingos, et y convertit un assez grand nombre de Setebos, de Sepibos et de Conibos; ces derniers venaient de la rive orientale de l'Ucayale, que les missionnaires nommaient grand Paro.

En 1767, un soulèvement des Indiens amena la mort de quinze missionnaires; et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que le père Manuel Gil, qui cette même année avait descendu la Pachitea pour inspecter les missions, put échapper à la mort.

En 1779, le collége d'Ocopa fit tracer à ses frais un chemin pour les bêtes de somme de Palia à Chanchamayo. Le gouvernement fit construire sur ce dernier point un petit fort où l'on devait entretenir une garnison pour protéger les Indiens convertis; mais la difficulté, et surtout le danger des communica-

tions, firent abandonner cet établissement, et en 1784 le fort fut démoli.

En 1781, les religieux du collége d'Ocopa ayant appris que les Antis étaient descendus, en 1778 et 1779, des montagnes par les marais de Vistacan et de Sanabamba, firent partir les pères Valentin Arrieta et Joachim Soler pour aller par la même voie trouver ces Indiens. Ces religieux élevèrent une chapelle près des bords de la rivière de Jauja, à laquelle les Indiens donnent le nom de Mantaro; mais bientôt l'insalubrité du climat les força d'abandonner leur établissement. Les pères Bernardo Ximenez, Berajano et Tadeo Giles, qui voulurent, cinq ans plus tard (1786), se fixer au même endroit, ne purent pas résister davantage.

En 1784, les missionnaires parvinrent jusqu'aux plaines de San-Agustin, et fondèrent, à une demi-lieue de l'Apurimac, une chapelle sous le nom de l'Asuncion de Simariba, qui fut visitée trois ans plus tard par le père Sobreviela, qui établit de l'autre côté de la rivière un autre village du nom de San-Antonio de Intate. Cette année-là (1787), le gouvernement fit ouvrir un chemin du côté de la vallée de Vitoc, et en moins d'un an cette route fut livrée à la circulation. On construisit un fort dans la vallée, et l'on y mit une forte garnison pour protéger la mission, où deux religieux s'installèrent aussitôt; et, en 1789, le père Sobreviela fit ouvrir un autre chemin de Monobamba à la même vallée, pour la plus grande sécu-

rité du nouvel établissement. En même temps, il reconstruisit le village de Monobamba qui, ainsi que nous l'avons vu, avait été détruit en 1744, par Santos Atahualpa. Il fit aussi réparer le chemin qui conduit de Jauri, village situé à une lieue de Jauja à Tambillo, sur une longueur de sept lieues. Il fit ouvrir un nouveau chemin de six lieues de long pour arriver à Monobamba. Enfin, sur ce dernier point, on construisit une église, un couvent pour les missionnaires, des casernes et une maison de secours.

Dans la même année 1789, le père Mathieu Mendez établit sur l'Apurimac une nouvelle mission appelée San-Luiz de Maniroato; et, l'année d'après, on en fonda encore une autre du nom de San-Buenaventura de Quimperie sur la même rivière, mais à quatre lieues plus bas que celle de Simariba, et l'on ouvrit une route entre ce dernier point et Huanta, qui en est éloigné de vingt-huit lieues.

Le 12 février 1790, le collége d'Ocopa présenta au vice-roi don Théodore de Croix un rapport sur l'état de ses établissements, dont voici le résumé. « En 1787, il existait dans les plaines de l'est neuf villages; quatre dans le district de Caxamarquilla, savoir: Pajaten, Valle, Sion et Pampa Hermosa; quatre dans celui de Huanuco, savoir: Pueblo-Nuevo, Chaglla, Muna et Pozuzu, et une chapelle du nom de Simariba dans les plaines de Huanta. De l'année 1787 à l'année 1790, on fonda neuf autres établissements: deux d'Indiens nouvellement convertis, sur le

territoire de Huamanga, sous les noms de San-Antonio de Intate et de San-Luiz de Maniroato ; un, composé d'Indiens soumis des frontières, sous celui de Jauja, appelé San-Francisco de Monobamba ; deux autres, formés aussi d'Indiens soumis, dans les dépendances de Tarma, sous les noms de San-Teodoro de Colla et Santa-Anna de Pucara ; deux villages peuplés de néophytes fugitifs et apostats : le premier sous le nom de San-Francisco de Monzon, dans les plaines de Huanuco ; et le second, appelé El Infante de Jucusbamba, dans celle de Truxillo ; enfin, deux derniers établissements situés dans les dépendances de Lamas, et portant les noms de Tarapoto et de Cumbasa. La population totale de ces dix-huit villages était de trois mille quatre cent quatre-vingt-quatorze Indiens, qui, ajoutés aux vingt-six mille six cent quatre-vingt-cinq qui se trouvaient répartis entre les quatre-vingt-deux missions des îles et de la province de terre ferme de Chiloé, formaient un total de trente mille deux cent soixante-dix-neuf Indiens, composant cent établissements tous dirigés par des missionnaires dépendants du collége d'Ocopa, sous la direction des mêmes religieux. Plusieurs voies de communications avaient été ouvertes ou réparées dans les missions du Pérou. Un chemin de sept lieues de long avait été tracé depuis Yantayanta jusqu'à Simariba, sur la frontière de Huanta ; sur celle de Jauja on rendit propre au passage des mules onze lieues d'une autre route. Dans le territoire de Tarma, on ouvrit

deux chemins dans la direction de El Tambo de Marianioc à la vallée de Vitoc; enfin, on fit une route de dix-huit lieues depuis la frontière de Huanuco jusqu'au village de convertis appelé Playa-Grande.

Le P. Sobreviela, dont le nom se rattache d'une manière si brillante à l'histoire des travaux évangéliques entrepris dans cette région, partit d'Ocopa le 1er juillet 1790, dans le dessein de reconnaître la navigation du Huallaga; il était accompagné de cent quatorze Indiens, et il ouvrit un chemin entre Huanuco et Playa-Grande, situé sur la rivière du Porta. Trois ans auparavant, il avait tracé une route du Pozuzu au Mayro, et construit un pont sur la rivière qui porte le premier de ces noms. Le 2 août, il s'embarqua avec le père Jose Lopez sur la Paata, puis descendit le Monzon, et atteignit, à la nuit, le Huallaga, dont l'expédition suivit le cours; elle visita Pampa Hermosa et El Valle. Cette dernière mission contenait alors trois cent soixante-douze âmes. Les missionnaires s'engagèrent ensuite dans les écueils de Sabulayacu. Le 14, ils atteignirent la montagne de Pilloana, où l'on trouve des sources qui donnent un sel de bonne qualité; puis ils se rendirent à Tarapota et à Cumbasa, où l'expédition fut rejointe par le père Gerval.

Le 21, nos missionnaires atteignirent Yurimaguas, qui appartient à la province de Maynas, et deux jours après la Laguna, qui en est le chef-lieu. Il fut convenu que le père Sobreviela retournerait à Ocopa,

tandis que le père Girval chercherait à remonter l'Ucayale, qui n'était guère connu encore que par le voyage du père Ricter, de la compagnie de Jésus. Cet ordre célèbre avait porté à un haut degré de prospérité les missions de Maynas, qui, à l'époque de leur expulsion, se composaient de vingt-deux villages indiens, situés sur les bords du Huallaga, de la Pastaza, du haut Amazone, etc., et comptaient huit mille huit cent quatre-vingt-quinze néophytes. Au départ de ces religieux, le gouvernement spirituel de ces missions fut confié successivement à divers ordres religieux, puis au clergé séculier. Jusqu'à la chute de la domination espagnole, elles étaient dirigées, pour le spirituel, par un supérieur et dix-neuf recteurs, et pour le temporel, par un gouvernement militaire, qui résidait à Omaguas. Sous cet officier étaient placés plusieurs lieutenants, qui commandaient dans divers établissements, et donnaient leurs ordres à des caciques, qui recevaient le titre d'alcade.

Le père Girval s'embarqua sur le lac de Grand Cocama, le 30 août, et le 6 septembre il atteignit, en suivant l'Amazone, le village d'Omaguas, où il compléta son équipage. Le 18, ils atteignirent la bouche de l'Ucayale. Cette rivière avait acquis une si triste célébrité dans les annales des missions, qu'il croyait marcher à une mort certaine. « Le cœur navré de ce triste souvenir, dit l'historien de cette expédition (*El Mercurio Peruano*), et songeant au peu d'avan-

tages qui était résulté de l'effusion de tant de sang, il pria le ciel, non de le soustraire aux fatigues, aux souffrances, ou à la mort dont il se croyait menacé, mais de pénétrer son âme de ce feu divin, qui était seul capable d'échauffer en son sein la charité nécessaire pour instruire, soumettre et convertir les infidèles enveloppés dans les ténèbres du paganisme. »

Ce ne fut que le 26 qu'il rencontra des sauvages appartenant à la tribu des Conibos, qui le reçurent avec hospitalité ; et le 30 il atteignit l'établissement de Sarayacu, où étaient réunis un assez grand nombre de Panis apostats, qui s'étaient fortifiés au moyen de palissades, contre les attaques des nations voisines. Le village était établi sur les bords d'un lac, et ce n'est que depuis qu'il a été transporté au point qu'il occupe aujourd'hui. Sur la rivière de ce nom, qu'il explora ensuite, le père Girval fut reçu avec de grandes marques de joie par une femme qui gouvernait une tribu, et qui n'était autre que cette Anna Rosa dont nous avons déjà parlé. Après être resté quelque temps au milieu de ces bons Indiens, le père Girval en emmena un assez grand nombre, et remonta la rivière de Cuchiabatay ou de Manoa, qu'il quitta bientôt pour essayer de gagner par terre le Huallaga ; mais il se perdit dans la forêt, rencontra des Indiens qui avaient encore au cou des colliers faits avec les vases sacrés de missions détruites, et ce ne fut qu'après de cruelles souffrances qu'il put regagner son point de départ. Après avoir pris quel-

ques jours de repos à Sarayacu, il descendit l'Ucayale, et atteignit, le 28 novembre, le village de Régis. Il se rendit de là à Lima pour rendre compte des résultats de son voyage. L'année suivante (1791), ayant été renvoyé pour établir une mission à Sarayacu, il fut accompagné cette fois de plusieurs religieux et de vingt habitants de Tarapoto, et on le pourvut de tout ce qui était nécessaire, le roi d'Espagne s'étant personnellement intéressé au succès de l'entreprise.

Le missionnaire quitta Lima le 13 juillet, et se dirigea sur Huanuco, d'où il partit le 10 août pour descendre le Huallaga, et ensuite l'Amazone jusqu'à Omaguas ; quelques difficultés s'étant élevées en cet endroit relativement à la remonte de l'Ucayale, il alla jusqu'à la frontière portugaise chercher le gouverneur, qui s'y trouvait alors ; enfin, le 4 novembre, il entra dans l'Ucayale.

Le 16, les missionnaires rencontrèrent plusieurs canots de Conibos qui poussèrent de grands cris de joie aussitôt qu'ils les aperçurent, et leur dirent qu'ils allaient au-devant d'eux. Trois jours après, le bruit des trompes leur annonça une autre flottille de la même nation.

Le 21, ils rencontrèrent beaucoup de pirogues de Panos ; et la petite flotte se composait déjà de plus de cinquante embarcations.

Le 25, une douzaine de pirogues vinrent au-devant d'eux, chargées de vivres, et le même soir ils

entrèrent dans la rivière de Sarayacu. Anna Rosa gouvernait toujours le pays ; et, grâce à ses soins, une église avait été construite, et l'on avait commencé l'érection d'un couvent dont les travaux avaient été retardés par les ravages de la dyssenterie. On fit des défrichements, et bientôt Sarayacu compta huit cents habitants, et un certain nombre de Piros et de Remos vinrent s'établir sur la rive opposée de l'Ucayale, mais n'adoptèrent pas le christianisme.

En 1792, le père Juan Duenas retourna à Lima en remontant une rivière qu'il appela Santa-Catalina, d'où il passa par terre en deux jours à celle de Yanayacu, qui se jette dans le Chipurana, l'un des affluents du Huallaga.

Bientôt les Panos et les Conibos se trouvant en désaccord, les missionnaires fondèrent pour ces derniers le village de San-Antonio de Chanchaguya.

En 1794, on fit une tentative pour convertir les Piros, mais elle resta sans effet à cause de la dyssenterie qui les dispersa dans les bois.

En 1799, on finit par en réunir un certain nombre de familles dans une mission que l'on appela Nuestra-Señora del Pilar de Bepuano. Dix ans plus tard, on fonda la mission de San-Luiz de Charamana, et en 1811 celle de San-Buenaventura-de-Cuntamana parmi les Conibos.

En 1805, quelques missionnaires avaient cherché à explorer les parties supérieures de l'Ucayale. Le

père Cristoval Rocamora, du collége de Moquegua, partit de Cocabambilla, en profitant du départ d'une bande d'Indiens Chuntaquiros qui avaient remonté la rivière, et forma, parmi ces Indiens, une mission qu'il appela Ciapa; et, en 1806, les pères Juan Monserat et Ramon Bousquet (ce dernier est le même qui nous accompagna) descendirent l'Ucayale, et se rendirent à Moyobamba. A partir de cette époque, l'histoire des missions se confond avec celle du père Plaza que nous avons déjà racontée. La dernière tentative armée qui fut faite dans la Pampa eut lieu, il y a peu d'années, sous les ordres du général don Francisco de Paula de Oters, qui y entra par la vallée de Tarma. Une nuit il tomba dans une embuscade que lui avaient tendue les Indiens; quelques uns de ses gens reçurent des coups de flèches, et les autres s'enfuirent.

L'évêque de Maynas, don Jose Arriaga, parcourut en 1841 son immense diocèse. Parti de Moyobamba, il visita Sarayacu par la voie de Santa-Catalina. Ce prélat chercha à établir un collége de missionnaires sur l'ancien emplacement de Manoa; mais diverses circonstances empêchèrent la réalisation de ce projet, et il fut décidé que l'ensemble des missions serait dirigé par le père Plaza, qui prit le titre de préfet et de vicaire général des missions de l'Ucayale. L'évêque descendit ensuite l'Amazone jusqu'à la frontière portugaise, puis regagna sa résidence.

Pour terminer cette notice sur la Pampa del Sa-



cramento, je rappellerai seulement qu'à diverses époques des officiers et des soldats compromis dans les revirements politiques si fréquents au Pérou cherchèrent à échapper aux proscriptions en descendant l'Urubamba et l'Apurimac; mais tous furent massacrés par les sauvages. M. Palacios seul échappa à la mort. Ayant rempli à Cuzco des fonctions administratives qui l'exposaient à l'esprit de vengeance dans un moment de réaction, il se réfugia dans la vallée de Santa-Anna. Bientôt, sachant qu'il était poursuivi par des soldats qui avaient ordre de le fusiller, il se réfugia dans le désert avec son fils âgé d'une dizaine d'années. Il serait difficile de décrire toutes ses souffrances sur l'Urubamba; je dirai seulement que parvenu sur l'Ucayale, il fut un jour abandonné sur une plage déserte, et qu'il se préparait à la mort en pressant son fils entre ses bras, lorsqu'il aperçut un grand nombre de pirogues venant à lui. Ses angoisses étaient extrêmes, car il supposait qu'elles contenaient des sauvages hostiles; cependant sa position était telle qu'il courut au-devant de ceux qui en descendirent; et quelle ne fut pas sa joie lorsqu'il se sentit pressé dans les bras du père Plaza, qui remontait la rivière avec un grand nombre d'Indiens. M. Palacios descendit ensuite l'Amazone, et arriva à Rio-Janeiro dans un affreux état de santé, pendant le séjour que nous fîmes dans cette capitale en 1843.

Quelques uns des missionnaires ayant déterminé plusieurs des positions géographiques de la Pampa

del Sacramento, nous indiquerons celles de leurs observations qui nous sont parvenues sans toutefois en garantir l'exactitude.

	LATITUDE	LONGITUDE DE L'ÎLE DE FER
Sarayacu	6° 35′ S.	302° 15′
Santo-Antonio de Chanchabuya.	6 5	302 24
Nuestra-Señora del Pilar de Bepuano. . . .	6 55	302 18
San-Luiz de Charamana	8 15	302 2
San-Buenaventura de Cuntamana	7 13	302 37
Charuya (Sensis).	6 36	302 53
Santa-Rosa.	10 30	302 40
San-Buenaventura de Chavini	11 40	302 24
Jonction de l'Ucayale et de l'Amazone . . .	4 14	305 25
— de l'Urubamba et du Tambo . . .	10 31	304 36
— de l'Apurimac et du Chanchamayo .	15 7	303 30
— de l'Apurimac et du Mantaro . . .	12	303 4
— du Pangoa et du Chanchamayo . .	10 45	303 25
— du Maramerie et du Pangoa. . . .	11 19	302
— du Mayro et du Pozuzu	9 57	

Nous donnerons actuellement le tableau suivant qui a été communiqué au gouvernement central du Pérou en 1824 par le gouverneur de Moyobamba.



État des paroisses et villages de la province de Maynas, distances d'un établissement à l'autre, nombre des habitants, des curés et des missionnaires. 1824.

DISTRICTS.	ÉTABLISSEMENTS.	DISTANCES.			RIVIÈRES SUR LESQUELLES ON NAVIGUE	NOMBRE D'HABITANTS.	PRÊTRES.	
		PAR TERRE	PAR EAU.				CURÉS.	MISSIONNAIRES.
			REMONTE	DESCENTE.				
		Lieues.	Jours.	Jours.				
Lamas et Tarapoto.	Moyobamba	»	»	»	»	4,858	1	»
	De Moyobamba à Tavatoros.	30	»	»	»	269	»	»
	A San-Miguel	3	»	»	»	102	»	»
	A Lamas	7	»	»	»	1,172	1	»
	A Tarapoto	6	»	»	»	1,926	1	»
	A Chasuta.	14	»	»	»	267	»	»
	De Moyobamba à Balsapuerto.	30	»	»	»	321	»	»
	A Muniches	»	6	2	Paranapura	272	»	»
	A Yurimaguas	»	3	1	Idem	311	»	1
	A Santa-Cruz	»	3	1	Huallaga.	348	»	»
	A la Laguna.	»	3	1	Idem.	1,245	»	»
	De la Laguna à Jeveros	»	6	5	Huallaga et Aypena	1,537	»	1
	De la Laguna à Chamicuros.	8	»	»	»	278	»	»
	De Balsapuerto à Chazavitos	18	»	»	»	1,112	»	1
	A Cahuapanas	6	»	»	»	854	»	»
	A Barranca	»	6	2	Calmapana	254	»	»
	A Borja.	»	8	3	Maragnon	178	»	»
	A Santiago.	»	3	1	Idem.	267	»	»
	De Barranca à Santander	»	4	1	Maragnon et Bombonasa.	85	»	»

Missions du haut et bas Maynas.	A Pinchos.	»	6	2	Bombonasa.	349	»	»
	A Andeas.	»	3	1	Idem.	824	»	1
	A Canelos.	»	16	6	Pastasa	216	»	»
	De la Laguna à Urarinas.	»	4	1	Huellaga et Maragnon	87	»	»
	A San-Rexis	»	8	2	Maragnon.	75	»	1
	A Omaguas	»	3	1	Idem	126	»	»
	A Iquitos.	»	3	1	Idem	79	»	»
	A Oran.	»	3	1	Idem	19	»	»
	A Pevas.	»	3	1	Idem	81	»	»
	A Cochiquinos	»	3	1	Idem	49	»	»
	A Loretó	»	6	2	Idem	42	»	»
	De Oran à Capucuy	»	40	15	Napo	14	»	»
	A Aguarico	»	10	4	Napo et Aguarico.	223	»	»
	A Sucumbios.	»	3	1	Aguarico.	147	»	»
	De Pevas à Yaguas.	30	»	»	»	239	»	»
	A Putumayo.	»	15	12	Putumayo	65	»	»
	De Moyobamba à Saposoa	48	»	»	»	670	1	»
	A Piscoyacu	»	3	1	Huallaga.	250	»	»
	A Juanjui.	»	3	1	Idem	220	»	»
	A Lupuno	»	3	1	Idem	99	»	»
Conversions sur le rio Huallaga	A Parhiza.	»	4	1	Idem	179	»	»
	A Valle	»	12	5	Idem	338	»	»
	A Sion.	»	8	2	Idem	168	»	»
	A Tocache	»	10	3	Idem	223	»	»
	A Uchisa	»	7	2	Idem	64	»	»
	A Pueblo-Nuevo	»	15	6	Idem	215	»	»
	A Chicoplaya	»	4	1	Idem	111	»	»
	A Playa Grande.	»	12	4	Idem	89	»	»
	A Chaglia.	»	14	4	Idem	123	»	»

CHAPITRE LIV.

PÊCHE AUX ENVIRONS DE SARAYACU. DESCENTE DE L'UCAYALE JUSQU'A L'AMAZONE. NAUTA.

La dernière partie de notre séjour aux missions de l'Ucayale fut consacrée à une excursion qui nous présenta le plus vif intérêt. J'avais communiqué au père Plaza mon désir de former pour le Jardin des plantes de Paris une collection des poissons qui habitent les rivières des environs de Sarayacu. Le bon religieux, bien que s'étonnant beaucoup d'un désir qui lui paraissait des plus singuliers, s'empressa d'ordonner une grande pêche dans un lac voisin, qui, n'ayant jamais été exploité, devait offrir une abondante récolte. Plusieurs jours furent employés aux préparatifs de l'expédition, et l'on recueillit une assez grande quantité de tortues destinées à la nourriture des pêcheurs. Ces animaux se gardent à Sarayacu, et dans tous les villages indiens de la rivière, dans des espèces de parcs en forme de cages, dans lesquels on les accumule en grand nombre. D'après les Indiens, la grande émyde vit cent ans, et ce n'est qu'à vingt-cinq qu'elle atteint sa croissance entière.

Le 9 octobre, eut lieu le départ. Nous nous étions embarqués, le père Plaza, M. Deville et moi, dans une grande pirogue ; mais la sécheresse qui régnait alors ne nous permit de descendre le rio Sarayacu

qu'avec beaucoup de peine. Parvenus à son embouchure, nous trouvâmes la plage couverte d'Indiens qui se préparaient avec leurs familles à faire partie de l'expédition. Nous entrâmes alors dans une énorme pirogue conduite par une douzaine de rameurs indiens; nous descendîmes l'Ucayale pendant quatre lieues, puis nous nous arrêtâmes à une maison de Conibos, dont les habitants nous attendaient pour nous accompagner. Après avoir fait encore deux lieues, nous atteignîmes l'endroit désigné, et que l'on appelle Crux-Playa. La rivière fait en cet endroit un si énorme détour, que, de ce point à Sarayacu, il n'y a qu'une demi-lieue par terre, et pendant la nuit nous entendîmes les fusées que l'on tirait à Belem à l'occasion d'une fête qui s'y célébrait. Nous dormîmes sur la plage. Un grand nombre d'Indiens étant venus nous rejoindre, notre petit camp présentait un singulier aspect à cause de la grande quantité de moustiquaires carrés sous lesquels chaque homme se retire comme sous une tente. Le lendemain matin nous nous établîmes dans deux maisons de Conibos situées à peu de distance sur le haut d'une berge très élevée. Le missionnaire envoya des gens en avant chargés de construire des huttes temporaires sur les bords du lac. Le soleil était tellement ardent, qu'on ne put obtenir aucun travail des Indiens pendant le jour; et ce ne fut que le soir qu'ils se mirent à l'œuvre. Alors ils portèrent jusqu'au lac le barbasco, racine vénéneuse avec la-

quelle on devait empoisonner les eaux, et qui formait dix-huit paquets de deux arrobes chacun; d'autres étaient occupés à un travail bien plus pénible, et qui consistait à traîner les pirogues sur la plage, et à les porter ensuite environ à une demi-lieue à travers bois. Le costume des Indiens chrétiens différait essentiellement de celui des infidèles avec lesquels ils étaient mêlés : les premiers portaient de courtes chemises et des pantalons, tandis que les autres avaient de longues robes.

Le 11, on continua le travail, et sur le midi nous nous dirigeâmes vers le lac, qui est situé sur la rive orientale de l'Ucayale, à environ trois quarts de lieue de la rivière. A notre arrivée, nous nous établîmes dans trois huttes solidement construites en feuilles de palmiers, et tellement bien faites, qu'elles nous abritèrent complétement contre un violent orage qui survint peu après. Un grand nombre d'Indiens se rassembla autour de nous, et chacun s'étant construit un abri, un village de plus de quatre cents habitants s'éleva tout à coup au milieu de la forêt solitaire. Le lac était de forme très allongée et arquée; sa longueur était d'environ une lieue, et sa largeur moyenne d'environ 120 mètres. Bien que très profond dans quelques endroits, il n'avait pas en général dans cette saison plus de 2 mètres d'eau. Cette lagune était de toutes parts entourée d'épaisses forêts; et, suivant les Indiens, elle communiquait vers le sud par un canal à un très grand

lac. Il y a du reste une grande quantité de ces masses d'eau le long de l'Ucayale ; et, comme dans la saison des pluies ils communiquent avec le fleuve, on peut prendre leurs bouches pour des entrées de rivières. Les mousquites et les maringouins nous tourmentèrent affreusement en ces lieux ; et je fus pendant la nuit piqué par un insecte ou une araignée qui me causa de singulières enflures sur toute la figure.

Enfin, le 12, la pêche commença dès le point du jour. On avait amené vingt-quatre pirogues qui furent divisées également en deux lots et qui se dirigèrent vers les extrémités opposées. Dès la veille, le barbasco (*Jacquinia Armillaris*) avait été rompu et meurtri à grands coups de bâton, et on l'avait partagé entre les diverses embarcations. Chaque pirogue était montée de deux hommes : l'un était chargé de la diriger en pagayant, tandis que l'autre après avoir trempé la racine dans l'eau la tordait avec force et la jetait ensuite dans le lac, au milieu duquel les embarcations finirent par se rencontrer. Au moins cinq cents Indiens se pressaient alors sur le rivage; tous, hommes, femmes et enfants, se tenaient immobiles dans les hautes herbes ou sur les branches des arbres renversés. Ils étaient armés de flèches, de lances, de harpons, de massues, etc., et leurs yeux exercés suivaient avec attention les mouvements des poissons qui, peu de temps après parurent à la surface. Les premiers étaient de très petite taille ; ils paraissaient engourdis, puis se réveillaient en cher-

chant par de violents efforts à gagner le rivage sur lequel quelques uns sautaient; beaucoup d'entre eux paraissaient endormis, mais conservaient assez d'instinct pour fuir lorsqu'on essayait de les prendre à la main. Les enfants seuls furent chargés de cette récolte, et en remplirent bientôt leurs paniers. Un instant après quelques gros poissons vinrent bondir à la surface, puis ils parurent perdre leurs forces, et bientôt nous les vîmes en grand nombre étendus sur l'eau et cherchant par intervalles à s'échapper de leur élément empoisonné; les canots sillonnèrent le lac pendant toute la journée, et lorsqu'ils étaient remplis de poissons, ils venaient se décharger sur la rive. La nombreuse population qui couvrait les bords du lac ne restait pas non plus inactive; des milliers de traits étaient lancés dans toutes les directions, et l'on assommait à coups de massue les gros poissons que l'on pouvait saisir. Le père Plaza était assis sous sa hutte, et l'on venait déposer à ses pieds les nombreux produits de la pêche. Après que nous eûmes choisi ce qui pouvait être intéressant pour la science, un grand nombre de femmes et d'enfants furent chargés de découper le poisson, de le saler et de le suspendre à des perches supportées par des fourches enfoncées en terre. Lorsque la provision commune fut assurée, on permit à chaque famille de s'occuper de la sienne en particulier. Les Indiens qui n'avaient pas de sel fumaient leurs poissons, les autres les faisaient rôtir sur des grils de bois. Il serait difficile

de peindre l'activité qui animait ce tableau. De toutes parts s'échappaient des cris de joie et des éclats de rire ; tous ces gens paraissaient parfaitement heureux. Nous recueillîmes environ trente-cinq espèces de poissons dont plusieurs appartenaient à la famille des anguilles ; parmi elles s'en trouvait une bien intéressante pour les naturalistes, car ses caractères permettent presque également de la classer avec les reptiles et avec les poissons. Il y avait aussi des gymnotes électriques ; enfin, nos estomacs fatigués n'oublieront jamais un poisson délicieux qui, simplement cuit à l'eau, semblait l'avoir été dans le meilleur beurre possible. Les Indiens lui donnent le nom de *Malparata*, et il appartient à la famille des silures. La pêche dura jusqu'à dix heures du soir ; et bien que le lac eût été empoisonné, tout le monde but de son eau. Il est aussi curieux de remarquer que les tortues et les caïmans semblent échapper entièrement à l'action du barbasco. Nous passâmes une partie de la nuit à étudier nos nouvelles acquisitions, et à les placer dans des vases de terre que les Indiens avaient préparés d'avance à cet effet. Le père Plaza, avec sa bonté habituelle, nous avait amplement fourni d'eau-de-vie de canne destinée à leur conservation. Quelques Indiens avaient, pendant la journée, parcouru les bois pour nous procurer des animaux de la contrée. Ils nous apportèrent beaucoup de beaux oiseaux, parmi lesquels se trouvait le magnifique Couroucou

pavonin (*Trogon pavoninus*); une nouvelle espèce que M. Deville a depuis publiée dans la *Revue zoologique*, année 1848, sous le nom de *Trogon bamoniana*, en mémoire du pauvre père Bamon Bousquet, mort sur l'Ucayale; et, de plus, un superbe Gobe-Mouche également nouveau, publié dans le même recueil et dans la même année, sous le nom de *Onychorhnychus Castelnaudii*. Cet oiseau, auquel les Indiens de l'Ucayale donne le nom d'Acutiri, ressemble beaucoup au *Todius regnis* par la couleur de sa huppe, mais la différence de coloration du corps et celle du bec, de même que sa position géographique, ont permis d'en faire une espèce nouvelle; nous avons eu, du reste, le mâle et la femelle de cet oiseau, et de plus deux jeunes.

Le 13 au matin, la surface du lac était couverte de poissons morts, dont la plupart étaient déjà dans un état avancé de corruption; ils répandaient de fortes exhalaisons auxquelles venaient se joindre celles des débris abandonnés qui couvraient le rivage. Nous nous embarquâmes, M. Deville et moi, dans des pirogues, et nous recueillîmes encore plusieurs espèces intéressantes; vers midi, l'infection était telle que nous fûmes obligés de quitter les lieux. Nous visitâmes un autre petit lac où le père Plaza laissa quinze hommes sous la direction de M. Hacquett, et en moins de deux heures ils avaient déjà pris six Pirarucus (*vastus Gigas*) d'environ 2 mètres de long. En ne comptant que les poissons ayant environ 30 centimètres de long, nous estimâmes que le nombre de ceux

que l'on recueillit était de cinq à six mille; trois fois autant avaient été perdus et étaient devenus la proie de la putréfaction: ainsi, en un seul jour, on avait détruit de vingt à vingt-cinq mille poissons de la dimension que nous avons indiquée, et au moins le double de petits. Nous rejoignîmes bientôt la plage. L'Ucayale avait, dans cette partie de son cours, une profondeur moyenne de 6 mètres, et nulle part il n'en avait moins de 3; nous étions alors dans la saison de la grande sécheresse. Dans les grandes eaux, la rivière monte de 10 mètres et couvre sur chaque rive plus d'une lieue de terrain, ce qui explique la maigreur de la végétation sur ses bords immédiats qui, pendant une partie de l'année, se trouvent sous l'eau. Pendant le cours de cette promenade, le missionnaire nous dit que la Pachitea a, dans toutes les saisons, au moins 3 mètres de profondeur. Nous nous embarquâmes dans la soirée, et après avoir fait, en remontant la rivière, environ deux lieues, nous campâmes sur une plage de la rive gauche. Le lendemain au soir, nous atteignîmes Sarayacu; la rivière avait cru pendant notre absence, et le grand canot remonta sans difficulté jusqu'au port; quant à moi, je préférai retourner à pied en passant par le village de Belem.

Les Indiens nous avaient souvent parlé d'un animal monstrueux qui habitait les eaux de l'Ucayale; leurs récits étaient empreints de la plus évidente exagération, et ce n'était qu'avec une véritable terreur

qu'ils racontaient d'étranges histoires à ce sujet. Nous fûmes très étonnés d'entendre le père Plaza confirmer leurs récits. Cet homme, bien que peu éclairé, avait une connaissance parfaite de tous les animaux de la région ; souvent il avait rencontré le *Boa constrictor*, et il est impossible d'admettre que cet animal soit celui qu'il désignait sous le nom de Dragon et qu'il avait rencontré une fois près de la bouche de la Pachitea. D'après son récit, le monstre aurait eu une trentaine de mètres de large ; il l'aurait fait attaquer par plusieurs centaines d'Indiens, mais l'animal serait parvenu à s'échapper. Le prêtre certifiait, avec beaucoup d'Indiens de Sarayacu, avoir vu l'animal et avoir été assourdi de son mugissement. Tout en étant convaincu que ce vieillard a été victime de quelque illusion que je ne puis expliquer, il me fut impossible de douter de sa véracité, et je ne pus m'empêcher de me souvenir du Minhocaö dont nous avaient parlé les sauvages de l'Araguay. Je ne sais non plus quel peut être l'oiseau merveilleux que les anciennes relations du Manoa appellent Carbonculo : ne serait-ce pas le Couroucou resplendissant ?

Pressé de me rendre sur l'Amazone, où j'espérais être rejoint par M. d'Osery, je priai le père Plaza de vouloir bien faire préparer notre départ. Aussitôt que nous eûmes repris assez de forces pour continuer notre voyage, et, le 30 octobre, tous les préparatifs étant terminés, nous quittâmes l'excellent missionnaire. Notre équipage se composait de quinze Indiens, qui,

avant de partir, allèrent s'agenouiller devant le missionnaire, et lui demander sa bénédiction. Le temps était pur et beau : à midi, nous nous embarquâmes dans deux grands canots ; nous emmenions également une petite pirogue destinée à la chasse. J'ai oublié de dire que les officiers péruviens, qui durent être peu satisfaits de la manière dont ils furent reçus à la mission où leur conduite fut appréciée avec justice, retournèrent peu de jours après notre arrivée vers la partie habitée du Pérou, par la rivière de Santa-Catarina ; M. de Saint-Cricq resta à Sarayacu. Il était déjà quatre heures lorsque nous atteignîmes la bouche de la rivière, et nous continuâmes notre navigation pendant toute la nuit. Au point du jour, nous nous trouvâmes devant la mission de Tierra-Blanca, et nous fûmes reçus par un religieux italien, le père Antonio Rossi. Ce vénérable ecclésiastique paraissait honteux de sa pauvreté, dont il aurait pu se glorifier ; depuis plusieurs années, il habitait la plus mauvaise hutte du village, et son mobilier se composait d'une natte et d'une cuiller de bois ; son habit de Franciscain ayant été usé, ses néophytes lui en avaient tissé un de coton, et étaient parvenus à le teindre d'une couleur convenable. On donnait le nom d'église à une hutte un peu plus grande que les autres, et où les vases sacrés étaient de fer-blanc. Notre déjeuner se composa d'un hocco et d'une tortue.

La mission était formée d'une douzaine de maisons contenant environ cent cinquante habitants ; le

nombre des hommes était de quarante-cinq. A onze heures nous repartîmes, et après une assez longue course nous atteignîmes l'île de Mauizo. Les Indiens nous dirent qu'il n'avait jamais existé d'établissement de ce nom, bien qu'il y en eût un de marqué dans la carte de Smith et Lowe. Le 1er novembre, au point du jour, nous parvînmes au petit village conibos de Ventuari, qui est formé de six ou sept mauvaises huttes et contient une quarantaine d'habitants. A deux lieues plus loin, nous nous arrêtâmes pour déjeuner sur la plage; la chaleur était accablante, et nous fûmes heureux de pouvoir nous abriter contre les rayons du soleil sous un énorme tronc d'arbre abattu et long de soixante-dix pas. Dans l'après-midi, nous passâmes devant quatre cases d'Indiens Sepibos qui contenaient une trentaine d'habitants : ce lieu se nomme Julian, et tout auprès se trouve un ruisseau dans lequel abondent les Lamantins. L'endroit appelé Repenti sur la carte de Smith n'est plus connu; du temps de ce voyageur il contenait trente-cinq Conibos. On voit que rien n'est moins stable que ces villages indiens. Le soir, nous arrivâmes à une case de Conibos qui porte le nom de Polia; nous y passâmes la nuit, qui fut très orageuse. Le 2 novembre, nous laissâmes à gauche un ruisseau du nom d'Atumposa, et bientôt après nous nous arrêtâmes à une maison de Conibos, un peu au-dessous de Pinaco et d'où l'on se rendit pour déjeuner à la plage de Runawanish, célèbre dans le pays pour

l'abondance des œufs de tortues que l'on y rencontre. En effet, elle était couverte de Conibos occupés à leur recherche. Bientôt après, l'expédition laissa à droite le gros ruisseau de Yanayacu. Parvenus à Maguia, où étaient autrefois des maisons de Conibos, nous n'y trouvâmes plus aucun habitant, mais un peu plus bas nous nous arrêtâmes au village de Manmu, composé de cinq grandes maisons habitées par une cinquantaine de Conibos. Je pensai d'abord que c'était l'établissement de Mayin de la carte de Smith ; mais ce dernier, habité par des Piros, était situé sur la rive gauche et le nôtre était du côté opposé. Les Indiens nous vendirent, dans cet endroit, une grande harpie qu'ils conservaient pour une de leurs fêtes. Ce ne fut pas sans d'assez grandes difficultés que l'on parvint à s'emparer de cet oiseau, que les sauvages redoutaient beaucoup; on finit par s'en rendre maître en attachant un lacet à une longue perche. Nous vîmes ici, pour la première fois, le beau Perroquet vert à larges taches rouges sur le croupion (*Psit. pulverulentis*, Gml.), qui ne paraît pas s'étendre plus loin vers le sud. Nous continuâmes notre route pendant la nuit, qui fut encore orageuse.

Le 3, au point du jour, nous vîmes plusieurs maisons de Conibos situées à droite, et vers dix heures nous nous arrêtâmes sur une plage près de la quebrada de Huanache, qui est du même côté. Le soir on atteignit une plage occupée par un assez grand nombre d'hommes venant de Moyobamba.

C'était la première fois, depuis notre départ de la vallée de Santa-Anna, que nous rencontrions des gens habitant une des parties civilisées du Pérou. Ils étaient occupés à pêcher des tortues, et nous en montrèrent environ trois cents qu'ils avaient recueillies peu de jours auparavant; ils en avaient déjà envoyé un nombre égal à Nauta; ils étaient plus de cinquante et il y avait déjà un mois qu'ils étaient en cet endroit. Ils nous donnèrent le conseil de nous méfier des Indiens Mayorounas qu'ils avaient aperçus tout récemment. Ces sauvages ont de longues barbes, et les missionnaires prétendent qu'ils sont métis de déserteurs espagnols. La plage étant couverte de huttes de feuilles de palmier, construites par les pêcheurs, nous vîmes que nous y serions trop à l'étroit, et nous nous établîmes pour souper sur une autre située à peu de distance. Nous continuâmes notre voyage pendant toute la nuit. Profitant de l'avis qui nous avait été donné, nous nous arrêtions toujours sur la rive gauche. La température de l'air à midi était, en général, de 28 degrés, mais l'eau de la rivière en avait le plus souvent deux ou trois de plus. De deux à quatre heures du matin, la température était de 24°,5 à 25 degrés.

Pendant la nuit du 4 au 5, nous passâmes l'île de Sapota qui avait été le siége d'une mission, et au point du jour nous nous arrêtâmes sur celle de Huarni. La plage était entièrement couverte de traces de tigres. Bientôt après nous atteignîmes le Câno de

Pucati. Dans l'après-midi nous arrivâmes à l'embouchure du rio Tapiche, qui est assez considérable, et presque aussitôt nous laissâmes à gauche la bouche d'un grand lac où nous vîmes une nombreuse bande de poissons poursuivie par des dauphins et des caïmans. Notre équipage étant très fatigué, j'avais envie de camper pour la nuit, mais nous ne pûmes trouver des plages du côté gauche, et nos Indiens craignaient trop les flèches empoisonnées des Mayorounas pour s'établir sur la rive opposée; l'abondance des mousquites nous empêchait de penser à dormir dans les bois ; il fallut donc voyager toute la nuit. Le 6, au point du jour, l'expédition se trouvait en face de l'île Layarina, et bientôt elle s'arrêta pour déjeuner à une petite plage en partie inondée. Dans l'après-midi elle entra enfin dans l'Amazone, qui vient se jeter à angle droit dans l'Ucayale : ce dernier rio aurait donc quelques droits à être considéré comme la source du plus grand fleuve du monde. A ce point, la largeur du Maragnon est à peu près égale à celle de l'Ucayale et peut être évaluée à une demi-lieue : la réunion de ces deux immenses nappes d'eau produit le plus magnifique effet.

Une remonte d'environ une lieue sur le Maragnon, dont les bords sont généralement plus élevés que ceux de l'Ucayale, nous conduisit à Nauta. M Deville descendit à terre pour remettre à don Bernardino Cauper, négociant portugais, une lettre de recommandation que le père Plaza m'avait donnée pour

lui, et bientôt ils vinrent ensemble me chercher en canot. Je ne fus pas peu surpris lorsque j'entendis don Bernardino me demander, pour premier compliment, si j'avais de la médecine Leroy; sur ma réponse négative, il parut avoir le plus profond mépris pour nous. Parvenus au village, le digne négociant, désirant se débarrasser au plus vite de gens qui ne possédaient pas le précieux élixir, nous présenta au curé qui nous offrit l'hospitalité simplement, mais de bon cœur. Bientôt nous fîmes connaissance de l'un des êtres les plus curieux que j'aie vus de ma vie : ce n'était ni un singe rare ni aucun autre animal inconnu qui nous apparut, mais bien le gouverneur de l'endroit, don Juan Gassendis, qui, ainsi qu'il s'empressa de me l'expliquer lui-même, étendait sa juridiction sur cinq autres villages. Du reste, je ne tardai pas à m'apercevoir qu'il aurait pu tout aussi bien gouverner le Pérou en entier, car personne au monde ne songeait à lui obéir; ses fonctions étaient au reste des plus variées, car à sa dignité administrative il joignait les places de maître d'école, de sacristain, de chantre, de cuisinier, de président du tribunal et de domestique du curé; il remplissait toutes ses fonctions avec une gravité imperturbable, ce qui m'étonna moins, lorsque je songeai que depuis son enfance il avait pris l'habitude de se regarder sans rire. Sa stature était des plus petites, et sa tête microscopique, même en proportion de son corps, supportait un nez de prodigieuses dimensions, qui ne laissait de place

que pour deux énormes pommettes. Pour mettre le comble à ses agréments personnels, ce don Juan, qu'il ne faut pas confondre avec celui de Byron, avait la tête rasée comme un genou ordinaire, et la touffe de longs cheveux gris et brûlés par le soleil, qu'il avait seule conservée, tombait comme un paquet de crins sur son front exigu. Ce drôle de petit personnage était, du reste, d'une incroyable loquacité, et rien ne peut donner une idée de la grotesque importance avec laquelle il parlait de sa position politique. Le pueblo de Nauta contient une cinquantaine de maisons; sa population est d'environ mille cinquante habitants, parmi lesquels il y a deux cent vingt couples mariés.

Ce village est peuplé de Cocamas qui autrefois habitaient la Laguna; mais ayant été maltraités par des soldats, ils s'enfuirent dans les bois, et furent près d'un an absents. Au bout de ce temps, leurs chefs se rendirent à Chachapoyas; ils se présentèrent aux autorités, et leur annoncèrent que leurs gens avaient descendu l'Amazone, fondé un village sur ses bords, et demandaient un gouverneur; on leur envoya don Juan Gassendis. Cet établissement date de l'année 1830. Avant cette époque, la Laguna contenait six mille âmes des nations suivantes : les Cocamas, qui se sont réfugiés à Nauta et à Parinari; les Panos, qui sont allés à Sarayacu; les Aguanos, qui sont allés à Santa-Cruz; les Cocamillas, restés à la Laguna, et les Chamicuros, qui se sont établis à une journée de distance. Le curé a dans sa paroisse les

villages de Parinari, Saint-Régis, Nauta, Omaguas, Iquitos et Oran.

Les maisons de Nauta sont très grandes et construites en perches qui supportent un immense toit de feuilles de palmier, et presque toutes contiennent un petit moulin à sucre assez grossier. L'église, dont la couverture est semblable à celle des autres constructions, consiste en un long bâtiment construit en adobas, et blanchi à la chaux. Les maisons du curé et de don Bernardino seules sont bâties avec les mêmes matériaux que l'église, et sont blanchies comme elle.

Presque tous les ans on éprouve à Nauta de légères secousses de tremblement de terre; mais lors de mon passage on n'en avait pas ressenti depuis 1844. On m'a raconté que le village de Pellileo, à deux journées (environ quinze lieues) de Quito, avait été presque entièrement détruit par un affreux tremblement de terre qui commença le 9 février 1840, dura trois jours avec une grande force, et continua ensuite, mais avec moins de violence, pendant deux mois; très peu de maisons purent y résister. Les villages de Palate, Pillaro, Baños et le canton d'Ambato, en souffrirent également. On sentit à peine les secousses à Quito, mais à Canebos elles furent assez fortes. En 1833 ou 1834, lors de l'éruption du volcan de Pasto, on en vit le feu pendant la nuit à Nauta et à Sarayacu, où les Indiens, frappés de terreur, voulurent s'embarquer pour fuir; ce ne fut pas sans peine que le P. Plaza

parvint à les rassurer. A Nauta, les mois où il tombe le plus de pluie sont ceux de décembre, janvier, février et mars, et c'est dans ce dernier que les eaux du fleuve atteignent leur plus grande hauteur : elles montent alors jusqu'au village, qui est situé à une douzaine de mètres plus haut que le niveau où se trouvait la rivière au moment de notre passage.

Il est à remarquer que bien que toutes les cartes indiquent l'Amazone comme formant la limite entre le Pérou et l'Équateur, cependant la première de ces puissances a toujours occupé les deux rives du fleuve et ne s'est jamais conformée à la démarcation fixée par Bolivar. Du reste, sa domination n'est que nominale, car elle n'a jamais possédé un seul soldat dans toute la région. Les malheureux Indiens sont la proie de gouverneurs, la plupart nègres ou mulâtres, appartenant aux classes les plus inférieures de la société, et qui sont envoyés par le sous-préfet de Mayobamba. Plusieurs de ces hommes m'ont dit qu'ils avaient acheté leur position pour une somme équivalente à quelques centaines de francs, et ils regrettaient en général la spéculation qu'ils avaient faite ; car les Indiens cherchaient à se mettre à l'abri de leurs mauvais traitements, soit en se plaçant sous la protection des curés, soit en se réfugiant dans les bois. La partie péruvienne du haut Amazone est une des plus belles régions du monde : elle est peuplée d'Indiens nombreux, disposés au travail et du caractère le plus doux ; la fertilité est proverbiale, et,



malgré tous ces avantages, elle est restée jusqu'ici complétement abandonnée, et une douzaine d'hommes grossiers et immoraux se partagent le droit d'y tyranniser les pauvres indigènes. Les missionnaires se plaignent vivement de cet état de choses dont le résultat nécessaire serait de faire retomber dans l'idolâtrie une population qui ne demandait qu'à recevoir les lumières du christianisme. Le pays a déjà bien rétrogadé depuis l'indépendance. Autrefois, à Xeberos, et dans d'autres parties du haut Amazone, il y avait des bœufs et des porcs, mais une coupable imprévoyance a privé le pays de ces précieuses ressources, qu'il serait si difficile d'y porter de nouveau. Les curés, gouverneurs, etc., ne reçoivent pas d'appointements, et la plupart de ces derniers n'ont jamais reçu aucune espèce de commission.

La monnaie du pays se compose de tucuyo, ou grossier tissu de coton fait par les Indiens. A Xeberos, et dans la plupart des villages du haut Amazone, les Indiens qui travaillent dans les fermes en reçoivent cinq varas (la vara vaut $0^{m},80$) par mois; à Thachapoyas, le salaire est du double. On peut facilement se figurer combien un pareil moyen d'échange est incommode, et en supposant que cette étoffe puisse valoir cinquante centimes la vara, on verra que la somme la plus modique suffit pour charger un canot.

Les principaux articles du commerce du pays sont: la salsepareille et le sel. La première vaut une piastre et demie l'arrobe; le second vient du Huallaga, et on

l'apporte par pierres du poids d'environ vingt-cinq kilogrammes et qui valent quatre réaux. Il est nécessaire de dire que ces valeurs sont en argent, car dans l'intention de frauder les pauvres Indiens on a établi sur l'Amazone deux sortes de valeurs. Celle qui est désignée sous le nom de marchandise est basée sur des prix excessifs assignés aux objets les plus grossiers : ainsi le plus mauvais couteau, qui peut valoir de quinze à vingt centimes dans les manufactures d'Europe, a un cours forcé d'une piastre; une aiguille doit être reçue pour un demi-réal (environ trente centimes), une hache vaut six piastres, etc.

Je me procurai ici quelques animaux intéressants, entre autres un dauphin d'eau douce que je désirais depuis longtemps étudier de près, afin de le comparer à celui que nous avions tué dans l'Araguay. Bien que cet animal soit assez commun dans toutes les eaux qui communiquent avec l'Amazone, il est très rare que l'on parvienne à s'en emparer; d'ailleurs sa chair n'étant pas estimée, les Indiens ne se livrent pas à sa recherche. Celui qu'on nous apporta excita donc la curiosité de tout le village ; les femmes et les enfants semblaient le redouter beaucoup, et s'enfuyaient dès qu'ils l'apercevaient. Cet animal était une femelle qui avait un petit dans le corps. On distingue à Nauta trois espèces bien tranchées de cet animal :

1° Le dauphin d'eau douce ordinaire (*Buffeo* des missionnaires), qui atteint jusqu'à deux mètres vingt-cinq centimètres de long et qui est d'une couleur rose

violette, surtout sur la tête; le dessous du corps est blanchâtre. Son poids moyen est d'environ cent vingt-cinq kilogrammes. Le museau est long d'à peu près trente centimètres, et les deux mandibules sont égales; la tête est déprimée au milieu et presque bilobée; la nageoire dorsale est longue et peu élevée. La plus grande circonférence du corps de celui que nous nous procurâmes à Nauta était d'un mètre soixante-seize centimètres.

2° Le dauphin d'eau douce blanc (*Buffeo blanco* des missionnaires), qui est plus petit et ne dépasse pas un mètre soixante-cinq centimètres; son museau est court et la mandibule inférieure est plus longue que l'autre; sa tête est arrondie et la nageoire dorsale courte. La plus grande circonférence du corps est de quatre-vingt-dix-huit centimètres. Cet animal est d'une couleur blanchâtre.

3° Le dauphin d'eau douce noir, dont nous parlerons plus loin. Il ressemble au dernier, mais il est plus petit; il a le corps beaucoup plus ramassé, les nageoires plus grandes, surtout les pectorales; enfin sa couleur est très différente. N'ayant pas à ma disposition l'ouvrage de Spix, je ne puis comparer ces espèces avec les siennes.

On nous apporta beaucoup de singes, qui forment, en grande partie, la nourriture des gens du pays, et un petit fourmilier tridactyle qui se tenait debout et s'élançait avec force sur ceux qui l'approchaient. Chaque jour des chasseurs indiens parcouraient les

bois avec leurs longues sarbacanes pour nous chercher des animaux. Ceux de ces animaux qui ont été tués avec des flèches empoisonnées peuvent sans danger servir à la nourriture. J'avais toujours entendu dire aux Indiens que lorsqu'on était atteint par un de ces projectiles, on ne pouvait être sauvé que par l'application du sel; mais j'avais toujours douté de ce fait, lorsqu'un soir on m'apporta un charmant petit singe qui avait été frappé depuis plus d'une heure et qui ne donnait plus que de légers signes de vie. Le chasseur, voyant que je regrettais de ne pas posséder vivant ce joli animal, frotta sa blessure avec du sel et lui en fit copieusement avaler; l'animal revint presque aussitôt à la vie et vécut pendant plus de six mois. On dit cependant que lorsque le venin est bien préparé, tel que le font les Ticunos, par exemple, il n'y a pas d'antidote connu. Les Indiens donnent le nom de *Carcao* à la boîte cylindrique qui contient leurs flèches; il est probable que le mot de *carquois* en est dérivé. Les Cocamas nous cédèrent quelques jolis perroquets siffleurs qu'ils désignent par le nom de Chériclays, connu en ornithologie sous le nom de Perroquet mélanocéphale (*Psit. melanocephalus*, L.). Ces oiseaux sont de petite taille, ont toujours la plus grande partie de leur plumage jaune et font entendre un sifflement très aigu. Toute cette région est formée d'alluvions, et l'on n'y rencontre aucun caillou. Lorsque les Indiens font des excursions éloignées, ils rapportent des pierres comme

objets de curiosité et aussi pour aiguiser leurs couteaux. Sur toute la rivière, les femmes indiennes font tous les travaux du ménage, comme chez presque tous les peuples barbares; souvent même elles conduisent les pirogues, et dans les voyages elles emportent un arc et des flèches, dans la crainte des tigres, et elles se servent de ces armes aussi bien que les hommes qui ne s'occupent que de la guerre et de la chasse.

La température moyenne de Nauta est de 25°,2, et celle de la pluie tombante de 27°,1, l'air étant à 27°,7. Le baromètre nous donna, pour la hauteur de la colline sur laquelle est située la mission, 123^{m},38. La rivière était de 111^{m},43 au-dessus de la mer : cette hauteur peut être regardée comme celle de l'embouchure de l'Ucayale dans l'Amazone.

Auprès du village débouche une jolie petite rivière nommée Yaouary, qui coule au milieu de belles forêts, et présentait le soir un aspect très animé dû aux nombreuses pirogues des Indiens qui se baignaient dans ses eaux.

Bien que très rapproché de Nauta, le village de S.-Regis est habité par une nation différente, celle des Yameos, dont la langue n'a aucun rapport avec celle des Cocamos.

Avant de quitter Nauta, nous présenterons les tableaux suivants qui donneront une idée du cours de l'Ucayale et de l'altitude de plusieurs points de son cours.

DROITE.	COURS DE LA RIVIÈRE.	GAUCHE.
Chanaris.		
	Rapides.	
	Rapides.	
	Assez grande cascade.	
	Rapides.	
Embouchure du rio Yanatidi.		
	Rapides.	
		Embouchure du rio Caugalo.
	Rapides.	
		Plage de Curibini où nous nous sommes séparés de M. d'Osery.
	Très forts rapides.	
		Embouchure du rio Sirialo.
	Les cinq cascades de Sirialo.	
Embouchure de la petite rivière de Sangobatea.		
	Rapides.	
	Rapide de Coumambeni.	
	Fort rapide.	Embouchure de la petite rivière de Quitini.
		Embouchure de la rivière de Cousirini.
	Rapide de Biricenani.	
Berges élevées.		Berges élevées.
	Une île.	
	Rapides.	
	Succession non interrompue de rapides.	
		Embouchure du rio Combirosiato.
	Forts rapides.	
	Succession de rapides.	
Embouchure du ruisseau de Manguenayquiato.		
		Embouchure du ruisseau de Manougari.
		Manougal, établissement des Antis.
	Fort rapide.	
Embouchure du ruisseau de Boaché.		
	Enorme roche qui obstrue la rivière.	
Embouchure de la petite rivière Pachini.		
	Fort rapide.	
	Rapide.	
		Embouchure du petit ruisseau de Chouatichiquia.
	Succession de rapides.	
Embouchure du rio Javero.	Fort rapide.	Embouchure du rio Mantalo.
	Les trois grandes chutes de Mantalo.	
	Cascade de Soneriato.	
Embouchure du ruisseau de Samuiato.	Forte chute.	
		Petit ruisseau.

DROITE.	COURS DE LA RIVIÈRE	GAUCHE.
	Chute.	
	Chute de Bousquet (où périt le P. Ramon Bousquet).	
	Grande cascade de Maperontoni.	
	Grande cascade de Challoncani.	
Embouchure de la petite rivière Yuyato.	Grande cascade de Chibuconi.	
	Etroit canal.	
	Barrage de Tonquine.	
	Point où l'Ucayale devient navigable.	
		Commencement de la Pampa del Sacramento.
		Embouchure du ruisseau de Simatini.
		Embouchure de la petite rivière Sabeti.
	Faible rapide.	
		Un ruisseau.
		Embouchure du petit rio Potsoteni.
		Embouchure du rio Combiriochato.
		Embouchure du petit ruisseau de Morangiot.
		Embouchure du petit rio de Capanaciari.
		Embouchure du ruisseau de Sanguiamari.
	Grande île de sable, avec une chute dans le bras gauche.	
		Embouchure de la petite rivière de Satich a'o.
		Petit ruisseau de Comeriari.
	Rapide.	
Rio Camisea, presque aussi large que l'Ucayale dans cette partie.		
		Ruisseau de Copaïapa.
	Rapide.	
		Petit rio Pitcha.
	Assez fort rapide.	
		Ruisseau de Viraguato.
		Petit rio Aguini.
		Ruisseau de Viliricaya.
		Deux ruisseaux.
Rio Catochi-Poi.		
Petit rio Camiwa.		
		Petit rio Piyuya.
Petit rio Poeria.		
		Ruisseau de Siappa.
		Très petit ruisseau.
Petit ruisseau.		
		Petit ruisseau de Ocaroya.
		Petit rio Sinsa.
Ruisseau de Watashma.		Petit rio Sipiari.
Rio Mitchiana.		
	Plusieurs îles.	
		Ruisseau de Asconia.
		Ruisseau de Comaya.

DROITE.	COURS DE LA RIVIÈRE.	GAUCHE.
Petit ruisseau Cypoa. Lieu où nous fûmes empoisonnés.		
		Petit ruisseau.
Ruisseau de Achipicara.		
		Petit ruisseau de Picria.
Rivière de Ciporotrapa.		
		Cipa, établissement des Piros.
		Gros ruisseaux de Comaria.
Gros ruisseau de Mapuya.		
Ruisseau de Ahicha.		
Gros ruisseau d'Imachiapa.		Ruisseau de Cacuarapa.
		Ruisseau de Miroirrapa.
		Deux petit bras du rio Tambo.
		Grand bras du rio Tambo ou Apurimac.
	Ile considérable sur laquelle est le village Piros Santa-Rosa.	
		Chaînes des monts Oumini.
		Ruisseau de Oucani.
		Village Piros de Consaya.
		Petit rio Senepo.
		Rio Mamoriato.
		Rio Sicocha.
Rivière Tarvinia.		
		Rio Pocaya.
		Très petit rio de Culowanco.
Petit rio Cousoscaya.		
		Petit ruisseau de Cibuya.
		Petit ruisseau de Cooche.
		Cybiya (village Conibos.)
		Hauqui, établissement Conibos.
Rio Comaripia.		
		Montagnes.
Petit rio Faraousa.		
		Petit rio Sympaya.
		Petit rio Cocha.
		Gros ruisseau de Aperia.
Ruisseau de Watpua.		
Hutte de Conibos.		
Petit rio Caco.		
		Petit rio Amaqueria.
	Une île.	Rio Cypria.
		Plage couverte d'œufs de tortues.
		Petit rio Iparia.
Très petit rio Tapiochia.		
Ruisseau de Mangallan.		
		Ruisseau de Tawacoua.
	Extrémité de l'île de Cypria.	
		Montagnes.
Village Conibos de Pachitea.		Rio Pachitea.
Rio Tamaya.		
Ruisseau de Caposinca.		
		Ruisseau de Channa-Ao.
		Petit rio Ineiwa.
		Petit rio Salsaruallta.

DROITE.	COURS DE LA RIVIÈRE.	GAUCHE.
Ruisseau de Putuquini.		
Rio Cayaria.		
Rio Chia.		
		Rio Arvili.
Huttes de Sepibos.		Huttes de Sepibos.
		Ruisseau de Suricayo.
Rio Roaouya.		
		Petit rio Tawaipa.
		Rio Pesqui.
		Rio Cuchapi.
Ruisseau de Cassibuya.	Ile Sautemana.	
Monts Contamana.		
		Petit rio Souwaya.
Ruisseau de Mio.		
		Monts Waria.
Monts Catchiora.		
Petit rio Chanaya.		
		Village Sepibos de Kaiwaripaca.
		Rio Pusiowati ou Cuciabatay.
Village Sepibos de Ipuani.		
Petit rio Yapaya.		
Ruisseau de Chanchwaya.		
Monts Chancharwaya.		
Source d'eau thermale.		
		Ruisseau de Machantay.
		Mission et ruisseau de Sarayacu.
Crux playa.		
		Mission de Tierra-Blanca.
	Ile Mauizo.	
Village Conibos de Ventuari.		
Village Sepibos de Julian.		
Ruisseau.		
		Ruisseau de Atumposa.
Plage de Runawanish couverte d'œufs de tortues.		
Gros ruisseau de Yanayacu.		
Village Conibos de Mammu.		
Maisons de Conibos.		
Quebrada de Hunaché.		
Indiens Mayorounas.	Ile Sapota.	
	Ile Huarni.	
		Cano de Pucati.
		Rio Tapiché.
	Ile Layarina.	
	Embouchure dans l'Amazone.	

Hauteurs des divers points de l'Ucayale.

DATES.	LOCALITÉS.	BAROM.	THERM. DU BAROM.	THERM. LIBRE.	HEURES. H. M.	ÉTAT DU CIEL.	HAUTEURS.
19 août.	Plage de Curibini	710,15	26,8	25,4	5 18 s.	Ciel couvert, pluie le matin.	652,35
21 —	Plage de Sangabatea.	714, 5	25,9	25	9 5 m.	Ciel pur	581,39
22 —	Rio Cusiniri	717, 4	22,9	22,9	8 35 m.	Ciel couvert le matin	549,94
24 —	Ruisseau Manougari	721, 5	25,4	25,6	7 35 m.	Ciel pur et clair	490,80
25 —	Rio Javero	724, 4	24,6	25,5	7 22 m.	Pluie la nuit, ciel couvert.	450,82
26 —	Cascade de Sonneriato.	726,15	22,5	21,5	7 10 m.	Temps couvert.	426,21
27 —	Bas de la cascade de Maperontoni	727,10	25,6	22,8	7 50 m.	Pluie la nuit, temps couvert	417,17
28 —	Plage de Quimariato, un peu au-dessus des Cascades.	729,15	22,0	21,0	5 45 m.	Ciel assez clair	389,22
29 —	Plage de Sabaitai	731,10	25,2	24,1	7 50 m.	Pluie la nuit, ciel couvert.	367,70
30 —	Rio Satichiato	735,15	20,0	18,6	5 45 m.	Beau temps.	314,83
5 sept.	Plage au-dessous du rio Sipiari.	736, 5	22,8	22,4	5 50 m.	Idem.	304,56
8 —	Village indien de Consoya	745,15	28,2	25,7	5 30 m.	Temps orageux	254,30
12 —	Rio Comarinia	744, 1	24,2	22,8	5 37 m.	Beau temps.	215,94
13 —	Maison de Conibos, au-dessous du petit rio Sympaya.	745, 7	24,8	25,7	5 35 m.	Temps un peu couvert	196,23
19 —	Rio Tamaya.	749, 5	22,8	21,3	5 40 m.	Beau temps	147,97
20 —	Ruisseau de Channa-Ao	749, 5	25,2	22,9	5 m.	Idem	143,65
24 —	Un peu au-dessous du rio Roaouya	750, 5	22,8	21,5	6 m.	Idem	136,25
25 —	Ile de Sautamana	751,11	25,6	24,8	6 m.	Idem	134,35
26 —	Rio Soawaya	751,15	25,8	22,7	6 30 m.	Idem	131,09
27 —	Rio Catchiaco	751,16	25,8	22,6	6 m.	Temps couvert.	125,25
5 nov.	Jonction de l'Amazone	755,10	26,0	24,8	9 30 m.	Pluie	111,85 (1)

(1) Ces observations ont été calculées au moyen des tables d'Oltmans, publiées dans l'*Annuaire du bureau des longitudes* (1822), mais j'ai cru devoir donner les observations elles-mêmes afin que l'on puisse corriger les causes d'erreurs dont on n'a pas tenu compte dans ce travail.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME QUATRIÈME.